



HAL
open science

L'expansion pluridisciplinaire des grammaires de constructions

Jacques François

► **To cite this version:**

Jacques François (Dir.). L'expansion pluridisciplinaire des grammaires de constructions. Presses universitaires de Caen, 65, 276 p., 2021, (Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique), 978-2-38185-001-6. hal-03686290

HAL Id: hal-03686290

<https://hal.science/hal-03686290>

Submitted on 6 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Bibliothèque de *Syntaxe & Sémantique*

L'EXPANSION
PLURIDISCIPLINAIRE
DES GRAMMAIRES
DE CONSTRUCTIONS

Jacques FRANÇOIS (dir.)

2021

Presses universitaires de Caen



**L'expansion pluridisciplinaire
des grammaires de constructions**

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,
sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.

ISBN: 978-2-38185-001-6

© Presses universitaires de Caen, 2021
14032 Caen Cedex – France

L'expansion pluridisciplinaire des grammaires de constructions

Sous la direction de Jacques FRANÇOIS



2021

CRISCO
Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte
UNIVERSITÉ DE CAEN NORMANDIE

Dans la continuité de la revue Syntaxe & Sémantique, la collection « Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique » des Presses universitaires de Caen promeut l'étude des rapports entre la structuration et l'interprétation des objets linguistiques, en diachronie comme en synchronie, en français et dans d'autres langues. Elle accueille les études en français ou en anglais dans un esprit d'ouverture théorique et de dialogue.

Comité scientifique

Andrée BORILLO (Université Toulouse 2), Bernard COMBETTES (Université de Lorraine), Jacques FRANÇOIS (Université de Caen Normandie), Éric GILBERT (Université de Caen Normandie), Claude GUIMIER (Université de Caen Normandie), Maxi KRAUSE (Université de Caen Normandie), Marie-Claude LE BOT (Université Rennes 2), Ludo MELIS (Université catholique néerlandophone de Louvain), Denis PAILLARD (Université Paris 7 – Paris Diderot), Richard RENAULT (Université de Caen Normandie), Martine SCHUWER (Université Rennes 2).

Introduction

Jacques FRANÇOIS
Michel ACHARD
Guillaume DESAGULIER
Dominique LEGALLOIS
Aliyah MORGENSTERN

« Grammaire de constructions », un pléonasme ?

Pour les linguistes de tradition européenne, il va de soi que la notion de « construction grammaticale » n'a rien de nouveau, mais pour les linguistes d'outre-Atlantique impliqués dans une démarche d'inspiration cognitive, fonctionnaliste ou « basée sur l'usage », les constructions représentent un univers sémantaxique à redécouvrir. D'où peut provenir un tel clivage ? Explorer cette question préalable nous permettra à la fois de comprendre pourquoi les « grammaires de constructions » (GrCo) ont peine à prendre pied en France, en quoi la notion résurgente de « construction » diffère de celle, classique, de « construction grammaticale », et pourquoi le présent volume met résolument l'accent sur la dimension pluridisciplinaire des études constructionnelles depuis le début du XXI^e siècle.

Les constructions grammaticales dans la tradition européenne

Dans l'introduction au *Oxford Handbook of Construction Grammar*, Thomas Hoffmann et Graeme Trousdale rappellent que l'usage du terme « construction » pour désigner l'association entre une forme et un sens était déjà vivant dans les grammaires médiévales du XII^e siècle (2013 : 2), mais on en trouve une anticipation dès le VI^e siècle dans les *Institutiones grammaticales* de Priscien. Après une première partie consacrée au son, à la lettre et à la syllabe, et une deuxième aux parties du discours (*partes orationis*), la troisième (livres XVII-XVIII) entend procéder, sous l'intitulé de *constructio* (calque sémantique du grec *syntaxis*), à l'examen de leurs relations, et Priscien considère l'analyse de la *constructio* comme « son innovation la plus marquante »¹. Dans la mesure où aux parties du discours correspondent des fonctions discursives distinctes

1. Baratin *et al.* (2005 : 8) : « dans la mesure où les mots sont les éléments constitutifs de l'énoncé, comme l'indique leur nom même de *partes orationis*, l'analyse culmine avec l'examen de leur construction dans le cadre de l'énoncé ».

(ce qu'exprime par exemple la distinction entre *nomen substantivum* et *nomen adiectivum*), cette *constructio* implique déjà la mise en relation de valeurs (*substantivum*) ou fonctions (*adiectivum*) sémantiques.

Toutefois, c'est effectivement plus clair chez les grammairiens « modistes » du XIII^e siècle. Irène Rosier (1992 : 36) traduit à ce propos un extrait remarquable de la *Summa de modis significandi* (daté de 1280-1300) de Michel de Marbais :

Il y a de très nombreux modes de signifier, qui n'ont pas été énumérés par Priscien et Donat parmi les modes de signifier du nom, comme le mode de signifier du subsistant par soi (*modus per se stantis*) et de la dépendance (*modus dependentis*), qui est cause de la construction adjectivale, et le mode de signifier de l'interrogeant et de l'interrogé, qui est cause de la construction interrogative, et le mode du relatif et du relié, cause de la construction relative, et le mode du spécifié et du spécifiant, cause de la construction de spécification... et ainsi de suite pour tous ceux qui sont principes de construction. On pose ces modes de signifier pour le nom parce que nous supposons, d'après leurs constructions, qu'ils existent dans la grammaire. (Rosier 2000)

Le *nomen substantivum* véhicule le mode de signifier du subsistant par soi (en termes actuels, la fonction référentielle), tandis que le *nomen adiectivum* véhicule celui de la dépendance (la fonction de modificateur). Ultérieurement, la notion de construction, telle que l'entendent les dictionnaires du XVII^e au XIX^e siècle, s'est réduite à sa dimension syntaxique, voire syntagmatique, comme le montrent les définitions du *Dictionnaire universel* de Furetière (1690), de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694), du *Dictionnaire critique de la langue française* de l'abbé Féraud (1787) et du Littré (1872) :

Furetière (1690) : CONSTRUCTION en grammaire, se dit **de l'arrangement & du régime des mots suivant les règles de la syntaxe**. *Il y a quelque chose qui manque en la construction de cette phrase, cette construction est louche.*

Dictionnaire de l'Académie (1694) : Construction fig. & en termes de grammaire signifie, **L'arrangement des mots pour faire un discours**. *La construction de ce discours est fort bonne*. Il se dit aussi fig. d'Un poème. *La construction de ce poème n'est pas bonne.*

Dictionnaire critique de la langue française de l'abbé Féraud (1787) : CONSTRUCTION, en Gramaire, est **l'arrangement des mots, suivant les règles et l'usage de la Langue**.

Littré (1872): Terme de grammaire. **Arrangement des mots, place des termes et des propositions.** Construction directe, inverse, elliptique.

En outre, Dumarsais apporte une clarification précieuse dans son article « **construction**, terme de grammaire » de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751-1772) en distinguant « construction » et « syntaxe »² en dépit de leur statut originel de synonymes chez Priscien.

Dans l'usage des grammaires actuelles, le terme subsiste pour qualifier les structures argumentales (constructions verbales et adjectivales, voir Le Goffic & McBride 1975), les constructions infinitives et participiales occasionnellement distinguées des propositions correspondantes en l'absence de sujet, les constructions absolues, les inverses ou les clivées, etc. Il est cependant à noter que le terme *construction* fait défaut dans l'index thématique de la *Grammaire méthodique du français* (Riegel *et al.* 1994), ce qui témoigne d'une réticence à l'égard d'un terme trop ambivalent.

Qu'est-ce qu'une *construction* dans les grammaires ainsi spécifiées ?

Hoffmann & Trousdale (2013 : 2³) définissent les *constructions* comme des « appariements forme-sens conventionnalisés », non plus limités aux signes linguistiques tels que conçus par Ferdinand de Saussure,

-
2. Dumarsais (1751-1772 : 73 *sq.*) : « Je crois qu'on ne doit pas confondre *construction* avec *syntaxe*. *Construction* ne présente que l'idée de combinaison & d'arrangement. Cicéron a dit selon trois combinaisons différentes, *accepi litteras tuas, tuas accepi litteras, & litteras accepi tuas* : il y a là trois *constructions*, puisqu'il y a trois différents arrangements de mots ; cependant il n'y a qu'une *syntaxe* ; car dans chacune de ces *constructions* il y a les mêmes signes des rapports que les mots ont entr'eux, ainsi ces rapports sont les mêmes dans chacune de ces phrases. Chaque mot de l'une indique également le même corrélatif qui est indiqué dans chacune des deux autres ; ensorte qu'après qu'on a achevé de lire ou d'entendre quelqu'une de ces trois propositions, l'esprit voit également que *litteras* est le déterminant d'*accepi*, que *tuas* est l'adjectif de *litteras* ; ainsi chacun de ces trois arrangements excite dans l'esprit le même sens, *j'ai reçu votre lettre*. Or ce qui fait en chaque langue, que les mots excitent le sens que l'on veut faire naître dans l'esprit de ceux qui savent la langue, c'est ce qu'on appelle *syntaxe*. La *syntaxe* est donc la partie de la Grammaire qui donne la connoissance des signes établis dans une langue pour exciter un sens dans l'esprit. Ces signes, quand on en sait la destination, font connoître les rapports successifs que les mots ont entr'eux ; c'est pourquoi lorsque celui qui parle ou qui écrit s'écarte de cet ordre par des transpositions que l'usage autorise, l'esprit de celui qui écoute ou qui lit rétablit cependant tout dans l'ordre en vertu des signes dont nous parlons, & dont il connoît la destination par usage. »
 3. Nous traduisons.

mais étendus à tous les niveaux de description grammaticale, et ils en fournissent quatre exemples :

1. construction lexicale : *apple* [æpl] – “apple”
2. construction idiomatique : *X take [sic] Y for granted*
[X TAKE Y fə gɹɑ:ntɪd] – “X doesn’t value Y”
3. construction comparative : *John is taller than you*
[X BE Adj_{comparatif} ðən Y] – “X is more Adj than Y”
4. construction résultative : *She rocks the baby to sleep*
[X V Y Z] – “X causes Y to become Z by V-ing”

La construction lexicale (1) est un appariement classique de forme et de sens, elle correspond à la notion de signe linguistique de Saussure ou de monème d’André Martinet comme unité linguistique minimale dotée à la fois d’une forme et d’un sens. La construction idiomatique (2) n’a pas un sens compositionnel et doit donc être stockée dans le lexique mental des anglophones. Comme (2) contient des *slots* (places à spécifier) en position de sujet et d’objet (ex. many people *take* their friends *for granted*), cette construction est dite, dans la terminologie constructionnelle, partiellement substantielle (*substantive*) et partiellement schématique. La construction comparative (3) est considérée comme plus schématique⁴ que (2). Quant à la construction résultative (particulièrement étudiée par Adele Goldberg, voir Goldberg 1995 ; Goldberg & Jackendoff 2004), elle se réduit aux *slots* X pour la cause, V pour le verbe, Y pour le complément affecté, et Z pour l’état résultant (ex. *They*_{<X>} *wiped*_{<V>} *the table*_{<Y>} *clean*_{<Z>}), et est donc complètement schématique.

À partir du modèle des Principes et Paramètres (Chomsky 1981), la notion de construction a été bannie de la grammaire générative comme désignant des épiphénomènes. De ce fait, quand les premières publications majeures de GrCo ont paru dans les années 1980 (Lakoff 1987 ; Langacker 1987 ; Fillmore *et al.*, 1988), elles ont été considérées comme révolutionnaires et en opposition catégorique à la théorie syntaxique dominante à l’époque. Cependant, à l’intérieur même de la communauté formaliste, des critiques se sont fait jour (Culicover & Jackendoff 2005), mettant en cause l’ambition formulée par Noam

4. Le type (3) ne paraît pas très convaincant du point de vue du critère de non-compositionnalité ou de fréquence remarquable, à moins que les auteurs ne veuillent dire que seule une partie des adjectifs de l’anglais présente un comparatif morphologique (-er [Adj ~] → MORE).

Chomsky (1995 : 20, cité par Hoffmann & Trousdale 2013 : 3) de « se focaliser sur le système noyau, écartant des phénomènes qui résultent d'un accident historique, de mélange dialectal, d'idiosyncrasies personnelles, etc. ». Dès lors, du point de vue de la sociologie des sciences, la bannière constructionnelle peut s'entendre comme symbolisant le rejet, dans le cadre de la linguistique d'origine américaine, du modèle Principes et Paramètres, parce que les constructions étaient bannies de ce modèle. C'est ce qu'exprimait clairement William Croft dans sa critique du fondamentalisme académique dès 1994 :

dans [la linguistique américaine d'aujourd'hui,] la grammaire générative – non pas la grammaire générative dans son ensemble, mais la version actuelle du MIT plutôt que les différents formalismes syntaxiques qui en dérivent – est la science normale, à tel point que les termes « syntaxe » et « théorie linguistique » sont employés pour désigner la « syntaxe générative » et la « théorie linguistique générative ». Dans un tel environnement socio-académique, il est indispensable de répéter que la syntaxe fonctionnelle typologique est de la syntaxe et que la théorie fonctionnelle typologique est une théorie linguistique. Cela peut être affirmé sans dénigrer l'autre partie. De bonnes analyses syntaxiques intéressantes pour tout linguiste peuvent être menées dans tout cadre théorique : cela suppose seulement un examen minutieux et approfondi des données et une idée intéressante et utile accessible à d'autres à travers l'appareil théorique employé pour en rendre compte. Qu'on me permette de terminer par un plaidoyer pour le pluralisme intellectuel et l'acquisition de l'aptitude à séparer méthodiquement le bon du mauvais quelle que soit l'approche théorique. (Croft 1998 : 305)

Actuellement, le noyau commun des GrCo constitue une théorie parmi d'autres de la corrélation entre syntaxe et sémantique à laquelle on peut rattacher des théories apparentées comme la *cognitive grammar* de Ronald Langacker (2008), la *role and reference grammar* de Robert van Valin (2006) ou la *word grammar* de Richard Hudson (2007). Patard & Legallois (2017 : 6) considèrent que l'approche constructionnelle « occupe désormais un terrain de plus en plus large dans une discipline nécessairement mondialisée : elle se substitue peu à peu à la linguistique cognitive elle-même, dont elle constituait, il y a encore peu de temps, une orientation parmi d'autres ». Cependant, dans ce volume, Philippe Gréa et Michel Achard entendent représenter la vision spécifique des constructions défendue par la *cognitive grammar* de Langacker. De même, dans la vision des langues comme des systèmes adaptatifs

complexes, la grammaire de constructions « fluide » de Luc Steels (Steels & De Beule 2006) n'est pas présentée comme une fin en soi, mais comme un outil destiné à formaliser les échanges linguistiques entre robots, notamment pour désigner des objets perçus en commun (voir François dans ce volume).

Les traits répulsifs et constitutifs communs aux diverses versions des GrCo

Selon Goldberg (2006 : 204-205), on peut identifier *a priori* les GrCo en termes négatifs, par leur rejet de toutes ou de la plupart des thèses défendues par les grammaires centrées sur la syntaxe : 1) cette approche ne laisse aucune place à la dérivation de niveaux de représentation syntaxique secondaire par rapport à un niveau de base ; 2) elle vise à corriger l'absence de prise en compte de l'élaboration des situations par le locuteur ; 3) elle apparie des formes de surface et des fonctions détaillées au lieu d'apparier une forme sous-jacente et un noyau de sens ; 4) elle conçoit tous les patrons syntaxiques comme des instances de constructions et donc comme dotés d'une charge sémantique, au lieu de se limiter à la dimension morphosyntaxique ; 5) elle ne considère pas les constructions comme universelles, c'est-à-dire déterminées par une grammaire universelle ; 6) elle innove en proposant des généralisations entre des constructions distinctes mais corrélées dans une même langue ; 7) elle met en doute l'architecture et les hypothèses du Programme minimaliste (Chomsky 1995) en ouvrant une voie alternative considérant le savoir grammatical comme chargé de sens.

Au-delà de ces traits « répulsifs », Patard & Legallois (2017 : 6) forment une liste de traits constitutifs des diverses variantes des GrCo. Les deux premiers portent sur les deux niveaux constructionnels, spécifique (ou substantiel) et schématique :

1. Une construction consiste en un appariement entre une forme et une signification ; on distingue donc les constructions atomiques (morphèmes et lexèmes) des constructions complexes (schémas syntaxiques ou schémas argumentaux).
2. Une construction peut posséder une dimension schématique (ou formelle : elle est lexicalement peu déterminée) ou spécifique (elle possède un matériel lexical constant).

Le troisième concerne la relation d'héritage entre constructions situées respectivement plus haut et plus bas dans le continuum de schématicité :

3. Une construction appartient à un réseau de constructions dont elle hérite en partie des propriétés syntaxiques, sémantiques, pragmatiques, tout en possédant ses propres spécificités.

Le quatrième explicite l'origine des schémas par un processus d'abstraction à partir de la représentation de situations concrètes, ce qui range les GrCo dans le camp de la « linguistique basée sur l'usage » (et qui explique leur attractivité pour la psycholinguistique de l'acquisition, voir Tomasello 2003).

4. La formation d'une construction est un processus d'abstraction à partir d'exemplaires réels de situations et d'énoncés.

Enfin, le cinquième trait concerne le processus de forçage entre les propriétés sémantiques propres aux lexèmes et les patrons syntaxiques auxquels ils peuvent s'associer (une « greffe » selon François & Sénéchal 2008) :

5. En tant qu'unité fondamentale, la sémantique de la construction exerce un poids coercitif sur les éléments lexicaux qui l'intègrent, selon le principe du tout primant sur ses éléments (principe en relation avec celui de non-compositionnalité).

Un point doit être clarifié à propos des jugements indécis sur l'exigence de non-compositionnalité : si un patron est compositionnel, à quel titre faudrait-il cependant lui accorder le statut de construction ? L'un des principes de base de la linguistique fondée sur l'usage est le renforcement des patrons par un usage fréquent et leur affaiblissement par un usage sporadique. À titre d'exemple, on peut comparer *X prend part à Y* et *X perd / prend patience*. La chaîne *X prend patience* est rigoureusement figée (**X prend la / une / de la patience*) et mérite évidemment le statut de construction. Il n'en est pas de même pour *X perd (le peu de) patience (qu'il lui restait encore)* ou *X prend (une) part (active) à Y*. Dans ces deux cas, c'est la fréquence d'usage relative de l'expression réduite (sans déterminant) et de l'expression étendue (avec déterminant et spécifications) qui décide du statut de cette expression (Bybee 2010 et 2013).

Une vision des structures linguistiques proprement américaine, peu susceptible de retenir l'attention des linguistes européens

La référence à Saussure brusquement redécouvert au tournant du XXI^e siècle, l'ignorance de la psychomécanique de Gustave Guillaume, de la linguistique énonciative d'Antoine Culioli, et l'usage du terme

« construction » trop chargé de sens dans la tradition de la grammaire européenne sont quatre facteurs de désintérêt des linguistes, notamment en France, à l'égard des grammaires ainsi dénommées, comme l'ont montré Bouveret & Legallois (2016) et Patard & Legallois (2017). Fuchs (2007 : 42) note judicieusement que la psychomécanique du langage et la linguistique énonciative « partagent l'idée que la langue possède une logique propre qu'il s'agit de dégager sans chercher à plaquer *a priori* quelque formalisme extérieur, et que la mise en évidence de la dynamique de la construction du sens constitue l'objectif du linguiste » (Valette 2001 ; Larrivée 2008). La notion de construction figure dans ce sens dans le sous-titre de Victorri & Fuchs (1996) « construction dynamique du sens ». Cette vision fait écho à des travaux sur la morphogénèse du sens dans le sillage de la théorie des catastrophes de René Thom (Wildgen 1982 ; Petitot 1985).

Un cadre théorique favorable à des analyses novatrices

En dépit de ces obstacles au développement des GrCo de ce côté de l'Atlantique, on ne peut cependant que constater des avancées notables qui justifient l'intérêt pour ce nouveau paradigme, notamment en raison de ses extensions pluridisciplinaires comprenant :

- le continuum entre les constructions spécifiques (ou substantielles) et schématiques, la relation d'héritage entre les unes et les autres, et les conditions de leur encodage mental (voir Legallois dans ce volume) ;
- la greffe entre verbe et structure argumentale selon Goldberg (1995) au-delà de la théorie classique de la projection de contraintes imposées par le verbe (François & Sénéchal 2008) ;
- la dimension diachronique telle que développée par Koch (2012), Traugott & Trousdale (2013), van Wetteer & Lauwers (2017), illustrée dans ce volume à propos de la perte de prédicativité (Gmir-Ezzine et 2014) et de la recatégorisation par réanalyse (Ben Hamad) ;
- la dimension développementale et psycholinguistique à propos de l'acquisition de fragments dotés d'une forme, d'un sens et d'une fonction discursive (Tomasello 2003 ; Diessel 2013 ; Givón 2009), de l'acquisition des structures argumentales (François 2016 et dans ce volume), ou de celle des marques temporelles (Morgenstern, Parisse & de Pontonx dans ce volume) ou des modalités d'acquisition d'une langue seconde (Ellis 2013 ; Achard dans ce volume) ;

- la dimension lexicométrique, notamment pour la saillance cognitive d'expressions interprétables *a priori* comme compositionnelles (Stefanowitsch 2013; Desagulier dans ce volume; Legallois, Novakova & Goossens dans ce volume);
- la combinaison avec la théorie des langues comme systèmes adaptatifs complexes (Bybee 2010; Beckner *et al.* 2009; Steels 2015).

Organisation du volume

Le volume s'organise autour de quatre parties.

La première a un caractère introductif avec deux chapitres portant respectivement sur l'activité de schématisation (Dominique Legallois, « Illustrations et réflexions sur une opération cognitive fondamentale: la schématisation en linguistique – du lexique aux constructions grammaticales ») et sur la vision des constructions linguistiques propre à la grammaire cognitive de R. Langacker (Philippe Gréa, « Grammaire cognitive et construction. Le cas de *type* et *mode de N* »).

La deuxième partie est consacrée à la première extension en direction de la diachronie. La contribution de Leïla Ben Hamad porte sur une diachronie longue à propos de la préposition *pendant* et de son origine participiale (« L'évolution de *pendant* en français: un cas de constructionnalisation »), tandis que celle de Raja Gmir (« *Connaître*: de la désémantisation à la constructionnalisation ») se limite à une diachronie brève et récente à propos des emplois désémantisés du verbe *connaître*.

La seconde extension en direction de l'acquisition de la langue maternelle et de langues secondes est évoquée dans les trois chapitres de la troisième partie. Celui de Jacques François (« Les grammaires de constructions et l'approche psycho- et neurolinguistique ») a un caractère général et interroge la compatibilité entre les GrCo et les méthodes de la psycholinguistique et de la neurolinguistique. La contribution de Christophe Parisse, Aliyah Morgenstern et Sophie de Pontonx (« Les grammaires de constructions comme système dynamique. Le cas de l'acquisition de la déconnexion chez l'enfant ») porte sur l'acquisition de la capacité à se représenter des situations déconnectées du cadre déictique du discours. Celle de Michel Achard (« Cognitive linguistics and second language pedagogy. Common goals and mutual benefits ») explore un domaine tout différent, celui de l'aptitude de la linguistique cognitive à s'associer à la pédagogie de la seconde langue.

Enfin, la troisième extension en direction de la statistique lexicale constitue la quatrième partie avec le chapitre de Vannina Goossens, Dominique Legallois et Iva Novakova (« Aperçu de quelques méthodes

pour l'extraction des constructions en corpus») sur l'extraction des constructions à partir de corpus textuels, et celui de Guillaume Desagulier («*It is important to note that partially productive patterns may count as constructions*») sur le statut de patterns partiellement productifs tels que *it BE ADJ to VINF that*.

En conclusion, même si le terme « construction » n'est pas très approprié pour évoquer une théorie linguistique novatrice auprès d'un public européen, ce volume propose un large éventail d'applications des GrCo, qui permettra d'apprécier dans quelle mesure elles renouvellent la théorie des signes linguistiques et de leur combinatoire, au-delà du structuralisme saussurien, du behaviorisme de Leonard Bloomfield et B. F. Skinner, de la doctrine mentaliste et nativiste de Chomsky, et en étroite liaison avec la linguistique cognitive et basée sur l'usage.

Références bibliographiques

- BARATIN M. et al. (2005), « Le *De aduerbio* de Priscien », *Histoire. Épistémologie. Langage*, 27(2), p. 7-91.
- BECKNER C. et al. (2009), « Language as a Complex Adaptive System. Position Paper », *Language Learning*, vol. 59, supplément, p. 1-26.
- BOUVERET M., LEGALLOIS D. (2016), « Cognitive Linguistics and the Notion of Construction in French Studies: an Overview », in *Constructions in French*, M. Bouveret, D. Legallois (dir.), Amsterdam, J. Benjamins, p. 1-20.
- BYBEE J. (2010), *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BYBEE J. (2013), « Usage-Based Theory and Exemplar Representations of Construction », in Hoffmann & Trousdale (dir.), p. 49-69.
- CHOMSKY N. (1981), *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.
- CHOMSKY N. (1995), *The Minimalist Program*, Cambridge, MIT Press.
- CROFT W. (1998), « La théorie de la typologie fonctionnelle dans son contexte historique et intellectuel », *Verbum*, t. XX, n° 3, p. 289-307.
- CULICOVER P., JACKENDOFF R. (2005), *Simpler Syntax*, Oxford, Oxford University Press.
- DIESSEL H. (2013), « Construction Grammar and First Language Acquisition », in Hoffmann & Trousdale (dir.), p. 347-364.
- DUMARSAIS C. C. (1751-1772), s. v. « Construction, terme de grammaire », *Encyclopédie de Diderot & D'Alembert*, vol. 4, 73a-94b, en ligne : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/article/v4-68-0/>.
- ELLIS N. (2013), « Construction Grammar and Second Language Acquisition », in Hoffmann & Trousdale (dir.), p. 365-378.

- FRANÇOIS J. (2016), « Le débat sur la place de la sémantique dans l'acquisition des structures argumentales », *Langages*, vol. 201, *La sémantique linguistique en vision périphérique*, J. François, D. Geeraerts (dir.), p. 91-109.
- FRANÇOIS J., SÉNÉCHAL M. (2008), « Le sémantisme propre des cadres prédictatifs et la polysémie des verbes de production de parole », *Faits de langues*, n°s 31-32, *La prédication*, J.-M. Merle (dir.), p. 325-336.
- FRIED M. (2013), « Principles of Constructional Change », in Hoffmann & Trousdale (dir.), p. 419-437.
- FUCHS C. (2007), « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? », in *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle*, J. Bres et al. (dir.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 37-53.
- GIVÓN T. (2009), *The Genesis of Syntactic Complexity. Diachrony, Ontogeny, Neuro-Cognition, Evolution*, Amsterdam – Philadelphie, J. Benjamins.
- GMIR-EZZINE R. (2014a), *La diathèse circonstancielle en français au moyen du verbe VOIR: étude syntaxique, sémantique et pragmatique*, thèse de sciences du langage, M. Charolles (dir.), université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 328 p.
- GOLDBERG A. E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. (2006), *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- GOLDBERG A. E., JACKENDOFF R. (2004), « The English Resultative as a Family of Constructions », *Language*, vol. 80, p. 532-568.
- HOFFMANN T., TROUSDALE G. (dir.) (2013), « Construction Grammar: Introduction », in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, Oxford, Oxford University Press, p. 1-12.
- HUDSON R. (2007), *Language Networks. The New Word Grammar*, Oxford, Oxford University Press.
- KOCH P. (2012), « Changement lexical et constructionnalisation dans le domaine du verbe », *SHS Web of Conferences*, n° 1, 3^e congrès mondial de linguistique française, p. 43-80, en ligne : 10.1051/shsconf/20120100341.
- LAKOFF G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind*, Chicago, Chicago University Press.
- LANGACKER R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (2008), *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- LARRIVÉE P. (2008), *Une histoire du sens. Panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*, Francfort-sur-le-Main, P. Lang.

- LE GOFFIC P., MCBRIDE N. (1975), *Les constructions fondamentales du français*, Paris, Hachette.
- PATARD A., LEGALLOIS D. (2017), « Les constructions comme unités de la langue : illustrations, évaluation, critique », *Langue française*, n° 194, p. 5-14.
- PETITOT J. (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
- RIEGEL M. et al. (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROSIER I. (1992), « L'adjectif dans la tradition latine : la grammaire médiévale. Textes choisis et traduits », *Histoire. Épistémologie. Langage*, 6, p. 23-39.
- ROSIER I. (2000), « Notice “Michel de Marbais, *Summa de modis significandi*” », *Corpus de textes linguistiques fondamentaux*, en ligne : <http://ctlf.ens-lyon.fr/>.
- STEELS L. (2013), « Fluid Construction Grammar », in Hoffmann & Trousdale (dir.), p. 153-167.
- STEELS L. (2015), *The Talking Heads Experiment. Origins of Words and Meanings*, Berlin, Language Science Press.
- STEELS L., DE BEULE J. (2006), « A (Very) Brief Introduction to Fluid Construction Grammar », in *Proceedings of the 3rd Workshop on Scalable Natural Language Understanding*, New York, Association for Computational Linguistics, p. 73-80.
- STEFANOWITSCH A. (2013), « Collostructional Analysis », in Hoffman & Trousdale (dir.), p. 290-306.
- TOMASELLO M. (2003), *Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Harvard University Press.
- TRAUGOTT E., TROUSDALE G. (2013), *Constructionalization and Constructional Changes*, Oxford, Oxford University Press.
- VALETTE M. (2001), *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris, H. Champion.
- VALIN R. van (2006), *The Syntax-Semantics Interface*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VICTORRI B., FUCHS C. (1996), *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.
- WETTERE N. van, LAUWERS P. (2017), « La micro-constructionnalisation en tandem : la copularisation de *tourner* et *virer* », *Langue française*, n° 194, p. 85-103.
- WILDGEN W. (1982), *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom's Theory*, Amsterdam, J. Benjamins.

**LES GRAMMAIRES DE CONSTRUCTIONS,
THÉORIE ET APPLICATIONS**

Illustrations et réflexions sur une opération cognitive fondamentale : la schématisation en linguistique – du lexique aux constructions grammaticales

Dominique LEGALLOIS

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

Cette réflexion¹ a pour but de montrer en quoi la notion de *schématisation* est d'une grande pertinence en sciences du langage, bien qu'elle soit trop peu exploitée et reste par conséquent confinée à quelques cadres théoriques particuliers. La schématisation constitue une opération cognitive essentielle, portant aussi bien sur les unités morphologiques, lexicales que grammaticales. Le paradigme des grammaires dites de constructions, qui a émergé depuis la fin des années 1980 des approches cognitives de la langue, a fortement promu le rapport spécificité / schématicité au point d'en faire, avec le principe de la relation réticulaire entre unités, l'élément fondamental de l'organisation de la grammaire des locuteurs. Cependant, justement parce qu'elle constitue un concept « cognitif », c'est-à-dire pertinent non seulement pour la faculté de langage, mais aussi pour d'autres facultés, la schématisation et son rôle en linguistique ne sont pas inhérents au modèle défendu et exclusifs de celui-ci, mais font partie des outils conceptuels transposables dans des approches différentes. Cela différencie nettement les approches cognitives et fonctionnelles des approches formelles qui proposent parfois dans leur appareillage des concepts « non compatibles », inhérents à la théorie même, voire « fabriqués pour » la théorie : cette différence est la conséquence de deux perspectives opposées sur la nature du langage qui, pour les uns, ne se distingue pas radicalement des autres facultés, et en cela peut être appréhendé par des outils conceptuels transversaux, alors que pour les autres, le langage est une faculté spécifique.

Le chapitre, dans un premier temps, présente la conception de la schématisation de Ronald Langacker, car c'est à ce linguiste que nous devons une formulation et une illustration claires de cette notion. Dans la *cognitive grammar* de Langacker, la schématisation est complémentaire

1. Cette publication est complémentaire de Legallois (à paraître) portant sur la notion d'usage en linguistique cognitive et de Legallois (2020) sur la notion d'unité linguistique appliquée aux constructions.

de l'opération de catégorisation (une opération elle aussi transversale aux facultés) et prend son sens dans une linguistique fondée sur l'usage. La schématisation y est décrite comme un concept fondamental pour la construction et l'identification des unités linguistiques, ainsi que pour leurs relations.

Dans une deuxième section, le chapitre explore certains travaux indépendants du cadre théorique de la *cognitive grammar* ou des grammaires de constructions, même si ces travaux restent fondamentalement orientés vers le rapport entre langue et cognition (notamment, pour certains, par leur dimension psycholinguistique); ces travaux abordent des objets très différents: l'acquisition des schémas morphologiques, la surextension, le marquage lexical, la métaphore et sa relation à la catégorisation, et enfin le proverbe. Il s'agit de souligner dans ces études le rôle que les chercheurs attribuent, selon nous de façon implicite, à l'opération de schématisation.

Enfin, la dernière section porte sur la schématisation en grammaires de constructions et sur son étendue. On prendra l'exemple du schéma $NO_s V \text{ à } NI_{dat.}$ dans lequel $NI_{dat.}$ est un datif (réalisé lexicalement ou sous forme clitique). La question qui est posée est celle du statut de ce schéma, sachant que les élaborations en sont très diverses, et peu apparentées: *la tête lui tourne, un colis lui est parvenu, ce cadeau m'est cher, ce cadeau me déplaît*, etc. Autrement dit, a-t-on affaire véritablement à un schéma très général, ou bien est-on en présence d'une constellation de constructions, plus ou moins en relations les unes avec les autres, mais relativement bien distinctes? Sans répondre nécessairement à cette question – l'importance est ici de poser le problème épistémologique –, nous pointons une difficulté pour la pratique de l'analyse linguistique: jusqu'où doit-elle être menée dans la considération de l'abstraction des unités sans tomber dans le danger – si danger il y a – d'une schématisation qui ne relèverait plus du cognitif, mais d'une attitude du linguiste consistant à construire des unités de plus en plus abstraites et sans réalité d'usage?

1. La schématisation : définition et illustration

1.1. Préalable sur quelques conceptions extérieures à l'usage cognitif

Commençons par quelques brèves précisions sur les emplois de *schéma*, *schématisation*, *forme schématique* dans trois perspectives linguistiques².

2. Nous ne dirons rien ici des *images schémas* (Johnson 1987) de la tradition cognitive, bien qu'elle ne soit pas sans rapport avec notre sujet. Ces images schémas

Ainsi, le terme de *schéma* est utilisé par Hjelmslev (1973) pour définir la langue comme une forme pure, considérée hors de sa matérialité et de sa réalisation sociale. L'acception ici est étrangère à celle qui nous retiendra dans ce chapitre; elle est même, d'une certaine manière, en contradiction avec l'approche de la linguistique cognitive pour laquelle un schéma est une unité nécessairement abstraite de l'usage par les locuteurs.

Dans la perspective de la théorie des opérations énonciatives, la *forme schématique* d'une lexie constitue un mode d'organisation de relations appliquées aux unités lexicales avec lesquelles la lexie entretient un rapport prédicatif; cette forme est elle-même déformable par le fait qu'à son tour, elle s'adapte aux formes schématiques des unités environnantes. Dans ce modèle, la forme schématique ne peut être le résultat d'une schématisation au sens de la linguistique cognitive: elle constitue une notion métalinguistique, appartenant exclusivement à l'appareillage formel du modèle. Autrement dit, la forme schématique n'a aucune pertinence cognitive pour les locuteurs, mais est un outil de description et d'analyse sémantique élaboré par le linguiste en vue de rendre compte de l'invariance et de la « déformabilité » des formes.

Par ailleurs, *schématisation* est employé dans la logique naturelle de Grize (1996), où il désigne l'opération d'élaboration d'une représentation informationnellement non saturée, et qui, par conséquent, laisse ouvertes les possibilités de prolongement et d'inférence. La notion est complexe car on pourrait la comprendre comme une représentation vague, imprécise d'un objet de discours.

Une schématisation a pour rôle de faire voir quelque chose à quelqu'un; plus précisément, c'est une représentation discursive orientée vers un destinataire de ce que son auteur conçoit ou imagine d'une certaine réalité. (Grize 1996: 20)

On peut donc voir deux faces à la schématisation grizéenne: à la fois une « ébauche », une indétermination qui sollicite le travail interprétatif de l'auditeur et un pointage vers un élément particulier de l'objet de discours. On verra qu'il sera intéressant de faire dialoguer cette conception avec celle de la linguistique cognitive.

sont de l'ordre du pré-conceptuel et ne constituent pas, au sens strict, des unités linguistiques.

1.2. La schématisation dans la cognitive grammar

C'est indiscutablement dans la *cognitive grammar* de Langacker que la notion de schématisation a été particulièrement réfléchie et exploitée. Cette conception a fortement influencé les analyses des grammaires de constructions. Considérons cette définition de l'auteur, à partir d'un exemple lexical :

*By schematization, I mean the process of extracting the commonality inherent in multiple experiences to arrive at a conception representing a higher level of abstraction. Schematization plays a role in the acquisition of lexical units, if only because their conventional forms and meanings are less specific than the usage events (i.e. the actual pronunciations and contextual understandings) on the basis of which they are learned. For example, the basic sense of ring—roughly ‘circular piece of jewelry worn on the finger’—is schematic relative to the conception of specific rings in specific contexts, which vary in such details as size, material, identity of the wearer, and so on. Schematization can be carried to different degrees, depending on the diversity of the elements it is based on. Since ring is also used for adornments worn in other places than on the finger, we can posit for it the more schematic value ‘circular adornment worn on the body’, with respect to which ‘circular piece of jewelry worn on the finger’ constitutes an **elaboration** or specific **instantiation**. Still more abstractly, ring can mean ‘circular object’ (consider the rings in gymnastics) or even just ‘circular entity’ (e.g. the ring of dirt left around a bathtub)³. (Langacker 2013 : 17)*

L'exemple du lexème *ring* montre ainsi une opération d'abstractions successives, des plus spécifiques aux plus générales. Ce fonctionnement peut aussi s'appliquer à la représentation des événements, puisque l'on sait que l'expérience peut être saisie à des degrés de spécificités différents, et que le locuteur a donc le choix dans la granularité de la mise en discours de l'événement. Langacker donne cette illustration :

the same feline might be described specifically as a Siamese, more abstractly (in coarser grained detail) as a cat, and still more schematically with terms like animal, creature, or even thing. Complex expressions obviously allow indefinite variation along this parameter, as illustrated by the progressively more schematic descriptions in (1):

3. Pourtant carré, le ring de boxe est le lieu où les combattants évoluent de façon (plus ou moins) circulaire.

1. Your wretched Siamese just gobbled up my crème brûlée. > Your cat just ate my dessert. > An animal did something. > Something happened. (Langacker 1998 : 5)

Dans les cas de *ring* et de la « transformation » phrastique ci-dessus, une même opération d'abstraction est à l'œuvre, qui mène à une schématisation ; néanmoins, si le processus est le même, les objets auxquels il s'applique sont bien sûr extrêmement différents. Dans le dernier exemple, on reconnaît une schématisation « à la Grize » : il existe plusieurs « points de vue » sur un même événement, et selon la perspective du discours, une forme, soit spécifique, soit schématique (en comptant bien sûr les cas intermédiaires), fait l'objet d'un choix énonciatif.

1.3. Schématisation et catégorisation

L'opération de schématisation porte donc sur des objets très différents, et peut être tout aussi bien individuelle et spontanée que sociale et progressive. On ne confondra pas cette opération avec celle de catégorisation qui lui est complémentaire :

To take a phonological example, particular segments such as [m], [n], and [ŋ] can be posited because they occur as parts of actual expressions. Permitted as an abstraction from these elements is the schematic segment [N], i.e. a nasal consonant unspecified as to place of articulation. It represents the generalization that nasal consonants occur in the language, and embodies the commonality that makes them a natural phonological class. Also permitted are the categorizing relationships identifying each nasal segment as an instance of that class: [[N] → [m]], [[N] → [n]], and [[N] → [ŋ]]. (ibid. : 14)

Il y a catégorisation à chaque fois que l'on fait l'expérience d'un objet nouveau (ou d'une unité nouvelle concernant la langue) : cette unité est confrontée à des types schématiques, c'est-à-dire à des catégories superordonnées, soit pour appréhender l'unité comme une instanciation du type, soit pour considérer sa déviance par rapport au type. Dans la mesure où la grammaire émerge de l'usage, chaque structure grammaticale fréquentée est confrontée à des connaissances accumulées. Il y a alors soit renforcement des connaissances, soit modification. Ce principe de renforcement / modification des unités et formes linguistiques pourrait selon nous se laisser décrire par le rapport de complémentarité que voit Piaget (1967) entre *assimilation* (l'énoncé s'intègre à un modèle grammatical préalable) et *accommodation* (l'énoncé – sous certaines

conditions – modifie le modèle grammatical)⁴. Par ailleurs, selon Langacker (1999: 96-97), un schéma – résultat d’une schématisation – est toujours immanent à ses diverses instances en discours et donc coexiste avec elles. Autrement dit, toute unité linguistique – mais il en va ainsi des autres phénomènes – « porte » en elle la catégorie superordonnée dont elle est l’instance, de la même manière que la perception d’un objet particulier de notre environnement est coextensive à sa catégorisation générique (le chat porte en lui l’animalité). La schématicité est donc inhérente, intrinsèque aux formes⁵.

1.4. Schémas de la schématisation

Pour rendre compte d’un processus correspondant à la schématisation progressive, Langacker donne la représentation (Figure 1) d’unités schématisées à partir d’un ensemble d’événements d’usage (E).

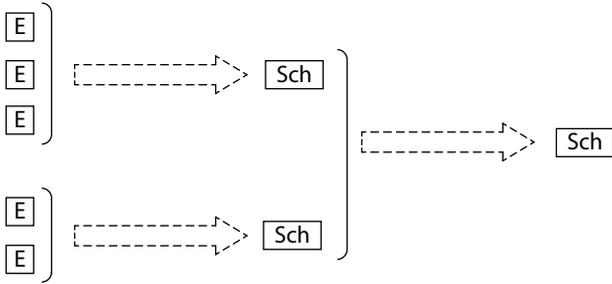


Figure 1. Schématisation progressive (d’après Langacker 1987 : 75)

Des événements différents peuvent, après qu’aient eu lieu des schématisations intermédiaires, correspondre à un schéma général. Prenons l’exemple d’une structure grammaticale : à partir de différentes schématisations portant sur des événements distincts, un enfant acquiert une grammaire des formes interrogatives (Figure 2).

La grammaire est alors dite émergente : la forme interrogative schématique n’est aucunement redevable à une dérivation des structures déclaratives ni à aucune règle particulière. De plus, les catégories syntaxiques ne sont pas présentes de façon innée (ou de façon précoce)

4. Bien sûr, assimilation et accommodation chez Piaget ne sont pas des opérations linguistiques, mais portent sur des schèmes cognitifs généraux.

5. Cette immanence n’implique nullement que la schématisation est systématique ou illimitée. C’est ce que discute la dernière section de ce chapitre.

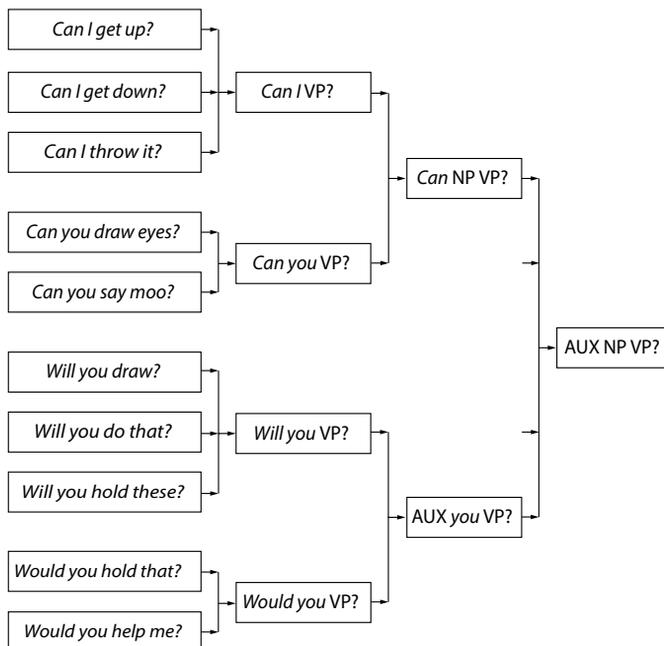


Figure 2. Exemple de schématisation progressive du schéma interrogatif (emprunté à www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2015.00852/full)

dans la compétence de l'enfant, elles font l'objet d'une construction (par leurs propriétés distributionnelles) au fur et à mesure de l'expérience discursive du jeune locuteur. La schématisation est donc créée en et par l'usage, aussi le phénomène de fréquence à l'exposition des données est-il primordial.

Une autre représentation des dimensions schématiques et semi-schématiques des constructions grammaticales est donnée Figure 3 ; les schémas intransitifs et transitifs sont des instanciations d'un schéma plus général, celui de la clause. Mais leur sont subordonnées les constructions argumentales des verbes, qui peuvent à leur tour constituer des « genres » pour des unités phraséologiques.

On retiendra que la schématisation n'est pas un processus linguistique ; elle fait partie des opérations cognitives que nous appliquons sur divers objets de notre expérience, linguistique comme non linguistique. Cependant, bien que n'étant pas de nature linguistique, nous pensons que cette opération n'en est pas moins fondamentale pour la compréhension et la description de bien des phénomènes linguistiques, dont nous allons voir quelques exemples dans la section suivante.

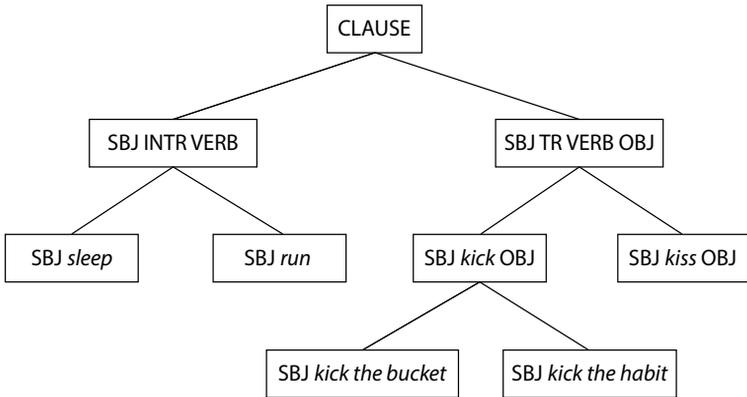


Figure 3. Hiérarchie taxonomique grammaticale (empruntée à Croft & Cruse 2004 : 264)

2. Illustrations diverses de la schématisation

Les exemples présentés ici, issus de divers travaux, n'appartiennent pas à la tradition de la *cognitive grammar*, même s'ils se préoccupent, pour certains, de cognition. Leurs analyses ne font pas appel explicitement à la notion de schématisation, néanmoins, nous voyons dans leur fonctionnement des mécanismes qui peuvent facilement être identifiés à la schématisation, et même enrichir la conception de cette notion.

2.1. L'apprentissage implicite

Nous proposons un exemple, emprunté au psychologue Pierre Perruchet (2016), portant sur un modèle d'acquisition d'unité complexe: un type de schémas morphologiques. Une des questions qui intéressent Perruchet et les chercheurs travaillant sur l'acquisition et l'apprentissage des connaissances est d'évaluer la sensibilité statistique des sujets aux données (par exemple linguistiques). Dans ses travaux, l'auteur montre pourquoi l'hypothèse d'un apprentissage statistique est plus réaliste que celui basé sur des règles implicites. Ainsi, dans le cadre d'un travail sur l'acquisition de l'accord de l'adjectif au féminin, des expériences ont été menées sur des enfants de 3 ans qui mettent en évidence cet apprentissage statistique: les enfants sont sensibles à la fréquence de l'association, dans les discours, des terminaisons féminines, c'est-à-dire un constituant final qui se combine à un constituant initial autonome, comme [yR] et [t] (par exemple *voiture verte*). Cette association est en fait plus complexe puisque vient s'ajouter un déterminant féminin (*une voiture verte, la*

confiture est attirante, etc.). Au « contact » de ces syntagmes, une généralisation (ou un invariant) se produit, et émerge alors dans la compétence linguistique plusieurs patrons, que l'on peut noter [yn] ... [yR] ... [t]; la ... [yR] ... [t], etc. qui constituent, en définitive, des séquences complexes. Ce type de travaux sur l'apprentissage a été éprouvé sur des grammaires artificielles, méthode pertinente pour évaluer les modes d'acquisition de régularités. Plus généralement, ces travaux portent sur la segmentation en mots des énoncés, mais également sur l'organisation syntaxique. Ce qui nous paraît tout à fait illustratif dans ce petit exemple est l'opération de schématisation qui nécessite, bien sûr, non seulement une exposition aux données, mais aussi une mémorisation de ces données pour qu'à long terme, une séquence (et non une unité discrète) puisse être progressivement schématisée. Cette séquence n'est évidemment pas ici lexicale, ni même syntaxique, mais s'apparente à une règle morphologique... sans être du tout une règle. La règle sera apprise à l'école, vers l'âge de 8 ans, donc bien après que l'enfant a pu construire ce schéma par apprentissage implicite, schéma auquel il confronte les énoncés nouveaux (phénomène de catégorisation) et qui constitue une unité productive. On a là l'illustration, selon nous, à la fois d'une construction abstraite de l'expérience, par schématisation, et la construction de ce que l'on pourrait considérer comme un schéma discontinu⁶.

2.2. La surextension

Considérons un autre exemple présent dans la littérature du lexique chez le très jeune enfant. L'enfant de moins d'un an commence par employer des formes signifiantes pour désigner des référents donnés dans des contextes spécifiques. Au bout de quelque temps, une décontextualisation s'opère qui libère la forme signifiante et lui confère la capacité de désigner un ensemble d'objets parfois très hétérogènes, que le langage adulte ne classe pas sous la même dénomination. Cette capacité, qui

6. Une telle analyse rencontre des échos manifestes dans des perspectives « plus » linguistiques, celles dites fondées sur l'usage, notamment dans la mouvance de Bybee (2010) et Tomasello (2005, pour l'acquisition). En France, les travaux sur la liaison catégorique nominale chez l'enfant, menés par Chevrot, Chabanal & Dugua (2007), font l'hypothèse d'une acquisition en trois étapes : les très jeunes locuteurs mémorisent d'abord des constructions lexicalisées, puis, dans un deuxième temps, procèdent à une abstraction progressive par laquelle plusieurs exemplaires d'un mot sont à leur tour mémorisés (comme « z-ours », « n-ours » et « t-ours ») ; lors de la troisième étape, les relations entre les constructions abstraites et les exemplaires associés se stabilisent. Voir Liégeois (2017) pour un modèle semblable appliqué à la liaison catégorique verbale.

constitue un mode d'acquisition et de production dans l'ontogenèse des jeunes enfants, est nommée processus de *surextension*⁷. Brigaudiot & Danon-Boileau (1999) rapportent le cas suivant : à un an, un enfant (Guillaume) apprend à souffler une bougie ; cette expérience du geste de souffler, mais aussi de certaines qualités de l'objet (la forme, la brillance de la flamme et son extinction), constitue les éléments de l'apprentissage d'un rituel et d'un signe linguistique dont on peut rendre compte du signifié par « souffler de l'air ». Le désir de « souffler de l'air » (et donc d'employer la forme signifiante) est ensuite réitéré à chaque fois que Guillaume voit une allumette (changement de contexte, mais l'isotopie reste). L'indice, le rapport à l'objet se circonscrit à la flamme qui brille et peut s'éteindre. Le même signifiant sera ensuite employé à la vue de la seule boîte. À une autre étape, Guillaume souffle sur la lampe à cause de sa brillance : celle-ci constitue l'indice qui motive le geste et le proto-mot. Enfin, l'occurrence sera appliquée pour désigner des chaussures dorées dont la qualité est corrélée au signifiant, sans qu'il y ait cette fois-ci de geste de souffler. Ainsi, si le terme de *surextension* renvoie à la propension d'un mot (ou proto-mot) à référer à des objets différents, le phénomène manifeste également une certaine disposition de cette unité à rendre compte d'expériences différentes. Il nous semble possible ici qu'une schématisation est à l'œuvre. Elle consisterait à « redimensionner » le champ d'application d'un signe, non pas en enrichissant le signifié par de nouveaux sèmes, mais bien plutôt en montrant une capacité à décontextualiser le signe, à le transposer, pour libérer la généralité de la signification. Cette capacité est assurément à l'œuvre dans d'autres usages du lexique.

2.3. Le marquage lexical

Un autre phénomène trouve également une explication en termes de schématisation ; nous le nommons, à la suite des psychologues Hofstadter & Sander (2013), *marquage lexical*. Le marquage lexical a été décrit dans leur ouvrage sur l'analogie. Ces auteurs mettent en évidence un fonctionnement à la fois linguistique et de catégorisation apparemment banal, mais en définitive assez peu commenté par les linguistes. Un des exemples parlants proposés par les auteurs est celui, en géométrie, du carré.

7. Vygotski (1997) nomme ce processus « pensée par complexe » et rapporte que Meumann avait remarqué dès 1902 que l'enfant au début ne désigne de façon générale aucun objet ou processus de l'environnement, mais désigne les aspects émotionnels ou volitifs de ces objets.



Figure 4. Un carré

La Figure 4 peut être catégorisée de cinq manières différentes : évidemment comme *carré* ; mais aussi comme *rectangle* (puisque la définition du carré correspond à celle du rectangle, à savoir que le carré possède des diagonales formant quatre angles droits) ; comme *losange* (le carré possède des diagonales perpendiculaires, donc quatre côtés égaux) ; comme *parallélogramme* (les diagonales du carré se coupent en leur milieu, les côtés opposés sont parallèles et sont de même longueur) ; et enfin comme *quadrilatère* (deux diagonales, quatre côtés).

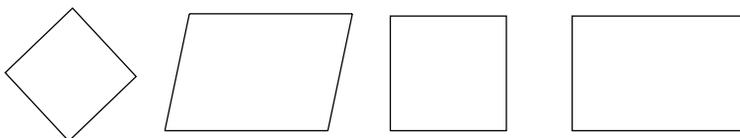


Figure 5. Un carré parmi d'autres figures

Pourtant, lorsqu'on dispose un carré parmi d'autres figures, comme dans la Figure 5, il est assez évident que l'on ne nommera pas le carré *rectangle*, ou *losange* ou *parallélogramme*, car on est en contexte de différenciation maximale entre les figures. Chez le jeune enfant, par exemple, un carré *ne peut être* un losange ou un parallélogramme ; on peut même supposer que, pour lui, le rectangle et le losange sont des « sortes » de carrés déformés. Néanmoins, dans un univers de discours autre, celui de la géométrie, les mots prennent une autre valeur. On peut résumer, avec les auteurs, cette complexité par le schéma de la Figure 6.

Il convient donc de distinguer des niveaux de catégorisation différents. Un niveau de base, auquel le carré se distingue par sa forme du parallélogramme, du losange et du rectangle ; puis des niveaux supérieurs, auxquels le carré est à la fois un rectangle et un losange. De quoi, comme le remarquent les auteurs, faire perdre la tête aux élèves⁸.

8. ... et à leurs parents, comme en témoigne cette question posée sur un forum Internet : « Le maître de mon fils (CM2) prétend qu'un carré est toujours un losange. Il me semble, pourtant qu'un carré a quatre côtés égaux et quatre angles droits, et le losange a quatre côtés égaux mais aucun angles droits [sic]. Donc, selon vous, j'ai la berlue ou a-t-il raison d'affirmer cela ? »

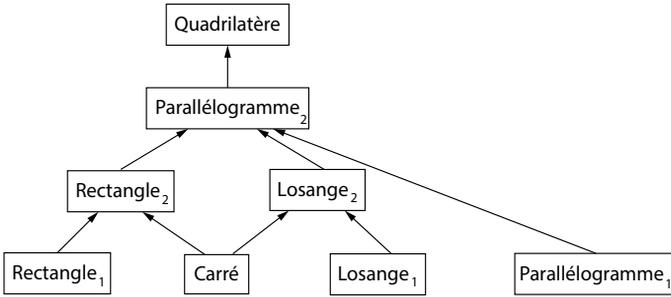


Figure 6. 8 catégories, 4 niveaux de catégorisation
(empruntée à Hofstadter & Sander 2013 : 292)

D'un point de vue linguistique, il n'y a évidemment pas deux homonymes *rectangle*, *losange* ou *parallélogramme*, ni même polysémie, mais à chaque fois un même lexème donnant lieu à deux représentations différentes, la seconde étant plus schématique que la première. *Losange₂*, par exemple, perd de ce que l'on pourrait nommer sa figurativité, présente dans *losange₁*. Ce phénomène est plus général qu'on le croit :

L'une des manifestations [...] les plus frappantes du changement de catégorie est le *marquage*, qui rend possible de changer de catégorie sans pour autant changer de mot, et ainsi d'adapter au contexte le niveau d'abstraction pertinent de catégorisation. Le marquage concerne les situations dans lesquelles un même terme est utilisé tantôt pour décrire une catégorie générale, tantôt une sous-catégorie de cette même catégorie. La catégorie générale constitue le sens *non marqué*, alors que la sous-catégorie constitue le sens *marqué*. (Hofstadter & Sander 2013 : 240)

Autrement dit, *losange₂*, *rectangle₂* sont le résultat d'une schématisation conventionnalisée dans le domaine de la géométrie, et en ce sens, acquièrent un statut de terme. Il reste qu'une même forme est associée à des catégories différentes, mais en relation de spécificité / schématicité. On peut encore donner un exemple, celui du nom *sanction* pour lequel le *Trésor de la langue française informatisé* donne la définition juridique suivante : « Peine ou récompense prévue pour assurer l'observation d'une loi, l'exécution d'une mesure réglementaire, d'un contrat ». Il y a donc, du moins dans l'emploi juridique, deux orientations possibles mais contradictoires (dysphorique-peine ou euphorique-récompense) qui autorisent à considérer une signification générique au niveau de laquelle

l'orientation est indéterminée⁹. La norme commune privilégie *sanction*₁ (avec la signification dysphorique), comme elle privilégie *rectangle*₁.

Nous sommes plus circonspects face à l'exemple de *voiture* donné par Hofstadter & Sander (2013 : 86). Le contexte est celui où une maman (ou un papa) dit à son enfant : *fais attention aux voitures en traversant*. *Voitures* indique-t-il vraiment ici une classe superordonnée, qui vaut pour *voitures*₁, mais aussi pour tous les véhicules roulants : *camions*, *motos*, etc. dans la mesure où l'attention ne doit pas se porter uniquement sur les voitures ? Nous ne le pensons pas. Nous y voyons plutôt un emploi pragmatique qui relève certes d'une schématisation, mais d'une schématisation à la Grize. Notons ainsi l'emploi systématiquement pluriel du nom : *fais attention à la voiture* ne peut faire référence qu'à une *voiture*₁. Nous comprenons la motivation de *voitures* dans cet emploi comme le fait de donner une information pragmatiquement suffisante dans le contexte de mise en garde. Autrement dit, il y a bien schématisation puisque l'information est objectivement insuffisante ; mais l'information déficiente à combler ne présente pas un coût cognitif important pour l'interprète, en tout cas moins que le coût de l'énonciation d'un énoncé « complet » pour le locuteur. Cet exemple tendrait à montrer que le rapport entre les deux types de schématisation est relativement complexe. Les cas de la métaphore et du proverbe témoignent assurément de cette complexité.

2.4. La métaphore : un moyen de catégorisation par schématisation

À nouveau, sans que les termes de schématisation ou de marquage soient employés, une certaine conception de la métaphore s'appuie sur des fonctionnements redevables à l'abstraction.

La métaphore est un objet complexe et hétérogène, dont l'explication du fonctionnement est souvent formulée en termes de changement de sens (ou de dérivation du sens). De façon synthétique, on peut, en se référant à des travaux de psychologie cognitive, mettre en évidence que certains cas de métaphore ne sont pas, en définitive, si éloignés du fonctionnement du marquage lexical vu plus haut. Ainsi, la conception du processus métaphorique donné par Glucksberg¹⁰ s'inscrit dans une perspective cognitive très différente de la théorie de la métaphore conceptuelle de Lakoff et Johnson¹¹. Pour Glucksberg, la raison d'être

9. Sur la question de l'énantiosémie, voir Legallois 2013.

10. Konrad dans sa thèse datée de 1939 adopte une conception de la métaphore très proche de celle de cet auteur.

11. La conception de Glucksberg serait en cela plus proche du *conceptual blending* (Turner & Fauconnier 2002) appliqué à la métaphore.

des métaphores est de permettre aux locuteurs de construire des catégories *ad hoc* (Barsalou 1983), c'est-à-dire des catégories en quelque sorte constituées à la volée, dans le vif du discours. Ce sont les métaphores évaluatives ou appréciatives (exprimant donc un jugement) qui correspondent le mieux au processus que nous voudrions décrire. Par exemple, François Asselineau, candidat à la dernière élection présidentielle, qualifie le 14 avril 2017 sur la chaîne CNews le programme d'Emmanuel Macron de *sèche-cheveux*. La métaphore est particulièrement intrigante et possède une dimension argumentative et expressive évidente. Ce n'est pas cette dimension qui nous intéresse ici, mais plutôt la logique de catégorisation liée au fonctionnement du trope. Dans le modèle de Glucksberg, cette métaphore peut être expliquée par le fait que le propos d'Asselineau crée une assignation (ou repose sur une catégorisation présupposée) du programme de Macron dans une catégorie d'expérience certes relativement vague, mais particulièrement efficace. Cette catégorie générale, qui ne préexiste pas au discours, est désignée par un nom dénommant une sous-catégorie d'objets jugée typique de cette catégorie générale. Autrement dit, si on démonte le fonctionnement de la métaphore, on pose que :

- *Sèche-cheveux*, comme on le sait, est un nom composé désignant une classe d'« appareils électromécaniques conçus pour sécher les cheveux au moyen d'air chaud ou froid » (Wikipédia). Cette catégorie d'objets est stable dans notre expérience et joue en quelque sorte le rôle de repère.
- En raison de propriétés plus stéréotypiques que prototypiques – autrement dit, en raison d'un regard particulier sur l'objet plutôt qu'en raison de ses propriétés intrinsèques –, la catégorie *sèche-cheveux* donne son nom à une catégorie « anonyme » qui lui est superordonnée : *sèche-cheveux₂*.
- Cette super-catégorie, créée dans le mouvement même du discours (mais sans doute est-elle en fait préméditée par son auteur), rassemble potentiellement tous les objets (ou classes d'objets) possédant les mêmes propriétés que les sèche-cheveux : caractère bruyant, prenant de la place, brassant de l'air et, en définitive, assez inutile puisqu'on pourrait très bien s'en passer¹².

12. Ce sont là les amabilités mêmes énoncées par Asselineau lorsque le journaliste lui demande de s'expliquer sur sa métaphore.

Ainsi, tout objet possédant ces propriétés est susceptible d'être versé dans la catégorie *ad hoc*. Cette catégorie est donc accueillante à l'infini ; on peut imaginer comme membres possibles : un rapport parlementaire, une nouvelle loi, les bonnes résolutions de telle personne le 31 décembre, un article sur la schématisation en linguistique, etc. Ce processus correspond à un phénomène de marquage lexical, dont l'existence ne dure généralement que le temps de l'énonciation ; et il s'agit aussi d'un cas de schématisation, la catégorie *sèche-cheveux*₂ étant plus abstraite que la catégorie *sèche-cheveux*₁. Cette schématisation se différencie bien sûr par sa motivation et son origine subjective (ce sont les rapports de l'utilisateur à l'objet qui sont schématisés et non pas la fonctionnalité de l'objet). Il n'y a donc pas changement de signification à proprement parler, mais bien plutôt une réduction de l'intensionnalité sémantique d'un nom pour une extensionnalité plus grande ; la catégorisation peut être dite induite (le programme comme sèche-cheveux), si l'adjectif *indu* signifie « contraire à l'usage », mais le processus même ne l'est pas. On a bien une *vraie* catégorisation non conventionnelle, spontanée, et qui ne vaut, généralement, que dans l'instant de sa production. La complémentarité avec une schématisation grizéenne est aussi patente puisque *sèche-cheveux*₂, outre sa nature de catégorie *ad hoc*, n'est-il pas également le moyen de communiquer de façon lapidaire et économique une série d'attributs : la catégorisation *ad hoc* par métaphore se montre tout à fait compatible avec une conception du phénomène métaphorique en termes de *pertinence*.

2.5. Schématisation et proverbe

Kleiber (2000 et 2010) propose une analyse du proverbe qui intéresse directement notre parcours sur l'illustration de la schématisation linguistique. Pour Kleiber, les proverbes constituent des dénominations de catégories d'expériences hétérogènes ; ces catégories se situent non pas à un niveau subordonné, mais à un niveau supérieur – que l'on peut qualifier de générique. Ainsi, le proverbe *C'est en forgeant que l'on devient forgeron* est un signe linguistique, plus précisément la dénomination d'une catégorie d'expériences répondant à une situation expérientielle caractérisable par « si on s'exerce à une activité, on devient un spécialiste ou un expert de cette activité » (Kleiber 2000 : 56). Il s'agit d'une catégorie générale, qui ressemble beaucoup par certains aspects à la catégorie *sèche-cheveux*₂ présentée ci-dessus. Le sens littéral de ce proverbe, qui correspond à une expérience plus spécifique (« si un homme s'exerce à l'activité de forger » de laquelle découle la situation « il devient forgeron »), constitue, en tant qu'exemple, un interprétant

de cette classe, interprétant sans doute nécessaire pour comprendre la signification intensionnelle, comme si le générique n'était appréhendable que par le spécifique. En cela, tout proverbe est une schématisation d'expérience. Le sens littéral du proverbe n'est en somme, dit Kleiber, qu'un hyponyme d'un sens hyperonymique :

Si on accepte notre hypothèse sur la montée abstractive hypo/hyperonymique, alors se pose la question du choix d'une situation hyponymique pour désigner une situation hyperonymique. Nous nous contenterons d'indiquer ici deux pistes à suivre, qui nous semblent plus importantes que les autres :

- la maladresse fréquente des formulations du sens implicatif des proverbes signale que bien souvent les situations hyperonymiques visées n'ont pas de correspondant lexical approprié, ce qui justifie leur dénomination par une situation hyponymique ;
- les situations particulières ont bien souvent un rôle de garant de vérité, dans la mesure où elles correspondent à une vérité universelle (cf. *Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs*), alors que celle de l'implication de niveau hyperonymique ne répond qu'à une vérité de type *il est généralement vrai* ou même *il est beaucoup de fois vrai*. (Kleiber 2000 : 57)

La dénomination du proverbe par une situation hyponymique n'est rien d'autre qu'un cas de marquage, selon le terme de Hofstadter & Sander. Et bien sûr, la montée abstractive est un cas de schématisation et de catégorisation. La dénomination est ici d'ordre non pas lexical, mais propositionnel. Gréa (2015) identifie l'énoncé suivant :

1. C'est en babillant qu'on devient locuteur, à chaque fois dans une parole et une culture particulières.

On pourrait simplement voir dans cet énoncé un détournement ou un défigement du proverbe. Cette caractérisation serait juste, mais ne rendrait pas compte d'un procédé plus complexe dans la mesure justement où il repose sur le rapport hypo/hyperonymique et sur la productivité de la catégorisation proverbiale. *C'est en babillant qu'on devient locuteur* se présente comme un cas spécifique (hyponymique) et donc subordonné au proverbe (hyperonyme) *c'est en forgeant que l'on devient forgeron*₂, au même titre que d'autres situations particulières telles que *c'est en forgeant que l'on devient forgeron*₁, ou *c'est en éditant que l'on devient éditeur*. L'extension de la classe de ce type d'expériences est potentiellement infinie (Figure 7).

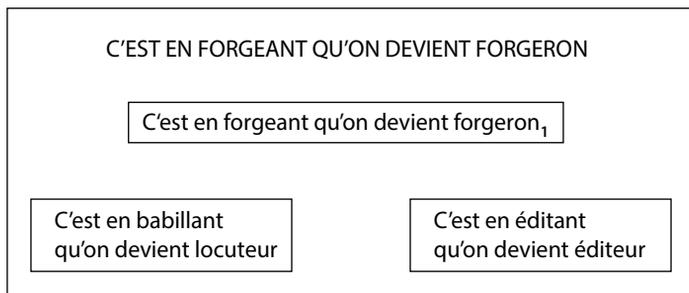


Figure 7. Dimension schématique et fonction catégorisante du proverbe

2.6. Conclusion

Les schémas morphologiques, la métaphore catégorisante, la terminologie technique, la surextension enfantine, le proverbe, et sans doute bien d'autres phénomènes encore, illustrent tous, bien que constituant des objets très différents, bien qu'étant décrits dans des perspectives diverses, le fonctionnement cognitif de la schématisation. Ces cas justifient selon nous une meilleure prise en compte de ce fonctionnement dans l'analyse linguistique, même si cette analyse ne s'inscrit pas nécessairement dans une perspective cognitive.

Dans la section suivante, on s'intéresse plus particulièrement au rapport entre constructions argumentales (objets privilégiés des grammaires de constructions) et schématisation.

3. Les constructions argumentales : jusqu'où peut-on / doit-on schématiser ?

3.1. Le problème

Même non marqués, les lexèmes schématiques sont des signes identifiables dans les discours par leurs « tokens ». Leur réalité sémiotique est donc tangible. Le tableau est incomparablement plus compliqué avec les constructions grammaticales schématiques. Considérées comme des unités grammaticales (des unités de langue), elles sont des formes hyperonymes d'un ensemble de sous-constructions : par exemple, le schéma transitif $N0_s V N1_{od}$ constitue une classe superordonnée dominant des classes spécifiques ($N0$ aimer $N1$, $N0$ décrier $N1$, $N0$ balancer $N1$, etc.)¹³.

13. À la suite de Hopper & Thompson (1980), beaucoup d'auteurs considèrent qu'il existe une dimension prototypique de la transitivité – ce qu'ils nomment la

Ces classes spécifiques peuvent dominer à leur tour des sous-classes plus spécifiques encore: N0 *prendre* N1 domine ainsi N0 *prendre la fuite*, N0 *prendre de la hauteur*, dans la mesure où dans ces deux dernières unités, « l'objet » et *prendre* forment une unité lexicalisée. Considérées en discours, les constructions schématiques n'ont de réalité que dans les formes employées qui les instancient, ou si on veut, elles ne sont saisissables que comme effets. Se pose alors, en tout cas pour certaines unités, la question de leur existence dans la grammaire des locuteurs, question qui est inhérente à celle du degré auquel la schématisation s'effectue. L'exemple de la construction dative divalente du français permet de mieux apprécier le problème.

3.2. *Prémices d'une sémantique des configurations datives à deux actants*

Nous notons $N0_s V$ à $N1_{dat.}$ un schéma constructionnel possible, correspondant à une structure argumentale avec datif. Mais quel est le statut précisément de $N0_s V$ à $N1_{dat.}$? Ne serait-il pas une simple formulation commode pour désigner un type d'emploi verbal? Ou bien est-il une véritable construction schématique, une unité linguistique, dotée d'une signification, hyperonyme de sous-constructions plus spécifiques? Examinons justement ces sous-constructions. Si on considère que V vaut pour les verbes simples et aussi pour la forme « être + Adj », que x correspond au référent sujet et y au référent datif, on recense alors les neuf sous-constructions:

1. $N0_s V_{mouv.}$ à $N1_{dat.}$

$V_{mouv.}$ renvoie à des verbes de déplacement dont certains inaccusatifs (*arriver à, parvenir à, échapper à*, etc.), mais aussi des verbes statifs, qu'il faut en fait considérer comme des prédicats de « non-déplacement » (*rester à, appartenir à*): *votre message nous est bien parvenu; cette valise nous appartient; un cri lui a échappé.*

2. $N0_s V_{com.}$ à $N1_{dat.}$

$V_{com.}$ renvoie à des verbes de communication dont le sujet, contrairement aux autres sous-constructions, est agentif: *il téléphone à sa famille; il ment à ses parents; il ne parle plus à sa sœur.*

« transitivity sémantique » dans laquelle le sujet est agentif et l'objet subit une action qui transforme son état. Cette dimension est discutée dans Hamelin & Legallois (2016) et Legallois (2017); elle constituerait plutôt une catégorie de base, celle à laquelle on « saisit » le plus naturellement des événements, plutôt qu'une catégorie hautement schématique.

3. $N0_s V_{ord.}$ à $N1_{dat.}$

L'indice $_{ord.}$ renvoie aux verbes indiquant une succession ou une précédence, ou encore une hiérarchie (autrement dit un ordre) : *elle lui succède à la tête de l'entreprise* ; *c'est la conscience qui invente l'organisme, elle lui préexiste* ; *Hinault est supérieur à Moser au sprint*.

4. $N0_s V_{appr.}$ à $N1_{dat.}$

$V_{appr.}$ renvoie aux verbes d'appréciation : un premier groupe avec *plaire, chanter, déplaire*, etc., un deuxième avec *aller, seoir, convenir*, etc. employés éventuellement avec un adverbe (*bien, à merveille, pas mal*, etc.), un troisième avec *coûter, peser, bénéficier, apporter, profiter, suffire, manquer*, etc.

5. $N0_s$ être Adj à $N1_{dat.}$ (effet sur γ)

Être Adj vaut pour les expressions « appréciatives » : *cher, précieux, agréable, sympathique, odieux, horrible, insupportable, fatal*, etc. Par exemple, *cette idée lui est chère / insupportable* ; *l'atmosphère lui est défavorable* ; *le conseil lui est utile* ; *ce comportement lui est étranger*.

6. $N0_s$ être Adj à $N1_{dat.}$ (attitude de x)

L'enjeu de l'appréciation est ici le comportement de x envers γ : *son personnel lui est dévoué / attaché* ; *sa femme lui est infidèle*.

7. $N0_s V_{mod.}$ à $N1_{dat.}$

$V_{mod.}$ renvoie aux verbes à valeur modale (*incomber, appartenir, revenir, échoir*, etc.) : *le dernier mot appartient aux électeurs*.

8. $N0_s$ lui $V_{phys.}$

Les $V_{phys.}$ sont intransitifs et expriment une manifestation physique. La contrainte du datif clitique est patente dans cette construction dans laquelle $N0_s$ renvoie à un objet en possession inaliénable de γ : *la tête lui tourne*¹⁴.

9. $N0_s V_{conf.}$ à $N1_{dat.}$

$V_{conf.}$ renvoie à des verbes comme *ressembler, obéir, correspondre* qui indiquent la conformité de x à γ : *Paul ressemble à son père* ; *cette attitude lui correspond tout à fait*.

14. *La tête lui tourne* est d'une certaine manière une réduction de *il a la tête qui lui tourne*, une réduction permettant l'autonomisation du clitique.

Il n'est pas possible ici de proposer une analyse exhaustive de la sémantique de $NO_s V$ à $NI_{dat.}$; cette tâche demanderait des développements dépassant largement le cadre de ce chapitre. Nous mettons en évidence ici seulement quelques éléments utiles pour caractériser sommairement cette signification, ce qui devrait suffire pour fonder notre réflexion sur la notion de schématicité et sur ses limites.

Nous formulons en termes « localistes » ces éléments sémantiques. Nous nous inspirons de la typologie des cas et des prépositions de Hjelmslev (1972 [1935])¹⁵. Cette typologie repose sur les relations entre deux objets. Hjelmslev dégage trois dimensions, que nous appliquons donc ici, en insistant sur le fait que ce localisme n'est nullement un « spatialisme », autrement dit que les dimensions sont applicables à d'autres relations que celles purement spatiales.

1. La direction : soit x se rapproche de y, soit il s'en éloigne. Le rapprochement peut être spatial (*le colis lui est parvenu*), ou non (*il lui ressemble* ; *ce visage m'est familier* ; *il parle à Marie*) ; de même pour l'éloignement (*un cri lui échappa* ; *elle lui est supérieure / inférieure*). On pourrait également parler de relation proximale ou distale de x avec y.
2. La cohérence est en fait l'inclusion de x dans y, inclusion qui se manifeste lorsque la direction est neutralisée (*ce livre lui appartient* ; *cette décision lui incombe* ; *il rabat sur son crâne les quelques cheveux qui lui restent* ; *la tête lui tourne*). Les « objets » ici (le sujet grammatical) sont inclus dans la sphère de y. La cohérence « dative » serait ce que Hjelmslev nomme, parmi les cas de cohérence, une inhérence.
3. La subjectivité / objectivité : la relation peut être pensée objectivement, c'est-à-dire sans égard à « l'individu pensant » (*un accident lui est arrivé*). Mais l'énoncé peut être la formulation d'une appréciation (par définition) subjective : *l'idée lui est insupportable* ; *Régis lui est sympathique*.

15. L'analyse de Hjelmslev a été sévèrement remise en cause – et sûrement avec raison – par Serbat (1979) ; il nous faut préciser que ce qui fonde notre intérêt pour le modèle de Hjelmslev tient avant tout dans les éléments sémantiques qu'il déploie, plutôt que dans son application à la problématique des cas. D'autres linguistes avant nous ont appliqué le modèle de Hjelmslev à des phénomènes différents : Van Voorst (1993) à la transitivité, Baron (2006) aux composés nominaux en danois et français. Pottier (2012) donne une analyse assez proche de Baron, sans s'inscrire dans le cadre de Hjelmslev.

Ainsi, si on résume : la fidélité, la familiarité, la destination (d'un colis), la ressemblance, la convenance, la communication (*sourire, téléphoner*, etc.), la sympathie (que l'on suscite), etc. sont en quelque sorte des « modes » de rapprochement ou de proximité de x avec y ; par opposition, l'étrangeté, l'odieux, l'antipathie, la supériorité, la succession, l'inutile, le désagréable, l'insupportable, etc. sont des « modes » d'éloignement¹⁶ ou de distanciation. En cela, l'indifférence est un mode subjectif par lequel on ne peut dire si x « se rapproche » de y, ou s'il s'en « éloigne ». Pour certains cas, la cohérence prime sur la direction : x est alors inclus dans y en raison d'une relation d'appartenance inaliénable ou non. On peut voir dans l'inclusion un cas de rapprochement « total ».

Il est certain que ces trois dimensions ne sont pas suffisantes pour décrire le fonctionnement sémantique des sous-constructions¹⁷. Elles sont néanmoins essentielles selon nous. De façon intéressante pour notre propos, Hjelmslev caractérisait de « sublogiques » ces dimensions. Cette sublogique peut être vue elle-même comme une schématisation : elle « se tient » en deçà des différentes spécifications dans des domaines divers et revêt, évidemment, un caractère abstrait.

3.3. Existe-t-il une construction schématique $N0_s V$ à $N1_{dat}$?

Ces observations suffisent-elles à conclure qu'il existe une construction schématique $N0_s V$ à $N1_{dat}$, dont les sous-constructions exposées ci-dessus constitueraient un ensemble de spécifications, sachant que si une telle construction existe, c'est qu'elle possède alors une validité cognitive chez les locuteurs ? Ou alors, ces sous-constructions ne seraient-elles que des *constructions*, possédant entre elles un air de famille, sans qu'elles soient « filles » d'une construction plus schématique ? $N0_s V$ à $N1_{dat}$ n'est peut-être qu'une « construction » du linguiste, qu'un artefact ou encore qu'une schématisation opérée par le spécialiste, schématisation qui ne fait aucunement sens pour les locuteurs et qui serait élaborée dans une activité métalinguistique. Cette question, au sujet d'autres cas, a été discutée par Croft (1998) qui remarque qu'une unité schématique peut

16. Les exemples que nous donnons pourraient laisser croire que la différence entre rapprochement et éloignement est étroitement liée à l'euphorie et à la dysphorie. Il n'en est rien car dans *la décision lui pèse*, où la dysphorie est flagrante, il s'agit bien de la proximité de x sur y, autrement dit du poids de x sur y.

17. Il faudrait prendre en compte la thématization de x (Koch 2001), la subordination du rôle sémantique de x par rapport à celui de y (Tayalati & Van Peteghem 2014), ainsi que le rapport de y à x, autrement dit la réversibilité transitive souvent possible de la construction dative, comme le remarque Herslund (1988).

apparaître pertinente en raison de sa simplicité, mais que sa plausibilité psychologique peut être douteuse. On le voit avec notre exemple, les sous-constructions sont assez différenciées, mobilisent des verbes de catégories sémantiques distinctes, et le nombre de ces verbes parmi chaque catégorie est assez peu conséquent : il y a donc des indices qui montrent une spécialité – une spécificité – assez forte de chaque sous-construction, et donc une autonomie par rapport à un type général. Cela ne signifie pas selon nous que poser $NO_s V$ à $NI_{dat.}$ est une absurdité ; comme dit plus haut, tout objet linguistique porte en lui-même sa propre schématicité : si $NO_s V$ à $NI_{dat.}$ n'a pas de pertinence cognitive pour les locuteurs, cela ne signifie pas que sémantiquement $NO_s V$ à $NI_{dat.}$ est non pertinent : le « schéma » peut-être vu comme une synthèse des significations présentes dans l'ensemble des sous-constructions, ou même peut constituer la condition pour qu'émergent, dans l'analyse linguistique, les invariants possibles présents dans diverses sous-constructions. En cela, le schéma, même s'il n'est pas cognitivement fondé, peut avoir une validité pour le linguiste ; Hilpert partage cet avis :

While the notion of a schematic pattern strongly invites the idea of a speaker who mentally represents an abstraction over many concrete usage events, it is actually possible for an analyst to remain agnostic about this issue. It can be left open whether abstract patterns have psychological reality or whether they are in fact merely posited as theoretical constructs, much in the way that linguistic notions such as 'head', 'clitic', or 'subordinating conjunction' serve as useful labels for phenomena that capture insights about a linguistic system but that may not correspond to psychologically real categories in the minds of speakers. (Hilpert 2018 : 24¹⁸)

L'objet du linguiste étant fondamentalement la langue et non la psycholinguistique du locuteur, et la langue étant un système social dynamique, un schéma peut être le résultat légitime du « travail » de la langue, sans être pour autant justifiable par des données psycho-cognitives.

4. Conclusion : pourquoi la schématisation ?

Hors du cadre de la linguistique cognitive, la schématisation est peu discutée. Or, selon nous, et comme l'ont montré les exemples de la section 2, par ses effets sur la constitution des unités linguistiques de toute nature, la schématisation est une opération fondamentale, entre

18. Cité par Van Wettere 2018 : 42.

abstraction et catégorisation. Évidemment, elle est sûrement plus complexe que ce qui a été présenté dans ces pages ; elle peut opérer instantanément dans un discours (par exemple, dans le cas de la métaphore catégorisante), ou bien constituer un processus progressif (dans les cas d'acquisition d'unités) social ou individuel. Elle est inhérente à toute activité linguistique et indépendamment de sa nature cognitive, elle est au cœur de l'organisation lexicale et grammaticale. De plus, il conviendrait de mieux caractériser la relation entre schématisation grizéenne et schématisation « cognitive », autrement dit de mieux articuler les motivations pragmatiques et les processus cognitifs.

Dans la section 3, néanmoins, nous avons voulu montrer que le statut de la schématisation devait être considéré attentivement : il n'est pas question d'envisager la schématisation de façon systématique dans l'analyse, notamment, des constructions grammaticales. Souvent, poser l'existence d'une construction schématique est une hypothèse métalinguistique qui demande validation ; cette validation est elle-même problématique : elle nécessite qu'un certain type de productivité mesurable sur corpus soit établi, pour que l'on puisse conclure qu'un niveau hyperonymique détermine des unités plus spécifiques, en même temps – car là est le jeu entre spécificité et schématicité – qu'il est déterminé par ces unités. Néanmoins, sans qu'il y ait paradoxe ou contradiction dans nos propos, il nous paraît tout à fait légitime, lorsque l'analyse s'y prête ou le permet, de constituer le schéma soit en outil heuristique, soit en unité résultant des rapports des formes linguistiques entre elles, sans que ce résultat soit nécessairement « mesurable » d'un point de vue cognitif.

Références bibliographiques

- BARON I. (2006), « Universaux du langage dans les langues endocentriques et exocentriques », in *Grammatica. Festschrift in Honour of Michael Herslund. Hommage à Michael Herslund*, H. Nölke, I. Baron, H. Korzen, I. Korzen, H. H. Müller (dir.), Berne, P. Lang, p. 1-17.
- BARSALOU L. W. (1983), « Ad Hoc Categories », *Memory & Cognition*, n° 11, p. 211-227.
- BRIGAUDIOT M., DANON-BOILEAU L. (1999), « Catégorisation et construction du vocabulaire », *Faits de langues*, n° 14, p. 37-48.
- BYBEE J. (2010), *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHEVROT J.-P., CHABANAL D., DUGUA C. (2007), « Pour un modèle de l'acquisition des liaisons basé sur l'usage : trois études de cas », *Journal of French Language Studies*, vol. 17, n° 1, p. 103-128.

- CROFT W. (1998), «Linguistic Evidence and Mental Representations», *Cognitive Linguistics*, vol. 9, n° 2, p. 151-173.
- CROFT W., CRUSE A. (2004), *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GLUCKSBERG S. (2001), *Understanding Figurative Language. From Metaphor to Idioms*, Oxford, Oxford University Press.
- GRÉA P. (2015), «Proverbe, transposabilité et forme forte», *Linguisticae Investigationes*, vol. 38, n° 1, p. 13-72.
- GRIZE J. B. (1996), *Logique naturelle et communications*, Paris, PUF.
- HAMELIN L., LEGALLOIS D. (2016), «Une approche sémantique non prototypique de la construction transitive», *Faits de langues*, n° 45, p. 149-158.
- HERSLUND M. (1988), *Le datif en français*, Louvain – Paris, Peeters.
- HILPERT M. (2018), «Three Open Questions in Diachronic Construction Grammar», in *Grammaticalization Meets Construction Grammar*, E. Coussé, P. Andersson, J. Olofsson (dir.), Amsterdam, J. Benjamins, p. 21-39.
- HJELMSLEV L. (1972), *La catégorie des cas. Étude de grammaire générale [1935]*, Munich, W. Fink.
- HJELMSLEV L. (1973), *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
- HOFSTADTER D., SANDER E. (2013), *L'analogie au cœur de la pensée*, Paris, O. Jacob.
- HOPPER P., THOMPSON S. (1980), «Transitivity in Grammar and Discourse», *Language*, vol. 56, p. 251-299.
- JOHNSON M. (1987), *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*, Chicago, University of Chicago Press.
- KLEIBER G. (2000), «Sur le sens des proverbes», *Langages*, n° 139, p. 39-58.
- KLEIBER G. (2010), «Proverbes: transparence et opacité», *Meta. Journal des traducteurs*, vol. 55, n° 1, p. 136-146.
- KOCH P. (2001), «As you like it. Les métataxes actantielles entre expérience et phénomène», in *La valence, perspectives romanes et diachroniques*, L. Schøsler (dir.), Stuttgart, Steiner, p. 59-81.
- KONRAD H. (1939), *Étude sur la métaphore*, Paris, J. Vrin.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- LANGACKER R. W. (dir.) (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

- LANGACKER R. W. (1998), « Conceptualization, Symbolization, and Grammar », in *The New Psychology of Language. Cognitive and Functional Approaches to Language Structure*, M. Tomasello (dir.), Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, p. 1-40.
- LANGACKER R. W. (1999), *Grammar and Conceptualization*, Berlin – New York, De Gruyter Mouton.
- LANGACKER R. W. (2013), *Essentials of Cognitive Grammar*, Oxford, Oxford University Press.
- LEGALLOIS D. (2013), « Existe-t-il une énantiosémie grammaticale ? », in *La linguistique de la contradiction*, J. François, P. Larrivée, D. Legallois, F. Neveu (dir.), Berne, P. Lang, p. 157-176.
- LEGALLOIS D. (2017), « Pour une conception constructionnelle de la transitivité », *Langue française*, n° 194, p. 15-32.
- LEGALLOIS D. (à paraître), « Quelques questions sur le rapport entre la linguistique fondée sur l’usage et l’organisation cognitive de la compétence », in *Les usages de l’usage*, S. Laugier, B. Godart-Wendling (dir.), Londres, Iste éd. (Les concepts fondateurs de la philosophie du langage ; 6).
- LEGALLOIS D. (2020), « Les constructions grammaticales comme schémas pré-discursifs », in *Types d’unités et procédures de segmentation*, M.-J. Béguelin, G. Corminboeuf, F. Lefeuvre (dir.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 33-44.
- LIÉGEAIS L. (2017), « Acquisition des liaisons nominales et verbales : de la lexicalisation à l’abstraction des constructions », *Langue française*, n° 194(2), p. 125-146.
- PERRUCHET P. (2016), s. v. « Apprentissage implicite », *Encyclopædia Universalis*.
- PIAGET J. (1967), *Biologie et connaissance. Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*, Paris, Gallimard.
- POTTIER B. (2012), *Images et modèles en sémantique*, Paris, H. Champion.
- SERBAT G. (1979), « L. Hjelmslev et la “catégorie des cas” : contradictions et apories d’une pensée “totaliste” », *L’information grammaticale*, n° 1, p. 11-15.
- TAYALATI F., VAN PETEGHEM M. (2014), « Pour un traitement unitaire de l’assignation du datif en français », *Linguisticæ Investigationes*, vol. 32, n° 1, p. 99-123.
- TOMASELLO M. (2005), *Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Harvard University Press.

- TURNER M., FAUCONNIER G. (2002), *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- VAN VOORST J. (1993), « Un modèle localiste de la transitivité », *Langue française*, n° 100, p. 31-48.
- VAN WETTERE N. (2018), *Copularité et productivité. Une analyse contrastive des verbes attributifs issus de verbes de mouvement en français et en néerlandais*, thèse de doctorat de linguistique, P. Lauwers (dir.), université de Gand, 853 p.
- VYGOTSKI L. (1997), *Pensée et langage*, Paris, La dispute.

Grammaire cognitive et construction

Le cas de *type* et *mode de N**

Philippe GRÉA

Université Paris Nanterre

1. Introduction : la notion de schéma constructionnel en grammaire cognitive

La grammaire de constructions (*construction grammar*) est un cadre théorique connu pour n'établir aucune différence essentielle entre le lexique et la grammaire. En cela, elle s'inscrit dans une longue tradition qui prend sa source, entre autres, dans la grammaire cognitive (désormais GC) de Langacker (1987 et 1991b). Le présent chapitre se propose de revenir sur cette dernière approche en précisant de quelle manière s'y construit le continuum lexique-grammaire. Pour cela, nous introduisons dans cette section la notion de schéma constructionnel avec un exemple tiré de l'anglais que Langacker utilise dans plusieurs de ses ouvrages : *jar lid* (« couvercle de bocal »). Dans les sections suivantes, nous illustrons cette notion avec deux constructions du français : <type de N> et <mode de N>.

Jar lid est la combinaison de deux noms, *jar* (« bocal ») et *lid* (« couvercle »), combinaison qui, soulignons-le au passage, a des contraintes très différentes en français (**couvercle bocal* vs. *bébé éprouvette*). Dans les termes de la GC, cette expression correspond à un assemblage symbolique (*symbolic assembly*) que Langacker représente à l'aide de la Figure 1. Les deux composants du dessous représentent respectivement *jar* et *lid*. Le composant de gauche profile un contenant délimité en gras (*jar*)¹. Le composant de droite, quant à lui, profile un couvercle (en gras) qui se trouve être en relation (notée par des droites en pointillé) avec un contenant non spécifié (noté en traits plus fins). Entre ces deux composants s'établit une correspondance (notée par une droite horizontale en pointillé) qui met en relation les deux contenants des deux composants. Une structure composite (qui entretient avec les composants des relations de correspondances verticales) permet d'unifier ces

* Je tiens à remercier Jacques François pour sa relecture et ses remarques.

1. Rappelons que cette représentation picturale n'est pas le sens de *jar*, mais une « *informal, mnemonic abbreviation* » des différentes propriétés associées à *jar*, telles que « contenant concret », « ouvert au sommet », etc. (Langacker 2008 : 162).

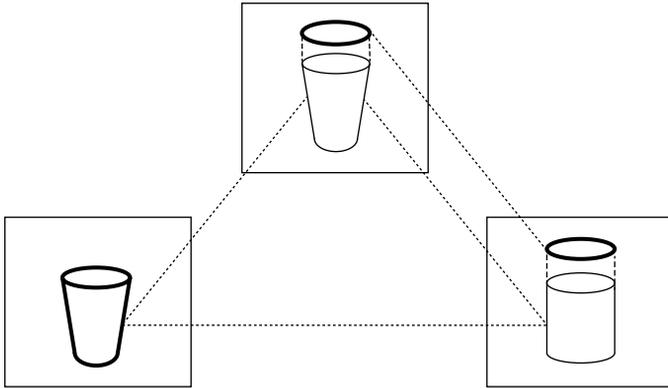


Figure 1. Exemple d'assemblage de structures symboliques
(d'après Langacker 2008 : 164)

représentations. Cette dernière profile alors le couvercle d'un contenant spécifié par *jar*².

La question qui se pose est alors la suivante : en vertu de quoi savons-nous qu'il faut combiner les composants correspondants à *jar* et *lid* de cette façon et pas d'une autre ? La réponse traditionnelle consisterait à répondre qu'il suffit de suivre la règle de grammaire qui affirme qu'en anglais, deux N combinés peuvent donner un N dont le sens dépend de l'ordre entre N déterminé et N déterminant. Dans le cadre de la GC, la réponse est très différente : « *Grammatical rules take the form of constructional schemas, which are both schematic and symbolically complex* » (Langacker 1991b : 3). La combinaison de *jar* et *lid* ne suit pas une règle de grammaire à proprement parler, mais se conforme à un schéma constructionnel (*constructional schema*), que Langacker représente dans la Figure 2, et qui ne diffère de l'assemblage de la Figure 1 que sur la base d'un seul et unique point : sa très grande schématicité.

Dans cette deuxième figure, les deux composants du bas profilent des objets (*things*) qui sont notés sous la forme d'un cercle en gras. Le composant de droite précise en outre que l'objet profilé entretient un rapport d'association (noté par une ligne en pointillé) avec un autre objet non profilé (noté par un cercle moins épais). Une relation de correspondance s'établit entre l'objet profilé dans le composant de

2. Il est impossible ici de présenter en détail le processus de composition propre à la GC et d'aborder les questions de correspondances (*correspondences*), d'élaboration (*elaboration* et *e-site*), de profil hérité (*determinant profile*), etc. Pour plus de détails, nous renvoyons au chap. VII de Langacker 2008.

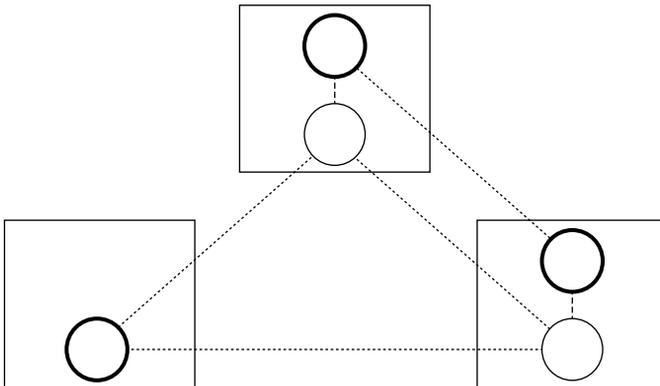


Figure 2. Schéma constructionnel des composés anglais
(d'après Langacker 2008 : 169)

gauche et l'objet associé dans le composant de droite. La structure compositive (qui correspond au schéma du dessus) est reliée aux autres par des relations de correspondances verticales.

Dès lors, on le voit, la différence entre le niveau du lexique (le nom composé *jar lid*, représenté dans la Figure 1) et le niveau grammatical (la construction <NN> en anglais représentée dans la Figure 2) n'est pas une différence de nature (il n'y a aucune différence essentielle entre les deux figures), mais une différence de schématicité. Or, la schématicité peut être plus ou moins grande et donc donner lieu à un continuum, le continuum entre le lexique et la grammaire. Dans cette optique, la notion de schéma constructionnel a une portée très générale qui lui permet de s'appliquer aussi bien à la morphologie (*livres*, qui combine *livre* et la marque du pluriel, ou *chanteur*, qui combine *chanter* et *-eur*) qu'aux schémas syntaxiques les plus abstraits (comme <NN> en anglais ou <N de N> en français), en passant par les séquences syntaxiques partiellement instanciées, comme <*as* ADJ *as* DET N> (Desagulier 2015) ou <Le N, c'est que V> (Legallois & Gréa 2006).

2. L'exemple de <mode de N> et <type de N>

Nous nous proposons d'illustrer ici la notion de schéma constructionnel avec deux constructions de schématicité intermédiaire, les constructions taxinomiques <mode de N> et <type de N>. En particulier, nous avons l'intention d'examiner le comportement du N selon qu'il se trouve sous la portée de *mode* ou de *type* et, plus généralement, d'étudier les rapports qui se nouent entre ces deux constructions et le sens des N.

Pour commencer, considérons les exemples (1) :

- 1a. La déduction est un type de raisonnement.
- 1b. La déduction est un mode de raisonnement.

Ils sont, à première vue, parfaitement synonymes. Mais dans les contextes (2) et (3), les mêmes noms taxinomiques induisent au contraire des acceptions très différentes pour chaque N :

- 2a. Le président a détaillé le {**mode / type*} d'armement que détient Saddam Hussein.
- 2b. La télécommande dispose de 4 fonctions pour choisir le {*mode / *type*} d'armement de l'alarme.
- 3a. 650 000 enfants fréquentent ce {**mode / type*} d'établissement.
- 3b. Il travaille sur le {*mode / *type*} d'établissement de la filiation par le mariage dans le droit algérien.

Sous la portée de *type* (2a), *armement* prend un sens 'objet' (« Ensemble des moyens offensifs et défensifs dont dispose un soldat, une unité, un pays, etc. » [TLFi]), tandis que la même unité lexicale (2b) dénote une 'action' ('action de mettre en fonctionnement') sous la portée de *mode* (le raisonnement est identique pour *établissement* dans [3a] et [3b]). L'une des questions qui se posent est alors la suivante : pourquoi existe-t-il un tel écart entre, d'un côté, les exemples (1) qui semblent quasi synonymes, et les exemples (2-3) où *armement* et *établissement* prennent deux sens très différents ?

Une réponse possible à cette question, que nous explorons dans Gréa & Haas (2015), fait appel à la distinction établie par Grimshaw (1990) entre les *simple event nominals* (noms d'événements simples) et les *complex event nominals* (noms d'événements complexes). Les premiers n'ont plus de structure argumentale et sont pluralisables. Ils se rapprochent syntaxiquement des *result nominals* (noms de résultat), dans le sens où ils adoptent les propriétés des noms véritables, en perdant la plupart de leurs propriétés verbales originelles. Dans le même esprit, Van de Velde (2006 : 20-26) parle de « nominalisations achevées », qui sont de véritables noms, et de « nominalisations inachevées » (proches du domaine verbal, ces noms déverbaux conservent une structure argumentale).

3. La nominalisation dans la GC

Une autre réponse possible, que nous allons approfondir dans ce qui suit, consiste à reprendre le traitement des nominalisations dans le cadre

de la GC (Langacker 1991a : 97-100, 1991b : 22-50, et 2008 : 119) et à nous intéresser à un schéma constructionnel bien décrit par Langacker : la périphrase <N_{act.} de N_{arg. int.} par N_{arg. ext.}> (par exemple, *armement des toboggans par le steward*).

Dans la GC, le passage d'un verbe (par exemple, *consommer*) à un nom (*consommation* ou *consommateur*) correspond à un changement de profil : « *nominalization involves a conceptual reification whose character can be explicated with reference to the notional definitions proposed for the noun and verb classes* » (Langacker 1991b : 22). Quelques précisions terminologiques permettront de mieux comprendre de quelle manière cette réification est représentée et ce qu'elle implique. Dans le cadre de la GC, le verbe dénote une relation qui s'inscrit dans le temps. Ce dernier est schématisé au moyen d'une flèche. Il existe en outre deux façons de balayer le temps : un balayage séquentiel (*sequential scanning*, noté au moyen d'une flèche épaisse) et un balayage cumulatif (*summary scanning*, représenté par une flèche simple). Le balayage séquentiel est utilisé pour schématiser un verbe dans son déroulement (où les phases du processus se suivent les unes après les autres, voir Figure 3a) tandis que le balayage cumulatif permet de schématiser, entre autres, l'infinitif (où le processus est pris de façon globale, voir Figure 3b).

Comme nous l'avons déjà évoqué, un nom dénote quant à lui une région (un ensemble d'entités interconnectées) dans un domaine. Cette région est représentée soit au moyen d'un cercle (lorsque la région est délimitée, comme c'est le cas pour les noms comptables), soit d'un ovale lorsqu'elle n'est pas intrinsèquement délimitée (dans le cas des noms massifs). Dans cette approche, la nominalisation consiste simplement à reprofiler le contenu conceptuel associé au verbe (par exemple, *consommer*) afin de le faire correspondre au schéma associé au nom (un cercle ou un ovale). Au moins deux types de nominalisations peuvent être distingués (en plus de la nominalisation d'une proposition complète qui pose d'autres problèmes et que nous n'abordons pas ici). La première consiste à profiler une région dont les éléments correspondent aux différents états du processus, ce dernier étant considéré dans sa globalité (*summary scanning*). C'est le cas de *consommation* (Figure 3c). Dans cette perspective, on notera que le balayage cumulatif (Figure 3b) apparaît comme une étape intermédiaire entre le verbe et sa nominalisation (Langacker 2008 : 120). Le second type de nominalisation consiste non pas à profiler le contenu processuel, mais certains éléments de la structure argumentale du verbe, comme le trajector (Figure 3d) avec *consommateur*, ou le landmark (Figure 3e) avec *consommation* (au sens de 'ce qui est consommé').

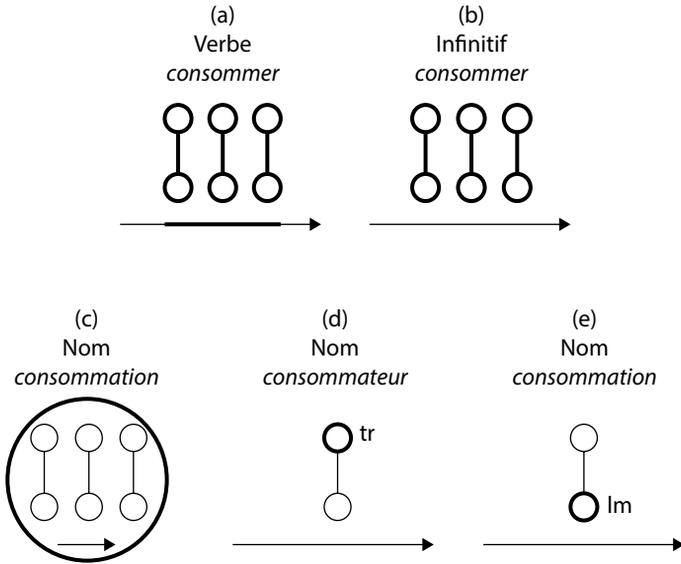


Figure 3. Cinq profils d'une même base conceptuelle

L'intérêt d'une telle démarche apparaît clairement dans le cas de *consommation*. Elle permet en effet de faire la distinction entre les deux acceptions de *consommation* qui correspondent respectivement aux profils *c* et *e* de la Figure 3. Comme on le voit, le premier garde une trace de la structure argumentale du verbe source *consommer* (on l'illustre à l'aide de [4c]). Le second, au contraire, dénote un pur objet (4e).

Nous obtenons ainsi cinq profils différents d'une même base conceptuelle, qui se regroupent en deux types distincts : soit on profile une relation temporelle (un processus, profils *a* et *b*), soit on profile un objet (profils *c*, *d* et *e*). Nous illustrons les cinq profils à l'aide des exemples suivants ([4a] correspond au profil *a*, [4b] au profil *b*, et ainsi de suite) :

- 4a. Le client *consomme* un café.
- 4b. *Consommer*, c'est assommer.
- 4c. La *consommation* du superphosphate n'a lieu que pendant deux campagnes nettement limitées. (FR³)

3. (FR) indique que l'exemple est tiré de Frantext. (LM) indique que l'exemple est tiré du corpus *Le Monde*. Sauf mention contraire, les exemples sont inventés par l'auteur.

- 4d. Un *consommateur* refuse de payer.
 4e. Votre *consommation* se trouve sur le bar.

Une fois posés ces différents profils, nous sommes en mesure de faire une observation importante : il s'avère que *type* et *mode* ne sélectionnent pas les mêmes profils. Le nom taxinomique *type* impose à son landmark un caractère d'objet, de sorte qu'il introduit mécaniquement les profils *c*, *d* et *e* de la Figure 3. Nous illustrons ces emplois respectivement à l'aide de (5a), (5b) et (5c). *Mode*, en revanche, n'introduit qu'un seul type de profil, à savoir le profil *c*, comme le montre (5a), mais pas les profils *d* et *e*, comme on le voit dans (5b) et (5c).

- 5a. Il analyse une nouvelle tension entre deux *{modes / types} de consommation* : celle du versant « privé » (alimentation, loisirs, habillement, nature, etc.) et celle du versant « public » (santé, éducation, environnement). (LM)
 5b. À chaque *{*mode / type} de consommateur* correspond donc son produit. (LM)
 5c. Le jus de fruits est un *{*mode / type} de consommation* qui n'a rien à voir avec le soft drink. (LM)

Cette appétence de *mode* pour les profils objet ayant un contenu processuel se trouve confirmée par une autre observation. Ce nom taxinomique s'avère capable d'introduire un infinitif (le profil *b* de la Figure 3), c'est-à-dire un verbe (et non plus un nom). C'est ce qu'on constate avec (6), dont on trouve plusieurs occurrences sur Internet, alors que la présence de *type* dans ce même contexte est impossible.

6. Faire connaître un *{mode / *type} de consommer* conscient et raisonné. (Internet)

À cette étape de notre réflexion, on remarque donc que *mode* entretient une forte affinité avec les processus, que ces derniers se présentent sous la forme d'un nom ayant un contenu processuel accessible (profil *c*) ou, plus rarement, sous la forme d'un infinitif (profil *b*). À l'opposé, *type* présente une nette tendance à favoriser les objets (un cercle en gras, dans la diagrammatique langackerienne). Nous synthétisons ces observations à l'aide de la Figure 4, en indiquant les profils sélectionnés respectivement par *mode de* (en pointillé) et *type de* (trait plein). Dans cette configuration, *type* et *mode* entrent en concurrence sur un seul profil, le profil *c*, qui est celui qu'on retrouve dans (5a). C'est donc à ce dernier profil que nous allons maintenant nous intéresser.

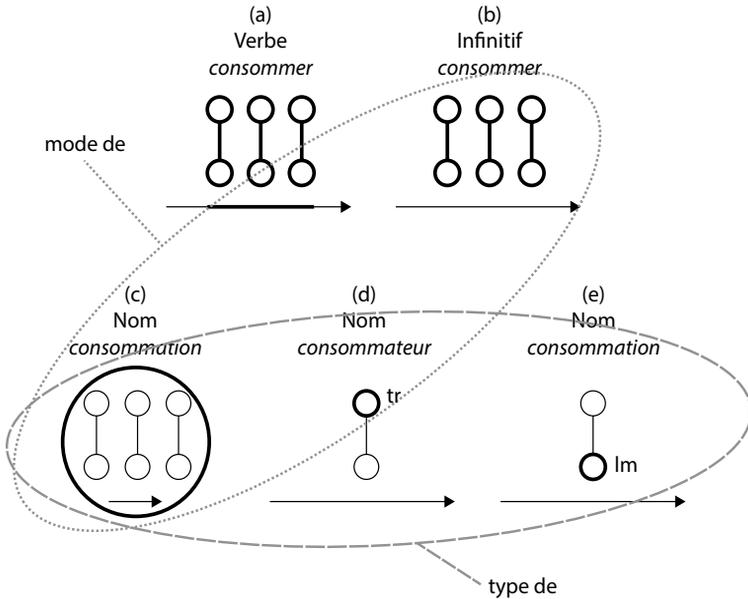


Figure 4. *Mode de* et *type de* sélectionnent des profils différents

4. Le schéma constructionnel <N de N_{arg. int.} (par N_{arg. ext.})>

Un tel profil, il faut bien l'admettre, a quelque chose de paradoxal dans la mesure où, s'il a bien le profil d'un objet (un cercle en gras), il n'en conserve pas moins une structure interne de nature processuelle. Pour le dire simplement, il semble se situer à mi-chemin entre action et objet et comme nous allons le montrer dans ce qui suit, c'est justement sur la base de cet entre-deux que s'établit la concurrence entre *mode* et *type*.

Une manière d'entrer dans la problématique posée par (5a) consiste à se demander si *type de consommation* et *mode de consommation* ont le même sens. En première approche, il semblerait bien que oui. Mais si nous approfondissons un peu, nous nous apercevons que la construction périphrastique <N de N_{arg. int.} (par N_{arg. ext.})>, qui permet de lexicaliser les arguments du verbe source *consommer* (7a), n'est permise qu'avec *mode*, et non avec *type*, comme on le voit dans (7b).

7a. Les jeunes de moins de 25 ans consomment de la bière.

7b. Enquête sur le {*mode* / **type*} de consommation [de la bière]_{arg. int.}
[par les jeunes de moins de 25 ans]_{arg. ext.}

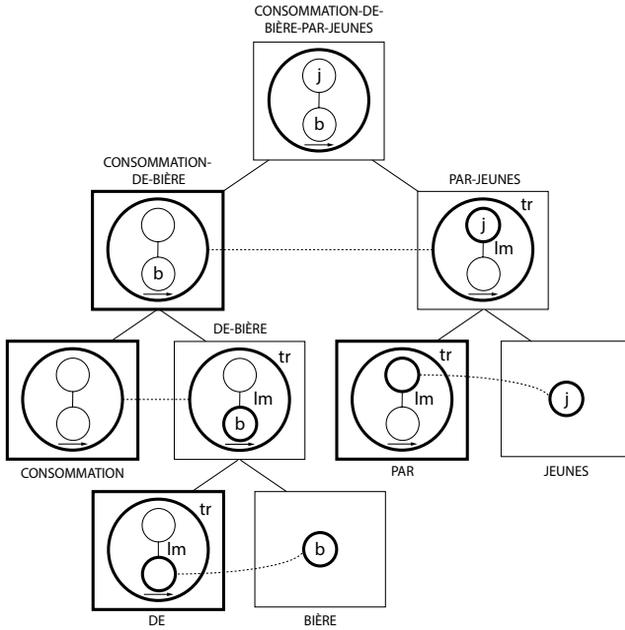


Figure 5. Schéma constructionnel de la périphrase <N de N_{arg.int.} par N_{arg.ext.}>

Pour pouvoir avancer dans notre raisonnement, il est donc nécessaire de tourner notre attention vers cette construction et de nous intéresser à la manière dont la GC en rend compte.

Comme on peut s'en douter, elle est traitée au moyen d'un schéma constructionnel. On l'illustre à l'aide de la Figure 5 avec un exemple particulier, *consommation de bière par les jeunes*, qui s'inspire directement de l'analyse de *signing of contract by Zelda* proposée par Langacker (1991b : 39-40). Pour que ce schéma soit lisible, il faut cependant rappeler quelques éléments notationnels de la GC ainsi que certains des principes combinatoires qui y sont à l'œuvre. Le concept BIÈRE ne pose pas de problème : il s'agit d'un nom qu'on représente à l'aide d'un cercle. La préposition DE, quant à elle, dénote une relation temporelle (d'où la flèche) entre un *trajector* (tr) et un *landmark* (lm)⁴. La combinaison des

4. Une telle schématicité ne permet pas de faire de distinctions plus fines comme celle qui opposerait les prédicats transformatifs (*consommation de N*) et les prédicats non transformatifs (*observation de N*) (Jacques François, communication personnelle). En outre, ce DE périphrastique a une forme schématique un peu différente du DE qu'on trouve, par exemple, dans *le père de la mariée* (Langacker 1991 : 38-39).

composants DE et BIÈRE se fonde sur des relations de correspondances horizontales et verticales représentées par des pointillés (pour simplifier, nous ne notons que certaines des correspondances horizontales). Ces relations sont des instructions indiquant quelles sous-structures des composants doivent être mises en relation et unifiées dans la structure composite DE-BIÈRE. En l'occurrence, le landmark de DE est mis en correspondance avec BIÈRE, et la structure composite DE-BIÈRE hérite de cette spécification (notée par la lettre « b » dans la Figure 5). En outre, les deux composants ainsi unifiés ne sont pas égaux : l'un des composants, qu'on appelle le *determinant profile*, impose son profil à l'autre. Il est encadré en gras et correspond ici au composant DE⁵. Au niveau supérieur, la structure composite DE-BIÈRE se combine à son tour avec le composant CONSOMMATION. Ce dernier constitue le *determinant profile* et ne pose pas de problème particulier dans la mesure où il dénote le profil *c* de la Figure 3. À la fin de ce processus de composition, nous obtenons alors la structure composite CONSOMMATION-DE-BIÈRE. Le raisonnement, que nous ne développerons pas ici, est le même en ce qui concerne l'unification de *par les jeunes*. La structure composite finale, qui correspond à CONSOMMATION-DE-BIÈRE-PAR-JEUNES, a elle aussi un profil de type *c* mais elle diffère de ce dernier par le fait que les arguments du processus interne sont spécifiés (voir les lettres *j* et *b*).

La situation générale est donc la suivante. Nous savons que *mode* est capable d'introduire n'importe quel N ayant un profil de type *c*, que les éléments internes du schéma soient spécifiés en contexte ([7b], Figure 5) ou non ([5a], Figure 3c). Nous savons que *type* peut lui aussi introduire un N ayant un profil de type *c* (5a), mais, comme le montre (7b), c'est à la condition que les arguments internes du schéma ne soient pas spécifiés. En bref, la seule combinaison possible en français est *type de consommation* tout seul, sans qu'il soit possible de lexicaliser l'argument interne *de la bière* et l'argument externe *par les jeunes*. Cela nous amène à l'idée, dont l'étrangeté doit beaucoup au caractère paradoxal susmentionné du profil *c*, que si la construction <type de N> accepte bien d'introduire un nom dérivé d'un verbe, il n'est pas question d'en déployer les arguments *via* la construction périphrastique. À l'inverse, la construction <mode de N> n'a de réelle affinité qu'avec la structure interne du profil *c* et n'a donc pas de difficulté à en déployer les arguments *via* la construction périphrastique ci-décrite. Pour le dire de manière imagée, lorsque *type* introduit un nom de profil *c*,

5. Pour plus de détails, nous renvoyons à Langacker 1991 : 39-40. Par ailleurs, l'article défini *la* dans *la bière* est ignoré par souci de simplification.

il ne s'intéresse qu'à sa surface objectale (le cercle en gras) sans tenir compte de sa structure interne (le contenu du cercle), alors que *mode de* introduit un nom de profil *c* pour en percer la « coquille » et accéder à son cœur argumental.

5. Simple event nominals vs. complex event nominals

Si notre hypothèse est la bonne, alors plusieurs conséquences doivent en découler. La première, c'est que *mode* devrait repousser ce que Grimshaw appelle les *simple event nominals*. Ces derniers, rappelons-le, sont des noms qui ont perdu la plupart de leurs propriétés verbales originelles. En particulier, ils n'ont plus la possibilité de lexicaliser le patient ou l'agent du verbe source. C'est le cas de noms déverbaux tels que *situation*, *information*, ou un convers tel que *produit*. Bien que *situation* soit le déverbal du verbe *situer* et que ce dernier soit doté d'une structure argumentale (*Pierre situe le village [sur la carte]*), ces arguments ne sont plus accessibles avec *situation*. C'est pourquoi, *la situation du village* dans (8a) ne signifie pas 'le fait de situer le village', mais quelque chose comme 'l'état de choses lié au village'. Le raisonnement est identique pour *produit* et *programme*⁶.

8a. *La situation du village pose problème* (*'le fait de situer le village' ou *'le fait que le village se situe quelque part' vs. 'l'état de choses lié au village')⁷

8b. *Le produit du pétrole a un prix* (*'le fait de produire du pétrole' vs. 'le produit dérivé du pétrole')

8c. *Le programme de l'émission* (*'le fait de programmer l'émission' vs. 'les différents thèmes abordés dans l'émission')

Or, ce qu'on observe, c'est que de tels noms ne peuvent pas être introduits par *mode*, alors qu'ils ne posent aucun problème après *type*:

9a. un {*mode / type} de situation

9b. un {*mode / type} de produit

9c. un {*mode / type} de programme

6. À comparer avec *la production du pétrole* dont le sens est 'fait de produire du pétrole' ou *la programmation de l'émission* 'fait de programmer une émission' qui ne posent aucun problème après *mode de*.

7. À noter que pour combler le vide laissé par *situation*, certains locuteurs construisent *situage* comme dans « il y a je crois un petit problème de situage du mur » (sur Internet, à propos d'un dessin, le mur étant dans le dessin et non le support du dessin).

Ces distributions constituent donc un premier argument en faveur de notre hypothèse et précisent la nature des contraintes qui s'appliquent à *mode*. *Mode de* ne se contente pas d'introduire un nom de profil *c*, il doit aussi avoir la main sur sa structure interne. Pour cela, il faut que le nom soit ce que Grimshaw appelle un *complex event nominal*, c'est-à-dire un nom qui a conservé la structure argumentale de son verbe source, comme c'est le cas de *consommation*. En revanche, il ne peut pas se combiner avec les *simple event nominals* qui ont perdu leurs structures argumentales (*situation, produit, programme*).

6. Distribution du pluriel

La deuxième conséquence porte sur la pluralisation du nom d'action introduit par *mode* ou *type*. En effet, nous savons, à la suite de Grimshaw et de Van de Velde, que la possibilité d'être pluralisé est une caractéristique des nominalisations achevées. Par exemple, on observe qu'il est beaucoup plus facile de pluraliser des noms tels que *situations, produits, programmes* (qui sont des *simple event nominals*, avec lesquels *mode de* ne se combine pas) que de pluraliser des noms tels que **fonctionnements, *consommations* (qui sont des *complex event nominals*):

10a. situations, produits, programmes

10b. *fonctionnements, *consommations⁸

Or, une étude de corpus menée dans Gréa & Haas (2015) montre que plus de 96 % des noms au pluriel apparaissent après *type*, alors que moins de 4 % suivent *mode* (Tableau 1).

Tableau 1. Répartition des N pluriels après *type(s)* et *mode(s)* (*Le Monde* et Frantext)

LM + FR	
<DET type(s) de N _{plur.} >	11 806
<DET _{masc.} mode(s) de N _{plur.} >	477

Il s'avère en outre que dans les cas (rares) où un N_{plur.} suit *mode*, ce dernier est généralement lui aussi au pluriel :

8. Sauf, bien sûr, si *consommations* désigne l'argument interne du verbe *consommer*, c'est-à-dire prend le sens de 'ce qui est consommé'. On passe alors au profil *e* de la Figure 3.

11. une réforme éventuelle des *modes de scrutins électoraux* (LM)

En revanche, les occurrences de $N_{\text{plur.}}$ après *type* apparaissent aussi bien après *types* au pluriel qu'après *type* au singulier :

12a. La concurrence des nouvelles chaînes a provoqué une inflation de certains *types d'émissions*. (LM)

12b. L'armée israélienne peut multiplier ce *type d'opérations*. (LM)

7. *Type* et *mode* comme détecteurs d'ambiguïté 'objet' / 'action'

Il nous reste à examiner les exemples (2) et (3) qui, en l'état actuel de notre raisonnement, posent toujours problème. L'une des acceptions des noms *armement* et *établissement* se conforme au profil *c*. Dans cette acception, ils ont aussi la propriété d'être dynamiques. On peut le vérifier en utilisant les tests habituellement employés pour identifier les noms d'action⁹ :

13a. Le steward procède à l'*armement* des toboggans.

13b. Le directeur procède à l'*établissement* des tarifs syndicaux.

Sous la portée de *mode*, les deux noms conservent leur sens 'action' mais *type* est alors impossible dans ce contexte :

14a. Le {*mode* / **type*} d'*armement* effectué par le steward.

14b. Le {*mode* / **type*} d'*établissement* des tarifs syndicaux effectué par le directeur.

Sous la portée de *type*, à l'inverse, *armement* et *établissement* prennent un sens 'objet'¹⁰, sens que *mode* ne peut dès lors plus introduire :

15a. Le {**mode* / *type*} d'*armement* porté par le steward.

15b. Le {**mode* / *type*} d'*établissement* dont le directeur a la charge.

9. Pour une définition des noms d'action et les tests utilisés pour les reconnaître, voir entre autres Huyghe 2014. Précisons toutefois que les noms ayant un profil *c* ne sont pas tous des noms d'action : *fonctionnement* est un nom d'état qui adopte un profil de type *c* (*le fonctionnement de la tondeuse*).

10. Sur l'opposition entre sens 'action' et sens 'objet', et les tests utilisés pour les distinguer, voir entre autres Huyghe 2012. À nouveau, précisons que la typologie utilisée dans Huyghe 2012 ne recouvre pas celle de Langacker puisque ce dernier parle d'objet à propos des profils *c*, *d* et *e*.

Nous sommes donc dans une situation assez différente de celle de *consommation*, qui a la possibilité de conserver, sous la portée de *mode* et de *type*, un sens équivalent relevant du profil *c*. Afin de rendre les choses plus claires, nous résumons la situation dans la Figure 6. Dans le cas de *consommation*, comme on le sait, *type* et *mode* sont en concurrence sur le profil *c*, tandis que dans le cas de *armement* et *établissement*, *type* et *mode* se distribuent les acceptions ‘objet’ et ‘action’ de façon complémentaire. Précisons au passage que dans les exemples (15), la réification ne se ramène pas à un profil de type *d* ou *e*. Dans son sens ‘objet’, *armement* ne lexicalise ni l’argument interne ni externe du verbe *armer*¹¹. Il en est de même pour *établissement* qui désigne « une structure (économique, éducative, etc.) rassemblant des personnes et des moyens matériels dans un lieu donné » (TLFi) et qui n’a plus rien à voir avec la structure argumentale associée au verbe *établir*. C’est pourquoi, nous schématisons ce sens ‘objet’ à l’aide d’un simple cercle dans la Figure 6b.

Pour expliquer la différence de comportement entre *consommation* d’un côté, et *armement* ou *établissement* de l’autre, il nous semble nécessaire de faire appel au principe de compositionnalité partielle (*partial compositionality*), que Langacker (2000: 107-109) pose au fondement de sa grammaire, et qu’il illustre au moyen d’exemples tirés de la morphologie (*blender, computer, printer*) ou de cas de polysémie (*mouse*).

Consider the use of printer to indicate a computer output device. It’s compositional meaning, i.e. the one predictable on the basis of the V-er morphological pattern, is simply ‘something that prints’¹². Its conventional semantic value is far more elaborate: printer designates an electronic device, of a certain approximate size, run by a computer to record its output on paper, etc. These extra-compositional specifications correspond to facets of its contextual meaning that were no doubt present from the outset, eventually becoming entrenched and conventional through their recurrence in usage events. (ibid.: 109)

Le même problème est discuté par Kleiber à propos de *poivrier*, *pétrolier*, ou *dépoussiérer*. Le sens d’un verbe tel que *dépoussiérer*, par

-
11. Pour une typologie détaillée des acceptions ‘objet’ que peuvent prendre les noms d’action, voir Barque, Haas & Huyghe 2014. Dans cet article, les auteurs considèrent qu’*armement* (au sens ‘objet’) lexicalise un instrument.
 12. Les choses sont sans doute un peu plus compliquées. Le suffixe -eur en français peut former un agent (*danseur*) mais aussi un instrument (*aspirateur*). *Printer* relève du second cas de figure.

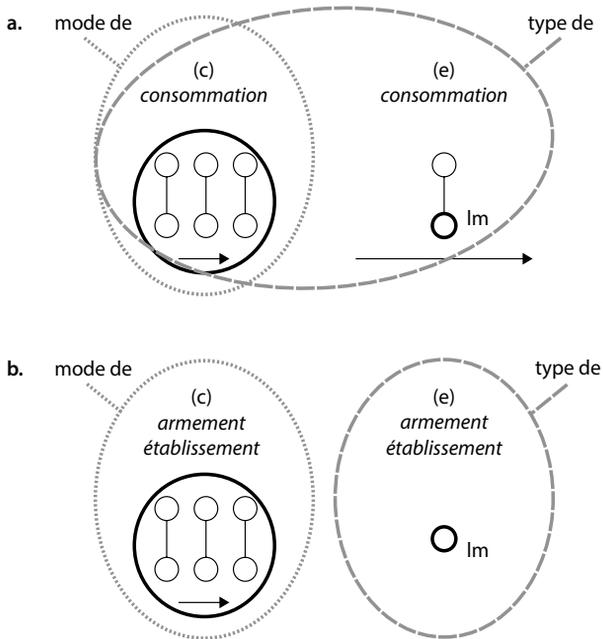


Figure 6. Sélection des profils par *type* et *mode* dans le cas de *consommation* vs. *armement / établissement*

exemple, n'est pas réductible à 'enlever la poussière', dans la mesure où il ne s'applique pas à la situation dans laquelle on enlève la poussière des yeux. Il est ainsi amené à conclure que :

le sens d'un mot construit ne peut jamais se réduire au sens compositionnel de ses constituants. Autrement dit, le sens d'un mot construit n'est pas un sens compositionnel. (Kleiber 2004 : 44)

Dans cet ordre d'idées, des noms tels que *établissement* ou *armement* sont des noms dont les acceptions 'objet' et/ou 'action' sont beaucoup plus spécifiques que celles qui sont prévues par la grammaire. Elles se chargent de valeurs contextuelles (*contextual meaning*) qui se sont conventionnalisées et qui sont désormais bien enracinées (*entrenched*). Par exemple, lorsqu'il est introduit par *mode*, *armement* devient, comme nous l'avons dit, synonyme de « mettre en état de fonctionnement » (*TLFi*), tandis que dans son sens 'objet' (auquel accède *type*), il désigne un collectif (« Ensemble des moyens offensifs et défensifs » [*TLFi*]). Les deux acceptions ont donc divergé au point de n'avoir plus grand-chose en commun. De même, *établissement* prend aujourd'hui un sens 'objet'

particulier (« toute structure située à un endroit précis qui rassemble des gens et des moyens en vue d'un objectif quelconque » [TLFi]), qui l'éloigne considérablement de ce qui est attendu au niveau sémantique ('fait d'établir'). Dans un tel cas de figure, les acceptions 'objet' et/ou 'action' d'un nom sont à la fois disjointes, spécifiques, conventionnalisées et enracinées. D'après notre hypothèse, il est alors normal que *type* et *mode* se répartissent les acceptions de façon plus tranchée qu'avec *consommation*, de sorte que *type* sélectionne uniquement le sens 'objet', et *mode* le sens 'action'. En cela, et sur ce cas bien précis, *type* et *mode* s'avèrent de bons révélateurs du degré d'*entrenchment* des acceptions 'objet' ou 'action' d'un nom.

8. Conclusion

Nous avons montré que la construction <mode de N> doit être conçue comme une sorte d'« ouvre-boîte » nominal qui nous permet d'accéder à la structure argumentale interne du nom et qui facilite le déploiement de cette dernière *via* une autre construction, <N de N_{arg.int.} (par N_{arg.ext.})>. Par exemple, *le mode de désignation du président de l'université* ne pose aucune difficulté. Cette affinité avec la structure argumentale d'un verbe source se trouve confirmée par le fait que *mode de N* a un sens souvent identique à *manière de V_{inf.}*. *Le mode de désignation du président de l'université*, c'est à peu près la même chose que *la manière de désigner le président de l'université*. Le contre-argument principal que l'on pourrait opposer à ce point de vue tient aux noms qui ne dérivent d'aucun verbe (et qui n'ont donc pas de structure argumentale) mais qui sont pourtant fréquents après *mode*: *un mode de scrutin*. Cependant, *un mode de scrutin*, ça n'est rien d'autre qu'*une manière d'enregistrer le choix des citoyens*, et c'est de cette façon qu'on retrouve une structure argumentale. En revanche, lorsque le nom est un *simple event nominal*, et qu'il a donc perdu tout lien avec la structure argumentale du verbe source, les choses se compliquent. Par exemple, **un mode d'entreprise* n'est pas naturel, parce que *entreprise* a perdu la structure argumentale du verbe source (*quelqu'un entreprend quelque chose*): on ne peut pas dire *l'entreprise de quelque chose (par quelqu'un)*. Bref, *entreprise* n'a plus du tout un profil de type *c*. C'est pour cette même raison que *entreprise*, à l'inverse, ne pose aucun problème après *type* (*un type d'entreprise*). La construction <type de N>, comme nous l'avons vu, entretient une forte affinité pour les objets dénués de structure argumentale. Et dans le cas où le nom en contient une (par exemple, *consommation*), alors le déploiement de cette structure à l'aide de la construction périphrastique <N de N_{arg.int.} (par N_{arg.ext.})> n'est pas permis.

En conclusion, les constructions <mode de N> et <type de N> ne sont pas de simples moyens d'exprimer la taxinomie (dont nous n'avons, du reste, rien dit), mais bien des unités à part entière. En tant que telles,

1. elles induisent d'importants phénomènes de coercition (voir la polysémie 'objet' / 'action');
2. elles se caractérisent par des préférences collocationnelles fortes (ainsi, pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer, *vie, fonctionnement, passation, obtention, délivrance, subsistance*, etc. sont des noms très fréquents après *mode* mais beaucoup plus rares après *type*);
3. et pour finir, elles présentent des contraintes idiosyncrasiques à première vue inexplicables (par exemple, la distribution inégale du pluriel dans les deux constructions, ou encore le fait qu'on ne puisse pas avoir **le type d'ouverture de la bouteille de bière* alors que *le mode d'ouverture de la bouteille de bière* ne pose pas de problème).

Pour toutes ces raisons, on voit l'avantage qu'il y a à traiter de telles constructions comme des schémas constructionnels et non comme le résultat d'une application de règles grammaticales supposées transparentes.

Références bibliographiques

Bases de données

Frantext, laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF), en ligne : <http://www.frantext.fr>.

Le Monde : http://www-corpusldi.univ-paris13.fr/CQPWeb/le_monde/.

TLFi : *Trésor de la langue française informatisé*, Nancy, Laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF), en ligne : <http://atilf.atilf.fr>.

Études

BARQUE L., HAAS P., HUYGHE R. (2014), « La polysémie nominale ÉVÉNEMENT / OBJET : quels objets pour quels événements ? », *Neophilologica*, vol. 26, p. 170-187.

DESAGULIER G. (2015), « Le statut de la fréquence dans les grammaires de constructions : *simple comme bonjour?* », *Langages*, n° 197, p. 99-128.

GRÉA P., HAAS P. (2015), « *Mode de N* et *type de N*, de la synonymie à la polysémie », *Langages*, n° 197, p. 69-98.

- GRIMSHAW J. (1990), *Argument Structure*, Cambridge – Londres, MIT Press.
- HUYGHE R. (2012), « Noms d’objets et noms d’événements : quelles frontières linguistiques ? », *Scolia*, 26, p. 81-103.
- HUYGHE R. (2014), « La sémantique des noms d’action : quelques repères », *Cahiers de lexicologie*, n° 105, p. 181-201.
- KLEIBER G. (2004), « Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l’angle de la dénomination », *Syntaxe & Sémantique*, vol. 1, n° 5, p. 31-46.
- LANGACKER R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (1991a), *Concept, Image, and Symbol*, Berlin, De Gruyter Mouton.
- LANGACKER R. W. (1991b), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 2, *Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (2000), *Grammar and Conceptualization*, Berlin, De Gruyter Mouton.
- LANGACKER R. W. (2008), *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- LEGALLOIS D., GRÉA P. (2006), « L’objectif de cet article est de... Construction spécifique et grammairisation », *Cahiers de praxématique*, n° 46, en ligne : <http://journals.openedition.org/praxematique/657>.
- VAN DE VELDE D. (2006), *Grammaire des événements*, Villeneuve-d’Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

**LA DIMENSION DIACHRONIQUE
ET LE PROCESSUS
DE CONSTRUCTIONALISATION**

L'évolution de *pendant* en français : un cas de constructionnalisation*

Leïla BEN HAMAD

Université de Sousse

Introduction

Une théorie qui a de plus en plus attiré l'attention des linguistes pendant ces dernières années est celle des grammaires de constructions. Cette théorie, en particulier telle qu'elle est élaborée par Traugott & Trousdale (2013), semble être un modèle qui permet de décrire les types les plus divers d'imbrications des changements sémantiques et structurels s'étant produits dans la diachronie du français, de ses stades les plus anciens jusqu'à la langue classique et moderne.

Le but de ce chapitre est double. Il s'agira d'abord de proposer une présentation d'ensemble de cette approche théorique du changement linguistique que l'on nomme constructionnalisation. Nous essayerons de reconstituer les présupposés théoriques de ce nouveau type d'approche. Nous nous attarderons particulièrement sur les concepts qu'on met en œuvre pour en rendre compte, et qui font l'objet actuellement d'une réflexion en plein essor. Nous tenterons de discerner également les traits caractéristiques du processus de changement linguistique qui entre dans ce domaine d'étude. Nous aborderons les types de changements supposés le caractériser – ou du moins y être associés.

En second lieu, nous étudierons un cas de constructionnalisation. Nous nous pencherons ici sur le cas de *pendant*. Nous analyserons d'abord ses emplois en français moderne, qui renseignent sur l'état de développement d'un nouveau type de nœud, ayant une nouvelle (morpho)-syntaxe et un nouveau sens codé. Nous définirons le statut et le fonctionnement de la construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]], qui représente, d'un point de vue taxinomique, un cas spécial de la construction « schématique » [[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]]. Nous décrirons ensuite le processus de constructionnalisation qui l'a fait entrer dans la grammaire du français.

* Nous remercions Annie Bertin, Jacques François, Adeline Patard et Aliyah Morgenstern ainsi que les relecteurs anonymes pour la lecture d'une version précédente de ce texte; nous sommes seule responsable pour les insuffisances de forme ou de fond qui pourraient y demeurer.

Nous en retracerons les différentes étapes, en mettant en évidence la nature des contextes dans lesquels se sont produites les premières occurrences du phénomène.

Les bases informatisées BFM, DMF et Frantext nous auront fourni le champ d'une recherche suivie sur une période qui couvre la langue française, dès le premier état du français écrit jusqu'au français d'aujourd'hui.

1. La constructionnalisation : notions de base

1.1. La constructionnalisation : une nouvelle approche théorique

Le modèle dit de la constructionnalisation, alliant un outillage conceptuel, qui a été adopté par les grammaires de constructions, et des procédures d'analyse, fondées sur l'idée que la langue suit les règles du fonctionnement cognitif, s'oppose aux conceptions qui dominent généralement les explications du changement linguistique.

Traugott & Trousdale (2013) posent les jalons fondamentaux de ce modèle théorique, qui se propose d'étudier la création de nouvelles constructions (*form_{new}-meaning_{new} pairing*) ou les changements qui affectent les caractéristiques d'une construction existante, entendue comme « unité symbolique conventionnalisée » :

Our focus is on developing ways to think about the creation and the nature of changes in constructions, understood as conventional symbolic units. Constructions are conventional in that they are shared among a group of speakers. They are symbolic in that they are signs, typically arbitrary associations of form and meaning. And they are units in that some aspect of the sign is so idiosyncratic or so frequent that the sign is entrenched as a form-meaning pairing in the mind of the language user. (ibid.: 1)

Cette approche constructionnelle du changement linguistique (« *a constructional view of change* ») suppose une certaine conception de la langue. Elle nécessite que l'on admette que la langue est constituée de constructions organisées en un réseau cognitif. Ces constructions ne représentent pas seulement des séquences de signes linguistiques définies en termes formels (comme c'est le cas dans l'utilisation du terme par les grammairiens traditionnels, ou par bien d'autres encore¹), mais

1. Ainsi, par exemple, pour Dubois *et al.* (2002: 115), ce terme réfère à : « tout groupe pertinent de mots [...], qui obéit à un schéma syntaxique ou morphologique ». Dans la littérature sur la grammaticalisation, les *constructions* désignent, entre

des paires forme-sens (« *form-meaning pairs* »)². Ce sont des signes linguistiques bipartites, qui peuvent néanmoins avoir des représentations multistratigiques – articulant les divers niveaux de l'analyse linguistique : phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique, discursive et pragmatique. Traugott et Trousdale les représentent par ces notations symboliques ou « iconiques » : $[[F] \leftrightarrow [M]]$.

La double flèche précise le lien entre la forme (« *syntax, morphology, and phonology* ») et le sens (« *discourse, semantics, and pragmatics* »). Les crochets dénotent que la paire forme-sens est une unité symbolique conventionnalisée.

La mise en exergue de cette interconnexion d'une quantité de domaines est sous-tendue par un postulat crucial selon lequel le changement sémantique et le changement morphosyntaxique vont de pair dans le réseau linguistique des locuteurs.

À la base de ces deux hypothèses, en outre, il y a un présupposé tacite : les constructions sont reliées entre elles par des relations taxinomiques. Elles forment un inventaire structuré (Figure 1).

Derrière cette stratification, cette disposition en couches superposées de schémas³, sous-schémas, micro-constructions⁴, il y a des principes organisateurs plus abstraits de la faculté dont ils procèdent. Des liens d'héritage (« *inheritance links* ») réunissent ou agglomèrent les différentes strates et en subsument toutes les particularités, et, en même temps, contraignent, conditionnent, délimitent et restreignent la nature des constructions spécifiques, qui héritent des propriétés de celles qui sont plus générales et abstraites. Le réseau hiérarchique des constructions fournit ainsi un moyen utile à prédire les changements directionnels.

autres, des signes formellement complexes, qui se distinguent, morphologiquement, des mots simples : « *formal units larger than words* » (Noël 2007 : 179).

2. En termes de niveaux de description, ces paires forme-sens peuvent avoir une extension considérable. Comme le note Goldberg (2003 : 219) : « *All levels of description are understood to involve pairings of form with semantic or discourse function, including morphemes or words, idioms, partially lexically filled and fully abstract phrasal patterns.* »
3. Au regard de cette approche, « *schemas are abstractions across sets of constructions which are perceived by language-users to be closely related to each other in the constructional network* » (Traugott & Trousdale 2013 : 14). Une telle conception est proche de celle développée par Langacker (1987 : 381), qui considère que les « schémas » n'ont pas de statut indépendant, mais dérivent de constructions plus spécifiques par un processus d'abstraction.
4. Nous réemploierions plus bas les termes micro- et macro-constructions, dont se sert Traugott (2008).

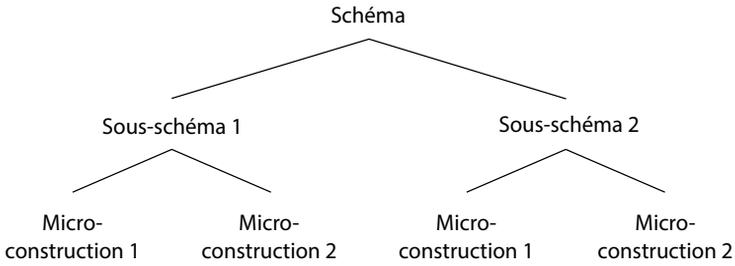


Figure 1. Le gradient des relations hiérarchiques parmi les constructions (d'après Traugott & Trousdale 2013 : 17, figure 1.3)

Une autre caractéristique du cadre théorique de la constructionnalisation est la conception du changement linguistique qui le sous-tend. On pose que c'est dans l'usage même de la langue que s'initie le renouvellement, chaque locuteur en étant partie prenante. Notamment, Traugott et Trousdale l'identifient à un modèle fondé sur l'usage (« *a usage-based approach to sign change* »), en admettant qu'il est impossible de décrire, analyser et expliquer les changements linguistiques sans que l'usage de la langue soit pris en compte de façon centrale :

Three assumptions are foundational to our approach. [...] The second assumption is that change is change in usage, and that the locus of change is the construct, an instance of use. (Traugott & Trousdale 2013 : 2)

L'approche dite de la constructionnalisation repose donc sur une conception nouvelle de la langue. Elle s'inscrit dans le refus d'une tradition tenace, qui prédit qu'il n'existe de sens que lexical et que la grammaire est purement structurelle :

Language as a whole is a network in contrast with the more traditional view of language as a grammar plus a dictionary. (Hudson 2007 : 509, cité in Traugott & Trousdale 2013 : 11)

Dans cette perspective, le changement linguistique ne peut plus être perçu comme un passage du « lexical » au « grammatical » ou du « grammatical » au « lexical ». L'enjeu que se donne cette approche est de rendre compte, d'une façon homogène et unifiée, de tous les types de changements linguistiques, traditionnellement décrits comme des cas de grammaticalisation, de lexicalisation et de dégrammaticalisation⁵. Cette

5. L'hypothèse ici défendue est que : « *a theory of constructionalization is not simply the "recasting" of grammaticalization within the framework of (some variant of)*

possibilité nouvelle de penser l'évolution et le changement linguistiques est le résultat de la prise en compte de la nature complexe et stratifiée du système linguistique.

1.2. La constructionnalisation : un processus de formation

La constructionnalisation n'est ni « la création de catégories grammaticales » (Lehmann 2004 : 183) ni « le processus par lequel la grammaire est créée » (Croft 2006 : 366). Il s'agit d'un processus d'évolution dynamique au terme duquel se forment de nouvelles constructions ou, en d'autres mots, de nouveaux types de nœuds qui ont une nouvelle (morpho)-syntaxe et un nouveau sens codé.

C'est un processus de changement progressif, qui reste inachevé. Aussi faut-il souligner le caractère instable du processus, ne pouvant être perçu comme un processus autonome, mais comme la phase liminaire d'un processus surplombant de variations continues, qui sont au cœur du fonctionnement du langage naturel et sont le résultat d'une activité humaine consciente, traversant des phases distinctes d'intersubjectivité.

La constructionnalisation est aussi définie comme un processus graduel, allant d'un pôle « atomique » (*atomic*) à un autre « complexe » (*complex*)⁶, d'un pôle « substantiel » (*substantive*) à un autre « schématique » (*schematic*)⁷, et d'un pôle « plein » (*contentful*) à un autre « procédural » (*procedural*)⁸ – passant par des cas intermédiaires. Les constructions se lisent ainsi dans un continuum et non en oppositions discrètes (Tableau 1).

Elles relèvent d'une dynamique propre à la langue, régies par le caractère gradable du mouvement qu'elle détermine, puisque sujettes

construction grammar. Instead, [...] [it] aims to account, in a uniform and principled way, for the kinds of changes which have traditionally been described as “grammaticalization”, [...] “lexicalization” and “degrammaticalization”» (Trousdale 2014 : 2).

6. Les constructions atomiques sont mono-morphémiques, indivisibles et inanalyzables. Celles qui sont complexes ont plutôt une structure analytique et donc compositionnelle.
7. Une construction schématique est une construction abstraite. Elle ne correspond guère à ce que produit l'« usure » (Meillet [1915] 1982 : 164) d'une construction substantielle.
8. Précisons que la notion de *procedural* est conceptuellement distincte de celle de *grammatical*. Sa mise en œuvre ne s'applique pas toujours aux mêmes items et relève de saisies différentes du sens : « *Procedural material has abstract meaning that signals linguistic relations, perspectives and deictic orientation* » (Traugott & Trousdale 2013 : 12).

aux changements dans les degrés de schématicité (*schematicity*)⁹, de productivité (*productivity*)¹⁰ et de compositionnalité (*compositionality*)¹¹, changements qui vont dans le sens d'une (re-)subjectification incessante.

Tableau 1. Dimensions des constructions
(d'après Traugott & Trousdale 2013: 13, tableau 1.1)

Size	Atomic	Complex	Intermediate
Specificity	Substantive	Schematic	Intermediate
Concept	Contentful	Procedural	Intermediate

Tel est le cadre général à l'intérieur duquel sera analysée l'évolution de *pendant* en français : il permet de penser dans la langue et à travers la dynamique discursive les faisceaux de changement qui y sont imputables.

2. L'évolution de *pendant* en français

2.1. Les données du problème

2.1.1. Les emplois de *pendant* en français moderne

Quoique le champ des emplois de *pendant* en français moderne soit bien labouré, ainsi qu'en témoignent le grand nombre d'études qui l'ont abordé jadis et naguère (voir bibliographie), les réponses apportées ne traitent pas tous les aspects du problème posé. Il suffit de consulter la littérature pour s'apercevoir que le plus souvent la préoccupation centrale est la caractérisation adéquate des emplois illustrés sous (1) :

- 1a. J'ai dormi pendant la journée.
- 1b. J'ai dormi pendant deux heures.

-
9. Aux dires de Traugott & Trousdale (2013: 13-14), « *schematicity is a property of categorization which crucially involves abstraction. [...] The schematicity of a linguistic construction is concerned with the extent to which it captures more general patterns across a series of more specific constructions* ».
 10. La productivité prise dans un sens très large de fréquence d'emploi élevée a été reconnue comme un facteur déclenchant le changement par les diachroniciens travaillant dans le cadre de la grammaticalisation. Voir notamment Bybee & Hopper 2001 ; Bybee 2003. Du point de vue de Traugott & Trousdale (2013: 17), « *the productivity of a construction is gradient. It pertains to (partial) schemas and concerns their extensibility, the extent to which they sanction other less schematic constructions, and the extent to which they are constrained* ».
 11. Selon la définition proposée par Traugott & Trousdale (*ibid.*: 19), « *compositionality is concerned with the extent to which the link between form and meaning is transparent* ».

D'une manière générale d'ailleurs, la description porte essentiellement sur le mot invariable introduisant un syntagme nominal et formant avec lui un syntagme prépositionnel, sans que l'on aboutisse à saisir le fin de l'identité de la préposition elle-même. Du point de vue sémantique de même, la difficulté pour saisir l'identité sémantique de *pendant* est tangible, d'autant que ce n'est généralement pas *pendant* qui constitue l'élément fédérateur du sens ni la configuration du SN en tant que telle qui porte sens, mais le type de détermination définie ou quantitative. L'hypothèse générale sous-tendant la plupart des études consiste à faire valoir « une opposition entre espace de temps et durée entièrement fondée sur l'opposition entre détermination définie et détermination quantitative » (Berthonneau 1989 : 641) : *pendant* suivi d'une quantité construit une durée qui sature l'intervalle (1b) ; avec un déterminant défini, au contraire, l'intervalle n'est pas nécessairement saturé, le procès n'en occupe qu'un sous-ensemble quelconque (1a)¹².

On peut, à tout le moins, élargir cette description. En fait, faut-il observer que *pendant* peut s'employer dans une classe moins restreinte de contextes ; ainsi, d'un point de vue distributionnel, il peut *a priori* être associé à un nom, sans déterminant :

2. On donne *St Louis Blues* et je me mets à pleurer à la vue d'une boîte de nuit ; je pleure sur Bost et mes soirées avec lui et pendant *Cavalcade* aussi je pleure tout le temps [...].

(S. de Beauvoir, *Journal de guerre: septembre 1939-janvier 1941*, Paris, Gallimard, 1991, p. 80)

à un pronom :

3. Un assez long silence pendant lequel on entend le son grêle d'une pendule d'appartement sonner dans la chambre.

(J. Tardieu, *La comédie du drame* [1955-1984], Paris, Gallimard, 1998, p. 141)

12. On notera que Borillo (1984) distingue *pendant*₁ N (ou *pendant*-occurrence) et *pendant*₂ N (ou *pendant*-durée). Selon elle, cette différence repose sur le type de détermination du complément. *Pendant*₁ N prend tous les types de déterminants « définis, spécifiques, génériques, possessifs, démonstratifs » sauf les quantificatifs. *Pendant*₂ N ne prend, lui, qu'un quantificatif. De même pour Leeman (1997 : 185), « *pendant* construit deux types de complément selon que la préposition est suivie d'un nom de mesure de temps quantifié (pendant deux heures) ou non ; dans le premier cas, la question serait combien de temps ? et *pendant* N établit la durée de l'action. Dans le second, la question serait quand ? à quel moment ? et *pendant* N indique une durée au cours de laquelle l'action prend place ».

à un constituant propositionnel en *ce qui P*, *ce que P* ou *que P*:

4. Il hurlait de plus en plus fort et pendant ce qui me parut une heure.
(P. Soupault, *Mémoires de l'oubli: 1727-1933*, Paris, Lachenal et Ritter, 1997, p. 108)
5. Je devais le revoir à Marly, à Colombey, rue de Solférino au temps du R.P.F., puis pendant ce que nous avons appelé la traversée du désert.
(A. Malraux, *Antimémoires* [1976], Paris, Gallimard, 1996, p. 103)
6. Pendant qu'elle chante, Monsieur Redadon ayant fini son travail, descend lentement l'escalier extérieur.
(J. Tardieu, *La comédie du drame*, p. 108)

à un adverbe :

7. Alors, pendant longtemps, elle cesse d'être elle-même ; [...].
(J.-M. Gustave Le Clézio, *Désert* [1980], Paris, Gallimard, 1995, p. 98)

et même être employé absolument :

8. [...] une courte comédie de défense à laquelle rien n'avait manqué : ni, avant, les rodomontades d'une rouée qui joue la gamine [...] ni, pendant, les supplications, les appels au mari absent [...] ni, après, les faux désespoirs, les grands mots [...].
(G. Courteline, *Messieurs les ronds-de-cuir* [1893], Paris, Flammarion, 1931, p. 62-63)

Le français moderne possède, on le voit, des configurations qui *mutatis mutandis* ne sont pas conformes à la combinaison syntagmatique [*pendant* + SN] :

Tableau 2. Profil combinatoire de *pendant* en français moderne

<i>Pendant</i>						
N	SN	Pronom	ce qui P	ce que P	que P	Ø

L'organisation de surface n'est pas du même ordre. Mais nous posons que *pendant* opère dans tous ces cas une association, une union ou une intégration similaires, la seule différence étant due à celle de « la catégorie régie ». Ce sont des variantes contextuelles qui correspondent à la même structure bipartite : *pendant* + régime. *Pendant* en emploi absolu peut

aussi être inséré dans la structure dyadique [*pendant* - régime], qui appartient au pattern grammatical¹³ [Préposition - régime].

[*Pendant* - régime] a en propre la possibilité de donner lieu à un espace de temps, qui n'effectue pas strictement une simple localisation, mais ne donne pas non plus intrinsèquement l'extension du procès. L'extension « phénoménologique »¹⁴ du procès est linguistiquement indéterminée, d'une partie de l'intervalle à l'intervalle entier si le procès s'y prête – la spécificité de *pendant* étant justement de pouvoir associer de façon indéterminée continu et discontinu référentiels.

Pendant joue aussi un rôle dans la structuration du discours et assume, en plus de la fonction idéationnelle (ou représentationnelle), une fonction relationnelle. Il apparaît comme « le pivot organisateur »¹⁵ d'une relation de simultanéité temporelle qui s'établit entre l'intervalle du procès et l'intervalle de référence.

À notre avis, la notion de construction, prise dans le sens technique que lui assigne la grammaire de constructions, permet de fonder la cohérence du fonctionnement de *pendant*, à travers ses différentes facettes morphosyntaxique, sémantique, discursive et pragmatique. Nous posons que la construction, que nous schématisons de la sorte: [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]], permet de récupérer un faisceau d'emplois généralement saisis comme disparates. Le trait d'union marque le lien organique, étroit entre *pendant* et le régime¹⁶. Chacun transmet, catalyse, sédimente des effets de structuration et d'interprétation sur des axes variés, ils interagissent. *Pendant* est le constituant-tête (*head*), en tant qu'il marque le seuil de ce constituant qu'il introduit et relie, dans un rapport de dépendance syntactico-sémantique, à l'ensemble phrastique, et, qu'il est à même de conditionner, délimiter et restreindre la nature de la relation établie. La double flèche précise que les propriétés morphosyntaxiques et sémantiques de *pendant* sont étroitement liées et trouvent leur motivation au plan discursif. Les crochets dénotent que cette paire forme-sens est une unité symbolique conventionnalisée.

Nous postulons, complémentaiement, que cette micro-construction ou construction spécifique hérite des propriétés du schéma, plus général

13. Au regard de l'approche dite de la constructionnalisation, un *pattern grammatical* est une configuration syntaxique conditionnée par un ensemble identifiable de propriétés sémantiques. Chez les contextualistes, le terme de *pattern* donne lieu à un autre avatar (Legallois 2006 : 40-42).

14. Nous empruntons ce terme à Cadiot (1997 : 10).

15. Ce terme est de Kuyumcuyan (2006 : 115).

16. Nous rejoignons sur ce point la position de Cadiot (1997 : 23), qui écrit : « L'association préposition + régime est fortement soudée ».

et abstrait, [[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel¹⁷]], selon un inventaire structuré (Figure 2).

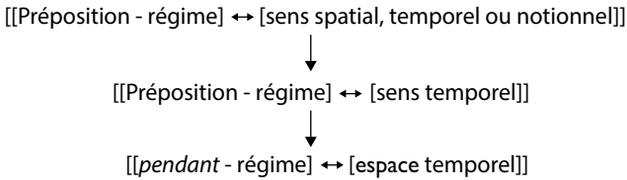


Figure 2. Liens d'héritage reliant *pendant* à son emploi prépositionnel

2.1.2. Comment définir la macro-construction

[[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]] ?

Si l'on passe en revue quelques-unes des définitions élaborées des prépositions :

La préposition est une partie du discours invariable qui appartient à la catégorie générale des mots de relation. (Riegel *et al.* 1994 : 369)

La préposition est un mot invariable qui établit un lien de subordination entre des mots ou des syntagmes. (Grevisse 1993 : 1476)

Mots invariables, les prépositions sont généralement présentées comme n'ayant pas, à proprement parler, de fonction : il s'agirait de simples outils de relation, de liens ou de pivots entre deux termes ; termes qui, eux seuls, sont porteurs d'une fonction. (Arrivé *et al.* 1986 : 557)

La préposition est un mot invariable qui a pour rôle de relier un constituant de la phrase à un autre constituant ou à la phrase tout entière [...]. (Dubois *et al.* 2002 : 377)

Ce terme désigne une classe de mots [...], qui ont une fonction grammaticale [...]. (Mounin *et al.* 2004 : 269)

Mot invariable qui sert à marquer le rapport d'un mot avec un autre. (Littré 1991)

Partie du discours invariable qui, placée devant un élément à valeur nominale [...] le lie [...] en le subordonnant à un autre élément de la phrase ou à la phrase. (TLFi)

17. Nous empruntons ce terme à Pottier (1992 : 40). Il entend par *notionnel* ce qui ne concerne ni l'espace ni le temps mais a trait à la manière ou aux relations logiques.

on constate une convergence assez grande. Tous les travaux consultés – on le voit – se rejoignent pour attacher à la catégorie de préposition les mêmes propriétés fondamentales : le trait d'invariabilité morphologique et « un caractère relationnel particulièrement accusé »¹⁸.

Nous partons de l'hypothèse que cette incidence relationnelle est polyvalente¹⁹. La préposition n'est pas une simple « courroie de transmission ». Elle fonctionne en dépendance mutuelle ou en lien biunivoque avec son régime au sein d'une structure d'agencement binaire²⁰. Sa participation n'est pas réduite, non plus, à une dimension purement syntaxique. Elle a le statut d'un « analyseur sémique », qui oriente (ou contraint) l'interprétation.

Ce postulat s'inscrit dans la droite lignée de celui des constructionalistes. La construction – on l'a dit – n'est pas une configuration syntaxique au sens strict ou un patron distributionnel. La macro-construction [[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]] est significative, de la même façon qu'un lexème est significatif : elle possède un sens inhérent²¹. Dans le cadre ainsi esquissé, l'interaction entre

18. Nous reprenons ici les termes qu'emploie Brøndal (1950 : 8) pour rendre compte du rôle des prépositions dans la langue.

19. Cadiot (1989 : 57) a déjà signalé l'ambiguïté du terme *relation* : « La préposition est dit-on un instrument de relation [...] ce mot est ambigu. Deux interprétations en sont fondamentalement possibles. Une correspond à une conception qu'on peut dire "vectorielle" du terme : la relation est conçue comme un donné indépendant que la préposition ne fait que véhiculer. [...] c'est donc l'extérieur qui alloue sa valeur à la préposition, qui ne joue le rôle que d'un vecteur, d'une courroie de transmission. L'autre au contraire traite la relation comme un processus, une mise en relation : elle permet de penser que c'est la préposition elle-même qui confère à son régime une certaine relation avec l'énoncé, relation qui n'était pas donnée auparavant. »

20. Nous acceptons, à la suite de Cervoni (1991 : 94), « l'idée que la préposition fait partie de la morphologie nominale. Cette idée nous paraît féconde dans la mesure où elle explique un fait banal, mais que l'on a parfois tendance à oublier, à savoir qu'en tout emploi la préposition est plus liée à son régime (ou terme B) qu'à l'élément auquel elle le rattache (terme A) ; morphème "séparable", elle ne l'est pas au point de ne pas avoir d'attache privilégiée avec l'élément nominal dont elle complète la morphologie intégrée ; cette cohésion peut être vue comme un fait sémiologique [...] qu'est la nécessité, pour le nom, de se présenter en discours pourvu d'une fonction ».

21. L'approche dite de la constructionnalisation se donne comme le relais critique de celle dite de la grammaticalisation. Elle s'inscrit dans le refus d'une idée qui voit dans les prépositions une espèce de « mots grammaticaux » ou « mots-outils », vides de sens. Nous ne pouvons manquer de souligner que ces notions servent de soubassement théorique au traitement homogène et unifié des prépositions, mettant en avant leur vacuité sémantique – ce dont témoignent Bat-Zeev

le comportement syntaxique et sémantique de la préposition, son régime et le sens encodé, selon une architecture unifiée [[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]], revêt une importance cruciale d'un point de vue diachronique.

Notre recherche se focalise ici sur l'histoire de la micro-construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]]. Nous étudierons, plus particulièrement, sa genèse. Nous examinerons la manière dont la constructionnalisation s'est opérée pour ce nouvel appariement forme-sens (*form_{new}-meaning_{new} pairing*). Nous observerons les processus impliqués dans cette évolution²². Nous essayerons de considérer la portée du transfert conceptuel dont *pendant* s'est trouvé progressivement affecté et d'évaluer le degré²³ d'écart fait par rapport à sa morphologie propre, sa configuration syntaxique et, conséquemment, par rapport à sa structure sémantique.

2.2. L'émergence de la construction :

[[pendant - régime] ↔ [espace temporel]]

2.2.1. Premières attestations

Les plus anciens textes français, datés des IX^e-XIII^e siècles, n'offrent aucune occurrence de la construction : [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]]. Nous n'avons pas d'emploi attesté de cette construction avant le début du XIV^e siècle, dans *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire* :

9. [...] ; et a leur paier avecques ce les dittes huit annees qui deues leur en estoient au commencement de ce plait, qui commença le seiziesme jour dudit mois de juing, comme dit est, avecques ceuls qui [depuis et pendant ce plait] en estoient escheuz et escherroient ; [...]
(*Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire*, t. III [1330], Paris, Éd. du CNRS, 1976, p. 603)

Shyldkrot & Kemmer (1995b : 347) : « In 1921, the French grammarian Vendryes characterized French prepositions as “mots vides” or empty words. “Empty” for Vendryes was a convenient metaphor for saying that these words are “abstract”. [...] Vendryes was heavily influenced by Meillet (1912), who distinguished between mots principaux, “principal” or lexical words, and mots outils, or function words, i.e. grammatical words. »

22. Ce sont quelques aspects de cette évolution que nous aborderons ici, au risque de nous amener trop loin de notre sujet.
23. Le changement est – rappelons-le – une question de gradation.

10. [...] ; et ledit procès ainsi fait le procureur du roy eust reprins, après la mort de ladite dame, allee de vie a mort *pendant icelui procès*; [...].
(*Ibid.*, p. 65)
11. [...], desmaintenant jusques a trois ans entresuivans et acompliz, de religieuses personnes et honnestes l'abbé et couvent de l'église Saint Magloise [*sic*] a Paris, toutes les dismes, cens et rentes que les diz religieux ont audit lieu de Saint Ligier en Laye, excepté et reservé a iceulx religieux toutes les forfaitures et espaves qui *pendant ledit temps* escherront en demaine audit lieu de Saint Ligier, [...].
(*Ibid.*, p. 787)
12. [...], et pour yceulx fais et raisons prouver eussent prins journee de publier leurs tesmoings qu'ilz entendoient a produire en la cause, l'une contre l'autre, sur quoy les dictes parties estoient en point d'entrer en grant plait et procès. Savoir faisons que sur ledit debat et *pendant la journee de publier accordé* a esté finalement entre les dictes parties en la maniere qui s'ensuyt, [...].
(*Ibid.*, p. 475)
13. [...], et la dicte Martine avoit a aler en pelerinage a monseigneur saint Jaques en Galice et ne savoit de son retour mes que a la volenté de Dieu, elle, confiant du sens, loyauté et diligence dudit Jehan Voisin, son mari, vouldt, acorda et expressemment consenti que [*durant* le temps de son voyage] son dit mari la puisse fonder et ordener de et sur touz leurs biens communs, quiex qu'il soient, par la meillieur voie et maniere que il pourra muex estre fait, et de ce chargea desmaintenant sa conscience, en le constituant quant a ce et quant aus appartenances, dependances et accomplissement de ce son procureur et certain et especial messagé sanz aucun rappel. Et, *se pendant son absence et son pelerinage* il n'en avoit ordené, toutevoies, elle revenue, vouldrent il que il soit fait [*durant* leur vie].
(*Ibid.*, p. 248-249)
14. [...] la dicte poignee de chandelles avecques les dictes six anneés d'arrerages qui deues leur en estoient au commencement de ce procès et de ceulx qui estoient escheuz et escherroient *pendant icelui*; [...]
(*Ibid.*, p. 680)
15. [...], que seur les articles qui seroient balliees d'une partie et d'autre pour raison et seur les choses dessus dittes Pierre de Lieuviller, Jehan Harpin et Phelippe Lerart enquerissent la verité, et que seur

l'enquête qui par eulz seroit faite et rapportee dedens la Saint Remy darrenierement passee drois feust fais a yceulz en la diffinitive, et que *pendant ce* laditte granche feust soustenue de toutes reffections par les diz elleus a faire laditte enquête, [...]

(*Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire*, p. 26)

16. [...] ; et le mist ou cep en la chambre ou il gesoit pour le plus seulement garder et a mendres despens, si comme il lui sembloit ; et, *pendant ce que ledit Simon eust envoié a Paris pour avoir conseil sur les procès et remission dudit Hubert* [...], ycellui Hubert se eschappa et osta dudit ce par son soutif malice et ne revint puis, [...].

(*Ibid.*, p. 485-486)

On constate que *pendant* est susceptible d'apparaître dans des contextes variés. *Pendant* peut avoir pour régime un SN (*ledit temps, la journee de publier accordé*), un pronom (*icelui, ce*) ou encore *ce que P*. Il donne ainsi lieu à une structure qui met en jeu un intervalle de temps. Cet intervalle temporel peut refléter la durée d'un procès (*fonder et ordener*), le saisir dans son déroulement progressif (*allee de vie a mort*), l'appréhender au cours de sa réalisation (*escherront*), renvoyer à une itération d'états ou d'événements identiques (*estoitent, eschez et escherroient*) ou encore en livrer une vision étative (*feust soustenue, a esté*).

Cela laisse envisager que de tous ces emplois où peut figurer [*pendant* - régime], il est possible d'extraire une certaine unicité sémantique. Continu ou discontinu référentiel, dissociés ou associés de façon ambiguë ou indéterminée, construisent un espace de temps, d'extension indéterminée.

[[*Pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] s'intègre ainsi dans la grammaire du français. Cette construction sous-jacente et subséquente à celle plus générale et abstraite [[*Préposition* - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]] s'y adapte, *pendant* modelant sa forme et ses propriétés combinatoires. Ce qui se trouve corroboré par l'exemple (9) où *pendant* apparaît coordonné à *depuis*, impliquant une communauté de fonctionnement, un parallélisme syntactico-sémantique avec la micro-construction [[*depuis* - régime] ↔ [repère temporel]].

Mais, on constate que [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] n'existe pas en soi. Cette nouvelle construction se révèle d'un emploi assez contraint. Elle ne se manifeste qu'à travers le construit complexe qu'est l'énoncé. Elle n'opère qu'en contexte d'identifiabilité et de spécificité de l'événement rapporté. Elle réintroduit l'information, déjà introduite dans le contexte antérieur, et ce à travers des expressions anaphoriques {*ce (plait), icelui (procés), ledit (temps), icelui, ce*} ou

des mots-échos qui sont manifestement commis à un rôle de reprise {(la *journee*) de *publier accordé*, *son absence* et *son pelerinage*}.

La nouvelle construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] ne peut s'interpréter que par rapport à un repère lié à l'amont du texte : elle montre rétroactivement qu'un cadre de discours s'est constitué, que certains éléments d'une situation ont été évoqués. Elle réintroduit ainsi la mémoire active du texte et transforme l'auditeur-lecteur en témoin des faits rapportés²⁴. L'emploi de [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] induit ainsi une lecture de la réalité qui influe nécessairement sur la perception qu'aura le lecteur ou l'auditeur de ces faits. Le temps concret et immédiat, réellement vécu ou pouvant l'être, se trouve transposé à un domaine plus abstrait, plus complexe qui découle d'un processus interprétatif qui ne peut être objectif.

La question est de savoir ce qui rend possible la création de cette nouvelle construction, et en particulier à quels déplacements de sens elle doit son émergence.

2.2.2. L'origine de la construction : [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]]

Au regard de Rey *et al.* (1993 : 1582-1583) :

Pendant, en ancien français, est d'abord lié à des termes juridiques, avant de figurer dans des expressions temporelles comportant un terme comme *année*, *jour*, *temps*, *terme*, etc., impliquant un délai à respecter, une durée déterminée au cours de laquelle devait avoir lieu une action juridique. Il est rapidement passé dans l'usage courant pour exprimer la durée d'une action, d'un processus quelconque [...].

Mais cette vue se heurte à la réalité des textes. Il faut la reconsidérer, ou tout au moins la complexifier. En effet, l'on ne peut dire que *pendant* s'éloigne du strict « emploi juridique », pour s'acheminer progressivement vers la fonction de connecteur temporel de simultanéité, puisque différentes combinaisons séquentielles – on l'a vu – coexistent à la même époque, y compris dans le même texte. *Pendant* peut avoir pour régime des noms temporels (*ledit temps*, *la journee de publier*) ou non temporels, « juridiques » (*ce plait*, *icelui procès*) mais aussi non juridiques (*pendant son absence*), dont il fait des périodes de référence. Soit de même les exemples :

24. Dans les exemples (9)-(20), qui illustrent nos propos, nous mettons en gras les expressions anaphoriques et soulignons les éléments anaphorisés.

17. [...], et qu'il disoit qu'il en estoit innocent, il fu par ledit bailli de Mante, moyennant certaine caucion de. I]c. livres par lui baillée, eslargy à certain jour avenir. *Pendant lequel eslargissement* il est venuz à Paris, [...].
(*Registre criminel du Châtelet*, t. II [1389-1392], Paris, C. Lahure, 1864, p. 407)
18. Et dist, sur ce requis, que lui et ledit Henequin furent compaignons ensamble environ. II]. sepmaines, *pendant lequel temps* icellui Hennequin porta par plusieurs foiz la roiz comme ribaut en chemise.
(*Ibid.*, p. 140)
19. [...] ; et de la premiere fois qu'il ot compaignie à elle jusques à la derreniere fois, il ot bien de distence un an ou environ. *Pendant lequel an*, il qui parle estant ou chemin d'entre la Ferriere et Amboise, [...].
(*Ibid.*, p. 273)
20. [...] ; laquelle chose ledit de Ruilly ne lui acompli aucunement, mais s'en ala ou pays d'Espagne, ouquel il demoura certain temps, n'est record combien. *Pendant l'absence duquel de Ruilly*, elle qui parle s'acointa d'un compaignon nommé Guïot de Lisle, lequel but, menga et coucha par plusieurs nuyz avec elle en sadite chambre, et aussi en la chambre d'icelui Guïot.
(*Ibid.*, p. 326)

où *pendant* construit un intervalle temporel à partir d'un nom « juridique » (17), temporel (18) et (19), ou prédicatif (20)²⁵. [*Pendant* - régime] construit, dans tous ces cas, une saisie externe abstraite d'une temporalité bornée, il tend à mettre en abstraction le temps vécu auquel il alloue le statut de temps extérieur, quantifiable.

Cette nouvelle construction, qui subsiste d'ailleurs en français moderne²⁶, semble d'abord se faire dans la langue technique juridique (*Le jugement dou Roy de Navarre contre le jugement dou Roy de Behaingne*), celle des interrogatoires de police ou des chartes (*Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire, Registre criminel du Châtelet*), que reprend la prose annalistique (*Chroniques* de Froissart, *Journal* de

25. Il s'agit ici d'un nom d'état qui admet la distribution (*N est N transformé en adj.*). Nous nous référons notamment au classement aspectuel des noms établi par Gross & Kiefer (1995).

26. Nous avons apporté les preuves de la justesse de cette observation. Voir Ben Hamad 2004a et 2004b.

Baye, *Journal de Fauquembergue*). La nouvelle construction, telle qu'elle est enregistrée, semble être ainsi le fait de la langue écrite, non forcément littéraire. Mais, dès le début du XV^e siècle, elle s'étend clairement à tous les genres textuels, même si la littérature historique et la prose juridique restent les grandes pourvoyeuses d'exemples. Cette construction semble se développer particulièrement dans la littérature historique (*Mémoires et Lettres de Commines*, *Le Canarien* de Béthencourt, *Chronique scandaleuse* de Roye) et didactique (*Dictz moraulx pour faire tapisserie* de Baude), mais se retrouve aussi dans la littérature narrative (*Le roman de Jehan de Paris* de Commines, *Jehan de Saintré* de La Sale), satirique ou théâtrale (*Le mystère de saint Martin* de La Vigne).

Est-ce à dire que la construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] a une origine savante, historico-juridique, suivant le modèle du latin des juristes ? Peut-on dire que la passion latinisante l'emporte ici et admettre, par là même, que le français « ne peut se créer que par imitation du latin », pour reprendre les termes de Ducos (1998 : 277).

Pendant n'est guère recensé par Ernout & Thomas (1953 : 101) parmi les prépositions latines et n'est pas classé parmi les ablatifs locatifs qui indiquent le moment où s'accomplit l'action ou le laps du temps aux limites duquel se place un événement. Il s'ensuit que l'explication de l'émergence de [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] par le poids de la tradition latine ne semble pas bien fondée. L'acquisition d'un statut prépositionnel par la forme verbale n'est pas non plus établie dans le premier état du français écrit (IX^e-XIII^e siècles). Les emplois de *pendant* étaient ceux de participe-adjectif, et ses valeurs pas spécialement temporelles.

La position frontale de *pendant*, la pré-position < *praepōsītīo* « action de mettre avant » (Gaffiot, [1934] 2000 : 1223), tenue pour un trait fondamental, définissant la catégorie²⁷, ne s'est mise en place qu'au XIV^e siècle. Ce n'était pas encore le cas dans les *Actes de Ferry* (daté de 1303 environ), où *pendant*, portant sur un nom temporel, continue à suivre son terme-hôte²⁸ :

27. Voir notamment Wagner & Pinchon 1991 : 471 ; Riegel *et al.* 1994 : 370. Nous renvoyons également à Kortmann & König (1992 : 674), qui considèrent le changement de position comme l'un des facteurs les plus importants de la réanalyse des participes verbaux anglais en prépositions : « *One of the most important changes involved in the categorical reanalysis of verbs is a change in word order. Prepositions precede their complements whereas converbs in absolute constructions, that is, one of the relevant syntactic sources, follow their subjects.* »

28. À la suite de Marandin (1998), nous appelons *hôte* l'élément syntaxique auquel un ajout est adjoint. Nous utilisons ici cette notion de *hôte* afin d'éviter un certain

21. Et se nostre foiauble Watiers et Renaus dou Nuef Chastel, chevalier, trouvoient par veritei ke nous u li nostre eussiens aucune chose entrepris a leus dont nous avons estei plaignant, *jour pendant* nous li defferiens par le dit de noz foïables Watier et Renaut devant nommeis.

(*Actes de Ferry III, duc de Lorraine (1251-1303)*, Nancy, Atelier diplomatique – CRULH / ATILF, 2014, p. 223)

L'invariabilité n'est pas acquise, non plus, comme en témoignent les exemples suivants :

22. [...] il n'i pueent ne metre ne oster, exceptees les resons qui pourroient escheoir *le jugement pendant*²⁹, [...].

(P. de Beaumanoir, *Coutumes de Beauvaisis* [1283], A. Salmon (éd.), Paris, Picard, 1899, vol. 1, p. 57)

23. Messire Gadiffer de la Sale, seneschal de Bigorre, a fait exposer à la Court que pour veoir et recevoir certaine enquête faicte en *une cause pendante* ceans entre le dit seneschal d'une part, et Arnaudon de Vezien, filz de feu maistre Dominique de Vezien, d'autre part, [...].

(*Le Canarien. Pièces justificatives* [1327-1470], La Laguna de Tenerife, Instituto de estudios canarios, El museo canario, 1957, p. 394)

Aussi *pendant* ne semble-t-il pas jouer le rôle de « strument », pour reprendre le mot de Damourette & Pichon, qui construit ou édifie un complément. Il ne s'agit guère ici, à notre sens, d'une « tête de syntagme » qui impose un schéma propre de sous-catégorisation syntaxique et sémantique.

2.2.3. Les contextes favorables à l'apparition de la construction

[[pendant - régime] ↔ [espace temporel]]

Au XIV^e siècle, l'ancienne grammaire de *pendant*, héritée du latin³⁰, perdure et prédomine. Mais, *pendant*, participe présent, va voir ses emplois s'étendre à de nouveaux contextes : il peut être employé sur le plan verbal ou sur le plan nominal, avec des degrés que l'on peut représenter sur deux vecteurs symétriques (Figure 3).

nombre d'écueils. De fait, le statut syntaxique de *jour* ne nous semble pas exempt d'une certaine ambiguïté dans ce « contexte de transition » (*bridging context*).

29. Nous devons préciser que nous considérons comme accordées par défaut les occurrences au masculin.

30. Il s'agit notamment d'une forme verbale, qui dérive du latin *pendere* (Wartburg 1992, t. VIII : 173).

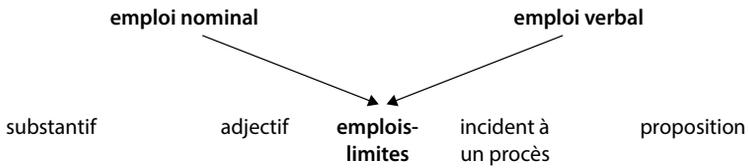


Figure 3. L'extension des emplois de *pendant* à de nouveaux contextes à partir du XIV^e siècle

Les degrés de l'emploi verbal de *pendant* peuvent être échelonnés sur un vecteur allant du maximum au minimum de verbalisation. Au degré maximum, *pendant* est le noyau d'une proposition subordonnée dite « participe » :

24. Ce fait, uns ermins d'Ermenie,
 Devant toute la compagnie,
 Vint au roy, *le traité pendant*,
 Et li dist: [...]

(G. de Machaut, *La prise d'Alexandrie ou Chronique du roi Pierre I^{er} de Lusignan* [1369], Genève, J.-G. Fick, 1877, p. 135)

Il s'agit d'une séquence « propositioide »³¹ de *pendant* en construction absolue ayant les caractéristiques suivantes :

- L'actant à la base est différent de celui de la proposition de rattachement.
- La prédication sujet-prédicat est secondaire.
- Elle a typiquement une fonction adverbiale en se déterminant par rapport à la proposition principale entière.
- Elle marque, sur le plan du discours, des circonstances d'arrière-plan, en simultanéité avec le procès principal.

À un degré inférieur, *pendant* peut être incident à un procès principal dont il marque une modalité secondaire, accompagné d'une préposition :

25. Item, et en venant de la porte Saint-Honoré et passant par derriere Saint-Nicolas-du-Louvre, *avoir trouvé pendant* à une haye une cotte de drap pers à usage de femme, [...].

(*Registre criminel du Châtelet*, p. 469)

31. Nous empruntons ce terme à Buridant 2000.

26. [...], et ayez du fil de cocton et plongez l'un bout au fons de la tasse et l'autre bout *soit pendant sur* le bort et au dessoubz et dehors de la tasse, et vous verrez que par icelluy bout l'eau degoutera comme blanche.

(*Le menagier de Paris* [1394], Oxford, Clarendon Press, 1981, p. 275)

De même, sans préposition :

27. Car nous blasmons, et à bonne cause, le fait de ce trayste Judas qui se pendi et duquel Verité juge que en *soy pendant*, il agreva plus ce qu'il avoit commis de traÿr si faulusement Jhesu Crist, son maistre et seigneur, [...].

(Saint Augustin, *La cité de Dieu*, Raoul de Presles (trad.), vol. I, t. I, Livres I à III [1371-1375], Paris, H. Champion, 2013, p. 23)

Il peut aussi déclarer le procès comme contenant un autre procès, et constituer ainsi l'équivalent d'un adverbe qui aurait un caractère verbo-temporel :

28. Ainsi sejournerent a Lucembourg environ deux mois le duc et le roy et Regnault en grantdeduit. *En ce pendant* estes vous venu un messagier qui venoit de Behaingne de par le roy Fedric, [...].

(J. d'Arras, *Mélusine* [1392-1393], Dijon, Bernigaud et Privat, 1932, p. 171)

Dans ce cas, un procès en encadre un autre dans les limites de son déroulement, la préposition *en*³² pouvant être considérée comme signifiant l'inclusion.

À un degré moindre encore, *pendant* peut être employé en fonction attribut, incident à un substantif :

29. Comme debat *feust* meü et *pendant* en jugement pardevant nous, [...].

(*Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire*, p. 537)

30. Quant sarrasin virent que il ne se vout flequir, il le pendirent a un arbre, et y *demoura pendant* de heure de nonne jusques a la nuit; [...].

(*Le voyage en Asie d'Odoric de Pordenone* [1351], Jean Le Long (trad.), Genève, Droz, 2010, p. 17)

32. Marchello-Nizia (2007) précise: «Jusqu'au XIV^e siècle, *ce pendant* / *cependant* (en un ou deux mots selon les manuscrits et les éditeurs) est introduit par la préposition *en*».

Au degré élémentaire de substantivation, *pendant* est à la limite du plan verbal et nominal. Il peut être incident à un substantif, auquel il s'accorde, tout en régissant un complément à la manière d'un verbe :

31. Contre le gent Gaufroilevent tel[e] pourriere
et si grande bataille, n'i remest piece entiere
n'i avoit si hardi qui ne baissast le chiere.

(*Beudoïn de Sebourc* [1350], Paris, Société des anciens textes français, 2002, p. 34)

Il peut aussi être employé comme adjectif, dans des exemples tels que :

32. Quant pour moi l'esperit rendi.

Son corps *pendant et estendu*, [...]

(G. de Digulleville, *Le pèlerinage de vie humaine*, 1330-1331, ms. BNF fr. 1818, v. 11136-11137)

33. Item, ayez ung cordon *pendant et moullié* en miel.

(*Le menagier de Paris* [1394], p. 102)

Plus avant dans le plan nominal, *pendant* peut jouer le rôle d'un véritable substantif, déclinable et admettant tous les déterminants :

34. Et en.I. autre jour, une ylle qui s'appelle Lipparia fut elementes
chauffee et embrasee que elle abat y et ouvry *les pendans* des mon-
taignes, [...]

(Saint Augustin, *La cité de Dieu*, p. 177)

35. *Leurs pendans* sont fermez a boucles

Bonnes et fors.

(*Miracle de un pape qui vendi le basme* [1346], Paris, F. Didot, 1876, p. 397)

La substantivation est à son maximum lorsque *pendant* prend un sens spécifique, lexicalisé :

36. D'eaue du ciel en une plainne,

En pendant ou en la montaigne, [...]

(E. Deschamps, *Le miroir de mariage* [1385-1403], in *Œuvres complètes*, Paris, F. Didot, t. IX, 1894, p. 58)

37. Aler quel part qu'elle vouloit,

Sur *le pendant* d'un val hisdeus, [...].

(G. de Digulleville, *Le pèlerinage de vie humaine*, v. 7342-7343)

Ce processus d'extension morphosyntaxique s'accompagne d'un changement sémantique. *Pendant* a toujours le sens concret et habituel du verbe : un objet concret qui pend. Mais on décèle les premières traces d'un emploi métaphorique ou métonymique de *pendant*, réinterprété en suspendu, en attente. Cette étape du processus de constructionnalisation se caractérise par l'ambivalence morphosyntaxique et sémantique de *pendant*, en train d'évoluer.

Parallèlement, à cette même époque, la nouvelle construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] est apparue, quoiqu'on ne la rencontre encore que sporadiquement. Cette innovation semble être favorisée par la valeur suspensive nouvellement acquise. On peut, de fait, considérer que la situation est tout entière suspendue, mise entre parenthèses devant l'imminence du procès auquel [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] sert de cadre³³.

Discursivement, cette innovation demande à être justifiée ou du moins doit pouvoir être comprise, donc acceptée ou du moins « accommodée »³⁴ par l'interlocuteur³⁵. À ce titre, le trait aspectuel de l'imperfectivité, qui n'est pas lié à un contexte spécial mais est une caractéristique sémantique inhérente à la forme en *-ant*, fait partie du processus de construction et d'élaboration du sens temporel. Cette marque formelle porte en elle une valeur temporelle relative de simultanéité³⁶.

On peut dire qu'une corrélation se fait jour entre la signification de *pendant* et sa contextualisation ou mise en situation. Mais *pendant* n'a pas de valeur temporelle absolue propre. Il est incapable de situer

33. On peut parler, en l'occurrence, d'une « inférence suggérée » (« *invited inference* »), qui permet de générer une nouvelle signification.

34. La notion d'*accommodation* a été introduite par Van der Sandt 1992. Accommoder une présupposition consiste, selon lui, à admettre qu'elle soit vraie pour les besoins du discours.

35. Rappelons que Traugott & Trousdale (2013) distinguent les innovations, où n'est impliquée qu'une seule personne pensante, du changement linguistique, qui est le résultat des interactions langagières et qui nécessite qu'il y ait intersection de conceptualisation entre le locuteur et l'allocutaire.

36. Le Goffic (1993 : 488) définit le participe présent de la façon suivante : « Le participe *-ant* marque une concomitance par rapport au point de repère (quel qu'il soit) que constitue le verbe principal ». Pareillement, Riegel *et al.* (1994 : 342) considèrent : « [qu'il indique un procès en cours de réalisation, simultané par rapport au procès exprimé par le verbe principal] ».

par lui-même le processus verbal temporellement. Il a besoin d'un régime, qui en complète la « morphologie intégrée », pour constituer un espace de temps.

Le signe linguistique bipartite [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] constitue une unité autonome, dont la signification est complète et indépendante de ses composantes. L'évolution s'est ainsi faite dans le sens d'une diminution de compositionnalité (« *decrease in compositionality* »), basée sur un décalage qui se développe entre une ancienne morphosyntaxe et un nouveau sens (« *mismatch between the older morphosyntax and a newer meaning* »).

Il se produit, corollairement, un accroissement de schématicité et de productivité (« *increase in schematicity and productivity* »). La nouvelle micro-construction [[*pendant* - régime] ↔ [espace temporel]] apparaît et coexiste, à la même époque, avec des constructions anciennes. Il en découle que la construction « schématique » [[Préposition - régime] ↔ [sens spatial, temporel ou notionnel]] jouit d'un spectre d'emploi plus large³⁷.

Un autre changement se produit, en cette même période, révélant que tous les processus ne sont pas isolés et indépendants les uns des autres. On rencontre les premiers emplois prépositionnels de *durant*³⁸, qui suit le même processus allant d'un pôle « atomique », « substantiel » et « plein » [[*durant*] ↔ [durée pénible³⁹]] à un autre « complexe », « schématique » et « procédural » [[*durant* - régime] ↔ [durée temporelle]]⁴⁰.

Conclusion

Nous avons essayé de montrer que la signification de *pendant* est à trouver dans l'équilibre entre les traits morphosémantiques constituants dont sont dérivés ses emplois et les schèmes au sein desquels ces emplois

37. L'approche dite de la constructionnalisation permet – on le voit – d'appréhender le changement linguistique sous deux angles différents : le développement de micro-constructions spécifiques ainsi que celui de schémas. Ainsi que le notent Traugott & Trousdale (2013 : 120), « *this is one of several ways in which work on constructionalization is significantly different from work on grammaticalization. In the latter the focus is usually on development in a single dimension. In the former it is on development in two dimensions: specific micro-constructions and schemas* ».

38. Le plus ancien exemple se trouve dans les *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire* ; voir (13).

39. Nous retenons la définition qu'en propose Littré (1991 : 4592).

40. Il va sans dire que la « micro-construction spécifique » [[*durant* - régime] ↔ [durée temporelle]] a sa propre histoire et sa propre évolution. Mais nous ne pouvons nous attarder ici sur ses spécificités.

s'inscrivent et fonctionnent. L'étude de son évolution nous a permis de fonder la cohérence de son fonctionnement actuel, en tant qu'un « appariement forme-sens conventionnalisé ».

Parallèlement au développement formel de *pendant* – qui, de participe présent, s'est transformé en préposition –, on a observé une évolution dans son sens spécifique, allant d'un sens concret et spatial⁴¹ à un sens procédural de simultanéité. Mais nous avons vu qu'il n'a acquis cette fonction et cette valeur qu'au terme d'une série de changements qui se sont étalés sur plusieurs siècles, à travers lesquels il s'est spécialisé dans l'emploi qu'on lui connaît actuellement. Nous avons relevé des processus de « reparenthésage syntaxique » (« *rebracketing* »), de « recatégorisation morphologique » (« *category relabeling* »), de changement phonologique (« *phonological change* ») et de ré-interprétation sémantico-pragmatique, qui génèrent, ensemble, une pression de facteurs contextuels sur le fonctionnement de *pendant* et ont un impact déterminant sur la modulation de ses propriétés, donnant naissance à une nouvelle construction (*form_{new}-meaning_{new} pairing*).

Nous avons souligné, en outre, que le développement de *pendant* est dû à des mutations profondes dans le système même de la langue. Ces modifications, qui se situent au plan de la structure abstraite de la langue, consistent à y introduire une nouvelle catégorie conceptuelle – qui n'avait pas d'expression linguistique –, à incorporer une nouvelle macro-structure à la grammaire et à en hiérarchiser les catégories de façon différente. On a pu voir, à la lumière des données présentées ici, que ces modifications macro-structurelles constituent la force permettant l'évolution de *pendant*, qui est un cas de constructionnalisation exemplaire.

La mise en évidence de la dimension historique dans l'analyse constructionnelle nous a aidé à mieux évaluer la pertinence de divers paramètres essentiels aux grammaires dites de constructions, et à montrer, inversement, qu'il est impossible de comprendre le fonctionnement des constructions sans avoir compris au préalable les changements constructionnels auxquels elles ont été soumises.

D'ailleurs, les constructions sont, par leur nature même, dynamiques. Elles possèdent des propriétés grammaticales ou sémantiques qui ne leur sont propres qu'en partie, puisque sujettes au changement. Elles peuvent se rectifier continuellement : marques des déploiements dynamiques, qui sont au cœur des travestissements variables des constructions ;

41. Pour la période ancienne, Tobler & Lommatzsch (1925) n'indiquent aucune attestation de *pendant* autre que spatiale.

et marques aussi de l'effet en retour des constructions sur le système qui se décale, et se construit lui-même à la faveur de ces opérations.

Il n'est donc, en dernière analyse, que tout à fait normal que les grammaires de constructions s'occupent de l'évolution de la langue. Et, la linguistique diachronique ne peut que tirer grand profit d'une théorie qui apparie forme et sens des entités significatives de la langue.

Références bibliographiques

Bases de données

- BFM, Base de français médiéval, en ligne : <http://www.bfm.ens-lyon.fr>.
DMF, Base du Dictionnaire de moyen français, en ligne : <http://www.atilf.fr/dmf>.
Frantext, laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF), en ligne : <http://www.frantext.fr>.

Dictionnaires

- DUBOIS J. *et al.* (dir.) (2002), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
GAFFIOT F. (2000), *Dictionnaire latin-français* [1934], Paris, Hachette.
LITTRÉ É. (1991), *Dictionnaire de la langue française*, en ligne : <https://www.littre.org>.
MOUNIN G. *et al.* (dir.) (2003), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Presses universitaires de France.
REY A. *et al.* (dir.) (1993), *Le Robert dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
TLFi: *Trésor de la langue française informatisé*, Nancy, Laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF), en ligne : <http://atilf.atilf.fr>.
TOBLER A., LOMMATZSCH E. (1925), *Altfranzösische Wörterbuch*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
WARTBURG W. von (1992), *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, Tübingen, Mohr / Basch, Hebing und Lichtenhan, 25 t.

Études

- ARRIVÉ M. *et al.* (1986), *La grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
BAT-ZEEV SHYLDKROT H., KEMMER S. (1995a), « La grammaticalisation des prépositions : concurrence et substitution », *Revue romane*, n° 30, p. 206-225.

- BAT-ZEEV SHYLDKROT H., KEMMER S. (1995b), « The Semantics of “Empty Prepositions” in French », in *Cognitive Linguistics in the Redwoods*, E. Casad (dir.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 347-388.
- BAUER B. (1987), « L'évolution des structures morphologiques et syntaxiques du latin au français », *Travaux de linguistique*, n^{os} 14-15, p. 95-107.
- BEN HAMAD L. (2004a), « Pendant et durant sont-ils vraiment synonymes ? », *Revue de sémantique et pragmatique*, n^{os} 15-16, p. 221-234.
- BEN HAMAD L. (2004b), « Les illusions perdues ou l'expérience douloureuse », *L'information grammaticale*, n^o 101, p. 35-39.
- BEN HAMAD L. (2015), « Compte rendu de *Constructionalization and Constructional Changes*, Oxford University Press, Oxford Studies in Diachronic and Historical Linguistics », *L'information grammaticale*, n^o 147, p. 66-69.
- BERGS A., DIEWALD G. (dir.) (2008), *Constructions and Language Change*, Berlin – New York, De Gruyter Mouton.
- BERTHONNEAU A.-M. (1989), *Composantes linguistiques de la référence temporelle. Les compléments de temps, du lexique à l'énoncé*, thèse d'État, université de Paris VII, 2 vol.
- BERTHONNEAU A.-M. (1991), « Pendant et pour, variations sur la durée et donation de la référence », *Langue française*, n^o 91, p. 102-124.
- BOAS H. C., SAG I. A. (dir.) (2012), *Sign-Based Construction Grammar*, Stanford, CSLI Publications.
- BORILLO A. (1984), « Pendant et la spécification temporelle de durée », *Cahiers de grammaire*, n^o 8, p. 55-75.
- BORILLO A. (1986), « La quantification temporelle : durée et itérativité en français », *Cahiers de grammaire*, n^o 11, p. 119-154.
- BRØNDAL V. (1940), *Théorie des prépositions : introduction à une sémantique rationnelle*, Copenhague, Munksgaard.
- BURIDANT C. (2000), *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, Sedes.
- BYBEE J. L. (2003), « Mechanisms of Change in Grammaticization. The Role of Frequency », in *The Handbook of Historical Linguistics*, B. D. Joseph, R. D. Janda (dir.), Oxford, Blackwell, p. 602-623.
- BYBEE J. L., HOPPER P. J. (2001), *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*, Amsterdam – Philadelphie, J. Benjamins.
- CADIOT P. (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris, A. Colin.
- CADIOT P. (1989), « Dimensions de la préposition », *Travaux de linguistique et de philologie*, n^o 27, p. 57-74.

- CERVONI J. (1991), *La préposition, étude sémantique et pragmatique*, Paris, Duculot.
- CROFT W., CRUSE D. A. (2004), *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CROFT W. (2006), « Typology », in *The Handbook of Linguistics*, M. Aronoff, J. Rees-Miller (dir.), Oxford, Blackwell, p. 337-368.
- CULIOLI A. (1997), « À propos de la notion », in *La notion*, C. Rivière, M.-L. Groussier (dir.), Paris, Ophrys, p. 9-24.
- DAMOURETTE J., PICHON E. (1911-1940), *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey.
- DI EWALD G. (2004), « Context Types in Grammaticalization as Constructions », en ligne : <https://benjamins.com/catalog/tsl.49.09die>.
- DUCOS J. (1998), *La météorologie en français au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles)*, Paris, H. Champion.
- ERNOUT A., THOMAS F. (1953), *Syntaxe latine*, 2^e éd., Paris, Klincksieck.
- FINEGAN E. (1995), « Subjectivity and Subjectivisation : an Introduction », in *Subjectivity and Subjectivisation*, D. Stein, S. Wright (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-15.
- FRANÇOIS J. (2008), *Cahier du Crisco*, n° 26, *Les grammaires de construction – un bâtiment ouvert aux quatre vents*, en ligne : <http://www.crisco.unicaen.fr/-Les-Cahiers-du-CRISCO-.html>.
- GOLDBERG A. (2003), « Constructions : A New Theoretical Approach to Language », *Trends in Cognitive Sciences*, n° 7, p. 219-224.
- GOLDBERG A. (2013), « Constructionist Approaches », in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, T. Hoffmann, G. Trousdale (dir.), New York, Oxford University Press, p. 15-31.
- GREVISSE M. (dir.) (1993), *Le bon usage*, 13^e éd., refondue par A. Goosse, Bruxelles, De Boeck Duculot.
- GROSS G., KIEFER F. (1995), « La structure événementielle des substantifs », *Folia Linguistica*, vol. 29, n°s 1-2, p. 43-65.
- HEINE B., REH M. (1984), *Grammaticalization and Reanalysis in African Languages*, Hambourg, H. Buske.
- KOCH P. (2012), « Changement lexical et constructionnalisation dans le domaine du verbe », *SHS Web of Conferences*, n° 1, 3^e congrès mondial de linguistique française, p. 43-80, en ligne : [10.1051/shsconf/20120100341](https://doi.org/10.1051/shsconf/20120100341).
- KORTMANN B., KÖNIG E. (1992), « Categorical Reanalysis. The Case of Deverbal Prepositions », *Linguistics*, n° 30, p. 671-697.

- KUYUMCUYAN A. (2006), « Comme et ses valeurs : le point de vue historique (XIV^e-XVI^e siècles) », *Langue française*, n° 149, p. 113-126.
- LANGACKER R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (2005), « Construction Grammars: Cognitive, Radical, and Less So », in *Cognitive Linguistics. Internal Dynamics and Interdisciplinary Interaction*, F. J. Ruiz de Mendoza Ibáñez, M. S. Peña Cervel (dir.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 101-162.
- LEEMAN D. (1997), « Définir une préposition : hypothèses et perplexités », *Revue de sémantique et pragmatique*, n° 2, p. 183-199.
- LEEMAN D. (1999), « La préposition : un auxiliaire du nom ? », *Langages*, n° 135, p. 75-86.
- LEGALLOIS D. (2006), « La phraséologie dans la linguistique contextualiste », in Legallois & François (dir.), p. 28-48.
- LEGALLOIS D., FRANÇOIS J. (dir.) (2006), *Cahier du Crisco*, n° 21, *Autour des grammaires de constructions et de patterns*, en ligne : <http://www.crisco.unicaen.fr/-Les-Cahiers-du-CRISCO-.html>.
- LE GOFFIC P. (1993), *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette supérieur.
- LEHMANN C. (1985), « Grammaticalization. Synchronic Variation and Diachronic Change », *Lingua e Stile*, XX/3, p. 308-318.
- LEHMANN C. (2004), « Theory and Method in Grammaticalization », *Zeitschrift für Germanistische Linguistik*, n° 32, p. 152-187.
- MARANDIN J.-M. (1998), *Grammaire de l'incidence*, en ligne : www.llf.cnrs.fr/fr/node/3941.
- MARCHELLO-NIZIA C. (2007), « Le principe de surprise annoncée », *Discours*, en ligne : <https://journals.openedition.org/discours/68>.
- MEILLET A. (1982), *Linguistique historique et linguistique générale*, 2^e éd., Paris – Genève, H. Champion – Slatkine.
- NOËL D. (2007), « Diachronic Construction Grammar and Grammaticalization Theory », *Functions of Language*, n° 14, p. 177-202.
- POTTIER B. (1992), *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- PRÉVOST S. (2007), « Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes », *Cahiers de praxématique*, n° 46, p. 121-140.
- RIEGEL M. et al. (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROSTILA J. (2004), « Lexicalization as a Way to Grammaticalization », in *Proceedings of the 20th Scandinavian Conference of Linguistics*, F. Karlsson (dir.), en ligne : <http://www.ling.helsinki.fi/Kielitiede/20scl/Rostila.pdf>.

- TERKOURAFI M. (2011), « The Pragmatic Variable. Toward a Procedural Interpretation », *Language in Society*, 40, p. 343-372.
- TRAUGOTT E. C. (1995), « Subjectification in Grammaticalisation », in *Subjectivity and Subjectivisation*, D. Stein, S. Wright (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 31-54.
- TRAUGOTT E. C. (2003), « Constructions in Grammaticalization », in *The Handbook of Historical Linguistics*, B. D. Joseph, R. D. Janda (dir.), Oxford, Blackwell, p. 624-647.
- TRAUGOTT E. C. (2008), « The Grammaticalization of NP Constructions », in Bergs & Diewald (dir.), p. 21-43.
- TRAUGOTT E. C., TROUSDALE G. (2013), *Constructionalization and Constructional Changes*, Oxford, Oxford University Press.
- TROUSDALE G. (2008), « Constructions in Grammaticalization and Lexicalization. Evidence from the History of a Composite Predicate Construction in English », in *Constructional Approaches to English Grammar*, G. Trousdale, N. Gisborne (dir.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 33-67.
- TROUSDALE G. (2010), « Issues in Constructional Approaches to Grammaticalization in English », in *Grammaticalization. Current Views and Issues*, K. Stathi, E. Gehweiler, E. König (dir.), Amsterdam, J. Benjamins, p. 51-72.
- TROUSDALE G. (2014), « On the Relationship Between Grammaticalization and Constructionalization », *Folia Linguistica*, vol. 48, n° 2, p. 1-21.
- VAN DER SANDT R. (1992), « Presupposition Projection as Anaphora Resolution », *Journal of Semantics*, n° 9, p. 333-377.
- WAGNER R. L., PINCHON J. (1991), *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.

Connaître : de la désémantisation à la constructionnalisation

Raja GMIR

Université de Tunis

1. Introduction

Le dictionnaire *Larousse* en ligne fournit 10 entrées du verbe (désormais v.) *connaître* (Tableau 1). Certaines de ces entrées méritent de figurer ensemble, car elles sont associées dans l'esprit du locuteur francophone. Les entrées (1, 2, 5, 6, 7 et 10) relèvent de l'emploi cognitif (un humain dispose de la connaissance d'un autre humain, d'une chose, d'un lieu, d'une propriété, etc.). L'entrée 9 a un caractère expérientiel (un humain fait l'expérience de la faim, des privations, etc.) alors que les entrées 3 et 4 se situent à l'interface entre ces deux catégories sémantiques (*connaître Jacques* peut s'entendre comme une simple information ou une expérience humaine approfondie, *connaître Lyon* suppose qu'on y ait au moins séjourné). Enfin, l'entrée 8 constitue un emploi relationnel car le référent du sujet est non humain, et *connaître* peut être paraphrasé par *avoir*.

Ces énoncés sont analysables comme trois familles de construction, c'est-à-dire trois types de paires [prédicat verbal / structure argumentale]. Les emplois expérientiels dérivent des emplois cognitifs comme le montre l'interprétation incertaine des énoncés 3 et 4. Mais l'emploi relationnel paraît dissocié des deux premiers, ne serait-ce que par la classe sémantique du sujet.

Connaître fait partie des verbes français¹ qui présentent une polysémie se déclinant au long d'un continuum entre des emplois lexicaux et des emplois plus ou moins grammaticalisés. Ces emplois sont le résultat d'un processus de désémantisation (avec ou sans grammaticalisation subséquente) et de constructionnalisation (Ben Hamad 2012, 2015, 2019 et dans ce volume; Koch 2012; Legallois 2016; Traugott & Trousdale 2013), c'est-à-dire qu'ils présentent un degré de liberté combinatoire inférieur à celui des emplois lexicaux. La liberté combinatoire à la base du statut de construction verbale s'apprécie à partir d'un bouquet de critères d'une part distributionnels et transformationnels, et d'autre

1. Par exemple, *arriver* (François 2010) ou *prendre*, en marge des classiques *être*, *avoir*, *aller* et *venir*.

Tableau 1. 10 types d'emplois du v. *connaître* selon le *Larousse* électronique

1.	pouvoir identifier quelqu'un, quelque chose, les reconnaître ou avoir appris leur nom, ce qu'ils sont, qui ils sont: <i>je connais le garçon qui est là-bas. il connaît bien les champignons.</i>	cognitif
2.	avoir appris comment quelqu'un, un animal, un groupe vivent, se comportent et pouvoir prévoir leurs réactions, leurs sentiments, etc.: <i>apprendre à connaître les animaux.</i>	
5.	être au courant de quelque chose, de l'existence de quelqu'un, le savoir et pouvoir le dire: <i>connaître l'adresse d'un bon restaurant dans le quartier.</i>	
6.	avoir appris une science, une technique, une langue, etc.; savoir: <i>vous connaissez l'anglais?</i>	
7.	être au courant du fonctionnement d'un appareil, des éléments qui concourent à une situation, etc., en avoir l'expérience: <i>vous connaissez bien cette machine, montrez-moi comment elle marche.</i>	
10.	savoir que quelqu'un est pourvu de quelque chose, qu'il le possède: <i>je ne vous connaissais pas cette qualité.</i>	
3.	entrer en contact avec quelqu'un, faire sa connaissance, l'avoir parmi ses relations: <i>quand et où avez-vous connu Jacques?</i>	cognitif / expérientiel
4.	être déjà allé dans un lieu, être au courant de sa disposition, de ses particularités et pouvoir y trouver son chemin: <i>vous connaissez Lyon?</i>	
9.	se trouver dans une certaine situation, éprouver, ressentir tel état: <i>avoir connu la faim, les privations.</i>	expérientiel
8.	comporter quelque chose, l'avoir ou en être affecté, atteint: <i>règle qui ne connaît aucune exception.</i>	relationnel

part sémantiques, car une construction apparie des contraintes de forme et de contenu.

Le v. *connaître* suit un parcours de désémantisation (première phase d'une constructionnalisation avec ou sans grammaticalisation) produisant au final un type de construction qui n'entretient plus aucun rapport sémantique avec son emploi cognitif primaire. L'exemple (1) illustre bien cet emploi qui se situe dans ce parcours de constructionnalisation, et qui est assez récurrent de nos jours, notamment dans la presse écrite,

particulièrement les textes journalistiques châtiés, dans les discours politiques ou dans les textes scientifiques ou administratifs.

1. Il y a un mot qui, ces temps-ci, *connaît* un glissement d'emploi, de sens, qui est atteint de polysémie aggravée, maladie fort répandue, c'est le mot respect.

(*Le Figaro*, désormais LF, 2002)

En effet, ce changement de sens se fait progressivement et suit un cours qui va du sens métaphorique et/ou métonymique du verbe correspondant à des glissements sémantiques du plus cognitif au moins cognitif. Il dérive effectivement d'une succession de stades intermédiaires cognitifs métonymiques, expérientiels propres et expérientiels métonymiques et aboutit à un emploi de verbe support de prédication nominale dont le sujet est dénué de toute fonction expérientielle.

Nous allons nous fonder sur l'approche constructionnelle qui apporte des réponses fécondes dans l'analyse des changements linguistiques qui touchent certains verbes français. Nous nous référons particulièrement à l'apport de Koch (2012) et à celui de Traugott & Trousdale (2013), pour expliquer le changement sémantique qu'enregistre le v. *connaître*. Nous montrerons ensuite comment le v. *connaître* suit le processus de désémantisation, puis nous présenterons le corpus sélectionné pour les besoins de cette analyse. Nous expliquerons en observant l'évolution des emplois de *connaître* comment ce verbe subit une extension polysémique et comment il finit par présenter un emploi de plus en plus éloigné de son sens cognitif initial, parce qu'il est pris dans des changements constructionnels successifs faisant de lui un verbe support de prédication nominale, sélectionnant des types de sujets dépourvus de tout trait humain.

2. L'approche constructionnelle : l'apport fécond

À partir des années 1980, la théorie des grammaires de constructions (GrCo) a connu un regain d'intérêt et a ouvert un débat à multiples courants dont les notions de base sont unanimement partagées par les linguistes adeptes de cette théorie, quoique différents dans leur approche. Ces notions (Koch 2012 : 46-47) sont au nombre de sept :

1. Les constructions doivent rompre avec les grammaires traditionnelles et autres. Celles-ci les conçoivent comme « des séquences de signes linguistiques définies en termes formels ». Or elles doivent être considérées comme « des paires forme-sens (*form-meaning pairs* en anglais) » (*ibid.* : 46).

2. Les signes matériels concrets et les signes moins complexes doivent être considérés comme des constructions bipartites tout comme les constructions abstraites et complexes.
3. Les constructions ont pour fondement premier l'organisation du langage humain au moyen de la grammaire et du lexique. Dans ce sens, il faut considérer les phraséologismes comme des constructions.
4. Ainsi chaque suite, composée d'au moins deux mots, correspond à plusieurs constructions variées dont il faut sélectionner la plus pertinente d'entre elles.
5. La GrCo considère que les différences constructionnelles d'une même séquence présentent des différences sémantiques dont il faut tenir compte.
6. Les constructions font un inventaire structuré car elles sont dans des relations de taxinomie et d'héritage (héritage selon la conception de Goldberg).
7. La majorité des linguistes (relevant de la GrCo, excepté Langacker) se donnent pour fondement de base la non-compositionnalité des constructions, considérées comme des paires forme-sens, ce qui veut dire que la forme et le sens de la construction ne dérivent pas de la forme ou du sens des éléments qui la composent, mais se trouvent motivés par l'ensemble (ou une partie) des éléments de la construction.

Cette théorie, se démarquant donc de la grammaire générative, se revendique de la sémantique cognitive, gommant ainsi la délimitation entre la syntaxe et le lexique. Elle considère les structures syntagmatiques comme suites appariant forme et sens, et elle défend l'idée du continuum syntaxe-lexique de la diversité des types de constructions. Les GrCo, créées dans un premier temps pour l'étude synchronique des constructions, s'étendent, depuis un peu plus de quinze ans, à l'étude diachronique, particulièrement du concept de la grammaticalisation, de celui de la formation des mots ou encore de celui de la phraséologie. Cependant, c'est dans l'approche constructionnelle ou ce qu'on appelle constructionnalisation (Traugott & Trousdale 2013; Ben Hamad dans ce volume), théorie s'inscrivant dans le prolongement des GrCo et se focalisant sur l'étude diachronique des phénomènes de langue en rapport avec l'usage, que nous trouvons les explications fécondes quant au phénomène de l'emploi relationnel qui fait du v. *connaître* un verbe

support de prédication nominale, n'ayant plus aucun rapport avec ses emplois propres cognitifs ou expérientiels. En effet, cette approche permet de rendre compte des constructions nouvelles qui émergent à la suite d'emplois contextuels répondant aux besoins communicatifs des locuteurs. L'émergence de nouvelles constructions s'accompagne de « changement constructionnel » (M. Hilpert²) et « d'un processus de "constructionnalisation" »³. L'approche constructionnelle a ainsi l'avantage de nous fournir les outils théoriques qui nous permettent d'expliquer le changement lexical du v. *connaître*.

3. Le processus de désémantisation de *connaître*

Bat-Zeev Shyldkrot (1997) et François (2000) ont étudié l'emploi grammaticalisé de *se voir* + inf. comparé à *se faire* et *se laisser* + inf. (2), et Gmir-Ezzine (2007, 2009, 2014a et 2014b) a fourni un classement détaillé des emplois de *voir* comme « auxiliaire de diathèse circonstancielle »⁴ (3), et avec un sens similaire comme verbe support de prédication nominale (4).

2. Paul *s'est vu / fait / laissé* infliger une amende⁵.
3. Shangäi *a vu affluer* les touristes pour l'Exposition universelle de 2010.
4. Shangäi *a vu un afflux* (Adj.) de touristes pour l'Exposition universelle de 2010.

Dans cette dernière construction, *connaître* ou *enregistrer* peuvent se substituer à *voir* (5).

5. Shangäi *a connu / enregistré un afflux* (Adj.) de touristes pour l'Exposition universelle de 2010.

Cette observation est le point de départ de notre étude qui vise à distinguer trois types d'emplois du v. *connaître* : cognitif, expérientiel et support de prédication nominale, avec une variante métonymique pour chacun d'eux⁶.

2. Cité par Koch 2012 : 51.

3. *Ibid.*

4. Sur les différents types de diathèses verbales en français, espagnol et italien, voir Le Bellec 2009.

5. Les exemples (2-11) sont forgés.

6. Dans certains cas extrêmes, *connaître* est remplaçable par *avoir / comporter / compter* (relation méréologique) : *Cet esprit-là connaît leurs faiblesses* (Le Figaro, 1936).

Nous chercherons à montrer que, dans ses emplois cognitifs (6), *connaître* a un degré élevé de liberté combinatoire, lequel diminue dans les emplois expérientiels et s'effondre dans les emplois de verbe support et hybrides.

6. Paul *connaît* Marie / la solution du problème.

Les emplois expérientiels (7) ont un statut plus ou moins constructionnel, mais les emplois de verbe support (8), éventuellement avec une extension métonymique et dans certains cas une intersetion entre le complément du sujet et l'objet du v. *connaître*⁷ (9), constituent clairement des constructions verbales.

7. Marie *a connu* la misère.

8. Les avoirs de la société *ont connu* une progression rapide.

↔ Les avoirs de la société ont progressé rapidement.

9. La société *a connu* une progression rapide de ses avoirs.

Dans son emploi cognitif (synonyme : avoir (faire la) connaissance de), *connaître* se rencontre avec un objet direct référant à une personne, une chose, une propriété ou un procès. Dans son emploi expérientiel, l'objet ne peut référer qu'à une propriété, et *connaître* se rapproche d'un verbe support de prédication nominale : *connaître la soif*, c'est être assoiffé, *connaître un amour interdit*, c'est être amoureux malgré un interdit, etc. Par métonymie, (10) équivaut à (11) :

10. L'entreprise *a connu* des hauts et des bas.

11. L'entreprise a évolué vers le haut et vers le bas / positivement et négativement.

Il n'y a donc pas à s'étonner que l'emploi expérientiel débouche sur un véritable emploi de verbe support dans lequel la référence du sujet et celle de l'objet sont fortement restreintes, la première se limitant à des propriétés et la seconde à des évolutions au long d'un continuum. L'ensemble syntagmatique (V Objet) *a connu + des hauts et des bas* forme une entité bipartite alliant un sens à une forme selon les notions de base de la théorie de constructionnalisation.

7. Emplois hybrides métonymiques / relationnels avec une incertitude sur le statut de verbe support dans la mesure où (9) dérive manifestement de l'énoncé expérientiel (9') *Les actionnaires de la société ont connu une progression rapide de leurs avoirs.*

L'objectif majeur de notre démarche est de jalonner le continuum lexico-grammatical qui va des emplois cognitifs propres et métonymiques du verbe à ses emplois expérientiels, également propres et métonymiques et finalement à ses emplois de verbe support de prédication nominale, lesquels peuvent s'accompagner d'une alternance subjectale (souvent associée à une perte du statut de verbe support de prédication nominale).

Historiquement, l'emploi cognitif du v. *connaître* est premier (ca. 1050) – conformément à son étymon latin *cognoscere* – et il donne lieu à une variante expérientielle, avec un sujet humain et un objet abstrait généralement générique, un siècle plus tard (ca. 1175). L'emploi expérientiel du verbe est décrit dans la section D de l'article *connaître* du *TLFi* qui le définit comme « Savoir en vivant ou pour avoir vécu, éprouvé, ressenti ou senti quelque chose ». La composante de la définition évoquant le résultat *savoir* établit le lien avec l'emploi cognitif, alors que sa composante évoquant le moyen établit le caractère expérientiel de cet emploi en faisant intervenir quatre verbes d'expérience vécue : *vivre*, *éprouver*, *ressentir* et *sentir*.

En effet, de l'emploi COGNITIF PROPRE, dénotant le savoir d'un ou plusieurs individus (12), dérive un emploi COGNITIF MÉTONYMIQUE, dénotant le savoir d'un groupe plus ou moins institutionnel (13).

12. On *connaît* l'évolution des mouvements migratoires. (LF, 2002)⁸
13. Bloomberg *connaît* la différence entre l'abstraction des chiffres qui mesurent la criminalité et les actes de tous les jours. (LF, 2002)

Parallèlement, de l'emploi EXPÉRIENTIEL PROPRE, dénotant le vécu d'un ou plusieurs individus (14), dérive un emploi EXPÉRIENTIEL MÉTONYMIQUE (EM), dénotant cette fois le vécu d'un groupe plus ou moins institutionnel (15).

14. Quelques années plus tard, le groupe *connaît* une nouvelle consécration avec l'album Manifesto, puis avec Avalon en 1982. (LF, 2002)
15. Le deuxième constructeur mondial, repris en main par Bill Ford depuis octobre, *connaît* une situation presque aussi délicate que Chrysler l'année dernière. (LF, 2002)

Au-delà des emplois expérientiels, *connaître* donne lieu à un emploi dégradé de verbe SUPPORT DE PRÉDICATION NOMINALE, dénotant l'attribution d'un état ou d'un changement d'état à une entité (16).

8. À partir de cet exemple, nous exploitons le corpus journalistique et romanesque décrit dans la section suivante.

16. La fraude sur Internet *connaît* une augmentation spectaculaire. (LF, 2002)

↔ La fraude sur Internet *augmente* spectaculairement.

Une variante de cette construction, celle à sujet du type N *de* N ou N Adj. (17):

17. L'institution judiciaire [\simeq de la justice] *connaît* une montée en puissance irrésistible [...]. (LF, 2002)

↔ L'institution judiciaire monte irrésistiblement en puissance.

18. La tour Eiffel <chose> *connaît* <support> une augmentation <changement> constante du nombre de ses visiteurs <parties>, qui a atteint 6,5 millions en 2001. (LF, 2002)

↔ Le nombre des visiteurs de la tour Eiffel *augmente* constamment.

4. Analyse des corpus

4.1. Composition des corpus

Notre projet initial était de travailler sur un corpus varié relevant de plusieurs genres ou sous-genres : textes littéraires, textes politiques, textes journalistiques, essais, traités, etc., mais nous avons abandonné cette idée pour différentes raisons. La première raison est l'impossibilité de confronter tous ces textes dans une approche diachronique, vu que nous ne disposons pas de base textuelle électronique pour cette panoplie de discours à travers les siècles et aux mêmes périodes. Une comparaison de données appartenant à des périodes très éloignées peut fausser les analyses et les conclusions. Cette pratique est donc exclue.

Nos corpus sont extraits de deux bases textuelles, Frantext et BTLC⁹, car les époques retenues dans ces bases sont très rapprochées et peuvent donc faire l'objet d'une comparaison. En effet, dans le souci de respecter ce principe de base, nous avons sélectionné le corpus Frantext en fonction des périodes dont nous disposons pour *Le Figaro* (notre hypothèse de départ étant que les emplois désémantisés de *connaître* se rencontrent dans les textes journalistiques). Ainsi, pour les essais et traités de la base Frantext, nous avons tenu compte de trois périodes : 1850-1851, 1900-1905 et 1950-1951, l'enregistrement de textes de ces genres textuels ayant

9. Frantext, laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF), en ligne : <http://www.frantext.fr>. BTLC : Diwersy 2014.

fortement décliné dans le dernier quart du XX^e siècle. Pour *Le Figaro*, nous avons sélectionné les périodes dont nous disposons dans la base : 1890, 1895 et 1896 pour le XIX^e, 1936-1938 pour le XX^e, et 2002 pour le XXI^e siècle.

Pour Frantext, nous avons trié les occurrences du v. *connaître* en sélectionnant les essais et traités¹⁰ dans la base catégorisée. Nous nous sommes limitée aux 100 premières occurrences. Pour la base de données BTLC, nous avons opéré différemment. En effet, nous n'avons sélectionné que des formes finies, à savoir le présent, le futur, l'imparfait et le passé composé de l'indicatif, car la sélection s'est faite forme par forme¹¹. Nous avons procédé à deux types de sélection : la première concerne la forme au présent¹², la seconde concerne les autres formes¹³.

4.2. Examen des données

Notre classement distingue à un premier niveau grossier des emplois cognitifs, expérimentiels et relationnels (à sujet non humain) et à un niveau plus fin leurs extensions métaphoriques et métonymiques. Nous ne tiendrons compte ici que du niveau de base. Pour les deux corpus, nous avons dégagé pour les trois types primaires d'emplois une grille évolutive (Figures 1 et 2) qui sélectionne des époques partiellement apparentées, comme nous l'avons vu plus haut.

Concernant le corpus Frantext, sur une sélection égale de 100 extraits, nous en classons 91 comme cognitifs en 1850-1851, contre 80 au début du XX^e siècle, 63 au milieu du XX^e. Pour les emplois

10. Nous avons opté pour une solution propre à tester notre première intention qui est de sélectionner un corpus relevant des genres ou sous-genres ayant les types d'emplois qui nous intéressent, c'est-à-dire les emplois désémantisés du v. *connaître*, notamment les emplois relationnels, d'où le choix des essais et traités pour Frantext. Nous n'avons retenu que les formes de la troisième personne du singulier et du pluriel – ces emplois ne se rencontrent qu'à la troisième personne – conjuguées à une forme finie ou infinie quand cette dernière est en emploi verbal, autrement dit le participe passé employé dans les temps composés et l'infinitif dans les périphrases verbales.

11. Nous avons commencé par la sélection de la forme du présent de l'indicatif, d'où la différence du nombre d'occurrences entre cette forme et les autres.

12. Pour la forme au présent, nous avons choisi de sélectionner toutes les occurrences et non les 100 premières, car en nous limitant aux 100 premières occurrences du XIX^e siècle, nous n'avons relevé que des emplois cognitifs, nous avons donc voulu voir tous les exemples (400 sur 418) pour être sûre de l'absence ou de la présence des types d'emplois de *connaître*, autres que cognitif. Nous avons donc retenu pour les deux autres périodes (XX^e et XXI^e siècles) le même nombre, à savoir 400.

13. Pour ces formes, nous n'avons tenu compte que des 100 premières occurrences.

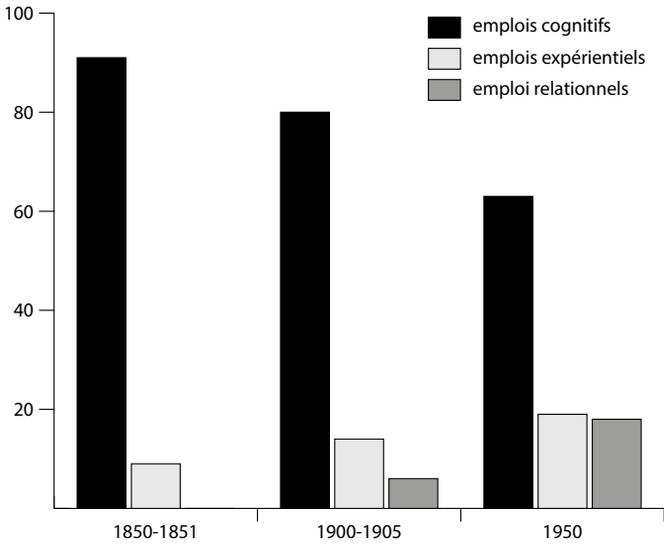


Figure 1. Pourcentage des différents emplois du v. *connaître* dans les données du corpus Frantext (essais et traités, variante catégorisée)

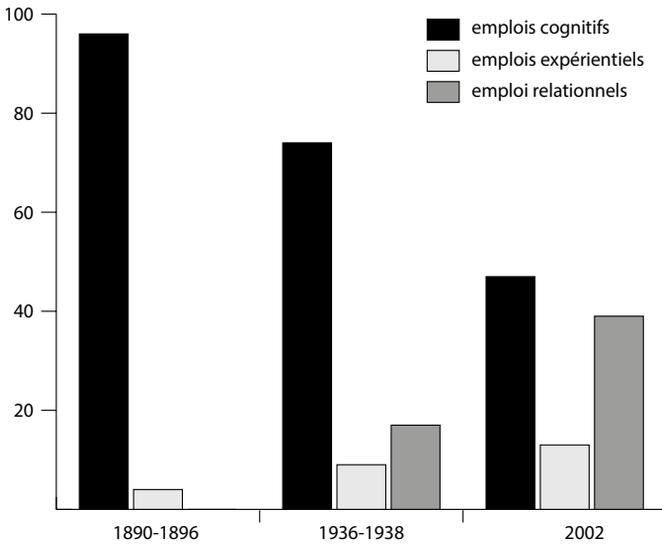


Figure 2. Pourcentage des différents emplois du v. *connaître* dans les données du corpus du *Figaro*

expérientiels, nous en dénombrons 9 en 1850, contre 14 au début du XX^e, 19 au milieu du XX^e. Pour les emplois relationnels, nous n'en avons rencontré aucun au milieu du XIX^e siècle, contre 6 au début du XX^e, 18 au milieu du XX^e.

Pour le corpus du *Figaro*, sur un total de 1 822 occurrences, toutes formes confondues, nous comptons 461 emplois cognitifs au XIX^e (96 %) contre 437 au XX^e (74 %) et 356 au XXI^e (47 %) alors que nous avons 17 emplois expérientiels au XIX^e (4 %) contre 53 au XX^e (9 %) et 100 au XXI^e (13 %). Quant aux emplois relationnels, nous n'en dénombrons aucun au XIX^e contre 102 au XX^e (17 %) et 296 au XXI^e (39 %).

Compte tenu des disparités dans la sélection des époques examinées et des formes du v. *connaître* prises en compte, il est difficile de comparer les données fournies par les Figures 1 et 2. Cependant, avec un décalage d'environ un demi-siècle, les deux profils évolutifs sont clairement apparentés :

- dans la première période (1850-1851 pour Frantext, 1890-1896 pour *Le Figaro*), les emplois cognitifs sont très largement dominants devant les emplois expérientiels et en l'absence d'emplois relationnels ;
- dans la deuxième (1900-1905 pour Frantext, 1936-1938 pour *Le Figaro*), la proportion des emplois cognitifs diminue au profit des emplois expérientiels et des relationnels ;
- dans la troisième (1950 pour Frantext, 2002 pour *Le Figaro*), cette tendance se confirme avec une explosion des emplois relationnels (progressant de 6 à 18 % pour Frantext, de 17 à 39 % pour *Le Figaro*).

Ces données lacunaires ne permettent pas d'imputer l'émergence des emplois relationnels soit au discours non fictionnel des essais et traités, soit au discours journalistique. On peut seulement constater qu'au XIX^e siècle, ce type d'emploi est absent des deux types de discours, qu'il fait une apparition modeste au tout début du XX^e siècle dans les essais et traités, et qu'il est deux fois supérieur aux emplois expérientiels dans *Le Figaro* en 1936-1938 et trois fois supérieur en 2002. La différence majeure entre les deux corpus tient donc essentiellement à l'évolution relative des emplois expérientiels et relationnels, car dans le corpus Frantext, la proportion d'emplois des deux types est encore comparable en 1950, alors que dans *Le Figaro* les emplois expérientiels sont déjà largement distancés en 1936-1938. C'est comme si les emplois expérientiels n'avaient servi que de *tremplins* pour les futurs emplois relationnels.

5. Les emplois relationnels de *connaître* : l'émergence d'une construction

L'emploi relationnel de *connaître* fait son apparition au XX^e siècle et vient à la suite d'un processus de désémantisation marqué par différents stades intermédiaires. Cet emploi constitue une nouvelle construction de plus en plus employée par les locuteurs, qui va répondre, particulièrement dans la presse écrite contemporaine, à un besoin communicatif en rapport avec la visée du rédacteur. Quand le parcours se réduit au processus de désémantisation, nous pouvons parler de « constructionnalisation »¹⁴ dans la mesure où l'ensemble *connaître* + OBJET forme le prédicat de l'énoncé et constitue une paire forme-sens, où le sens de la paire ne découle pas du sens de chacun des éléments de l'ensemble, mais est la somme des deux ou, dans certains cas, du N Objet. Dans ces cas-là, il est généralement possible, quand le lexique de la langue le permet, de remplacer le tout par un verbe de même sens à lexème unique, tels que : *connaître une évolution* / *évoluer* ; *connaître une augmentation* / *augmenter*, etc.

5.1. La transition entre les emplois expérientiels métonymiques (EM) et les emplois de support de prédication nominale (SPN)

On est en présence de trois types d'emplois.

a. Ceux qui entrent clairement dans la catégorie des EM :

19. Cette information, confirmée hier soir par le Vatican, fait écho à *la crise* que *connaît* l'Église catholique outre-Atlantique. (LF, 2002)
 ↔ Les hommes de l'Église catholique outre-Atlantique ont l'expérience d'une crise / vivent une crise.

En (19), le sujet réfère en effet à une institution administrative regroupant une communauté humaine, et l'objet à une situation de tension.

b. Ceux qui, inversement, entrent aussi clairement dans la catégorie des SPN :

20. La production industrielle *connaît* une accélération très sensible, la productivité horaire augmente dans le même temps de 2 %

14. Pour plus de détails concernant la théorie de la constructionnalisation et son application aux exemples français, nous renvoyons à l'article de L. Ben Hamad dans ce volume. Dans notre contribution, nous nous intéressons à l'aspect sémantique, la *désémantisation* du v. *connaître*, sans quoi il n'y aurait pas eu de constructionnalisation.

par an, et une forte progression des investissements peut être observée. (LF, 2002)

[↔ La production industrielle s'accélère (très?) sensiblement]

En (20), le sujet réfère à une action, et l'objet à un processus économique.

- c. Ceux qui ont un profil intermédiaire, facteur d'incertitude sur le type d'emploi en cause. En effet, d'un côté, certains EM se révèlent apparentés à des emplois de SPN (21) et, d'un autre côté, la catégorisation (lieu ou communauté) de certains sujets est incertaine (22).

21. le BTP [...] *connaît* une légère rechute après deux années de forte croissance. (LF, 2002)

↔ le BTP *rechute* légèrement après deux années de croissance.

22. Si le sud de la Lorraine *connaît* un répit, ce sont la Meuse et la Moselle qui entrent en crue. (LF, 2002)

Dans le cas d'énoncés à sujet institutionnel, le test le plus adapté pour décider si l'énoncé représente un EM consiste à remplacer le sujet référant à une institution par un sujet référant à l'ensemble des membres de cette institution, et le v. *connaître* N par *faire / avoir l'expérience de* N. Pour que le test soit probant, il faut que le référent du sujet soit un expérimenté ou assimilable à un expérimenté et que celui de l'objet grammatical soit un objet d'expérience ou assimilable à un objet d'expérience. Deux difficultés se combinent donc : a) jusqu'où l'extension des notions d'expérimenté et d'objet d'expérience peut-elle aller ? et b) que se passe-t-il si le référent du sujet est assimilable à un expérimenté sans que celui de l'objet grammatical soit assimilable à un objet d'expérience ou l'inverse ?

Le Tableau 2 résume les caractéristiques des référents typiques du sujet et de l'objet dans les trois configurations distinguées : EM, emploi de SPN et emploi intermédiaire induisant une catégorisation incertaine.

En effet, nous avons étudié les emplois de *connaître* dans les deux corpus Frantext et BTLC et nous avons relevé qu'il existe des emplois expérimentiels métonymiques (i), des emplois de support de prédication nominale (ii) et des emplois difficiles à catégoriser, entre emploi expérimentiel métonymique et emploi de support de prédication nominale (iii)¹⁵. Nous allons nous référer aux exemples les plus récents pris dans les deux bases, c'est-à-dire XX^e et XXI^e siècles.

15. Ce corpus permet de comparer avec les emplois de Gmir-Ezzine (2014a) quant aux attestations de diathèses circonstancielles à sujet temporel (*2015 a vu une recrudescence du terrorisme islamiste à Paris / s'accroître le terrorisme islamiste à*

Tableau 2. Le continuum sémantique entre les EM et les emplois de SPN du v. *connaître*

	classement de l'emploi		
	EM	incertain	SPN
référent du sujet	INSTITUTION (assimilable à un ensemble d'expérients)	LIEU (plus ou moins assimilable à un ensemble d'expérients)	RÉALITÉ MATÉRIELLE OU ABSTRAITE (non assimilable à un ensemble d'expérients)
référent de l'objet	PHÉNOMÈNE PSYCHOLOGIQUE (objet d'expérience)	SITUATION SUSCEPTIBLE D'AVOIR DES EFFETS PSYCHOLOGIQUES (plus ou moins assimilable à un objet d'expérience)	SITUATION OU PROGRESSION MATÉRIELLE, ÉCONOMIQUE (non assimilable à un objet d'expérience)

i. Exemples d'EM¹⁶

La tête du sujet peut être un nom d'INSTITUTION, ex. *l'entreprise* (23); ou un nom de LIEU, ex. *l'Afrique* (24), *Rome* (25), *Le Villaret* (26). Celle de l'objet peut être un nom de SITUATION, ex. *une période noire* (23); ou un nom d'ÉMOTION, ex. *les drames* (24), *de joie* (25), *une heure de tranquillité* (26).

23. **L'entreprise** a connu *une période noire* au cours des derniers mois. (LF, 2002)
24. Pourtant, les grands discours de Nelson Mandela pour attirer l'attention sur *les drames* que connaît **l'Afrique**, c'était à Davos, les tentatives pour trouver des solutions après la Perestroïka, c'était à Davos. (LF, 2002)
25. **Rome** a connu une journée de *joie* profonde. (LF, 1936)
26. Ouvert le soir vers 19 h 30, [**Le Villaret**¹⁷] connaît *une heure de tranquillité* pour se mettre en forme. (LF, 2002)

Paris [exemple forgé] ou spatial (*Paris a vu une recrudescence du terrorisme islamiste en 2015 / s'accroître le terrorisme islamiste en 2015* [exemple forgé]).

16. Dans les trois listes qui suivent, la tête du sujet est en gras et celle de l'objet figure en italique.
 17. Le Villaret est un restaurant parisien.

ii. Exemples d'emplois de SPN¹⁸

La tête du sujet peut être un nom de LIEU, ex. *la conserverie* (27), *le musée* (28) ; un nom de GROUPE, ex. *notre société* (29) ; ou un nom d'ACTION, d'ÉVÉNEMENT ou d'ÉTAT, ex. *le championnat* (30), *la construction* (31). Celle de l'objet peut être un nom de SITUATION, ex. *la défaite* (30) ; ou un nom de PROCESSUS qualifié, ex. *un Adj. succès* (27), *son Adj. essor* (28), *une croissance Adj.* (29), *les Adj. difficultés* (31).

27. **la conserverie**, introduite en 1880 par un industriel français, a rapidement connu *un tel succès* qu'elle a pu exporter de grandes quantités de produits. (Frantext : Industrie conserves en France, Anonyme, 1950)
28. C'est sous cette forme que **le musée** connaît en province *son plus grand essor*. (Frantext : Les musées en France, Anonyme, 1950)
29. **Notre société** de conseil en innovations et technologies connaît *une croissance* toujours importante, puisqu'elle sera encore de 40 % en 2001. (LF, 2002)
30. **Le championnat** de football professionnel [de] Lille, nettement battu par Sète, connaît *la défaite* pour la première fois. (LF, 1936)
31. **la construction** motocycliste française, très avancée au point de vue technique, [...], connaît *les pires difficultés*. (LF, 1936)

iii. Exemples de catégorisation incertaine entre EM et emploi de SPN

La tête du sujet peut être un nom d'INSTITUTION, ex. *le parquet financier* (32), *la filiale* (33), *L'État* (34) ; un nom de LIEU, ex. *L'Angleterre*, *l'Allemagne*, *la Pologne*, *les États-Unis* (35) ; ou un nom de MANIFESTATION COLLECTIVE, ex. *les expositions* (36). Celle de l'objet peut être un nom de SITUATION, ex. *la crise* (32), *ses dernières heures* (33), *la faveur* (36) ; un nom de RELATION ABSTRAITE, ex. *les supériorités* (34) ; ou un nom d'ABSTRACTION INSTITUTIONNELLE, ex. *une législation* (35).

18. Le statut de support de prédication nominale ne présuppose pas la possibilité de remplacer la structure *connaître* + prédicat nominal par un verbe simple. L'une des motivations des constructions à verbe support est précisément l'absence d'un verbe simple et la difficulté morphologique d'en créer un. Par exemple, à partir du latin *inflare*, pp. *inflatus* (grossir), l'anglais a emprunté le v. *inflate*, tandis que le français, disposant déjà du v. *enfler*, n'a emprunté que le latin *inflatio* utilisé comme prédicat nominal dans *connaître une inflation*.

32. Le départ de Jean-Pierre Dintilhac est également un symptôme de *la crise* que connaît **le parquet financier**. (LF, 2002)
33. **La filiale** connaît *ses dernières heures*. (LF, 2002)
34. **L'État**, d'autre part, connaît bien *les supériorités* que son école-capitale a acquises par la force des choses. (Frantext : Les musées en France, Anonyme, 1950)
35. **L'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, les États-Unis** connaissent, notamment, *une législation* de normalisation. (Frantext : Les musées en France, Anonyme, 1950)
36. On se souvient de l'extrême *faveur* que connurent avant la guerre **les expositions** nocturnes du Louvre. (Frantext : Les musées en France, Anonyme, 1950)

À la source des incertitudes catégorielles, on trouve fréquemment la disparité entre un référent du sujet suggérant un EM (*l'État, l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, les États-Unis*) et un référent de l'objet suggérant un emploi SPN (*les supériorités, une législation*), ou le contraire, c'est-à-dire un référent du sujet suggérant un emploi SPN (*le parquet financier, les expositions*) et un référent de l'objet suggérant un EM (*la crise, la faveur, ses dernières heures*).

5.2. Les emplois de connaître comme support de prédication nominale et l'alternance subjectale

Dans notre corpus, notamment dans la presse contemporaine (*Le Figaro* de 2002), nous avons rencontré des attestations de la structure que nous avons nommée ci-dessus comme un emploi hybride métonymique relationnel :

37. Un temps seulement, car, si **le PAF** connaît une accalmie *dans ses grilles, ses coulisses*, elles, vivent dans l'agitation d'une nouvelle série de turbulences. (LF, 2002)
38. car **la France** connaît une *des meilleures progressions* européennes. (LF, 2002)
39. **Le pays** connaît une nouvelle flambée *de violence* des groupes armés islamistes, qui ont fait une quarantaine de victimes au cours des derniers jours. (LF, 2002)
40. **La Cité du bailli** connaît une recrudescence *de crimes et délits*. (LF, 2002)

Dans ces quatre cas (37-40), l'objet est de la forme [N_{<partie / propriété>} de N_{<tout / entité>}] : *une accalmie dans ses grilles, une des meilleures progressions, une nouvelle flambée de violence, une recrudescence de crimes et délits*. Curieusement, en français actuel, ces structures dont le référent du sujet est souvent un lieu (*la France, le pays, la Cité du bailli*) alternent avec des structures dans lesquelles le complément du nom tête de l'objet grammatical est promu à la fonction sujet, ce qui entraîne une redistribution complète des actants (37a-40a) :

- 37a. **les grilles** du PAF *connaissent* une accalmie [...] / sont en accalmie [...].
- 38a. **La progression** de la France *connaît* une des meilleures [...] / est la meilleure en Europe.
- 39a. **La violence** des groupes armés islamistes du pays *connaît* une nouvelle flambée [...] / ? a flambé [...].
- 40a. **Les crimes et délits** de la Cité du bailli *connaissent* une recrudescence [...] / sont en recrudescence [...] / augmentent [...].

Les quatre énoncés (37-40) sont interprétables comme des emplois expérientiels métonymiques du v. *connaître* : en (37) (le groupe) PAF fait l'expérience d'une *accalmie* ; en (38) *la France* (l'État) a l'expérience de la meilleure *progression* européenne ; en (39) *le pays* (sa population) fait l'expérience d'une *violence des groupes armés islamistes* en croissance, en augmentation ; et en (40) *la Cité du bailli* (ses habitants) a l'expérience d'une montée des crimes et délits. Cela ne vaut plus pour les énoncés (37a-40a) : *les grilles du PAF, la progression de la France, la violence des groupes armés islamistes, les crimes et délits de la Cité* ne sont pas représentables comme des expérientiels.

Si l'on admet que les emplois de SPN dérivent de l'EM par éloignement progressif du prototype de l'expérientiel, on s'aperçoit que dans les énoncés (37-40), la fonction sujet est occupée par une sorte d'« expérientiel distancié » : en (37), PAF vit une certaine *accalmie* dans ses grilles ; en (38) *la France* prend conscience de *la progression* qu'elle vit et la compare au niveau européen ; en (39) et (40), *le pays* et *la Cité du bailli* sont attentifs au fait que *la violence* et *les crimes et délits* se développent respectivement sur leur territoire et domaine. C'est ce qui permet de considérer que les emplois reconfigurés du v. *connaître* en (37a-40a) sont dérivés sémantiquement de ceux de (37-40) : il n'y a plus d'expérientiel distancié, en (37) PAF ne figure plus que comme le « possesseur » des grilles ; et en (38, 39 et 40), *la France, le pays et la cité* ne figurent plus que comme la « localisation » de *la progression, de la violence et des crimes et délits*.

Dans cette variante, la plus avant-gardiste, le lieu figurant initialement comme sujet, est « dégradé » (en anglais, *demoted vs promoted*), il passe de la désignation symbolique d'une collectivité à celle de l'espace où réside cette collectivité. Par un effet de métonymie extensif, *la France* ou *la Cité* pouvaient être encore conscientes respectivement de *la progression* ou de *la recrudescence* qu'elles vivent, mais *la progression* et *la recrudescence* ne peuvent plus être conscientes de quoi que ce soit. Ici le v. *connaître* est totalement désémantisé, comme le confirme la possibilité de lui substituer « être » (*la meilleure, en recrudescence*).

Dans cette conception, la prédication verbale est dotée d'un sens particulier en raison de la composition-sélection entre deux éventails de sens véhiculés respectivement par le verbe et par la structure argumentale (abrégé StAr), car les sens véhiculés par les StAr ont un degré de précision extrêmement variable. À un extrême, [N_{<∞>} V N_{<γ>}] véhicule prototypiquement le sens d'une interaction entre un agent et un patient, mais en français, cette interaction peut être minimale (ex. *Jean connaît Marie*; *Le comité comprend dix membres*); à l'autre extrême, François & Sénéchal (2009) ont montré que la StAr [N_{<∞>} V N_{<γ>} à SV_{inf.}] véhicule très généralement le sens d'une interaction entre deux individus « x » (l'agent) et « y » (le patient) afin que « y » accomplisse une action exprimée par SV_{inf.} (le but). Cette charge de sens permet de comprendre comment, par exemple, le v. *appeler* s'associe avec cette StAr pour exprimer un appel combiné à un but (*qn_{<∞>} appelle qn_{<γ>} à le secourir / à son secours*) et comment le v. *porter* devient synonyme d'*inciter* en (42) dérivant de (41):

41. N_{<∞>} porte N_{<γ>} à N_{<∞>}: Je porte le linge au pressing.

42. Cette information me porte à le soupçonner.

L'agent de (41) est devenu un simple causateur (*cette information*) en (42) et la destination spatiale est devenue un but (*à le soupçonner*). Il s'est produit entre (41) et (42) d'une part un double changement de rôle sémantique (dégradation de l'agent en causateur et de la destination spatiale en but) et un changement morphosyntaxique (dégradation du N référant au lieu de destination en un infinitif référant au but).

En tout état de cause, c'est toujours le contexte et plus particulièrement la StAr qui explicite le sens d'un verbe polysémique, mais deux options sont en concurrence, celle des grammaires de « projection » et celle des grammaires de « construction » (Croft & Cruse 2004; François 2008). Dans la première conception, le verbe sélectionne une StAr avec laquelle il véhicule un sens (ex. *tenir* est synonyme d'*aimer* dans *Paul tient à sa mère* et il est synonyme de *ressembler* dans *Paul tient de*

sa mère). Dans cette option, on n'attache pas de valeur sémantique propre aux deux prépositions *à* et *de*, mais seulement une valeur distinctive (*tenir à* diffère sémantiquement de *tenir de* ou *demander à* SV_{inf.} diffère sémantiquement de *demander (à qn) de* SV_{inf.}). Dans la seconde option, on suppose que les usagers de la langue attachent une signification particulière à certaines StAr et que celles-ci se combinent avec celle du verbe.

6. La syntaxe des emplois désémantisés du v. *connaître* dans la presse contemporaine

Nous avons vu plus haut que les rédacteurs du *Figaro* ont pratiqué le forçage de la structure argumentale [N_{<x>} connaît N_{<y>}] avec un « x » dénué de tout statut expérientiel (ex. *En revanche, la vente d'appartements neufs en copropriété de 250 000 à 400 000 euros connaît un boom sans précédent* [LF, 2002]), mais ils l'ont peu étendu à la structure [N_{<x>} connaît N_{<y>} de N_{<z>}] dans laquelle « z » est une partie ou une propriété de « x » (43) avec six attestations seulement de cette dernière structure argumentale sur 117¹⁹ attestations d'emplois du verbe comme SPN, soit 5,1 % (Figure 3).

43. La tour Eiffel connaît une augmentation constante du nombre de ses visiteurs, qui a atteint 6,5 millions en 2001. (LF, 2002)
 ↔ Le nombre des visiteurs de la tour Eiffel connaît une augmentation constante [...].

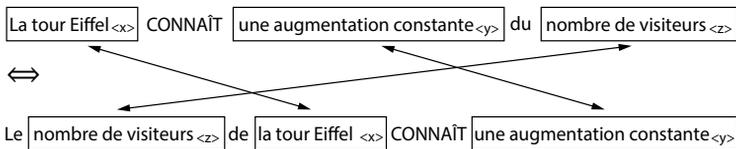


Figure 3. Exemple 43 et son analyse

L'étude d'emplois du v. *connaître* comme SPN dans ce corpus révèle un profil différent. En effet, nous avons remarqué que *connaître* sert de verbe support d'un prédicat nominal exprimant une évolution positive, négative ou le début d'un changement positif ou négatif.

19. Nous avons pris en compte uniquement la forme au présent de la troisième personne du singulier.

Pour ce qui est de l'évolution positive, elle compte le plus d'occurrences, 66 sur 117, soit 56,410 %, un peu plus que la moitié. Nous citons à titre d'exemples les prédicats nominaux les plus employés tels : *connaît une croissance*, *connaît une augmentation*, *connaît un succès*. Nous dénombrons 6 attestations pour *croissance* et *succès*, et 4 pour *augmentation*, attestations du type [N_{<>} connaît une croissance / une augmentation / un succès Adj.]. L'adjectif peut être seul ou accompagné soit des adverbes *très*, *toujours*, soit des adjectifs *fort(e)*, *grand(e)*. Nous comptons 19 attestations sur le total des occurrences (117), soit 16,2 %, où le prédicat nominal est nuancé par adverbes et adjectifs :

44. Notre société de conseil en innovations et technologies *connaît une croissance toujours importante* [...]. (LF, 2002)
45. Plus grave, souligne le livre blanc, l'internement psychiatrique à Paris *connaît une augmentation très importante* [...]. (LF, 2002)
46. Mais l'exercice *connaît un très grand succès* [...]. (LF, 2002)

Quant à l'évolution négative, nous comptons 39 attestations sur 117, soit 33,3 %, à peu près le tiers. Le prédicat nominal qui revient le plus est celui de *connaît une crise* (7 occurrences) dont la structure syntaxique dominante (4 sur 7) est [*la crise que connaît* N_{<>}]. Le nom prédicatif *crise* est le plus souvent (5 sur 7) accompagné d'expansion. L'expansion qui revient le plus est l'adjectif *grave* (3 fois).

47. Le départ de Jean-Pierre Dintilhac est également un symptôme de *la crise que connaît* le parquet financier. (LF, 2002)
48. Et, dans les télécommunications, Alcatel paie son tribut à *la crise sans précédent que connaît* le secteur. (LF, 2002)
49. *La très grave crise que connaît* l'Argentine est bien sûr politique et sociale. (LF, 2002)
50. La France *connaît une grave crise* sécuritaire, elle est au bord de la rupture. (LF, 2002)
51. En octroyant ce prêt, la BID a rompu l'isolement financier de l'Argentine qui *connaît une grave crise* sécuritaire. (LF, 2002)
52. *La crise que connaît* la télévision payante en Espagne, en Allemagne, au Royaume-Uni et, bien sûr, en Italie, n'implique pas d'autres choix. (LF, 2002)
53. et le second *connaît une profonde crise* de croissance dans son principal métier, l'électronique. (LF, 2002)

Même si ces pourcentages sont peu significatifs, la presse contemporaine a à l'évidence une préférence beaucoup plus marquée pour cette structure argumentale. Enfin, *connaître* sert de verbe support d'un prédicat nominal exprimant le début d'un changement positif ou négatif. Le nombre d'attestations est de 12, soit 10,2 %, ce qui est très peu au vu des deux autres valeurs sémantiques.

54. Si le sud de la Lorraine *connaît un répit*, ce sont la Meuse et la Moselle qui entrent en crue. (LF, 2002)
55. le métal jaune *connaît un véritable regain* d'intérêt. (LF, 2002)
56. Diffusé à plus de 336 000 exemplaires dans huit départements, le quotidien *connaît un nouveau rubricage* pour attirer un lectorat plus jeune. (LF, 2002)
57. Depuis, le titre Vivendi Environnement *connaît un regain* de faveur en Bourse. (LF, 2002)

Au terme de cette section, nous pouvons considérer que *connaître* et le nom prédicatif qui suit forment une entité sémantique nouvelle, qui est en corrélation avec le choix du référent du sujet, un sujet dont le référent est un expérient distancié. Cette forme est un cas de constructionnalisation qui répond au besoin du rédacteur soucieux de continuité thématique et de cohérence.

7. Conclusion

Au final, le v. *connaître* suit en français actuel un parcours de désémantisation qui a débuté modestement avec l'émergence de ses emplois cognitifs métonymiques selon un processus d'extension de sens très général, probablement universel, et de ses emplois expérientiels (ex. [cognitif] *Je connais sa misère* → [expérientiel] *Elle connaît la misère*), et qui s'est étendu récemment à ses emplois de verbe support de prédication nominale. Ce parcours est jalonné de contraintes syntaxiques, discursives et conceptuelles croissantes, et les rédacteurs des articles examinés et des autres supports éditoriaux rassemblés dans la base Frantext catégorisée tendent à exploiter jusqu'à leurs extrêmes limites les avantages discursifs des constructions à verbe support à alternance subjectale associées à *connaître* désémantisé.

Si une construction dans laquelle le sens de *connaître* n'a « presque » plus rien à voir avec une expérience vécue, peut-être une construction dans laquelle son sens n'a « plus » rien à voir avec cette condition d'emploi initiale sera-t-elle « quand même » comprise et acceptée par les lecteurs. C'est manifestement l'hypothèse que – consciemment

ou non – les rédacteurs cherchent à tester en produisant des énoncés tels que (58) dans *Le Figaro* 2002 :

58. Cette région connaît un fort développement touristique.

↔ Dans cette région, le tourisme se développe fortement.

Ces types d'emplois constituent l'avant-garde des emplois désé-
mantisés, et comme toute avant-garde, ils sont destinés à se dévelop-
per, stagner ou disparaître. Ils représentent l'ouverture d'un espace de
variation dans la famille des constructions relationnelles évoquées dans
notre introduction.

Références bibliographiques

Bases de données

Frantext, laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue fran-
çaise (ATILF), en ligne : <http://www.frantext.fr> (version décembre 2016).

DIWERSY S. (2014), Corpus diachronique de la presse française : base textuelle
créée dans le cadre du projet ANR-DFG PRESTO, Institut des langues
romanes, université de Cologne.

Dictionnaire

Larousse, en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Études

BAT-ZEEV SHYLDKROT H. (1997), « La grammaticalisation des auxiliaires :
le cas de *voir* », *SCOLIA*, 10, p. 205-224.

BEN HAMAD L. (2012), « La grammaticalisation : bilan des études et perspec-
tives de recherche », *Studii de lingvistică*, 2, p. 5-24.

BEN HAMAD L. (2015), « Compte rendu de *Constructionalization and
Constructional Changes*, Oxford University Press, Oxford Studies in
Diachronic and Historical Linguistics », *L'information grammaticale*,
n° 147, p. 66-69.

BEN HAMAD L. (2019), « Qu'est-ce qu'une construction ? Un état de la ques-
tion », en ligne : www.interlingua.fr.

CROFT W., CRUSE D. A. (2004), *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge
University Press.

- FRANÇOIS J. (2000), « Désémantisation verbale et grammaticalisation : (se) voir employé comme outil de redistribution des actants », *Syntaxe & Sémantique*, n° 2, p. 159-175.
- FRANÇOIS J. (2008a), *Cahier du Crisco*, n° 26, *Les grammaires de construction – un bâtiment ouvert aux quatre vents*, en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01845511/document>.
- FRANÇOIS J. (dir.) (2008b), « Arriver, verbe opérateur et événementiel : un exercice d'observation manipulatoire », in *Observations et manipulations en linguistique : entre concurrence et complémentarité*, Louvain, Peeters (Mémoires de la Société de linguistique de Paris; 16), p. 121-140.
- FRANÇOIS J. (2008c), *Cahier du Crisco*, n° 24, *Une approche diachronique quantitative de la polysémie verbale*.
- FRANÇOIS J. (2009), « Perte de prédicativité et auxiliarisation en français. Examen intégratif de deux ressources lexicales », in *Prédicats, prédications et structures prédicatives*, A. Ibrahim (dir.), Paris, Cellule de recherche en linguistique, p. 147-161.
- FRANÇOIS J., SÉNÉCHAL M. (2009), « Le sémantisme propre des cadres prédictifs et la polysémie des verbes de production de parole », *Faits de langues*, n° 32, actes du colloque *La prédication*, Université d'Aix, 2004, p. 325-335.
- FRIED M. (2013), « Principles of Constructional Change », in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, G. Trousdale, T. Hoffmann (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 419-437.
- GMIR-EZZINE R. (2007), « L'actant circonstanciel sujet », *Cahier du Crisco*, n° 23, *Morphosyntaxe et sémantique du verbe. Relations actancielles, voix, aspect et statut grammatical en français et en arabe*, actes du colloque organisé à Tunis le 3 novembre 2006, J. François, A. Brahim (dir.), p. 50-59, en ligne : <https://fdocuments.fr/document/cahiers-crisco-23.html>.
- GMIR-EZZINE R. (2009), « Existe-t-il une voix circonstancielle en français ? », in *Les voix des Français*, vol. 2, *En parlant, en écrivant*, M. Abecassis, G. Ledegen (dir.), Francfort-sur-le-Main, P. Lang, p. 309-318.
- GMIR-EZZINE R. (2014a), *La diathèse circonstancielle en français au moyen du verbe VOIR : étude syntaxique, sémantique et pragmatique*, thèse de sciences du langage, M. Charolles (dir.), université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 328 p.
- GMIR-EZZINE R. (2014b), « Une nouvelle diathèse en français », *Cahiers AFLS*, vol. 19, actes du colloque de Cambridge, en ligne : [http://afls.net/cahiers/19.2/3-CahiersAFLS19\(2\)-Gmir-Ezzine.pdf](http://afls.net/cahiers/19.2/3-CahiersAFLS19(2)-Gmir-Ezzine.pdf).

- GMIR-EZZINE R. (2017a), « La cohérence discursive : trois positions et un changement de fonction grammaticale du circonstant », in *Langue française mise en relief. Aspects grammaticaux et discursifs*, M. Bilger, L. Buscail, F. Mignon (dir.), Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 121-130.
- GMIR-EZZINE R. (2017b), « Diathèse passive et diathèse circonstancielle en français : structures au moyen de (*se*) voir apparentées au passif », *éla*, n° 187, *Sur le passif en français et dans d'autres langues*, p. 353-364.
- GMIR-EZZINE R. (2018), « Comment le verbe *voir* s'est engagé sur la voie de la désémantisation », 6^e Congrès mondial de linguistique française, vol. 46, en ligne : https://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/abs/2018/07/shsconf_cmlf2018_14009/shsconf_cmlf2018_14009.html.
- KOCH P. (2012), « Changement lexical et constructionnalisation dans le domaine du verbe », *SHS Web of Conferences*, n° 1, 3^e congrès mondial de linguistique française, p. 43-80, en ligne : 10.1051/shsconf/20120100341.
- LE BELLEC C. (2009), *La diathèse verbale dans trois langues romanes : vers une description dans le cadre de la grammaire fonctionnelle discursive*, thèse de sciences du langage, F. Cornish (dir.), université de Toulouse-le-Mirail, 303 p.
- LEGALLOIS D. (2016), « La notion de construction », in *Encyclopédie grammaticale du français*, en ligne : encyclogram.fr.
- TESNIÈRE L. (1969), *Éléments de syntaxe structurale*, 2^e éd, Paris, Klincksieck.
- TRAUGOTT E., TROUSDALE G. (2013), *Constructionalization and Constructional Changes*, Oxford – New York, Oxford University Press.

**LA DIMENSION PSYCHOLOGIQUE
DÉVELOPPEMENTALE**

Les grammaires de constructions et l'approche psycho- et neurolinguistique

Jacques FRANÇOIS

Université de Caen Normandie

1. Introduction

À partir du milieu des années 1980, la dimension psycholinguistique de la linguistique « basée sur l'usage » a suscité un intérêt croissant avec les travaux de Dan Slobin (1985) et d'Elisabeth Bates & Brian MacWhinney (1989) sur les facteurs variables qui conditionnent l'acquisition progressive des structures grammaticales selon les types de langues, et de Michael Tomasello sur l'acquisition des constructions associées aux verbes « généralistes » et à leur extension aux verbes apparentés (1992)¹. Dans cette mouvance, les grammaires de constructions, et particulièrement la *cognitive construction grammar* développée par Adele Goldberg (1995), se sont révélées un cadre favorable à des expérimentations sur l'acquisition entremêlée du lexique et de la grammaire de la langue maternelle par les jeunes enfants. La section 2 est consacrée à l'évocation de travaux majeurs sur ces questions². Les sections 3 à 5 aborderont des développements théoriques dérivés qui paraissent prometteurs à un titre ou un autre, d'abord l'inscription corporelle des constructions et son effet sur leur acquisition (Jerome Feldman et Nancy Chang, section 3), ensuite le substrat neurologique de l'usage et de l'acquisition des constructions (Friedemann Pulvermüller *et al.*, section 4), et enfin la simulation informatique de l'acquisition des constructions grammaticales (L. Steels, section 5).

2. Les grammaires de constructions et l'acquisition de la langue maternelle

2.1. Une théorie de l'acquisition de la langue maternelle basée sur l'usage

Elisabeth Bates s'est rendue célèbre notamment pour son étude (Bates & MacWhinney 1989) de l'acquisition du langage selon des cheminements

-
1. On trouvera un examen plus développé de l'approche psycholinguistique de Tomasello (1992 et 2003) dans François (2016), article consacré plus spécialement à l'acquisition des structures argumentales.
 2. Faute de place, j'ai dû faire abstraction de travaux menés en France dans le même esprit. Je me contente de renvoyer à Parisse & Morgenstern (2012) sur le développement du système temporel chez des enfants âgés de 18 à 36 mois.

différents en fonction des indices (morphologiques, linéaires, prosodiques, sémantiques, etc.) sur lesquels s'arrête l'attention des enfants dans le discours des locuteurs adultes de leur entourage. À la fin des années 1990, elle s'est engagée dans un plaidoyer pour la « linguistique basée sur l'usage » et contre la thèse, défendue par les grammaires formelles, d'un traitement distinct du lexique et de la grammaire supposés constituer des modules neurocognitifs séparés. À cette fin, Bates & Goodman (1997) ont rassemblé des observations provenant d'études de populations diverses :

- s'agissant d'enfants normaux, elles constatent que la taille de leur vocabulaire affecte directement leurs capacités grammaticales ;
- concernant des sujets cérébrolésés, elles observent que leurs défaillances grammaticales sont simplement plus lourdes que celles de sujets indemnes dont la perception s'est dégradée ou qui subissent un stress cognitif ;
- et les expériences en temps réel qu'elles ont menées « démontrent des interactions précoces et imbriquées entre les deux types d'information lexicale et grammaticale chez les adultes normaux » (*ibid.* : 507³).

Bates (1998 : 465) réitère son jugement : « il n'y a pas de démonstration convaincante en faveur d'une distinction modulaire dans les mécanismes qui connectent les mots et la grammaire » et elle suit la voie tracée par Tomasello en estimant que la grammaire de constructions est « un cadre linguistique » prometteur pour l'analyse du langage de l'enfant et que c'est une approche « pleinement compatible avec l'état de l'art en psycholinguistique et neurolinguistique » (*ibid.*). Cependant, conscientes de l'amalgame que leur déclaration peut entraîner, Bates & Goodman (1999 : 71) précisent qu'on ne peut en inférer ni l'inexistence de la grammaire, ni l'identité entre structures grammaticales et lexicales. Il s'agit simplement d'un continuum entre des constructions lexicales élémentaires et des constructions complexifiées par accréation. Et elles concluent :

Le cerveau humain est le seul système sur terre capable d'acquérir une langue entièrement grammaticalisée. C'est aussi le seul système capable de composer des musiques, de jouer au hockey sur glace et de gérer des finances internationales. Le cocktail de systèmes qui a évolué pour rendre ces réalisations possibles est encore inconnu, mais une chose est sûre : il n'existe (à l'heure où nous écrivons ces lignes) aucune preuve qui nécessite la présomption d'un organe mental pour

3. Nous traduisons les citations de ce chapitre.

la grammaire. Le traitement de la grammaire dans le cadre émergentiste est pertinent et constitue, à notre avis, la conception la plus cohérente et la plus parcimonieuse actuellement disponible. (*ibid.*: 71-72)

Ce faisant, elles mettent donc sur le même plan la complexité de la grammaire et celle d'activités *a priori* très éloignées, mais impliquant un investissement cognitif du même ordre: la composition musicale, le hockey sur glace ou la finance internationale, dont personne ne soupçonnerait qu'elles sont pilotées par un « organe » mental particulier. D'où leur plaidoyer pour une approche « émergentiste » de l'acquisition de la langue maternelle, dans le prolongement des écrits de Paul Hopper ou Joan Bybee.

2.2. La vision constructionnelle de Michael Tomasello et Holger Diessel, et le tournant psycholinguistique d'Adele Goldberg

2.2.1. Michael Tomasello et l'attention partagée

L'œuvre éditoriale de Tomasello est impressionnante à divers titres, notamment par sa limpidité stylistique, par sa capacité à dégager la convergence épistémologique de recherches d'orientation diverse (Tomasello 1998 et 2003) et par une entreprise théorique qui se décline selon trois dimensions (Figure 1).

<p>PRIMATOLOGIE</p> <p>avec J. Call (1997), <i>Primate Cognition</i> avec A. Seed (2010), « Primate Cognition »</p>	<p>PHYLOGÉNÈSE, DES PRIMATES AUX HOMMES MODERNES</p> <p>(1999), <i>The Cultural Origins of Human Cognition</i> (2008), <i>Origins of Human Communication</i> (2014), <i>A Natural History of Human Thinking</i></p>
<p>ONTOGÉNÈSE HUMAINE</p> <p>(1992), <i>First Verbs</i> (2003), <i>Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition</i></p>	

Figure 1. Les trois dimensions de l'entreprise théorique de Michael Tomasello

En réaction aux thèses d'une part des psychologues d'inspiration formaliste ou biolinguistique comme Steven Pinker (1989), et d'autre part des tenants de la psychologie évolutionnaire comme Robin Dunbar avec sa théorie du commérage (*gossip*) perfectionnant dans l'espèce humaine la pratique de l'épouillage (*grooming*) des grands singes (1998), Tomasello (1999) a développé l'hypothèse dite de « l'intelligence culturelle » (François 2018: 395-403). Les deux dimensions cognitives qui façonnent la niche cognitive à partir de laquelle les jeunes enfants prennent leurs marques sont d'abord la reconnaissance des intentions

d'autrui et ensuite l'interaction sociale avec autrui. Ils tirent parti d'une capacité d'imitation exceptionnelle organisée à trois niveaux : le renforcement de stimulus (*stimulus enhancement*) permettant un apprentissage par émulation (*emulation learning*), le mimétisme (*mimicking*), et l'imitation proprement dite, ce qui met en œuvre deux cycles successifs de perception-conceptualisation-action : l'enfant perçoit, d'une part, un état 1 du monde et, d'autre part, l'action A_1 d'un agent X qui change l'état 1 en état 2. S'il se représente cet état 2 comme préférable à l'état 1, l'enfant cherche à accomplir une action A_2 analogue à A_1 pour produire un résultat analogue. Après avoir accompli A_2 , il compare l'état 2 obtenu par X et l'état 3 obtenu par lui-même. S'il juge sa réalisation moins satisfaisante que celle de son modèle X, il planifie une nouvelle action A_3 destinée à perfectionner l'imitation. Un troisième cycle peut intervenir en cas d'insatisfaction, à moins que l'enfant ne se reconnaisse incapable d'aboutir à un résultat comparable à celui de son modèle.

La propriété propre aux petits humains est l'*attention partagée* qui leur permet de passer rapidement d'une relation « dyadique » (bébé-adulte) autour de 3 mois à une relation « triadique » vers 9 mois (enfant-adulte-objet, retenant l'attention partagée de l'enfant et de l'adulte), et enfin vers 14 mois à une attention non seulement partagée mais aussi « collaborative », caractérisée par la compréhension de la motivation des actes de l'adulte. À cet âge, les jeunes enfants parviennent à distinguer entre les actions accidentelles, qu'ils écartent de leur champ d'attention, et les actions intentionnelles, sur lesquelles ils concentrent leur attention. La supériorité de la cognition sociale des enfants par rapport à celle des primates tient à l'aptitude de ces derniers à intégrer le *partage des intentionnalités* (un niveau élevé de « théorie de l'esprit ») débouchant sur un engagement coopératif⁴.

Plus spécifiquement, Tomasello & Brooks (1999), suivis par Clark (2009 : 172) distinguent quatre stades de composition des constituants de la phrase (Figure 2).

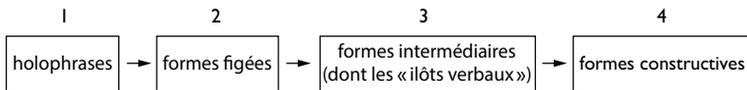


Figure 2. Les quatre stades de composition des constituants de la phrase (selon Tomasello & Brooks 1999 : 164, tableau 7.1, et Clark 2009)

4. Voir Tomasello 2008, chap. VII « From Ape Gestures to Human Language ».

Au stade 3, l'enfant teste typiquement la combinaison de constituants élémentaires (des lexies simples ou complexes) de haute fréquence à valeur de prototype et assumant des fonctions complémentaires (verbe ↔ argument, nom ↔ adjectif) avant d'étendre, au stade 4, les combinaisons préalablement testées à de nouveaux constituants plus spécifiques (par exemple *joujou cassé* → *joujou perdu* ou → *poupée cassée*).

2.2.2. Holger Diessel et l'élaboration des constructions complexes

Diessel, ancien collaborateur de Tomasello⁵, définit sa conception d'une construction grammaticale comme « un système dynamique d'unités forme-fonction conventionnalisées [...] que les enfants acquièrent sur la base de mécanismes d'apprentissage généralistes [*general-domain*] tels que l'analogie, le renforcement et l'automatisation » (2013 : 348). De ce fait, il se représente les catégories syntaxiques comme « des entités fluides qui émergent du traitement de vastes quantités de matériau linguistique »⁶. Il ne voit pas de raison de supposer que les enfants acquièrent la grammaire sur la base d'un « organe » inné, car il suffit d'admettre que « les constructions individuelles et l'organisation particulière du réseau sont des phénomènes émergents que les enfants acquièrent pièce par pièce de manière ascendante sur la base de mécanismes généraux d'apprentissage qui sont également pertinents pour l'acquisition de connaissances dans d'autres domaines cognitifs » (*ibid.* : 351).

Dans sa thèse, il résumait ainsi sa vision – en accord avec Tomasello & Brooks (1999) et Clark (2009) – de l'acquisition graduelle de la langue maternelle, des holophrases aux schèmes grammaticaux :

Les premiers énoncés d'un mot et les holophrases des enfants sont acquis par apprentissage par cœur : les enfants reconnaissent une

-
5. Voir Diessel & Tomasello (2001) sur l'acquisition des complétives en anglais, qui soutiennent la thèse, mise en doute par Givón (2009, chap. VII), que l'enfant perçoit un tout qu'il devient progressivement apte à décomposer, et Diessel & Tomasello (2005) sur l'acquisition des propositions relatives, article dans lequel les auteurs proposent « une analyse multifactorielle dans laquelle le processus d'acquisition est déterminé en premier lieu par la similarité entre les divers types de propositions relatives et leur relation à des phrases simples » (*ibid.* : 882), ce qui va à l'encontre de la théorie générativiste selon laquelle le facteur déterminant est la distance variable entre le lieu d'insertion de la relative (*gap*) et la proposition à insérer (*filler*).
 6. Voir Diessel 2013 : 361 : « Dans cette approche, la grammaire est considérée comme un système dynamique d'unités conventionnalisées associant forme et fonction (c'est-à-dire des constructions) que les enfants acquièrent sur la base de mécanismes d'apprentissage de caractère général tels que l'analogie, l'enracinement et l'automatisation. »

chaîne de sons vocaux comme une instance d'un type particulier (les énoncés) sur la base de sa substance phonétique, qui peut être considérée comme un attribut d'un objet de la construction. En d'autres termes, l'acquisition d'énoncés d'un mot et d'holophrases implique la capacité des enfants à reconnaître des ressemblances entre objets (c'est-à-dire des ressemblances phonétiques). Au fur et à mesure que les enfants grandissent, leurs premiers énoncés d'un mot et leurs holophrases sont progressivement étendus à des énoncés de plusieurs mots qui tournent autour de termes spécifiques. (Diessel 2004 : § 8.2)

L'émergence de constructions lexicales spécifiques (les « îlots verbaux » de Tomasello) implique la reconnaissance de deux sortes de ressemblances⁷ : a) celle portant sur l'objet, qui favorise la reconnaissance de la partie constante ; et b) celle portant sur la structure, qui favorise celle de la relation entre la partie constante et la place libre (*slot*) qui lui est associée. L'acquisition d'un nombre croissant de constructions lexicales spécifiques permet à l'enfant de pratiquer des généralisations, lesquelles donnent lieu à des schèmes grammaticaux définis par des propriétés structurales ou relationnelles dénuées de toute particularité lexicale.

Selon Diessel (2013 : 350), le système grammatical est organisé de la même manière que le lexique mental ou que des concepts non linguistiques en mémoire : les usagers de la langue « associent des mots et des morphèmes sur la base du recouvrement ou du contraste de traits, ce qui a incité les psychologues à caractériser le lexique mental comme un réseau de symboles. Par analogie avec le lexique mental, la grammaire est concevable comme un réseau de signes linguistiques complexes associés les uns aux autres par divers types de liens ». À l'origine des premières constructions multilexicales, l'auteur repère deux stratégies complémentaires : a) la combinaison de deux mots préalablement employés isolément (scénario compositionnel) ; et b) la décomposition d'expressions multilexicales figées.

Reprenant la thèse classique de la primauté d'expressions binaires composées d'un terme relationnel et d'un argument variable (*open slot*) que Michael Braine avait proposée en 1963, il élabore une liste d'erreurs typiques de Naomi (*ibid.* : 354) :

7. Diessel (2009 : 251) revient sur la complémentarité entre la fréquence et la ressemblance dans le développement des propositions relatives à pronom sujet ou objet, qualifiées de « phénomènes grammaticaux plus complexes et intriqués ». D'un côté, une fréquence d'occurrence élevée détermine le niveau du renforcement, de l'autre, la ressemblance structurale facilite l'émergence de schémas, c'est-à-dire de patterns grammaticaux d'ordre général.

<i>Why he can do</i> ⁸ ?	erreur de non-inversion
<i>What can he can do</i> ?	erreur de double marquage
<i>What does he likes</i> ?	erreur d'accord
<i>Where does her go</i> ?	erreur de cas
<i>Does he going to the shops</i> ?	confusion entre deux auxiliaires

L'association de verbes à des constructions variées constitue un jalon dans le développement de constructions verbe-argument plus schématiques, c'est-à-dire impliquant moins de lexies spécifiques, ce qui accroît considérablement l'aptitude de l'enfant à employer des patterns syntaxiques de manière productive (*ibid.* : 357). À titre d'illustration, le Tableau 1 (bâti à partir des données de Diessel, *ibid.* : 353-354) illustre quatre degrés d'élaboration des énoncés interrogatifs.

Tableau 1. Quatre degrés d'élaboration des énoncés interrogatifs de Naomi

1. énoncé sans sujet	2. avec variation sur le sujet	3. avec variation sur le sujet et sur le prédicat	4. avec apparition de l'article défini et de l'auxiliaire
<i>What doing?</i> (+f; 1 an / 11 mois)	<i>Whats Mommy doing?</i> (+f; 1a/11m) <i>Whats donkey doing?</i> (4f; 2a) <i>Whats Nomi doing?</i> (2f; 2a) <i>Whats toy doing?</i> (2a)	<i>Whats Mommy holding?</i> (2a) <i>Whats Georgie saying?</i> (2a/1m)	<i>What is the boy making?</i> (2a/11m) <i>What is Andy doing?</i> (2a/11m)

Le Tableau 2 (bâti à partir des données de Diessel 2013 : 358) illustre deux classes de constructions intransitives que l'apprenti locuteur a converties par surgénéralisation en transitives et en passives, et trois classes de constructions transitives converties en intransitives, résultatives et ditransitives.

Cependant, je considère que la notion de surgénéralisation devrait être envisagée dans l'esprit de la *Grammaire des fautes* d'Henri Frei (1929-2011), car les apprentis locuteurs ont une capacité créatrice qui balaie les régularités conventionnelles pour produire des constructions

8. Naomi est une enfant dont les performances sont accessibles dans la base de données développementales CHILDES, celles-ci sont exploitées par H. Diessel et par N. Chang (2007 : § 4).

Tableau 2. Surgénéralisations de constructions préalablement acquises

Exemples ↙ ↘	
à partir de constructions intransitives	à partir de constructions transitives
→ TRANSITIVES <i>Kendall fall that toy</i> (2a/3m) <i>Who deaded my kitty cat?</i> (2a/6m) <i>Don't giggle me</i> (3a)	→ INTRANSITIVES <i>The flower cuts</i> (= "the flower can be cut"; 2a/8m) <i>Bert knocked down</i> (= "Bert got knocked down"; 3a) <i>They don't seem to see</i> (= "They cannot be seen"; 3a/8m)
→ PASSIVES <i>He get died</i> (3a/8m) <i>I don't like being falled down on</i> (âge indéterminé) <i>I don't want to get waded (on)</i> (âge indéterminé)	→ RÉSULTATIVES <i>I pulled it unstapled</i> (3a/8m) <i>I am patting her wet</i> (4a) <i>Are you washing me blind?</i> (5a/6m)
	→ DITRANSITIVES <i>I'll brush him his hair</i> (2a/3m) <i>I said her no</i> (3a/1m) <i>Button me the rest</i> (3a/4m)

qui deviendront peut-être conventionnelles à l'avenir : si *the flower cuts* n'est pas conventionnel, *the paper cuts well* l'est dans le même sens (« le papier se coupe bien »), et la surgénéralisation n'est rien d'autre qu'une « analogie outrepassée ». Par ailleurs, rien ne semble s'opposer à ce que *to wash sb blind* ou *to button sb sth* se conventionnalisent un jour, si une partie suffisante de la communauté anglophone en vient à se représenter la relation entre laver quelqu'un et ainsi l'aveugler ou boutonner un vêtement et affecter ainsi son porteur, comme plus étroite qu'elle ne le fait actuellement.

Le domaine de spécialité de Diessel est la mise en œuvre de constructions complexes et il observe qu'en prenant de l'âge, les enfants combinent des propositions adverbiales et coordonnées avec la proposition principale associée sémantiquement, en adoptant un contour prosodique unique et en disposant fréquemment les propositions adverbiales avant la principale, « ce qui présuppose l'aptitude à anticiper le lien entre les deux propositions avant de produire la principale » (Diessel 2013 : 364). Les deux propositions finissent ainsi par fusionner en un segment « bipropositionnel » intégré. Plus généralement, l'auteur conclut qu'après une phase de formules à remplissage lexical unique, les enfants en viennent à décomposer ces structures figées pour élaborer des unités

plus complexes et schématiques à partir de leurs constituants. « Le développement est guidé par des mécanismes généralistes tels que l'analogie et la catégorisation qui ne se limitent pas à l'acquisition du langage. Ce que les enfants apprennent réellement, c'est un réseau de constructions qui se dégage directement de leur expérience linguistique » (*ibid.*).

Il est probable que les résultats de Tomasello et Diessel sur l'acquisition des constructions élémentaires et complexes ont contribué au « tournant psycholinguistique » d'Adele Goldberg entre ses deux ouvrages majeurs, *Constructions* (1995) et *Constructions at Work* (2006).

2.2.3. Adele Goldberg et l'apprentissage des constructions par généralisation

En 2004, Adele Goldberg et ses collaborateurs Devin Casenhiser et Nitya Sethuraman ont publié dans la revue *Cognitive Linguistics* un article fondateur sur l'apprentissage des généralisations sur les structures argumentales.

Le premier pas est l'identification des « verbes généralistes » (*general-purpose verbs*) sur la base de leur haute fréquence dans l'« *input* », c'est-à-dire le discours ambiant. Dans cet *input*, « *go* et *put* sont plus fréquents parce qu'ils s'appliquent à un éventail plus large d'arguments et sont donc pertinents dans un éventail plus large de contextes » (Goldberg *et al.* 2004 : 298). Pour faire partie des productions précoces des apprentis locuteurs, les sens des verbes doivent être accessibles et, par ailleurs, très fréquents dans le discours ambiant. Les quatre premiers verbes reproduits sont habituellement *go*, *put*, *give* et *make* et un sens constructionnel primaire leur est attaché (Tableau 3)⁹.

Tableau 3. Les verbes généralistes et les sens constructionnels auxquels ils correspondent (traduit de Goldberg *et al.* 2004 : 299)

verbe	sens constructionnel	construction
<i>go</i>	x déplace y	mouvement intransitif
<i>put</i>	x fait en sorte que y déplace z	mouvement causé
<i>give</i>	x fait en sorte que y reçoit z	ditransitif
<i>make</i>	x fait en sorte que y devient z	résultatif

Goldberg *et al.* s'associent au constat de Clark (2003) selon lequel certains verbes appris précocement peuvent servir de gabarit (*template*)

9. Les auteurs observent en outre que les équivalents de ces quatre verbes sont parmi les verbes premiers et les plus fréquents dans de nombreuses langues (Goldberg *et al.* 2004 : 298).

pour une acquisition future sur la base de leurs traits sémantiques que les enfants se révèlent capables de distinguer finement. Ils en concluent que « c'est la haute fréquence de verbes particuliers dans des constructions particulières qui permet aux enfants de noter une corrélation entre le sens d'un verbe particulier dans un pattern constructionnel et le pattern lui-même, donnant lieu à une association entre le sens et la forme » (Goldberg *et al.* 2004 : 299), par exemple l'alternance entre la construction en N_0 *giving* N_1 *to* N_2 et la construction ditransitive N_0 *giving* N_1 N_2 est clairement associée à la transmission d'un objet, et la construction N_0 *putting* N_1 *in/on* N_2 au déplacement d'un objet vers un lieu.

Pour tester expérimentalement l'autonomie et la greffe entre le sens primaire du verbe et le sens véhiculé par la construction, les auteurs ont élaboré une procédure sophistiquée impliquant trois groupes de sujets dont la tâche est de mettre en relation a) une proposition composée d'une structure argumentale et d'un verbe forgé (un logatome) et b) la représentation visuelle d'une scène. Le premier groupe n'est soumis à aucun entraînement (c'est la « condition de contrôle »), le deuxième et le troisième visionnent un film destiné à faire comprendre le sens de chaque construction. Le deuxième groupe doit établir les relations évoquées plus haut entre cinq combinaisons {verbe forgé, structure argumentale}, chaque verbe figurant à une fréquence relativement similaire (4-4-4-2-2) tandis que le troisième groupe accomplit la même tâche avec comme condition distinctive la haute fréquence de l'un des verbes forgés (8-2-2-2-2).

Comme prévu, les sujets qui n'ont pas été préalablement entraînés par le film d'animation n'ont pas fait mieux que le hasard en sélectionnant la scène correcte (*ibid.* : 301). La condition équilibrée (chaque verbe forgé bénéficie d'une fréquence similaire) a montré une amélioration significative par rapport à la condition de contrôle, ce qui permet de conclure que les sujets concernés « avaient appris quelque chose sur le sémantisme de la construction à partir du film d'entraînement ». Et dans le troisième groupe, le verbe forgé de haute fréquence a été mis en relation avec la scène correcte de manière supérieure aux quatre autres, avec une différence statistiquement significative. Les auteurs en concluent :

Ainsi, avec moins de trois minutes d'entraînement, les sujets ont démontré l'aptitude à acquérir un sens constructionnel : ils ont pu étendre la sémantique de la construction à des verbes qu'ils n'avaient pas rencontrés préalablement et à de nouvelles situations dans cette tâche de compréhension à choix forcé. De plus, les résultats

démontrent que la fréquence élevée d'un seul exemplaire général facilite effectivement l'acquisition du sens constructionnel¹⁰. (*ibid.* : 302)

Le verbe généraliste (de haute fréquence dans le discours ambiant) acquis en premier fournit un « repère fixe » à partir duquel les apprentis locuteurs se représentent le type de scène typiquement associé à ce verbe. Cependant, « la corrélation entre la forme et le sens peut s'apprendre en notant leur association à travers plusieurs verbes présentant chacun une fréquence relativement basse » (*ibid.* : 304), c'est ce que démontre la performance non négligeable des sujets du deuxième groupe mis en présence de cinq verbes forgés de fréquence comparable, c'est-à-dire sans que l'un d'entre eux puisse se profiler comme un « exemplaire », autrement dit un catalyseur de l'association {verbe forgé, structure argumentale}. Toutefois, la performance supérieure des sujets du troisième groupe démontre que « la dominance d'un seul verbe dans la construction facilite l'association du sens du verbe dans la construction avec la construction elle-même, permettant aux apprenants de bénéficier d'un repère fixe sur le sens de la construction [...] de cette manière, des constructions grammaticales peuvent émerger au cours du développement comme des généralisations sur des items lexicaux dans les patterns particuliers » (*ibid.* : 308)¹¹.

3. Comment l'équipe de Jerome Feldman se représente l'inscription corporelle des constructions et leur acquisition

Au début des années 2000, Jerome Feldman a créé à l'université de Berkeley un groupe de recherche sur la grammaire de constructions incarnée (*embodied construction grammar*) dans le cadre plus général d'une « théorie neuronale du langage » destinée à être implémentée. L'objectif affiché dans son ouvrage de synthèse est de « fournir une notation formelle pour la linguistique cognitive » (Feldman 2006 : 297), plus précisément pour la grammaire de constructions cognitive élaborée

10. Cette expérimentation permet de vérifier une expérience quotidienne. Si je lis dans un document administratif « Nous vous prions de renseigner le formulaire avec vos nom, adresse et date de naissance » (usage proscrit par l'Académie française, en ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9R1764>), je suis en présence d'un emploi troublant du verbe *renseigner*, son objet direct n'étant pas un humain. C'est la structure argumentale $N_{0<hum>} V N_{1<document>} avec N_{2<information personnelle>}$ qui permet d'assimiler cet emploi nouveau à celui de *remplir* ou *compléter*.

11. Goldberg a tiré profit de cette expérience psycholinguistique dans *Constructions at Work* (2006), résumé dans Goldberg 2008a (99-107, section « Learning Generalizations ») et 2008b (204-206, section 2 « Learning Constructions »).

notamment par Langacker (2008), Lakoff (1987) et Goldberg (2006), et en tenant compte des entreprises apparentées de Talmy (2000) sur la cognition spatiale et la dynamique des forces, et de Fauconnier & Turner (2003) sur les espaces mentaux et leur fusion. Il précise qu'il recourt à la notion de schéma dans l'esprit de Langacker (2008) et de Lakoff (1987), à celles d'espace mental et de fusion conceptuelle dans celui de Fauconnier & Turner, à celle de construction unifiée dans l'esprit de Goldberg et à celle de métaphore généralisée dans celui de Lakoff & Johnson (1980 et 1999).

Du point de vue de l'acquisition, c'est sa collaboratrice Nancy Chang qui a ouvert la voie en 2008 avec sa thèse, *Constructing Grammar. A Computational Model of the Acquisition of Early Constructions*, dans laquelle elle combine la théorie neuronale du langage de Feldman et celle de l'acquisition de la langue maternelle par Tomasello. Feldman (2006 : 313, nous traduisons) résume ainsi la démarche de Chang :

Le système [computationnel] de Chang teste sa théorie de l'acquisition du langage en simulant le comportement des enfants. Si le programme a la même performance que l'enfant, il est raisonnable de croire que la théorie sous-jacente est au moins plausible [...] La théorie de Chang postule un auto-amorçage [*bootstrapping*] continu, l'enfant employant les constructions qu'elle connaît déjà en cherchant à comprendre ce qui est dit, toujours en contexte.

Ce *bootstrapping* est bien illustré par la Figure 3 empruntée à Feldman.

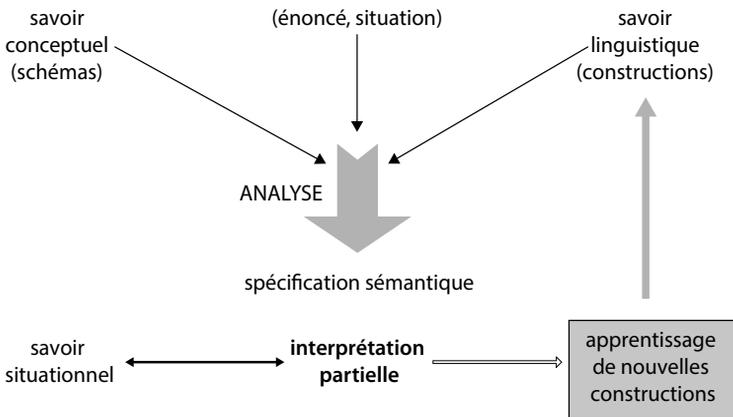


Figure 3. L'apprentissage cyclique de nouvelles constructions
(selon Feldman 2006 : 313, figure 25.2)

L'enfant analyse l'énoncé entendu à partir de son savoir conceptuel constitué de schémas et de son savoir linguistique constitué de constructions. Le résultat de cette analyse est une spécification sémantique, c'est-à-dire une représentation du contenu de l'énoncé, ce qui donne lieu à une interprétation partielle, laquelle est mise en relation avec son savoir situationnel (qui s'adresse à qui dans quel contexte?) et réapprovisionne le savoir linguistique dans une boucle de rétroaction. Dans une conférence en Allemagne (Chang 2007), l'auteure émet l'hypothèse qu'à un stade précoce de confrontation au discours de ses parents, Naomi ne saisit qu'un segment par-ci, par-là (comme cela nous arrive quand nous apprenons une langue étrangère), par exemple dans des énoncés mettant en contexte le verbe *throw* (Tableau 4).

Tableau 4. Segments probablement repérés par Naomi dans le discours de ses parents à un stade précoce (Chang 2007 : 36)

<i>What we say to kids...</i>	<i>What they hear...</i>
<i>What do you throw it into?</i>	blah blah YOU THROW blah?
<i>They're throwing this in here.</i>	blah THROW blah blah HERE.
<i>Do you throw the frisbee?</i>	blah YOU THROW blah blah?
<i>They're throwing a ball.</i>	blah THROW blah blah BALL.
<i>Don't throw it Nomi.</i>	DON'T THROW blah NOMI.

Et l'auteure montre comment Naomi passe progressivement d'énoncés à un mot à des énoncés complexes. À 1 an et 11 mois, elle répond à trois occasions à la question de son père: *Nomi are you climbing up the books?* par *up / climbing / books*, attestant qu'elle a repéré trois constituants significatifs de la question. À 2 ans et 18 jours, elle répond à la question de sa mère *What are you doing?* par *I climbing up*, attestant qu'elle se représente la situation en combinant la référence à elle-même, la prédication d'un type de mouvement (pas nécessairement vertical, mais impliquant les quatre membres) et l'orientation de ce mouvement vers le haut. Enfin à 4 ans et 9 mois, Naomi s'engage dans une véritable narration en commentaire d'une image:

Père: <i>What's the boy doing to the dog?</i>	Noami 1: <i>squeezing his neck</i>
	Noami 2: <i>and the dog climbed up the tree</i>
	Noami 3: <i>now they're both safe</i>
	Noami 4: <i>but he can climb trees</i>

En dehors de l'usage correct des pronoms personnels *he, they*, du déterminant possessif *his* et des connecteurs discursifs *and, now* et *but* qui organisent la narration, on constate que le verbe *climb*, qui n'était précédemment employé que sous la forme participiale *climbing*, figure désormais au passé (*climbed up*) et à l'infinitif introduit par un verbe de modalité et régissant un objet locatif (*can climb trees*). De nombreux traits de la parole adulte se sont donc mis en place durant cette dernière phase de consolidation.

Entre-temps, durant la période comprise entre 18 et 24 mois, Naomi a acquis l'aptitude à combiner deux entités formant l'esquisse fragmentaire d'une proposition (Tableau 5).

Tableau 5. L'acquisition par Naomi de combinaisons prédicat-argument (Chang 2007 : 5)

	combinaison	exemple
1	agent-objet	<i>daddy cookie / girl ball</i>
2	agent-action	<i>daddy eat / mommy throw</i>
3	action-objet	<i>eat cookie / throw hat</i>
4	entité-attribut	<i>daddy cookie</i>
5	entité-locatif	<i>doggie bed</i>

Elle n'est pas encore capable – contrairement aux exemples ci-dessus datés de 4 ans et 18 jours – de combiner un prédicat avec deux arguments, mais elle possède déjà les combinaisons (2) Agent-Action et (3) Action-Objet. Si l'on suppose que Naomi a simultanément porté son regard ou pointé le doigt sur le gâteau ou le chapeau en (2) et sur papa ou maman en (3), on voit qu'au niveau sémiotique, elle dispose en fait déjà de la structure propositionnelle sujet-verbe-objet (Tableau 6).

Tableau 6. Expression orale et faciale-gestuelle d'une proposition sujet-verbe-objet

	agent	action	objet		agent	action	objet
2a	<i>daddy</i>	<i>eat</i>	[pointé]	2b	<i>mommy</i>	<i>throw</i>	[pointé]
3a	[pointé]	<i>eat</i>	<i>cookie</i>	3b	[pointé]	<i>throw</i>	<i>ball</i>
	↓	↓	↓		↓	↓	↓
prop.	<i>daddy</i>	<i>eat</i>	<i>cookie</i>	prop.	<i>mommy</i>	<i>throw</i>	<i>ball</i>

La Figure 4 schématise la manière dont Naomi comprend vraisemblablement l'énoncé impératif *Throw the ball / the block!*. Le schéma présente trois composantes, à gauche l'énoncé entendu par Naomi, à droite le contexte d'énonciation, et au centre les représentations

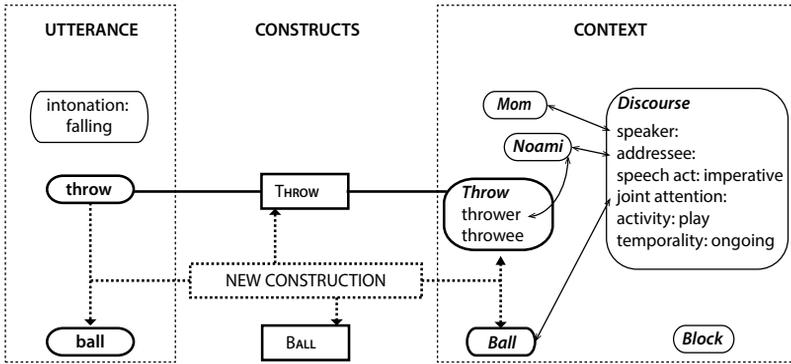


Figure 4. L'articulation entre l'énoncé, les composants de la construction et le contexte dans le traitement de *Throw* {*the ball / the block*} par un appreni locuteur (empruntée à Chang 2008 : 140, figure 6.4¹²)

constructives (*constructs*), c'est-à-dire l'émergence, dans l'esprit de Naomi, de la relation entre l'énoncé et le contexte. L'énoncé (limité aux unités lexicales) se compose de la lexie d'action *throw* et de la lexie de chose *ball*. Il est en outre caractérisé par une intonation descendante. Le contexte se compose d'un ensemble de champs et de valeurs : tout d'abord, l'action de lancer implique un lanceur, associé à Naomi, et une chose lancée, associée au ballon, ensuite :

- dans le champ du locuteur, la valeur est « maman » ;
- dans le champ de l'allocutaire, c'est Naomi, déjà associée au rôle de lanceur ;
- dans le champ de l'acte de langage, c'est une instruction, qui s'applique donc à Naomi en tant qu'agent du lancer ;
- dans le champ de l'attention partagée, c'est le ballon qui est retenu ;
- dans le champ de l'activité, il s'agit d'un jeu ;
- et dans le champ de la temporalité, il s'agit d'une action à accomplir immédiatement.

12. Nous en traduisons la légende originale : « Hypothèse d'une cartographie relationnelle pour l'énoncé "lance le ballon !" ». Les lignes pleines et épaisses indiquent les structures appariées lors de l'analyse ; les lignes pointillées et épaisses indiquent la nouvelle cartographie hypothétique, entre une relation d'ordre non appariée et l'appariement des syntagmes assumant le même rôle. »

Noami est supposée disposer de deux constructions lexicales :

- celle du verbe *throw* comme une action physique de lancer supposant le contact entre une main et une chose, un élan à prendre, une force et une direction à choisir et un mouvement à accomplir jusqu'à ce que la chose se détache de la main ;
- et celle du substantif *ball* comme une chose sphérique d'un volume et d'un poids tels qu'elle peut être saisie, tenue et lancée ;

et de constructions d'ordre modal et temporel : un segment interprétable comme Action-Objet, entendu avec une intonation décidée, constitue une instruction à Noami d'agir immédiatement.

L'instruction de ses parents *throw the ball!* oblige Noami à créer une nouvelle construction bilexicale associant le lancer (Action) et la chose lancée (Objet), à identifier l'agent du lancer comme elle-même et à comprendre la construction bilexicale Action-Objet comme une instruction à agir immédiatement. Les flèches de la Figure 4 s'entendent ainsi (les trois types de polices sont distinctifs) :

- la flèche allant à gauche des segments entendus **throw** à **ball** établit la relation Action-Objet ;
- celle du centre, bidirectionnelle, établit la relation « *new construction* » entre les concepts **THROW** et **BALL** ;
- et celle de droite, bidirectionnelle, établit la relation entre le rôle de chose lancée (*throwee*) et le référent **Ball**, de même que celle, plus haut, qui établit la relation entre le rôle de lanceur (*thrower*) et le référent **Noami**.

Dans la partie inférieure droite, le référent *block* est en réserve, spécifiant une autre chose susceptible d'être lancée à la place du ballon et, dans ce cas, la compréhension de *Throw the block!* opère selon le modèle de *Throw the ball!* par simple substitution entre les deux référents. Cette modélisation de Chang rend donc bien compte de la combinaison graduelle des constructions lexicales, respectivement temporelle et modale. Et son implémentation permet de prévoir, par un jeu élémentaire de substitutions, une multitude de constructions complexes du type : *Prends le ballon!* ; *Apporte le bloc!* ; *Pose la boîte!* ; etc.

4. La validation neurolinguistique de l'approche « basée sur l'usage » et des grammaires de constructions

Dans le chapitre du *Oxford Handbook of Construction Grammar* (2013) consacré aux « bases neuronales du sens, du lexique, des constructions

et de la grammaire », Friedemann Pulvermüller, Bert Cappelle et Yury Shtyrov entreprennent d'identifier les indices cérébraux du traitement de la phonologie et de la sémantique lexicale. Ils constatent que les phonèmes et morphèmes « sont représentés et traités dans le cerveau par des ensembles neuronaux interactifs distribués répartis à travers un éventail d'aires, y compris les aires du langage, frontale et temporale » (Pulvermüller *et al.* 2013 : 400). Le cerveau classe les mots selon leurs traits sémantiques référentiels et selon les modalités (mouvement, sens acoustique, sens visuel, sens olfactif, etc.) impliquées dans le traitement de cette information.

Pour rendre compte de l'assemblage (*linkage*) des morphèmes, ils font référence à des « assemblées neuronales combinatoires discrètes » (nous traduisons, *discrete combinatorial neuronal assemblies*, DCNA, en anglais¹³) qui se constituent dès que le 1^{er} et le 2^e mot d'une chaîne (par exemple, nom – verbe) sont traités comme une paire. Un autre résultat expérimental ouvre des perspectives sur la structure du lexique mental :

selon le seuil d'activation, ces DCNA ont lié soit tous les noms, soit tous les verbes, ou elles ont fourni un assemblage syntactico-sémantique spécifique entre des noms référant à des entités vivantes et conscientes (enfant, femme, etc.) et des verbes qui, par leur sémantisme inhérent, requièrent de tels sujets (par exemple des verbes de cognition ou de préférence, ex. *croit, déteste*), et entre des noms référents à des entités volantes (*ballon, oiseau...*) et des verbes en rapport avec le vol (*s'élever, atterrir...*). (*ibid.*)

Et ils en concluent que les modèles et les données « semblent converger sur la conclusion qu'un haut niveau de connectivité auto-associative dans le cortex périsylvien gauche¹⁴ pourrait avoir été un pas évolutif crucial en direction du langage humain » (*ibid.* : 406).

À la question cruciale de la plausibilité neuroscientifique des grammaires de constructions, ils répondent finalement que « l'amalgame naturel de la syntaxe et de la sémantique, typique des approches

13. Ces DCNA rappellent la fonction des « groupes neuronaux » de Gerald Edelman (2008 ; voir François 2018 : 372-375). Selon Edelman, la conscience supérieure implique, d'une part, une expérience préalable et, d'autre part, la sélection de « groupes neuronaux » effectuant un amorçage sémantique par l'intermédiaire des aires de traitement du langage. Ainsi, par exemple, la vision du corps d'un animal en mouvement rapide à la robe tachetée évoque le souvenir de visions analogues antérieures dans la conscience primaire. Sur cette base, la conscience supérieure associe cette représentation abstraite au signifiant « guépard ».

14. Aire cérébrale où se situent fréquemment les représentations des mots.

cognitives et constructionnistes de la grammaire, se laisse modéliser avec succès dans un cadre neurobiologique » (Pulvermüller *et al.* 2013 : 411). Cela va de pair avec leurs deux conclusions majeures :

- Il est approprié de traiter le langage humain comme « une extension de traits neurocognitifs différents et plus anciens, tels que l’aptitude générale du cerveau à établir des liens entre des représentations d’objet et d’action et à enregistrer des événements composés de séquences » (*ibid.* : 415).
- Il est tout aussi approprié de traiter la syntaxe et la sémantique comme indissociables et mettant en œuvre différents niveaux de construction de schèmes sémantaxiques, plus ou moins complexes et figés dans leur forme et dans leur contenu¹⁵.

5. Quel rapport entre la peste noire du XIV^e siècle et l’acquisition des constructions grammaticales ?

Je conclurai par ce questionnement insolite qui me vient d’une remarque intrigante, mais malheureusement dénuée de référence, de Luc Steels – spécialiste de robotique et concepteur de « jeux de langage » sophistiqués – dans son ouvrage consacré à la modélisation informatique de l’acquisition, la transmission et l’évolution des langues, *The Talking Heads Experiment* (2015) :

[...] les populations humaines ne sont pas figées pour toujours. De nouveaux enfants sans aucun savoir linguistique naissent et d’autres membres meurent, emportant avec eux leur savoir linguistique. Les populations se renouvellent à un certain rythme, dont on sait qu’il a un impact important sur la langue. Si la population change rapidement, une langue évolue plus rapidement et des sous-systèmes peuvent même être déstabilisés. Par exemple, *des linguistes ont fait valoir que l’anglais a perdu son système de cas à cause de la peste*

15. R. Jackendoff (2000 : 211-217) offre une illustration emblématique du niveau supérieur de complexification et de figement des schèmes sémantaxiques avec le titre de sa section 10.1 : « Babe Ruth Homered his Way into the Hearts of America », phrase qui combine une construction syntaxique N_0 V Poss *way into* N_1 , indiquant l’entrée intentionnelle et pugnace d’un agent (N_0) dans un espace (N_1), et une construction morphologique dérivationnelle, le verbe *to homer* étant dérivé de [$home_N + r_{N \rightarrow V}$]. Cette construction n’est compréhensible que des amateurs de baseball (lesquels connaissent le nom de Babe Ruth), puisque ce verbe désigne la course du lanceur dans un parcours qui le ramène à sa base (*home*).

noire qui a décimé la population, de sorte que les enfants n'ont pas eu suffisamment de possibilités d'acquérir le savoir conventionnel en place. (Steels 2015 : 126-127, nous soulignons)

Je n'ai pas trouvé de confirmation de cette hypothèse. Il semble que le système casuel du vieil anglais ait commencé à se désagréger bien avant la peste noire de 1348-1349, dès la transition vers le moyen anglais, laquelle résultait essentiellement de la dissociation linguistique de l'Angleterre à la suite de la conquête normande en 1066, de la concentration de l'usage persistant de l'anglais dans la paysannerie et de la quasi-disparition de l'anglais écrit, jusqu'au moment où la peste noire a décimé la couche sociale cultivée et francophone, ce qui a permis au moyen anglais, devenu une langue à morphologie largement isolante, de s'imposer comme langue des lettres et de la chancellerie¹⁶. En revanche, la date de l'épidémie de peste noire en France (1347) concorde étonnamment avec celle que Robert Martin fixe comme le *terminus a quo* du moyen français. Le directeur du *Dictionnaire du moyen français* (DMF) évoque une série de facteurs qui ont contribué à un « relâchement linguistique »¹⁷:

L'avènement des Valois et la guerre de Cent Ans qui en résulte marquent en effet le début d'une période troublée: époque d'instabilité économique et de misère, encore aggravée par la Peste Noire (1347), sans parler des grandes Compagnies qui dévastent le pays. La révolte avortée d'Étienne Marcel (1357) et la Jacquerie (1358) sont le signe de bouleversements dont il serait étonnant qu'ils soient sans répercussion sur la langue¹⁸.

avant de faire l'inventaire des manifestations de ce relâchement :

Le fait est qu'on assiste, au début du XIV^e siècle, à des phénomènes linguistiques de très grande portée : effondrement définitif de la déclinaison ; réduction analogique des radicaux verbaux ; substitution d'un ordre des mots fonctionnel à l'ancien ordre à fondement rythmique ; expression quasi obligatoire du pronom sujet ; accord du participe

16. Voir le cours de linguistique historique de l'anglais par Suzanne Kemmer, en ligne : <http://www.ruf.rice.edu/~kemmer/Words04/history/index.html#mid>.

17. « Cette longue période d'instabilité politique, sociale et économique favorisa un mouvement de "relâchement linguistique" », en ligne : https://www.axl.cefan.ula-val.ca/francophonie/HIST_FR_s4_Moyen-francais.htm#2.

18. Robert Martin, *Le dictionnaire du moyen français* (DMF). *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, n° 142-4, 1998, p. 961-982 (962-963).

passé quand le complément d'objet le précède; véritable invasion de termes latins abstraits...

La peste noire n'a donc peut-être pas eu en Angleterre l'effet précis évoqué par Steels, mais elle a certainement contribué au chaos social, lequel a entraîné des évolutions qui constituent manifestement des changements constructionnels: il est clair notamment que l'effondrement des déclinaisons a favorisé l'émergence d'un « ordre des mots fonctionnel » et que le bouleversement des marques de conjugaison a rendu obligatoire l'expression du pronom sujet.

Mais l'originalité décisive du raisonnement de Steels tient à l'idée qu'une réduction drastique de la population puisse altérer profondément les conditions de la transmission d'un système grammatical et impliquer une décomposition et recombinaison de ce système sur des bases nouvelles. Ce raisonnement mérite d'être suivi de près. Avec un clin d'œil à l'ouvrage célèbre de Richard Dawkins, *The Selfish Gene* (1976), Steels émet son « hypothèse du langage égoïste » (« *selfish language hypothesis* ») qui stipule que « le langage émerge par auto-organisation à partir des interactions locales des usagers de la langue. Il se complexifie spontanément pour accroître sa fiabilité et optimiser sa transmission au fil de générations d'usagers en l'absence d'un concepteur central » (Steels 2015: 7-8). Et l'auteur développe cette définition:

Le langage colonise les cerveaux et recrute les capacités cognitives disponibles pour satisfaire son besoin d'exprimer des significations toujours plus complexes avec un minimum d'effort et un maximum d'efficacité. Le langage n'est pas un système de règles abstraites uniformes (et certainement pas un système de règles innées), mais un système adaptatif créatif complexe et ouvert, comme un milieu naturel, dans lequel certaines solutions pour relier des formes à des significations sont temporairement conventionnalisées dans la communauté, même si de nouvelles solutions créatives émergent presque chaque fois que quelqu'un parle. La langue est en constante évolution, car de nouvelles significations apparaissent continuellement, et les formes existantes subissent des changements qui échappent au contrôle de tout utilisateur individuel de la langue. (*ibid.*: 8)

Dans le même esprit que Bybee¹⁹ (2010) et Baicchi (2015), Steels se représente « le langage, en tant que phénomène macroscopique, comme

19. Voir Bybee 2010, chap. XI: « Language as a Complex Adaptive System: the Interaction of Cognition, Culture and Use »; Beckner *et al.* [Five Graces Group] 2009, « Language as a Complex Adaptive System (Position paper) ».

un système adaptatif complexe » sans originalité particulière. Mais il débouche sur un résultat plus impressionnant parce qu'il dispose d'outils performants, en l'occurrence deux robots en dialogue, les « *talking heads* » dont les jeux de langage permettent de simuler des processus linguistiques dynamiques complexes et auto-organisés, qu'il s'agisse de l'acquisition-transmission de structures lexicales et grammaticales ou de différentes facettes du changement linguistique, allant de l'émergence à la désagrégation en passant par la reconfiguration.

Il ne peut être question ici d'entrer dans le détail de son expérimentation. Il suffira de préciser que l'un des jeux de langage à l'œuvre est celui de la dénomination (*naming game*) qui permet de tester comment, par exemple, un lexique se maintient d'une génération de locuteurs à la suivante, en dépit de la disparition de locuteurs experts et de la naissance de locuteurs inexpérimentés. La simulation implique 20 agents que le concepteur laisse libres de développer un lexique partagé pour 20 sens (correspondant à des formes, couleurs, dispositions de blocs figurant sur un tableau que les « têtes parlantes » parviennent à distinguer avec leurs senseurs et dont elles négocient la désignation à l'aide d'un système de production de mots). La Figure 5 représente l'évolution du succès moyen de la dénomination des différents objets et de leurs propriétés, c'est-à-dire du degré d'accord entre les 20 agents. Dans la phase 1, ces agents s'entendent sur les désignations en moins de 5 000 échanges. Dans la phase 2, la population des agents connaît un renouvellement lent à raison de la sortie d'un ancien agent et de l'entrée d'un nouvel agent tous les 1 000 échanges. Le nouvel agent doit acquérir le lexique partagé par le groupe. À chaque substitution d'agents (9 durant cette phase, entre 6 000 et 16 000 échanges), le succès moyen commence par flancher avant de se restaurer rapidement. En fait, la population peut être totalement renouvelée sans aucun effet sur le lexique.

Dans la phase 3, on accroît le rythme de remplacement (désormais tous les 100 échanges). Le succès moyen diminue notablement, mais au bout de moins de 20 000 échanges, le lexique se reconstitue (par auto-organisation). Cependant, si l'on continue à accroître ce rythme, le lexique peut se désintégrer, car les nouveaux agents n'ont pas le temps d'acquérir le lexique commun avant d'être remplacés (Steels 2015 : 119-121). Enfin, la phase 4 réinstalle le même rythme de remplacement des agents que la phase 2 (tous les 1 000 échanges), ce qui rétablit une transmission constante.

Cette stimulation illustre la manière dont on peut étudier la transmission du lexique en mettant en place un jeu de langage. L'acquisition du langage « est une part intégrale de l'usage du langage au point qu'une architecture réaliste constituée d'agents en interaction doit intégrer

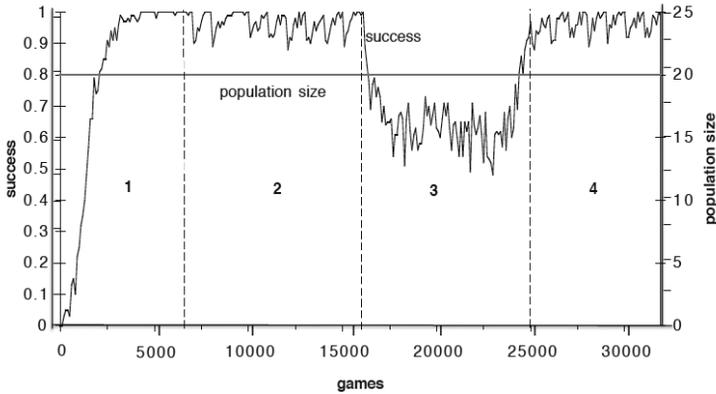


Figure 5. Simulation du succès variable du développement et de la préservation d'un lexique partagé dans des conditions expérimentales variées (phases 1-4) (empruntée à Steels 2015: 121)

intimement ces deux aptitudes dès le départ » (Steels 2015: 122), même si, à ce stade, seul le jeu d'agents bénéficiant d'un *feedback* direct sur la signification a pu être testé.

Pour que la simulation soit réaliste, cinq conditions sont à respecter, et il suffit qu'une seule des cinq fasse défaut pour que le système tombe en panne.

1. Les agents doivent être capables de représenter des associations multiples forme-sens (polysémie des formes et polymorphie des sens).
2. Un agent doit être capable d'associer un score à chaque association, afin de dégager collectivement le sens associé de préférence à une forme et inversement.
3. Les agents doivent être capables de créer de nouveaux mots en l'absence de mot disponible (c'est-à-dire préalablement créé) et de procéder à de nouvelles associations forme-sens.
4. Ils doivent procéder à des « inhibitions latérales », c'est-à-dire dégrader le score des concurrents de la paire forme-sens victorieuse (dans un jeu où « le vainqueur remporte toute la mise »), afin d'aboutir à une convergence entre agents.
5. Et enfin un agent dont le choix n'est pas validé doit bénéficier d'une boucle de rétroaction (*feedback*), c'est-à-dire intégrer les motivations du choix moyen des autres agents.

Au final, Steels souligne que ce modèle est maintenu à un niveau de simplicité extrême car « la complexité ne devrait émerger que de la mise en œuvre de règles de construction simples » (*ibid.*: 123), ce qui veut dire qu'on n'attend pas des agents qu'ils se livrent à un raisonnement complexe sur les mots, mais seulement qu'ils enregistrent les nouvelles associations rencontrées et qu'ils se fient aux processus de mise à jour (par comparaison entre les scores proposés par l'ensemble des agents et préservation de la seule association forme-sens bénéficiant du meilleur score moyen) de manière à effacer les hypothèses invalidées.

Quelle que soit la part de la peste noire de 1348 parmi les facteurs qui ont conduit au « relâchement linguistique » manifesté par la dégradation de propriétés morphologiques et syntaxiques qui structuraient l'ancien français et le passage au moyen français, ce que cette simulation de dénomination d'objets et de propriétés vise à démontrer, c'est que dans une population qui se renouvelle de manière ordonnée (sans catastrophe écologique comme la peste, ou politique comme la guerre de Cent Ans, et sans dissociation linguistique, comme dans l'Angleterre des XII^e-XIV^e siècles), il y a toute chance que les constructions linguistiques se transmettent sans heurt ni déperdition. En revanche, si plusieurs de ces facteurs déstabilisants se combinent, le risque est grand que l'acquisition de ces constructions soit perturbée, par exemple par la disparition précoce de la parentèle assurant la transmission culturelle, par la désagrégation du corps social et de l'école et par l'extension de l'illettrisme. Dans ce cas, les constructions morphologiques sont « rabotées », ce qui entraîne des confusions qui ne peuvent être contrecarrées que par l'adoption d'une nouvelle configuration syntaxique, le relâchement de la flexion nominale étant compensé par exemple par l'adoption d'un ordre fonctionnel des constituants et celui de la flexion verbale par le recours à un jeu d'auxiliaires.

6. Conclusion

Au cours de notre périple, nous avons rencontré quatre espaces conceptuels imbriqués et d'extension variable, que nous n'avons toutefois pas parcourus de manière linéaire.

- a. Le premier espace est celui de la *(psycho-)linguistique basée sur l'usage*, telle que fondée par Slobin dans les années 1980 et poursuivie notamment par Bates et Bowerman (Bowerman & Croft 2008).
- b. Le deuxième est celui des *applications psycholinguistiques de la grammaire de constructions cognitive ou incarnée* représentée notamment par Tomasello, Diessel et Goldberg, Feldman et Chang.

- c. Le troisième est celui du *substrat neurologique* de l'aptitude à traiter et acquérir les constructions linguistiques (Pulvermüller *et al.* 2013).
- d. Enfin, le quatrième est celui de la théorie générale des *systèmes adaptatifs complexes* issue de celle des jeux et de ses applications dans des domaines aussi divers que l'écologie, la météorologie, l'économie et... la linguistique (Steels 2015 et antérieurement Kirby 1999 pour la sémantaxe, et de Boer 2001 et Oudeyer 2006 et 2013 pour la phonologie).

Historiquement, l'entreprise de la linguistique « basée sur l'usage » est issue d'une double réaction au « paradigme génératif » :

- celle de linguistes d'inspiration fonctionnaliste et cognitive (Langacker, Lakoff, Fillmore, Bybee, etc.) ;
- et celle de psycholinguistes (Slobin, Bates, Tomasello, Bowerman) qui prenaient acte de l'échec de la validation psychologique de la grammaire transformationnelle (années 1960-1970) et souhaitaient dépasser les théories *symboliques* qui s'étaient imposées dans les années 1980, celle des *modèles mentaux* de Johnson-Laird (1983) et celle des *stratégies de compréhension* au niveau textuel de Van Dijk & Kintsch (1983), en tirant parti de la vision *subsymbolique* ou *néo-connexionniste* du traitement du langage (McClelland & Rumelhart 1986) et des notions d'*auto-organisation* (ou auto-poïèse chez Maturana & Varela 1987) et d'inscription corporelle ou *incarnation* (Langacker 1987).

Les grammaires de constructions, élaborées à partir de la fin des années 1980 (Fillmore, Kay & O'Connor 1988; Langacker 1987; Lakoff 1987; Goldberg 1995), ont retenu l'attention de nombreux psycholinguistes, parce qu'elles ont en commun de rejeter le centrage sur la syntaxe au profit d'une vision sémantaxique, c'est-à-dire reconnaissant que les formes (étudiées par la morphosyntaxe) sont au service des contenus (étudiés par la pragmasémantique). Cette vision est assurément la plus appropriée pour comprendre les modalités de l'acquisition de la langue maternelle et celles de l'évolution des langues. En même temps, la théorie de l'« énaction », c'est-à-dire de l'incarnation (*embodiment*) des processus psychologiques – anticipée par Merleau-Ponty avec sa phénoménologie de la perception (1945) et du langage (1960), et développée notamment par Varela (Maturana & Varela 1987) –, a orienté certains psycholinguistes (Feldman, Chang) vers « l'inscription corporelle » des usages linguistiques. De leur côté, des neuropsychologues constataient que « des circuits syntaxiques dans le cerveau émergent de séquences

dont les segments sont sémantiquement interdépendants» (Pulvermüller *et al.* 2013 : 415), ce qui ébranle sérieusement l'hypothèse chomskyenne d'un module syntaxique « encapsulé » dans le cortex des locuteurs.

Au final, le constat décisif est que l'acquisition et l'évolution du langage ne sont pas modélisables en se focalisant sur les structures syntaxiques. La « métaphore de l'ordinateur » (selon leur mode de fonctionnement primitif, voir Notari 2010) s'est révélée invalide, notre cerveau linguistique ne traite pas des chaînes de signifiants, mais des associations forme-sens, et c'est par auto-organisation que le langage s'est complexifié et que les apprentis locuteurs (guidés par les « principes opératoires » de Slobin 1985) parviennent à se saisir graduellement de cette complexité et à l'intégrer dans leur usage, à fin de conceptualisation (côté Chomsky) et de communication (côté Bybee et Tomasello).

Références bibliographiques

- BAICCHI A. (2015), « Complex Adaptive Systems. The Case of Language », in *Construction Learning as a Complex Adaptive System*, Cham, Springer (Springer Briefs in Education), p. 9-31.
- BATES E. (1998), « Construction Grammar and its Implications for Child Language Research », *Journal of Child Language*, 25, p. 462-466.
- BATES E., GOODMAN J. (1997), « On the Inseparability of Grammar and the Lexicon: Evidence from Acquisition, Aphasia and Real-Time Process », *Language and Cognitive Processes*, 12(5/6), p. 507-584.
- BATES E., GOODMAN J. (1999), « On the Emergence of Grammar from the Lexicon », in *The Emergence of Language*, B. MacWhinney (dir.), New York – Londres, Lawrence Erlbaum Associates, p. 29-80.
- BATES E., MACWHINNEY B. (1989), « Functionalism and the Competition Model », in *The Crosslinguistic Study of Sentence Processing*, B. MacWhinney, E. Bates (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 3-76.
- BECKNER C. *et al.* [Five Graces Group] (2009), « Language is a Complex Adaptive System (Position Paper) », *Language Learning*, 59, 1, p. 1-26.
- BOER B. de (2001), *The Origins of Vowel Systems*, Oxford, Oxford University Press.
- BOWERMAN M., CROFT W. (2008), « The Acquisition of the English Causative Alternation », in *Crosslinguistics Perspectives on Argument Structures*, M. Bowerman, P. Brown (dir.), New York – Londres, Lawrence Erlbaum Associates, p. 279-308.
- BRAINE M. (1963), « The Ontogeny of English Phrase Structure: the First Phrase », *Language*, vol. 39, p. 1-13.

- BYBEE J. (2010), *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHANG N. (2007), *Embodied Models of Language Learning and Use*, support de conférence, Interdisciplinary College, Günne, en ligne : https://www.powershow.com/view/1fdc1-ZmNhZ/Embodied_Models_of_Language_Learning_and_Use_Embodied_language_learning_powerpoint_ppt_presentation#.Xzfa1C3M02I.
- CHANG N. (2008), *Constructing Grammar. A Computational Model of the Acquisition of Early Constructions*, Berkeley, University of California.
- CLARK E. V. (2009), *First Language Acquisition*, 2^e éd., Cambridge, Cambridge University Press.
- DIESSEL H. (2004), *The Acquisition of Complex Sentences*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DIESSEL H. (2009), « Role of Frequency and Similarity in the Acquisition of Subject and Non-Subject Relative Clauses », in *Syntactic Complexity*, T. Givón, M. Shibatani (dir.), Amsterdam, J. Benjamins, p. 251-276.
- DIESSEL H. (2013), « Construction Grammar and First Language Acquisition », in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, T. Hoffmann, G. Trousdale (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 347-364.
- DIESSEL H., TOMASELLO M. (2001), « The Acquisition of Finite Complement Clauses in English. A Corpus-Based Analysis », *Cognitive Linguistics*, vol. 12, n° 2, p. 97-141.
- DIESSEL H., TOMASELLO M. (2005), « A New Look at the Acquisition of Relative Clauses », *Language*, vol. 81, n° 4, p. 882-906.
- DUNBAR R. (1998), *Grooming, Gossip and the Evolution of Language*, Cambridge, Harvard University Press.
- EDELMAN G. (2008), *La biologie de la conscience*, Paris, O. Jacob.
- FAUCONNIER G., TURNER M. (2003), *The Way we Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- FELDMAN J. (2006), « Learning Constructions », in *From Molecule to Metaphor. A Neural Theory of Language*, Cambridge, MIT Press, p. 311-323.
- FILLMORE C., KAY P., O'CONNOR M. C. (1988), « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions: the Case of *Let Alone* », *Language*, vol. 64, p. 501-538.
- FRANÇOIS J. (2016), « Le débat sur la place de la sémantique dans l'acquisition des structures argumentales », *Langages*, vol. 201, *La sémantique linguistique en vision périphérique*, J. François, D. Geeraerts (dir.), p. 91-109.
- FRANÇOIS J. (2018), *De la généalogie des langues à la génétique du langage. Une documentation interdisciplinaire raisonnée*, Louvain, Peeters.

- FREI H. (2011), *La grammaire des fautes* [1929], 2^e éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- GIVÓN T. (2009), *The Genesis of Syntactic Complexity. Diachrony, Ontogeny, Neuro-Cognition, Evolution*, Amsterdam – Philadelphie, J. Benjamins.
- GOLDBERG A. E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. (2006), *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- GOLDBERG A. E. (2008a), « The Nature of Generalization in Language », *Cognitive Linguistics*, vol. 20, n° 1, p. 93-127.
- GOLDBERG A. E. (2008b), « Constructions Work », *Cognitive Linguistics*, vol. 20, n° 1, p. 201-224.
- GOLDBERG A. E., CASENHISER D., SETHURAMAN N. (2004), « Learning Argument Structure Generalizations », *Cognitive Linguistics*, vol. 14, n° 3, p. 289-316.
- JACKENDOFF R. (2000), *Semantic Structures*, Cambridge, MIT Press.
- JOHNSON-LAIRD P. (2003), *Mental Models. Toward a Cognitive Science of Language, Inference and Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press.
- KIRBY S. (1999), *Function, Selection and Innateness. The Emergence of Language Universals*, Oxford, Oxford University Press.
- LAKOFF G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind*, Chicago, Chicago University Press.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1980), *Metaphors we Live by*, Chicago, Chicago University Press.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1999), *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge for Western Thought*, New York, Basic Books.
- LANGACKER R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (2008), *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- MATURANA H., VARELA F. (1987), *The Tree of Knowledge. The Biological Roots of Human Understanding*, Boston – Londres, Shambhala.
- MCCLELLAND J., RUMELHART D. (1986), *Parallel Distributed Processing*, Cambridge, MIT Press, 2 vol.
- MERLEAU-PONTY M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY M. (1960), « Sur la phénoménologie du langage », in *Signes*, Paris, Gallimard, p. 105-122.

- NOTARI C. (2010), *Chomsky et l'ordinateur. Approche critique d'une théorie linguistique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- OUDEYER P.-Y. (2006), *Self-Organization in the Evolution of Speech*, Oxford, Oxford University Press.
- OUDEYER P.-Y. (2013), *Aux sources de la parole. Auto-organisation et évolution*, Paris, O. Jacob.
- PARISSE C., MORGENSTERN A. (2012), « The Unfolding of the Verbal Temporal System in French Children's Speech Between 18 and 36 Months », *French Language Studies*, 22, p. 95-114.
- PINKER S. (1989), *Learnability and Cognition. The Acquisition of Argument Structure*, Cambridge, MIT Press.
- PULVERMÜLLER F., CAPPELLE B., SHTYROV Y. (2013), « Brain Basis of Meaning, Word, Constructions, and Grammar », in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, T. Hoffmann, G. Trousdale (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 397-416.
- SLOBIN D. (1985), « Crosslinguistic Evidence for the Language-Making Capacity », in *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, vol. 2, *Theoretical Issues*, D. Slobin (dir.), Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, p. 1157-1256.
- STEELS L. (2015), *The Talking Heads Experiment. Origins of Words and Meanings*, Berlin, Language Science Press.
- TALMY L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics*, New York, Bradford Book, 2 vol.
- TOMASELLO M. (1992), *First Verbs. A Case Study of Early Grammatical Development*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TOMASELLO M. (1998), *The New Psychology of Language*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.
- TOMASELLO M. (1999), *The Cultural Origins of Human Cognition*, Cambridge, Harvard University Press.
- TOMASELLO M. (2003), *Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Harvard University Press.
- TOMASELLO M. (2008), *Origins of Human Communication*, Cambridge, MIT Press.
- TOMASELLO M. (2014), *A Natural History of Human Thinking*, Cambridge, Harvard University Press.
- TOMASELLO M., BROOKS P. (1999), « Early Syntactic Development : a Construction Grammar Account », in *The Development of Language*, M. Barrett (dir.), Londres, Psychology Press, p. 161-190.

- TOMASELLO M., CALL J. (1997), *Primate Cognition*, Oxford, Oxford University Press.
- TOMASELLO M., SEED A. (2010), « Primate Cognition », *Topics on Cognitive Science*, 2, p. 407-419.
- TROUSDALE G. (2014), « On the Relationship Between Grammaticalization and Constructionalization », *Folia Linguistica*, vol. 48, n° 2, p. 1-21.
- VAN DIJK T. A., KINTSCH W. (2003), *Strategies in Discourse Comprehension*, New York, Academic Press.

Les grammaires de constructions comme système dynamique

Le cas de l'acquisition de la déconnexion chez l'enfant

Christophe PARISSE

INSERM

Aliyah MORGENSTERN

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

Sophie DE PONTONX

CNRS

1. Introduction

Le langage de l'enfant présente deux caractéristiques remarquables (parmi tant d'autres) concernant la nature de leurs connaissances langagières et cognitives et de leur acquisition du langage :

1. Le système langagier est dynamique. Il se modifie à tout moment, en fonction de l'expérience langagière de l'enfant, c'est-à-dire du langage qu'il entend et qu'il produit. Cela concerne aussi bien les interactions langagières auxquelles l'enfant participe, que les cas où il est simplement à l'écoute de son environnement langagier.
2. L'enfant apprend à manipuler des concepts très abstraits (mais qui ont beaucoup de liens avec les expériences quotidiennes), comme ceux du temps ou la notion de fiction. Même si ces concepts concernent des aspects de la cognition (par exemple la perception du temps) qui existent indépendamment du langage, on ne les manipule effectivement qu'à travers le langage – en interaction et dans nos monologues intérieurs. En s'appropriant le langage, l'enfant devient capable de mettre en mots ces concepts abstraits.

Ces caractéristiques posent des problèmes importants à la plupart des théories de l'acquisition du langage. Tout d'abord parce que ces théories sont fondées sur des modèles non seulement synchroniques, mais surtout statiques de la connaissance langagière, c'est-à-dire la vision d'une compétence adulte qui n'évolue pas (ou dont l'évolution est un épiphénomène). Les approches dynamiques (celles qui sont basées sur des systèmes en perpétuelle évolution), comme celle de la sociolinguistique (ex. Labov 2001), ne sont pas souvent utilisées pour

expliquer l'acquisition du langage. Certains auteurs se sont attachés à appliquer les théories des systèmes dynamiques au développement du langage (Bassano & Van Geert 2007 ; Van Dijk *et al.* 2013), mais ils n'ont pas modifié les théories linguistiques sous-jacentes. Il est pourtant important selon nous de disposer de modèles linguistiques dynamiques pour comprendre l'acquisition du langage. La difficulté vient également de la prise en compte des aspects cognitifs associés aux connaissances langagières. Ainsi, même les théories fonctionnelles qui prennent en considération l'accumulation de connaissances, comme le modèle de compétition de Bates & MacWhinney (1987), n'intègrent pas l'acquisition des aspects cognitifs, ou plus exactement cette acquisition est dissociée du modèle langagier. Cette acquisition – ce chemin pour découvrir puis pour manipuler des concepts abstraits – pourtant si importante pour le développement du langage, ainsi que la capacité de langage en général (quel que soit l'âge d'un locuteur), ne sont donc pas intégrées aux théories du développement langagier.

Les grammaires de constructions offrent une alternative qui peut rendre compte des caractéristiques du développement du langage pour deux raisons. D'une part, elles sont constituées d'un système intrinsèquement dynamique qui permet de modéliser la manière dont les connaissances langagières se modifient avec l'âge et avec les années, du début à la fin de la vie. Du point de vue des grammaires de constructions, l'enfant comme la personne âgée sont des locuteurs dont le système langagier fonctionne exactement de la même manière que ceux des adultes standard. Ils n'ont pas un système réduit ou atrophié. Leur histoire langagière et neurolinguistique est différente, bien sûr, et ils peuvent présenter des performances cognitives qui varient. Comme dans les grammaires de constructions, les notions de compétence et de performance sont intimement liées et ne peuvent être dissociées, les variations de performance peuvent aboutir à des systèmes quantitativement différents, mais sans opposition de principe dans le mode de fonctionnement. D'autre part, les grammaires de constructions permettent de proposer des mécanismes expliquant l'acquisition d'informations cognitivo-langagières, c'est-à-dire d'informations qui relèvent à la fois du langage et de la cognition. Le lien fort entre langage et cognition est démontré dans de nombreux cas (voir Bowerman & Levinson 2001, qui montrent que la langue forge en partie nos catégories cognitives). Nous proposons ci-dessous que l'acquisition d'informations cognitives hors langage se base sur un mécanisme identique à celui du langage. Ce mécanisme est fondé sur l'acquisition d'exemplaires formes-sens, progressivement enrichis, généralisés et réorganisés en fonction de l'expérience. Dans le cas de la cognition, le sens inclut toutes les composantes de la situation.

Dans le cas de l'acquisition langagière, les formes comprennent aussi bien la langue que les gestes, les mimiques, les regards ou les postures.

Dans ce chapitre, nous allons d'abord présenter les grammaires de constructions et la manière dont elles sont utilisées pour expliquer le développement du langage chez l'enfant, et comment elles peuvent être étendues pour expliquer l'acquisition de concepts cognitivo-langagiers. Ensuite, nous présenterons le cas de l'acquisition de la notion de temps par l'enfant et en quoi cette acquisition est liée à celle de la capacité à déconnecter l'usage du langage de l'ici et maintenant. Enfin, nous utiliserons le corpus de deux enfants suivis de l'âge de 1 an et demi à 4 ans et demi pour tester notre hypothèse sur la manière dont se déroule l'acquisition de cette capacité cognitivo-linguistique complexe qu'est la déconnexion.

2. Les modèles des grammaires de constructions

Les grammaires cognitives et bien sûr les grammaires de constructions sont des modèles qui proposent une approche différente du temps de celle des grammaires classiques. Ainsi, Hopper (1988: 120) explique que le langage est une activité en temps réel, dont les régularités sont toujours provisoires et continuellement sujettes à des négociations, des rénovations et des oublis.

Ceci est vrai des grammaires de constructions que nous présentons ici selon l'approche d'Adèle Goldberg (1995 et 2006). La raison du choix de ce modèle parmi l'ensemble des formes de grammaires de constructions est que ce modèle a été utilisé dans Goldberg (2006) pour décrire l'acquisition du langage par l'enfant. « Tous les niveaux d'analyse grammaticale [de ce modèle] impliquent des constructions: des appariements de forme avec des fonctions sémantiques ou discursives acquis [à l'aide de l'usage] » (*ibid.*: 5¹). Si les constructions forment les seuls éléments de la grammaire, elles peuvent en revanche présenter tous les niveaux possibles de spécificité et de généralisation. En classant les constructions selon leur forme, on peut trouver par exemple:

- des morphèmes (-*ant* dans *march-ant*);
- des mots (*banane*);
- des mots composés ou locutions (*pomme de terre*);
- des locutions partiellement remplies (*c'est qui qu'est là?*);

1. Nous traduisons les citations de ce chapitre.

- des structures grammaticales à un élément: ça c'est X (*ça c'est un clown*);
- des structures grammaticales à plusieurs éléments: c'est X qui Y (*c'est maman qui donne*);
- des constructions grammaticales complexes: XNom il/elle YVerb ZObj (*papa il fait des crêpes*).

Les constructions complexes sont porteuses de sens comme les constructions les plus simples (celles qui correspondent à des morphèmes). Par exemple, « ça c'est X » a un sens de spécification qui lie un objet, ou une personne, nouveau ou inconnu à une référence (ou à un pointage) qui est différent des formes « ça » et « c'est X » considérées de manière indépendante. Une production langagière est en général constituée de plusieurs constructions qui peuvent être imbriquées et organisées sous la forme de réseaux. Il n'y a pas d'ordre dans l'utilisation des constructions (Goldberg 2006), elles forment un tout qui ne prend sens que dans son entièreté. Enfin, un aspect important des grammaires de constructions est qu'elles rendent possible l'existence simultanée de constructions très spécifiques et de constructions généralisées pour une même forme. Par exemple, dans le corpus du projet CoLaJE² (Morgenstern & Parisse 2012), on trouvera 155 occurrences de « c'est là » en fin d'énoncé, pour 159 formes qui sont suivies d'autres éléments, comme *c'est là que tu travailles?*, *c'est là le bébé phoque* ou *c'est là où y a des autocollants!*. La construction figée « c'est là » coexiste avec la construction plus générale « c'est là X », qui elle-même coexiste avec la construction encore plus générale « c'est X » qui apparaît 38 086 fois (hors formes en « c'est là »).

Goldberg (2006) s'intéresse beaucoup aux généralisations qui sous-tendent le fonctionnement des grammaires de constructions. Il s'agit en fait du thème principal de son ouvrage. Le stockage des exemplaires crée une première forme de généralisation. Les exemplaires sont simplifiés par l'usage, ce qui apporte *de facto* un premier degré d'abstraction. Ainsi, un exemplaire est « simplifié » par rapport à son contenu au moment où il est mémorisé. Cette simplification, l'effacement de certaines caractéristiques, est déjà un mode de généralisation³. Goldberg défend l'idée

-
2. Communication langagière chez le jeune enfant, projet financé par l'Agence nationale de la recherche ANR-08-COM-021 (responsable scientifique A. Morgenstern), en ligne : <https://colaje.scicog.fr>.
 3. On pourrait dire que les exemplaires simplifiés deviennent une catégorie, mais cela n'est qu'un type de catégories parmi d'autres.

qu'une partie des connaissances langagières est stockée sous forme de généralisation. Ceci explique que l'on trouve des structures systématiques dans la langue, comme l'ordre des arguments des verbes. Dans un modèle uniquement basé sur des exemplaires, on trouverait des ordres beaucoup plus variables d'un verbe à l'autre. Goldberg montre que même les enfants font assez tôt des généralisations de la structure des arguments d'un verbe. Ses exemples correspondent toutefois à des enfants âgés de 4 à 6 ans. La démonstration de Goldberg est donc cohérente avec celle de Tomasello (2000) pour qui si les généralisations sur les noms peuvent apparaître dès l'âge de 2 ans, celles sur les verbes attendraient plutôt l'âge de 4 ans. L'un comme l'autre montrent que les généralisations sont l'un des moteurs du développement du langage chez l'enfant, et que les grammaires de constructions sont le meilleur modèle pour expliquer ce phénomène.

3. Acquisition de la référence au temps par l'enfant

L'enfant met de nombreuses années à acquérir la capacité à faire référence au temps avec autant de précision que l'adulte. Cette longue période d'acquisition s'explique par le fait que la temporalité est une abstraction qui ne peut s'exprimer qu'à travers un système symbolique comme le langage. Maîtriser la temporalité, cela signifie organiser ses souvenirs et ses pensées d'une façon qui suive celle qui est pratiquée dans la langue et la culture qui nous entoure. On retrouve donc dans l'apprentissage de la temporalité la problématique néo-worfienne liant langage et culture qui a été décrite pour d'autres types de connaissances (voir Gumperz & Levinson 1996 ; Bowerman & Levinson 2001), qui se conjugue avec celle de la relation développementale entre langage et cognition.

Les travaux dans le domaine défendent depuis longtemps l'idée que l'enfant commence sa vie cognitive et langagière dans l'ici et maintenant (Piaget 1923). En particulier, des auteurs travaillant sur le français ont confirmé cette impression (Bronckart & Sinclair 1973 ; Sabeau-Jouannet 1977). Une conséquence importante de cette situation est que l'enfant commence par parler de choses qu'il voit et manipule, et que son utilisation des temps grammaticaux porte, d'une part, sur des actions et activités en cours dans le présent et, d'autre part, sur les résultats visibles d'actions passées, et non sur la temporalité passée de ces actions. Ainsi, lorsque l'enfant dit : « cassé », il utilise un proto-passé composé pour marquer le résultat, plutôt que pour faire référence au moment où l'action s'est produite. De fait, on va trouver dans les productions de l'enfant une utilisation de verbes au passé essentiellement avec des prédicats téliques, c'est-à-dire qui comportent un résultat (Vendler 1967).

Cette tendance se retrouve dans d'autres langues, par exemple en italien (Antinucci & Miller 1976). Toutefois, ce postulat est mis en difficulté par Weist *et al.* (1984) qui montrent que dans une langue comme le polonais, dans laquelle les formes verbales permettent de différencier le marquage du passé et celui de l'aspect télélique, les jeunes enfants produisent des passés non téléliques. De ce fait, Weist (1986) propose que la capacité à se détacher de l'ici et maintenant est acquise plus tôt que les travaux précédents ne le suggéraient, et ce dès l'âge de 1 an et demi. En effet, on trouve, indépendamment du fait que l'enfant utilise des formes adultes ou non, une capacité précoce de l'enfant à parler de choses qu'il ne voit pas ou ne touche pas. L'enfant sait très jeune utiliser sa mémoire pour évoquer le passé comme le montre Halliday (1975) qui a suivi le développement du langage de son fils Nigel, ou pour chercher à anticiper l'avenir. Par exemple, l'enfant utilisera des formes modales (« je veux + X », qui a une fonction injonctive) ou une prosodie qui marquera la demande hors de la présence de l'objet désiré.

Sur la base du système de référence temporelle de Reichenbach (1947), Weist (1986) suggère des développements supplémentaires dans l'acquisition de la temporalité. Après avoir acquis la capacité à séparer le temps de l'événement (*event time*) du temps de l'énonciation (*speech time*), l'enfant va acquérir la capacité à gérer un temps de référence (*reference time*) différent des deux autres temps. Pour Weist, l'apparition de cette capacité coïncide avec le début de la production des adverbes de temps et des compléments temporels. Dans les premières productions de l'enfant, les formes temporelles comme *avant* ou *après* ne sont pas encore présentes. Ce changement apparaîtrait vers l'âge de 3 ans. Selon Weist, c'est une nouvelle manière pour les enfants de se décentrer du moment de l'énonciation, mais l'enfant ne dissocie pas encore le temps de l'événement du temps de référence. C'est ce qu'il fait plus tard, vers l'âge de 4 ans grâce à une nouvelle évolution de son système. Cette dissociation possible entre tous les temps permet à l'enfant d'utiliser *avant* et *après* et surtout de parler de passé (ou de futur) dans le passé (ou le futur). Il faut souligner ici que les indications d'âge sont très approximatives car non seulement la variation d'un enfant à l'autre est importante, mais surtout il s'agit du début d'un processus qui s'opère sur plusieurs mois et même plusieurs années. Cet effet de durée qui est important pour l'acquisition de la temporalité se retrouve dans d'autres aspects. Par exemple, dans l'étude de Tillman & Barner (2015), on voit que la capacité des enfants à utiliser des notions de durée (seconde, minute, heure, jour, semaine, mois, année) met beaucoup de temps à se développer. Si les enfants sont capables de produire ces formes dès l'âge de 2 ans, il faut attendre l'âge de 7 ans pour trouver une maîtrise similaire à celle des adultes.

Si la description de Weist (1986) est très solide car tout à fait cohérente avec les données connues sur le développement du langage chez l'enfant, elle pose des problèmes car elle repose sur la maîtrise de plusieurs connaissances abstraites comme le temps de l'énoncé, le temps de l'événement, le temps de référence. On doit imaginer que le système cognitif permette dans son développement l'acquisition de ces notions, ou sinon cette approche resterait plus descriptive qu'explicative.

Nous proposons d'utiliser les grammaires de constructions en tant que modèle pour expliquer à la fois le développement langagier et le développement cognitif, grâce aux notions d'usage, d'exemplaire et de généralisation par analogie. Plutôt que de ne fournir qu'une description du développement des enfants, ce modèle permet alors de proposer une explication de ce déroulement. Pour cela, nous devons non seulement utiliser les grammaires de constructions, mais aussi substituer les notions que l'on trouve dans le modèle de Reichenbach (1947) par la notion de déconnexion et la notion de projection de l'interlocuteur⁴.

4. Déconnexion de l'ici et maintenant

Sortir de la simple description de l'ici et maintenant est une nécessité pour l'enfant pour arriver à développer son langage. En effet, sans cette sortie, il serait impossible de devenir totalement créatif avec le langage et de se distancier de sa situation d'énonciation. L'une des spécificités majeures du langage est en effet de pouvoir parler de choses qui ne sont pas présentes et/ou qui n'existent pas nécessairement. C'est ce qui permet de générer de nouveaux mots (et ainsi de proposer de nouvelles associations entre langage et cognition) mais aussi de faire des récits fictifs ou de construire des hypothèses, à partir d'objets réels ou imaginaires.

L'enfant, dans sa découverte de la créativité dans l'usage du langage, va apprendre à maîtriser le concept de « déconnexion ». Nous utilisons ce terme pour indiquer « une déconnexion avec l'ici et maintenant ». Traditionnellement, les auteurs décrivent cela comme une sortie de l'ici et maintenant, appelée « *displacement* » (déplacement) (Smith 1980 ; Veneziano 2001). Nous préférons « déconnexion » parce que cette notion ne se limite pas à un éloignement spatial ou temporel. La déconnexion

4. Un autre cadre théorique, la Théorie des opérations prédicatives et énonciatives d'Antoine Culioli (1991) se rapproche de notre utilisation des grammaires de constructions, notamment avec le concept de repérage. La déconnexion que nous utilisons ici est proche de la notion de « rupture », mais son application au développement du langage de l'enfant a été moins construite malgré les travaux de Danon-Boileau & Brigaudiot (2009) et Morgenstern (2006).

concerne toutes les références qui sont faites à des objets, des situations, des concepts, qui ne sont pas présents dans l'ici et maintenant. Cela concerne aussi bien ce qui est absent, inexistant ou imaginaire, que ce qui est passé ou futur, et également toutes les situations dans lesquelles l'énonciation permet de réaliser une projection par rapport au sens des choses dans l'ici et maintenant. Par exemple, le jeu de faire semblant permet d'opérer une déconnexion par rapport à la réalité pour créer un espace imaginaire et ludique. On peut également prendre comme exemple la situation dans laquelle on raconte une histoire à partir d'un livre. Le livre est bien réel mais l'histoire est projetée dans un autre monde non réel. Il en est de même pour l'expression d'un désir, d'une hypothèse ou de l'expression de situations imaginaires, oniriques, comme dans le rêve. La déconnexion s'exprime de multiples manières, qui ont en commun cette prise de distance avec l'ici et maintenant. La capacité à utiliser la déconnexion permet, lorsqu'elle est pleinement acquise, de penser des choses qui n'existent qu'en langage et d'être créatif en langage.

5. Hypothèses

Le but du travail réalisé dans ce chapitre est de montrer comment la notion de déconnexion se construit petit à petit, sans privilégier le développement cognitif ou langagier, en laissant une part aussi bien à l'induction personnelle de l'enfant, sur la base de son système cognitif, perceptif et moteur, qu'à l'environnement et aux interlocuteurs de l'enfant. L'acquisition de notions complexes ne préexiste pas chez l'enfant mais se construit donc de manière progressive grâce à un ensemble de facteurs qui se déploient de concert.

Notre hypothèse est que la capacité à se décentrer de l'ici et maintenant est disponible dès la naissance de l'enfant car cette capacité est d'abord basée sur l'utilisation de la mémoire des situations passées pour les rappeler, pour les projeter sur l'avenir, ou pour les modifier et construire de nouveaux objets mentaux. Mais lorsque l'enfant est petit, cette capacité n'est pas organisée, elle ne peut être mise en œuvre que sur des épisodes et sur des exemplaires précis (par épisode, nous faisons référence aux situations stockées dans la mémoire épisodique – Tulvig 2002; par exemplaire, nous faisons référence aux situations langagières qui forment la base des grammaires de constructions – Croft & Cruse 2004; Goldberg 2006). Les premiers épisodes et exemplaires produits par l'enfant prennent leur valeur dans une situation soutenue à la fois par le contexte et par l'interprétation de l'adulte en situation dialogique qui va éventuellement reprendre les mots de l'enfant et leur donner

plus d'épaisseur (François, Hudelot & Sabeau-Jouannet 1984; Bruner 1987; Nelson 2000). Les répétitions de ces situations vont amener des modifications en mémoire, notamment par l'effacement des détails qui gomme les différences entre exemplaires et amène à une certaine généralisation (Goldberg 2006 et mémoire sémantique), mais aussi par la constitution de ce que l'on appelle des *scripts* (Shank & Abelson 1977), c'est-à-dire des séquences complètes mémorisées qui permettent d'organiser et d'appréhender des situations complexes. On trouve par exemple la séquence du biberon, la séquence du bain, la séquence de la lecture de livre avant le coucher, etc. qui permettent à l'enfant d'organiser temporellement ses actions en relation avec celles des autres. L'enfant dispose ainsi de tout un éventail de souvenirs, certains uniques, d'autres répétés un nombre variable de fois, qui permettent de nourrir la mémoire de constructions, d'assemblages de formes langagières et de sensations perceptives, motrices et émotionnelles (le sens et le contexte). Ces constructions en se généralisant, ou par analogie, créent de nouvelles constructions, plus abstraites (au sens de règles abstraites car généralisées), qui contiennent des notions autant formelles (celle de la langue) que sémantico-pragmatiques (celles du dialogue, de l'interaction, de la société, de la culture, de la cognition). Il est donc possible de construire par le système des constructions des valeurs non seulement formelles mais aussi fonctionnelles, langagières comme cognitives.

Pour tester l'existence de cet apprentissage graduel, nous utilisons les corpus de deux enfants filmés en situation d'interaction spontanée avec leurs parents et avec l'observateur qui manie la caméra. Dans les deux familles, l'observateur est une personne familière de l'enfant, ce qui permet de créer une situation naturelle malgré la présence de la caméra. Le tournage n'est pas très différent d'autres situations où l'enfant serait filmé par ses proches.

Pour les deux corpus, nous nous intéresserons à tous les énoncés contenant un verbe et ferons une analyse portant sur ce verbe, sur la présence ou non d'une déconnexion, et sur les autres paramètres d'utilisation du verbe (référence temporelle, forme verbale, aspect, lemme). Notre hypothèse est que l'acquisition de la déconnexion se déroule de manière progressive, d'abord autour de certains exemplaires spécifiques qui vont peu à peu se généraliser. Lorsqu'enfin cette notion sera acquise, alors son usage deviendra lié de manière systématique à certaines propriétés des formes verbales, à certains éléments lexicaux ou grammaticaux ou à certaines structures syntaxiques.

Les grammaires de constructions, basées sur la notion d'exemplaires (de constructions attestées par une seule occurrence) qui se généralisent peu à peu en se simplifiant, se décomposant et se reconstruisant par

analogie, et qui permettent donc de passer d'exemplaires uniques aux généralisations, représentent un modèle idéal pour voir apparaître des compétences telles que la capacité à opérer la déconnexion. Notre analyse de corpus cherche à mettre à l'épreuve ce modèle en regardant en contexte s'il correspond aux faits observés et si on y voit bien un développement progressif chez l'enfant du sens de la déconnexion et pas seulement de la production des formes qui y sont associées.

6. Méthodologie

Les données utilisées dans ce chapitre sont issues de deux suivis longitudinaux collectés dans le cadre du projet ANR CoLaJE (Morgenstern & Parisse 2012) auprès de familles habitant en région parisienne. Nous travaillons à la fois sur les enregistrements vidéo mensuels des enfants en interaction avec leurs parents et sur leurs transcriptions. Chaque enregistrement dure une heure. Nous avons restreint les analyses de ce chapitre aux suivis longitudinaux de deux enfants, Anaé et Antoine, collectés par deux des auteurs de ce chapitre.

L'étude sémantique fine des verbes produits par les enfants et les adultes nous a imposé de limiter le nombre de séances traitées. Nous avons sélectionné une douzaine de séances par enfant (11 pour Anaé, 13 pour Antoine), réparties uniformément entre l'âge de 2 ans et l'âge de 4 ans et demi. Les travaux précédents sur ces enfants ont montré qu'ils ont un développement langagier assez proche. Anaé a une longueur moyenne d'énoncé (LME) plus importante (2,9) qu'Antoine (1,7) autour de l'âge de 2 ans. Cet écart se réduit fortement à l'âge de 3 ans et disparaît à l'âge de 4 ans.

Toutes les productions des enfants ont été prises en compte. Les groupes verbaux ont été analysés de manière détaillée. Nous avons codé quatre paramètres pour chaque énoncé contenant un verbe :

- le temps grammatical ;
- le temps chronologique (passé, présent, futur, atemporel) ;
- la déconnexion (le codage de la déconnexion repose sur des éléments concrets –présence ou non dans la pièce de la chose dont on parle, plutôt que sur des éléments verbaux quand cela est possible) ;
- l'activité en cours (lecture de livre ou autres).

Nos codages sont basés sur des critères non langagiers : l'intention de communication globale est jugée telle qu'elle est comprise par l'interlocuteur. Nous avons choisi de prendre la perspective de l'interlocuteur-adulte de l'enfant, avec toutes ses caractéristiques, dont

le contexte discursif et extralinguistique. Si l'enfant utilise des formes non standard, non attendues, ou même erronées du point de vue du modèle de l'adulte, alors nous privilégions le sens de la production de l'enfant dans son contexte qui sert à coder les variables ayant une valeur sémantique. Le groupe verbal en revanche a été codé en fonction de sa forme. Par exemple, si l'enfant dit « tombe » alors que l'objet est déjà par terre, le repérage temporel est codé comme « passé » mais le temps grammatical utilisé est codé comme étant du « présent simple ».

Les codages ont été réalisés à l'origine par un codeur entraîné spécifiquement pour cette tâche. 10 % des codages ont été contrôlés par l'un des trois auteurs du chapitre. Les cas de désaccord ont été résolus après discussion. Lorsque des erreurs systématiques ont été rencontrées, la méthode de codage a été revue, et l'ensemble du corpus a été corrigé.

7. Résultats et analyse des productions des enfants

7.1. Apparition et production de la notion de déconnexion

La Table 1 présente le nombre d'énoncés qui ont été notés comme relevant de la déconnexion dans les productions des enfants (colonne 2). Dans tout le chapitre, le codage des âges suit les conventions classiques de la littérature : 1;06.08 correspond à 1 an 6 mois et 8 jours. Les espaces usuelles en français ne sont pas utilisées afin de conserver un codage compact. Cette table présente aussi le pourcentage de déconnexions par rapport au nombre d'énoncés codés (colonne 3). La dernière ligne de la table présente les résultats chez l'adulte en interaction avec l'enfant. Les valeurs adultes sont à considérer avec réserve, tout d'abord car elles ne représentent qu'une seule séance chez Anaé et deux séances (avec des adultes différents, la mère une fois et la grand-mère l'autre fois) chez Antoine. Par ailleurs, l'adulte en interaction avec l'enfant ne parle pas de lui-même, mais parle plutôt de l'enfant ou autour de l'enfant. Il est donc moins susceptible que l'enfant, d'un point de vue pragmatique, de faire des déconnexions. On trouve en effet chez Anaé un usage de 9,29 % (ET : 8,23 %) contre 5,28 % chez l'adulte, et chez Antoine de 4,49 % (ET : 4,14 %) contre 1,95 % et 1,61 % chez les deux adultes. Cet aspect est intéressant car il montre que dans nos enregistrements l'usage des déconnexions sera souvent introduit par l'enfant, même si cet usage est probablement modélisé par son entourage dans d'autres circonstances.

Les pourcentages d'usage de l'enfant sont toutefois très relatifs car comme on le voit clairement dans la Table 1, cet usage change beaucoup d'une séance à l'autre. L'usage de la déconnexion apparaît au début de

Table 1. Nombre d'occurrences et pourcentage de déconnexions produites par Anaé et Antoine pour chaque séance

Anaé			
Session	Nombre d'occurrences de déconnexions	Pourcentage de déconnexions	Nombre de verbes
1;06.08	1	0	420
1;09.04	21	4	534
2;00.00	6	1	633
2;03.30	12	2	524
2;06.27	39	6	671
2;09.23	8	2	439
3;01.07	33	7	455
3;04.27	179	23	775
3;08.10	39	7	568
4;00.13	205	23	896
4;04.10	119	18	660
Total	662	10	6 575
Adultes	53	5	1 003

Antoine			
Session	Nombre d'occurrences de déconnexions	Pourcentage de déconnexions	Nombre de verbes
1;06.22		0	219
1;09.11	1	0	308
1;11.18		0	287
2;01.28	1	0	441
2;03.15	24	6	395
2;05.24	24	6	423
2;07.22	39	7	533
2;09.16	52	7	699
2;11.16	7	1	692
3;02.24	9	2	429
3;09.22	97	14	689
4;00.09	31	6	533
4;05.16	52	8	623
Total	337	5	6 271
Adultes	50	2	3 103

manière sporadique chez les deux enfants, dès l'âge de 1;06.08 pour Anaé et de 2;01.28 pour Antoine, un âge où les enfants ont encore une LME assez petite de 1,34 pour Anaé et de 1,75 pour Antoine. Quelques mois plus tard, on trouve chez Anaé, à 1;09.04, et Antoine, à 2;03.15, des séances avec de nombreuses situations de déconnexion, sans pour autant que l'on remarque un saut qualitatif ou quantitatif dans les formes langagières (LME de 1,71 pour Anaé et 2,17 pour Antoine). Par la suite, les enfants vont alterner des séances avec peu de déconnexions et des séances avec beaucoup de déconnexions. Il semblerait qu'à partir de ce moment-là, le nombre de déconnexions soit davantage lié à la qualité des situations qu'au développement du langage.

7.2. Analyse du développement d'Anaé

7.2.1. Premiers exemplaires de déconnexion

L'analyse qualitative des séquences confirme l'impression issue de l'analyse quantitative tout en la nuancant. L'exemple (1) d'Anaé à 1;06.08 est un cas de reprise.

1. Anaé à 1;06.08⁵

%situation: la mère d'Anaé est en train de lui montrer un livre et la sollicite pour que l'enfant rentre dans l'interaction.

5. Nous avons suivi les normes de transcription CHAT décrites intégralement dans MacWhinney 2000. La transcription contient des lignes principales et des lignes secondaires notées % pour la transcription phonétique, la description des situations ou actions. Les termes suivant % sont des codes du format CHAT. Par exemple, %xpnt est le code pour les pointages avec leur fonction (« show » ou « comment »). Pour des raisons techniques et de partage de données, ces codes sont le plus souvent inspirés de l'anglais et non accentués. Nous avons utilisé les codes MERE, ANAE, ANTOINE pour plus de facilité de lecture, en lieu et place des codes anglophones usuels. Les phonèmes non produits sont entre parenthèses, les mots composés sont séparés par des +, le code @fs permet de transcrire ce que l'on appelle un « filler » qui sert de proto-détermination nominale ou verbale, le code yy permet de noter que l'enfant a produit un énoncé qui n'est pas interprétable au niveau du sens mais que l'on peut transcrire phonétiquement. Chaque énoncé, même à l'intérieur du même tour de parole, est transcrit dans une ligne différente afin de permettre de calculer la LME. Les marqueurs grammaticaux élidés sont séparés du mot suivant par une espace (ex. l' éléphant), mais les mots composés comprenant une apostrophe sont écrits sans espace. Le non-verbal produit en même temps qu'un énoncé est décrit entre crochets et précédé d'un ! (ex. [! rit]). Les chevauchements sont notés par des < >. Les ponctuations de fin d'énoncé ne suivent pas la norme usuelle, sont précédées d'une espace pour faciliter la lecture et donnent des informations sur la prosodie de l'énoncé ou sa valeur pragmatique.

MERE: qu' est+ce+qu' i(l) mange le bébé?

ANAE: yy .

%pho: e:lõtã

MERE: i(l) mange quoi?

ANAE: e@fs mange quoi?

%pho: e nẽn kwa

MERE: un petit+suisse!

MERE: comme Anaé!

Dans l'exemple (1), Anaé reprend ce que dit sa mère. L'effet de distance avec l'ici et maintenant vient de l'utilisation d'un livre et de la description de ce que font les personnages du livre, une situation fictive. À ce stade, l'enfant n'a peut-être pas encore intégré la différence entre fiction et réalité, représentation et vue en direct, mais elle s'inscrit déjà dans la situation de lecture (elle est très intéressée), et elle reprend les paroles de l'adulte. Cet exemplaire constitue une première approche de la déconnexion.

Lors de la deuxième séance avec Anaé, on trouve deux situations différentes. L'exemple (2) d'Anaé à 1;09.04 est un souvenir inscrit dans un contexte d'interaction familiale.

2. Anaé à 1;09.04

%situation: la mère d'Anaé sollicite l'enfant pour lui faire évoquer des souvenirs.

MERE: on a vu la chauve+souris aussi .

MERE: on en a vu une hier soir aussi !

%situation: pendant quelques tours de parole, la mère d'Anaé la sollicite en lui demandant comment on appelle une chauve-souris

...

MERE: tu veux qu' on aille voir si elle est dans le jardin ?

ANAE: ouais!

ANAE: veux chauve+souris voir!

%pho: wœ tœtuwi vwa:

%act: ANAE s'approche de MERE

ANAE: jə@fs veux chercher!

%pho: jə vø ʃɛ:ʃe

La mère est en train de solliciter l'enfant sur les souvenirs qu'elle pourrait avoir et lorsque la mère évoque l'idée de voir une chauve-souris, alors l'enfant réagit et sollicite une activité déconnectée de l'ici et maintenant. Elle demande à sortir de la pièce pour aller voir la chauve-souris dans le jardin. Cette situation est donc encore très contextualisée, et l'enfant n'est capable de réaliser une déconnexion qu'avec beaucoup de support contextuel.

À cet âge de 1 an 9 mois, on retrouve encore une fois une situation de lecture très guidée, mais qui, à la différence de la session à 1 an et demi (1), amène l'enfant à produire toute une série d'énoncés déconnectés.

3. Anaé à 1;09.04

%situation: Anaé en situation de pseudo-lecture.

ANAE: yyy!

%pho: izabwafikaʒa:k

%act: ANAE commente l'image de la 1^{re} page du livre

%xpnt: ANAE parcourt l'image de l'index

FRERE: 0 [=! rit] .

ANAE: +< oh yyy !

%pho: o sekavalabwa:

%act: ANAE tourne la page

ANAE: <oh yyy> [=! sourit] !

%pho: ɔ ezesū:vwa:ki

%xpnt: ANAE montre l'image de l'index

%act: ANAE regarde MERE

...

MERE: qu' est+ce+qu' elle a Nini?

ANAE: e@fs yy pleure!

%pho: e bɛ plɛ:

On peut voir qu'Anaé rentre complètement dans le script de la lecture (elle tourne les pages, pointe du doigt des éléments du livre), la plupart de ses productions ne sont pas compréhensibles. L'enfant joue à la lecture, en quelque sorte, dans un contexte fortement facilité par ses partenaires (mère et frères). De temps en temps, elle produit quelques mots identifiables (elle pleure) qui montrent bien qu'elle rentre complètement dans ce jeu de lecture.

7.2.2. Premières généralisations

Ces situations qui sont les toutes premières déconnexions et qui ne sont rendues possibles que par un contexte très contraint s'opposent à ce qui se passe 9 mois plus tard par exemple. À 2 ans et 6 mois, on trouve une séance avec de nombreuses déconnexions ne présentant pas toutes les mêmes caractéristiques.

4. Anaé à 2;06.27

MERE: tiens Hansel_et_Gretel .

MERE: ça fait longtemps qu' on l' a pas lu .

ANAE: ah oui !

%pho: a wi

MERE: voilà .

ANAE: <z@fs a eu un> [/] z@fs a eu un cadeau .

%pho: z a y œ z a y œ kado

%act: ANAE montre le livre à OBS

MERE: allez on y va .

Dans l'exemple (4), alors qu'Anaé et sa mère sont en train de prendre des livres pour lire ensuite, Anaé d'elle-même sans être sollicitée indique à l'observateur qu'elle a reçu le livre en cadeau. Anaé évoque une situation (la remise du cadeau qui a effectivement eu lieu) qui n'est pas dans l'ici et maintenant. Cet énoncé est isolé dans la suite des interactions, et donc s'il est sollicité par le contexte du livre lui-même, il ne l'est pas par l'ensemble du contexte comme cela aurait pu survenir 9 mois auparavant. Anaé quelques minutes après dans une autre pièce, assise sur un canapé, lit le livre récupéré précédemment.

5. Anaé à 2;06.27

ANAE: re(garde) [/] regarde que [/] que elle a fait la [/] la petite sorcière .

%pho: ʁə ʁəɡad kə kə ɛl a fɛ la la pətɪt sɔʁsjɛʁ

OBS: la petite sorcière ?

ANAE: +< oui .

%pho: wi

OBS: qu'est+ce+qu' elle fait ?

ANAE: bah Hansel_et_Gretel .

%pho: ba ansiligʁetɛl

ANAE: regarde la sorcière .
 %pho: kəɡad la sɔsjɛk
 %xpnt: montre le livre de l'index

Dans l'exemple (5), Anaé, à la différence de ce qu'elle faisait 9 mois avant, décrit de manière très compréhensible des éléments de l'histoire contenus dans le livre, citant même le titre. Elle produit ces éléments d'elle-même. En revanche, ses productions sont encore, pour une histoire tirée d'un livre, très simples et encore loin de représenter une histoire complète. Dans cette séance, Anaé va se trouver dans de nombreuses situations où elle évoque des souvenirs ou des connaissances qui se situent en dehors de l'ici et maintenant. Ces productions sont toutefois en partie encore incertaines (par exemple, donner le nom de l'histoire en réponse à « qu'est-ce qu'elle fait ? »), ou très liées à des situations fortement contextualisées.

6. Anaé à 2;06.27

OBS: vous faites souvent du feu ?
 %situation: ANAE regarde toujours fixement dans la cheminée
 ANAE: ah oui hein .
 %pho: a wi ě
 OBS: +< ah oui .
 ANAE: on se met là pour pas brûler .
 %pho: ɔ̃ sə mɛ la puʁ pa byle
 OBS: ouais .
 ANAE: pour se pas brûler .
 %pho: puʁ sə pa byle
 %act: ANAE s'éloigne de la cheminée et va vers le canapé

Dans l'exemple (6), Anaé est devant une cheminée éteinte. Elle est toutefois clairement capable de se projeter dans la situation où elle serait allumée et dangereuse, en citant ce qui vient probablement des recommandations familiales. Toutefois, sa formulation non standard, « pour pas brûler » et « pour se pas brûler », témoigne du fait qu'elle retrouve un souvenir qu'elle reconstruit. En effet, si elle se souvenait en bloc de la situation, elle produirait probablement un énoncé « correct » sans hésitation autour du placement de « se ».

7. Anaé à 2;06.27

ANAE: mais Omer elle a fait caca .

%pho: me omɛɛ ɛl a fe kaka
 %act: ANAE s'avance vers le chien
 ANAE: berk [/] berk [/] berk .
 %pho: bɛɛ bɛɛ bɛɛk
 OBS: +< où est+ce+qu' il a fait caca ?
 ANAE: i(l) a fait caca <dans le> [//] (.) dans la yy .
 %pho: i a fɛ kaka dā lə dā la bebe
 OBS: dans la +..?
 ANAE: dans la bibliothèque .
 %pho: dā la bebeotek
 OBS: dans la bibliothèque ?
 ANAE: il a vomi euh +//.
 %pho: il a vomi ə
 OBS: +< oh mais ça fait longtemps ça .

Dans l'exemple (7), Anaé fait preuve d'initiative et de créativité « imparfaite », situation assez souvent rencontrée à cet âge. Dans cette situation, la maman s'éloigne pour aller chercher quelque chose tout en parlant au chien (Omer) pour lui indiquer de se pousser. D'elle-même, Anaé introduit un sujet de conversation, « mais Omer elle a fait caca ». Rien ne l'obligeait à faire cela dans la situation. Toutefois, malgré cette créativité, l'enfant semble ici parler d'une situation ancienne, que d'ailleurs l'observateur semble connaître. On voit que l'enfant est en même temps dans le souvenir et dans le jeu (« berk berk berk »), et qu'elle n'est pas encore capable de raconter l'histoire de manière adulte (elle remplace en cours d'histoire caca par vomi) et qu'elle ne se représente pas encore complètement les présupposés de son partenaire conversationnel. Si Anaé ne gère pas encore toutes les implications de la déconnexion (le manque de savoir partagé avec l'interlocutrice en particulier), elle est en revanche clairement capable de se déconnecter de l'ici et maintenant.

7.2.3. Usage maîtrisé

Enfin, dans les dernières séances, Anaé montre qu'elle est devenue totalement capable de gérer cette déconnexion.

8. Anaé à 4;00.13

%situation: Anaé et deux autres enfants ont fait du toboggan la veille
 MERE: vous êtes pas montés debout sur le toboggan ?

ANAE: oui .

%pho: wi

MERE: oui vous êtes montés ou oui vous n'êtes pas montés ?

ANAE: on [/] on [/] on est monté pas en+bas on est monté en+haut .

%pho: ʔ ʔ ʔ nɛ mɔ̃tɛ pa ãba ʔ nɛ mɔ̃tɛ ão

%act: ANAE chipote avec la tige

MERE: d'accord .

%situation: ANAE jette un regard à sa MERE

Dans l'exemple (8), Anaé narre un souvenir en réponse à la question de sa mère. Elle mémorise clairement l'événement, même si elle ne répond pas exactement à la question de sa mère (« vous êtes pas montés debout sur le toboggan ? »). On voit qu'Anaé, même si elle reprend le verbe de sa mère « êtes montés », le produit à une autre personne et utilise une formule « monté pas en bas » avec inversion de la position de « pas » qui montre qu'elle est en train de créer ses propres formes, qu'elle ne maîtrise pas encore comme un adulte. Enfin, un dernier exemple de la même séance montre le degré de maîtrise d'Anaé dans la situation de lecture de livre.

9. Anaé à 4;00.13

%situation: Anaé est devant une étagère et regarde les livres qui y sont

ANAE: <les petites> [/] les petits moutons +...

%pho: le pətɪt le pətɪ mutʔ

%act: ANAE prend un livre sur l'étagère et le regarde

%xpnt: show sur le livre de l'index

ANAE: +, qui voient (.) un loup .

%pho: ki vwa ɕɛ lu:

%act: ANAE jette un coup d'œil à MERE

MERE: +< hou@i [/] hou@i [/] hou@i [/] hou@i [/] hou@i !

ANAE: alors +...

%pho: alɔ̃

%act: ANAE ouvre le livre

ANAE: +, yyy yyy .

%pho: sə pasa

%int: (il) se passa +...

ANAE: des [l] des moutons qu(i) étaient avec sa maman et la
maman riait pas et les enfants non plus .

%pho: de de mutɔ̃ k ete avɛk sa mamã e la mamã ʁiɛ pa e le zãfã
nɔ̃ ply

%act: ANAE montre le livre à MERE

Ce dernier exemple montre Anaé en train de choisir un livre, en décrire l'idée générale, puis l'ouvrir et se mettre à le « lire ». Comme Anaé a tout juste 4 ans, il est clair qu'elle ne peut lire l'histoire mais qu'elle la connaît plus ou moins par cœur. Elle fait cela en claire connivence avec sa mère, ce qui indique bien qu'il s'agit probablement d'une activité habituelle dans la famille. On voit qu'Anaé choisit d'utiliser un certain registre en lisant son histoire, sans faire du par cœur pour autant. Elle choisit d'utiliser des imparfaits (étaient, riait) tout en organisant un énoncé à sa manière « des moutons qu(i) étaient avec sa maman et la maman riait pas et les enfants non plus ». Enfin, dans l'énoncé précédent, elle produit « se passa », énoncé inachevé mais qui pourrait parfaitement être une ébauche d'utilisation du passé simple « il se passa » qui fait partie du script « lecture de livre ». Cet usage du registre du récit écrit n'est pas spécifique d'Anaé et se rencontre souvent chez les jeunes enfants dans ce contexte.

7.3. Analyse du développement d'Antoine

7.3.1. Premiers exemplaires de déconnexion

Antoine présente un développement langagier moins rapide que celui d'Anaé lors des séances initiales. Cependant, les premiers exemples de déconnexion sont rencontrés à peine plus tard que pour Anaé. En revanche, Antoine est beaucoup moins prolixe et se contente de peu de mots.

10. Antoine à 1;09.11

%situation: la MERE d'ANTOINE lui fait écouter une chanson et chante pour l'inciter à faire de même.

MERE: <et comme il+y+est pas il nous mangera pas> [=! chante] .

%act: MERE fait un signe négatif de l'index pointé

ANTOINE: +< 0 [=! signe non de la tête] .

%act: ANTOINE la bouche grande ouverte regarde OBS

MERE: <où es tu> [=! paroles de la chanson] ?

%act: MERE index levé pour appuyer les paroles de la chanson

OBS: +< 0 [=! rit] .

ANTOINE: <entends tu> [=! paroles de la chanson] ?

%pho: ata ty

%act: ANTOINE secoue l'index

MERE: +< <entends tu> [=! paroles de la chanson] ?

MERE: <que fais tu> [=! paroles de la chanson] ?

Dans l'exemple (10), l'enfant reproduit les paroles d'une chanson sous la guidance de sa mère qui le sollicite et renforce ses productions. De plus, on voit que l'enfant joue la chanson en l'accompagnant avec des gestes, ce qui renforce probablement la mémorisation. Aussi, trouvera-t-on un peu plus tard chez Antoine la capacité de produire de lui-même des énoncés extraits de chansons déconnectés de situations réelles. Antoine commence parallèlement à être capable d'évoquer des souvenirs déconnectés de l'ici et maintenant.

11. Antoine à 2;01.28

%act: ANTOINE se retourne vers OBS et se gratte toujours le menton

OBS: t(u) as de la barbe toi ?

PERE: non il s' est fait un petit bobo au [/] au menton .

PERE: comment tu t' es fait bobo au menton mon chéri ?

ANTOINE: yyy Tatie .

%pho: y tati

PERE: c'était chez Tatie ?

ANTOINE: oui .

%pho: wi

PERE: et tu faisais quoi ?

Dans l'exemple (11), Antoine se gratte le menton, ce qui amène l'observateur, intrigué, à l'interpeler. Le père aide Antoine en indiquant qu'il a un pansement car il s'est fait mal. En réponse à la question de son père, Antoine donne le nom de sa nounou chez qui l'incident qui l'a amené à avoir un pansement est arrivé. Dans cet exemple, bien que le discours de l'enfant soit largement soutenu par ses interlocuteurs, Antoine fournit de lui-même une explication qui n'est pas une répétition des propos de l'adulte. Ce rappel d'un souvenir, encore isolé dans son discours à cet âge, est probablement facilité par la force et la saillance du souvenir en question lié à des sensations particulières.

7.3.2. Premières avancées

Comme Anaé, suite aux premiers usages qui sont très contextualisés et relativement isolés ou peu fréquents dans une séance d'une heure, Antoine commence à présenter des usages plus systématiques et plus fréquents.

12. Antoine à 2;03.15

MERE: +< hein tu dis Christophe <qui c'est qui> [///] t(u) as été malade .

OBS: hier t(u) as été malade ?

%act: OBS tapote sur le bras de ANTOINE pour l'interpeller

ANTOINE: oui .

%pho: wi

%act: ANTOINE regarde OBS

OBS: t(u) as vomi ?

ANTOINE: oui .

%pho: wi

MERE: et comment t(u) as vomi mon chéri comment c'est ?

ANTOINE: <e@fs craché> [/] e@fs craché .

%pho: e ɡʁɑ̃ʃe e kʁɑʃe

%act: ANTOINE imite le fait de cracher

OBS: ah t(u) as craché et ça faisait mal ?

ANTOINE: oui .

%pho: wi

OBS: oui .

ANTOINE: gorge .

%pho: ɡɔʃ

%act: ANTOINE met sa main sur sa gorge

Dans l'exemple (12), la mère d'Antoine le sollicite pour qu'il explique à l'observateur qu'il vient d'être malade et qu'il a vomi. L'enfant se souvient manifestement très bien de cet épisode qui a dû le marquer par sa violence. De ce fait, il n'hésite pas du tout lors de l'évocation de la scène, mais ses productions langagières sont encore très simples et tout à fait en phase avec son développement langagier à cet âge. Antoine montre bien qu'il a compris ce qu'il faisait puisque de lui-même il ajoute qu'il a craché et qu'il a eu mal à la gorge. Il le fait de manière très incarnée

en mimant ses actions, en se mettant la main à la gorge, ce qui montre bien qu'il vit pleinement son souvenir.

Antoine, comme Anaé, dispose de moments où il participe à une activité de lecture ou écoute de la musique. Dans les deux cas, l'enfant est amené à mémoriser des histoires ou des paroles et à produire du langage qui ne correspond pas à des faits de l'ici et maintenant. Il peut également le faire de manière indirecte à travers des images.

13. Antoine à 2;03.15

%act: MERE présente bien le livre à ANTOINE

MERE: Tchoupi il est avec qui ?

%xpnt: MERE show l'image avec son index

ANTOINE: tra(c)teur .

%pho: tʁatœʁ

MERE: voilà il+y+a le tracteur et ils vont aller où ?

%act: MERE pose le livre sur le canapé

ANTOINE: parc .

%pho: pak

MERE: hein ?

ANTOINE: au parc .

%pho: o pakə

MERE: au parc bon d'accord si tu veux !

L'exemple (13) est un cas où le support de la déconnexion est un livre. Comme précédemment, on constate que si Antoine comme Anaé reprend et reproduit des éléments de l'histoire, il ne le fait pas avec la même qualité de langue qu'Anaé. On constate aussi qu'Antoine produit l'histoire avec ses propres termes, et non par une copie non raisonnée. Antoine, résidant en ville dans un appartement, ne connaît et ne pratique que la notion de parc et non celle de jardin. Ainsi, alors que dans l'histoire, Tchoupi va dans le jardin à l'extérieur de la maison, Antoine le fait aller dans le parc (public), ce qui correspond bien à son propre vécu.

14. Antoine à 2;11.16

%situation: dans cette séance, ANTOINE n'est pas à l'aise, et pour l'expliquer, il dit qu'il a peur du loup. OBS le rassure en allant dans le couloir et en lui montrant que le loup n'est pas là, puis en lui disant que les loups ont en fait peur des gens

OBS: les loups ça essaie de faire peur aux gens mais en fait ça a très peur .

OBS: et quand t(u) arrives hop i(ls) se sauvent .

[...]

%situation: tout le monde retourne dans le salon

ANTOINE: +< 0 [=! gémit] .

ANTOINE: le loup il a peur de moi après i(l) s' est sauvé hop [=! crie] il est dehors .

%pho: lə lu il a pœʁ de mwa apœ i s ε sove hap il ε dœʁ

%act: ANTOINE fait un geste de la main pour symboliser le fait que le loup se soit sauvé

ANTOINE: ah le loup a peur de toi i(l) s' est sauvé (.) il est parti dehors .

ANTOINE: +< oui après hop dehors .

%pho: wi apœ ɔp dœʁ

%act: ANTOINE grimpe sur le canapé

OBS: ça c'est bien .

OBS: bravo .

ANTOINE: y avait le loup là+bas .

%pho: l ave lə lu laba

%xpnt: show en direction du couloir, de l'index

MERE: ah+bon han ?

OBS: +< 0 [=! rit] .

ANTOINE: +< oui et après est venu me manger euh [/] euh et après est encore là après est s' est sauvé et l' est peur de moi et hop dehors .

%pho: wi e apœ ε vœny mə mɔʒe ə ə e apœ ε akœ la apœ ε s ε sove e l ε pœʁ də mwa e ɔp dœʁ

%act: ANTOINE gigote sur le canapé

MERE: d'accord .

Dans l'exemple (14), Antoine montre sa capacité d'imagination mais aussi sa capacité à utiliser les récits qui lui sont adressés pour en bâtir d'autres. Dans cet enregistrement, des cinéastes sont présents dans l'appartement où se déroule le recueil de corpus pour réaliser un reportage sur le projet CoLaJE. Cette situation nouvelle rend probablement l'enfant mal à l'aise et à un moment il annonce qu'il a peur du loup. Pour rassurer l'enfant, l'observateur va avec lui dans le couloir de

l'appartement pour lui montrer qu'il n'y a pas de loup, et pour mieux le rassurer lui dit qu'en fait les loups sont peureux (voir les deux premiers énoncés de l'exemple). Une trentaine de secondes après, l'enfant rassuré revient dans la salle à manger où se déroule le tournage et, de lui-même, reprend et amplifie les propos de l'observateur + < *oui et après est venu me manger euh [//] euh et après est encore là après est s'est sauvé et l'est peur de moi et hop dehors*. On voit dans cet énoncé que l'enfant ne se contente pas d'une simple reproduction. Il s'agit bien d'une re-création puisque l'énoncé de l'enfant contient des formes non adultes (omission de pronoms). L'enfant s'est également approprié le premier rôle en indiquant que c'est lui-même qui a fait fuir le loup. Ainsi, à partir d'un récit simple (« les loups ont peur des gens »), il a recréé un autre récit plus complexe (« il est venu me manger, et il s'est sauvé, et il avait peur de moi, et hop dehors »).

7.3.3. Usage maîtrisé

Comme Anaé, Antoine en grandissant présente de plus en plus d'exemples de situations où il met en œuvre une déconnexion avec l'ici et maintenant. Plus il grandit, plus il devient capable d'être créatif et de ne pas se reposer sur des éléments externes liés à la situation, ou induits par ses interlocuteurs. On peut trouver deux grands types de situations pour lesquelles nous présentons un exemple. La première situation est celle des récits, c'est-à-dire des situations où la construction d'une fiction est bien organisée et attendue.

15. Antoine à 3;09.22

%situation: ANTOINE raconte l'histoire des trois petits cochons

ANTOINE: <et+puis le troisième> [//] et+puis i(ls) vont chez le troisième petit cochon et i(ls) ferment bien la porte .

%pho: epi lə tɔwazjɛm epi i vɔ̃ ʃe lə tɔwazjɛm eti kɔ̃ʃ e i fɛʁm bjɛ la kɔʁt

ANTOINE: et le loup i(l) toque .

%pho: e lə lu i tɔk

%act: ANTOINE «toque» sur le bord du fauteuil

ANTOINE: <laissez moi entrer c'est moi le loup> [=! fait parler le loup] .

%pho: lese mwa ɑ̃te se mwa lə lu

ANTOINE: <allez ouvrez la porte tous les trois> [=! fait parler le loup] .

%pho: aɛ uvɛ la pɔt tu lɛ tɛwa

%act: ANTOINE regarde OBS

ANTOINE: <après je [/] je vous mange> [=! fait parler le loup] .

%pho: apɛ ʒə ʒə vu mɔ̃ʒ

ANTOINE: <non non non n'ouvre pas la porte> [=! petite voix aigüe pour les cochons] [=! signe non de la tête] .

%pho: nɔ̃ nɔ̃ nɔ̃ n uvɛ pa la pɔt

ANTOINE: <puisque c'est ça je vais souffler et la maison va dégonfler> [=! fait parler le loup] .

%pho: pwiskə sɛ sa ʒə ve sufle e la mezɔ̃ va degɔ̃fle

%act: ANTOINE fait des gestes de la main pour illustrer ce qu'il raconte

ANTOINE: 0 [=! aspire] 0 [=! souffle] .

%com: ANTOINE fait des gestes et mimiques exagérés pour raconter l'histoire

Dans l'exemple (15), Antoine raconte, à sa façon, l'histoire des trois petits cochons. Ce qui est intéressant dans cette situation est que personne n'a « réclamé » l'histoire à l'enfant. C'est de lui-même qu'il est arrivé à construire cette situation, au détour d'une conversation où il expliquait qu'on lui avait volé son doudou. Il est remarquable que dans cette situation, l'enfant n'utilise pas de procédés pour mettre en place l'histoire ou annoncer qu'il se lance dans un récit. Il est peu probable que l'enfant confonde réalité et récit, mais il n'a pas encore acquis les conventions qui président à la mise en place du récit. Malgré tout, il se montre créatif dans cette histoire en insistant particulièrement sur la capacité du loup à souffler très fort. Pour cela, il mime largement son histoire et invente de nouveaux concepts comme celui de la maison qui va se dégonfler lorsque le loup aura soufflé assez fort. Sa capacité à créer de l'irréel est donc tout à fait fonctionnelle.

La capacité de déconnexion n'est pas réservée à la création du fictif. Elle est aussi utilisée pour évoquer des éléments qui sont absents et en particulier inconnus des interlocuteurs. Dans cette situation, le langage est le seul moyen de créer cette information qui ne peut exister hors langage, puisqu'elle n'a pas de réalité physique. C'est ce que fait Antoine dans l'exemple (16).

16. Antoine à 4;00.09

%situation: ANTOINE avec la participation de sa grand-mère (GDM) joue avec des jouets dont un camion.

%act: en se relevant GDM touche avec son pied le camion de ANTOINE

ANTOINE: oh t(u) as cassé .

%pho: ɔ t a kase

%situation: ANTOINE est assis et est en train de regarder et bricoler son jouet.

GDM: oh+la+la j' ai cassé .

GDM: excuse moi Titi .

GDM: j' ai pas fait exprès .

OBS: +< oh+la .

ANTOINE: avant c'était cassé ça .

%pho: avā setε kase sa

ANTOINE: excuse moi mamie mais c'était pas toi .

%pho: eeskyz mwa mami mε setε pa twa

GDM: ah c'était pas moi <alors c'est bien> [=! petit rire] .

ANTOINE: yyy c'est yyy i(l) s' est cassé tout seul .

%pho: ε se ε: ii s ε kase tu soel

Dans cet exemple, la grand-mère, en se relevant, pousse du pied le camion qui donne l'impression d'être cassé ou démonté. Antoine réagit de lui-même aux excuses de la grand-mère en expliquant que le camion était déjà cassé auparavant (*avant c'était cassé ça*) et insiste clairement pour dire que ce n'est pas la faute de sa grand-mère (*excuse-moi mamie mais c'était pas toi*). Pour les deux énoncés, Antoine formule ses remarques avec ses propres mots (production de « avant » là où l'adulte aurait plutôt utilisé « déjà », pas de complément après « c'était pas toi ») tout en produisant l'imparfait et donc un langage assez complexe. L'usage de l'imparfait est intéressant ici parce que, en complément de l'adverbe temporel « avant », il indique de manière très claire l'existence d'une déconnexion. Enfin, dans le dernier énoncé, Antoine en revenant au présent à l'aide d'un passé composé résultatif (*il s'est cassé*) pointe à nouveau sur l'action qui vient de se produire. Ensuite, il va se mettre à essayer de réparer le camion. Antoine fait preuve dans cet exemple d'une maîtrise et d'une créativité en langage qu'on pourrait attendre d'un adulte malgré des formes qui ne sont pas encore pleinement conventionnelles. Le concept de déconnexion, de mise à distance d'une situation qui ne se confond pas avec le présent, est donc bien en place.

8. Liens avec la notion de temporalité

Il y a un rapport naturel entre temporalité (au sens de la référence chronologique et non pas au sens des formes verbales) et déconnexion avec l'ici et maintenant. Tout d'abord, les références au présent font naturellement facilement référence à l'ici et maintenant, sauf en cas d'indication spatiale explicite. Ensuite, les références au passé, sauf quand elles indiquent plutôt un résultat qu'une action passée, sont naturellement éloignées du maintenant. On voit bien l'apparition de références au passé dans les exemples ci-dessus (voir pour Anaé les exemples [4], [7], pour Antoine les exemples [11], [12], [16]). La relation au futur ressemble à la relation au passé dans le sens où elle procède soit de la description à une distance temporelle (comme les vrais passés), ou au contraire d'une modalité (désir, requête, hypothèse, etc.), auquel cas il n'y a pas nécessairement prise de distance temporelle. Les situations atemporelles n'ont pas de raison de sortir ou de rester dans l'ici et maintenant puisqu'elles décrivent le plus souvent des situations génériques qui peuvent concerner des objets présents ou pas.

Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que les situations de déconnexion sont plus fréquentes chez l'enfant dans les cas de référence au passé ou au futur qu'en cas de référence au présent ou à l'atemporel. Pour cela, nous utilisons notre codage de la référence au temps chronologique pour le croiser avec notre codage de la déconnexion (Table 2).

Les résultats obtenus ne correspondent pas tout à fait à nos hypothèses. On observe chez les deux enfants un usage important de la déconnexion avec les références au passé. Pour les deux enfants, une mesure utilisant le khi-carré⁶ montre une très grande différence significative entre passé et présent : pour Anaé, $X^2(1) = 224.89$, $p < 10^{-16}$, pour Antoine, $X^2(1) = 58.011$, $p = 2.6 \cdot 10^{-14}$. De manière non anticipée, on observe un usage plus important de la déconnexion pour l'atemporel que pour le présent : pour Anaé, $X^2(1) = 80.462$, $p < 10^{-16}$, pour Antoine, $X^2(1) = 122.7$, $p < 10^{-16}$. On voit aussi une différence entre usage passé et usage atemporel : pour Anaé, $X^2(1) = 10.965$, $p = 0.0009$, pour Antoine, $X^2(1) = 8.022$, $p = 0.004$. Pour Anaé, l'usage atemporel est plus faible, pour Antoine, il est plus fort. Enfin, et ce qui n'était pas du tout attendu, on observe pour les deux enfants un usage égal de la déconnexion entre la référence au présent et au futur : pour Anaé, $X^2(1) = 1.25$, $p = ns$, pour

6. Le test khi-carré n'est pas nécessairement le plus adapté ici car on ne peut pas considérer qu'il y a une indépendance totale entre les différentes productions des enfants. En revanche, ce test ne favorise pas une forme temporelle plutôt qu'une autre et reste donc un élément de comparaison utilisable.

Table 2. Nombre et pourcentage de déconnexions et de non-déconnexions en fonction de la référence au temps chronologique pour Anaé et Antoine

Anaé				
	Atemporel	Futur	Passé	Présent
Déconnexion	100	89	168	282
% déconnexion	41	15	56	17
% temps	16	14	26	44
Non-déconnexion	142	523	132	1 418
% non-déconnexion	59	85	44	83
% temps	6	24	6	64

Antoine				
	Atemporel	Futur	Passé	Présent
Déconnexion	77	55	77	117
% déconnexion	36	8	24	9
% temps	24	16	24	36
Non-déconnexion	139	663	244	1 235
% non-déconnexion	64	92	76	91
% temps	6	29	11	54

Antoine, $X^2(1) = 0.48$, $p = ns$. Il semblerait donc qu'il soit plus naturel pour les enfants d'utiliser leur mémoire sur des situations déconnectées pour le passé, plutôt que d'anticiper pour des choses connues (mémoires) qui ne soit pas liées à l'ici et maintenant.

9. Liens avec l'activité de lecture

On a constaté dans les exemples ci-dessus (analyses des productions d'Anaé et d'Antoine) que les situations de lecture de livre étaient fréquentes (voir pour Anaé les exemples [1], [3], [5], [9], pour Antoine l'exemple [13]). Cette situation de lecture de livre est une situation où les productions de l'enfant sont largement soutenues par le contexte et par ses interlocuteurs. D'une certaine manière, le livre (mais peut-être aussi la musique – dont nous avons des exemples dans notre corpus – et la télévision – dont nous n'avons pas d'exemples dans notre corpus) place l'enfant dans une situation parfaite de production déconnectée de l'ici et maintenant. L'enfant dispose en effet de dessins (plus souvent que de photographies) qui représentent des situations, des objets, des

animaux ou des personnages qui n'existent absolument pas dans la réalité. Les jouets que manipule l'enfant participent également à cette approche de la déconnexion. L'enfant est amené, sans le savoir, à produire en situation de lecture des énoncés déconnectés. Il est donc amené à vivre cette déconnexion sans en avoir acquis le concept. Les objets de lecture forment autant de premiers modèles de l'irréel, soutenus par l'image et par la langue de l'adulte. Progressivement, l'enfant pourra apprendre à généraliser l'idée d'objets virtuels soutenus par le langage et à intégrer ainsi cet irréel dans sa vie quotidienne.

L'expérience du livre n'est pas indispensable, mais elle peut aider l'enfant dans son développement. Il est donc intéressant de vérifier si les situations de lecture de livre sont bien liées de manière majoritaire à la déconnexion. Dans notre codage, nous avons ainsi délimité les situations où apparaît un livre, qu'il soit manipulé par l'enfant ou par ses interlocuteurs. Nous testons si ces situations générales de livre sont propices à la production de déconnexions (tel qu'interprétée par les codeurs, qui s'appuient sur la perspective de l'adulte en interaction avec l'enfant).

Table 3. Nombre et pourcentage de déconnexions et de non-déconnexions en fonction de l'usage dans des situations de fiction ou de récit pour Anaé et Antoine

	Anaé		Antoine	
	Livre	Non-livre	Livre	Non-livre
Déconnexion	430	232	99	238
% déconnexion	28	5	22	4
% livre	65	35	29	71
Non-déconnexion	1 127	4 786	356	5 578
% non-déconnexion	72	95	78	96
% livre	19	81	6	94

La Table 3 présente les chiffres absolus de déconnexion et de non-déconnexion produites dans les contextes avec livre (colonne *livre*) et sans livre (colonne *non-livre*). Les lignes % déconnexion et % non-déconnexion donnent les pourcentages, pour l'activité *livre* (colonne *livre*) et pour les autres activités (colonne *non-livre*). On constate une tendance plus grande à produire des déconnexions dans l'activité *livre*, aussi bien pour Anaé (28 % contre 5 %) que pour Antoine (22 % contre 4 %). De manière surprenante, la différence de ratio est très proche chez les deux enfants alors que leur fréquence d'utilisation de la situation *livre* est très différente. Pour Anaé, on trouve en effet

un usage du livre (lignes % *livre*) dans 65 % des cas de déconnexion et dans 19 % des cas de non-déconnexion, et pour Antoine, on trouve seulement 29 % d'usage du livre en déconnexion et 6 % d'usage du livre en non-déconnexion. Les expériences *livre* semblent donc proches chez les deux enfants en qualité, même si elles diffèrent en quantité par rapport à leur vécu de la déconnexion.

10. Liens avec une forme particulière : l'imparfait

L'imparfait est une forme verbale qui, en français, comme le futur flexionnel (Morgenstern *et al.* 2009) ou le conditionnel (Morgenstern *et al.* 2014), permet de marquer la déconnexion avec l'ici et maintenant (Patard 2007 et 2010; Damourette & Pichon 1970; Adam 1992; Touratier 1996).

Il est donc intéressant de voir comment la production de l'imparfait peut être associée à la production de déconnexion (comme c'était le cas pour la situation *livre*) et, inversement, si l'imparfait apparaît avant, après, ou en même temps que la déconnexion chez l'enfant.

La Table 4 montre le nombre et le pourcentage d'utilisation de la déconnexion pour les formes verbales temporelles les plus fréquentes dans notre corpus. On voit dans cette table qu'avec le futur flexionnel et le passé simple, l'imparfait est le temps majeur de la déconnexion. On en trouve d'ailleurs des exemples ci-dessus, qui sans surprise sont les exemples les plus tardifs, pour Anaé l'exemple (9), pour Antoine l'exemple (16). On pourra noter que le présent en tant que temps verbal est rarement un temps de la déconnexion pour les deux enfants. Pour les autres temps, Anaé semble plus souvent qu'Antoine faire des références déconnectées.

La Table 5 montre l'apparition des références à des déconnexions en comparaison de l'utilisation de l'imparfait. On remarque que la référence à la déconnexion précède nettement l'apparition de l'imparfait chez Anaé. Une fois que l'imparfait est installé, vers l'âge de 3 ans, alors son usage intervient à toutes les séances. La situation est un peu moins claire pour Antoine, chez qui on constate un usage sporadique de l'imparfait au moment où la déconnexion apparaît. Par contraste, l'usage systématique de l'imparfait apparaît plus d'un an après la stabilisation de la déconnexion.

Il semble donc d'après les résultats ci-dessus que, si l'imparfait est bien un temps de la déconnexion, il n'est pas le seul et surtout il n'est pas le déclencheur de l'apparition de la déconnexion. En revanche, il fait peut-être partie des moyens qui permettent à l'enfant d'affirmer clairement et définitivement son usage de la déconnexion une fois que le concept est bien acquis.

Table 4. Nombre de formes verbales exprimant la déconnexion et pourcentage de ces formes par rapport à l'ensemble des formes verbales du même type

	Anaé		Antoine	
	Nombre d'occurrences	%	Nombre d'occurrences	%
Futur flexionnel	7	64	15	60
Imparfait, plus-que-parfait	112	95	45	74
Passé simple	24	100	1	100
Modal infinitif, infinitif, préposition infinitif	55	27	50	15
Passé composé et participe passé	119	45	53	14
Futur périphrastique	33	33	13	16
Présent et impératif	282	14	149	9
Autres	6	4	0	0
Total	638	22	326	13

Table 5. Production de la déconnexion et de l'imparfait par les deux enfants (nombre d'occurrences)

Sessions	Anaé		Sessions	Antoine	
	Déconnexion	Imparfait		Déconnexion	Imparfait
1;06.08	1		1;06.22		
1;09.04	21		1;09.11	1	
2;00.00	6	1	1;11.18		
2;03.30	12		2;01.28	1	
2;06.27	39		2;03.15	24	2
2;09.23	8	1	2;05.24	24	1
3;01.07	33	4	2;07.22	39	1
3;04.27	179	9	2;09.16	52	3
3;08.10	39	12	2;11.16	7	3
4;00.13	205	71	3;02.24	9	
4;04.10	119	14	3;09.22	97	17
			4;00.09	31	8
			4;05.16	52	25

11. Discussion

Représenter un concept comme celui de la déconnexion est particulièrement difficile, même pour des linguistes. En effet, utiliser comme simple définition qu'il s'agit de quelque chose qui est « en dehors de l'ici et maintenant » est parfois largement insuffisant pour décider ou non si une situation est déconnectée. De plus, définir en négatif la déconnexion supposerait de disposer d'un concept de base qui serait celui de l'ici et maintenant. Dans la réalité, la plupart des situations indiquant une sortie de l'ici et maintenant le font de manière partielle, pour certains éléments seulement. On peut alors concevoir que cette difficulté soit encore plus grande pour un enfant qui découvre le langage.

Nous suggérons dans l'approche que nous avons développée ci-dessus que la construction de ces concepts très généraux et très abstraits puisse s'opérer de manière progressive dans une situation de dialogue avec des interlocuteurs qui maîtrisent déjà ces concepts, même si cette maîtrise peut être partielle. Il faut d'ailleurs noter que le modèle des grammaires de constructions n'arrive jamais à une situation terminale. Il est toujours possible de rencontrer de nouveaux exemplaires, ou des exemplaires qui ne correspondent que partiellement aux connaissances préalables. Dans ce cas, le système devra toujours continuer d'évoluer, qu'il s'agisse de l'enfant à tout âge ou de l'adulte.

Dans les exemples [1] à [16] que nous avons présentés ci-dessus, on peut voir comment les deux enfants produisent d'abord des exemplaires de déconnexion largement soutenus par le contexte et par les adultes qui les entourent. En réalité, lorsqu'un enfant vit ses premières expériences qui convoquent des objets, des personnes, ou des situations qui relèvent de la déconnexion, il ne sait évidemment pas qu'il parle ou qu'il réfère à des choses déconnectées. Pour lui, ces expériences sont tout d'abord uniques, ce ne sont que des épisodes individuels. La déconnexion n'existe que dans le regard de l'adulte en interaction avec l'enfant. Mais ce regard est fondamental parce qu'il amène l'adulte au minimum à participer en langage et en action à cette expression de la déconnexion et à renforcer l'expérience de l'enfant. Et souvent, cette interaction va plus loin, jusqu'à insister sur l'élément déconnecté, à reformuler ou à renforcer la production de l'enfant, à produire des énoncés contenant les formes langagières appropriées pour parler de cette déconnexion.

Pour l'enfant, les premiers exemplaires permettent d'abord des mises en mémoire de formes verbales et de sens particuliers. Pour la forme comme pour le sens, les informations dont dispose l'enfant sont spécifiques et ne sont que de petites parcelles des concepts syntaxiques

ou sémantiques qu'il maîtrisera plus tard (et dont son interlocuteur dispose déjà). La répétition et la variation d'exemplaires proches vont permettre à l'enfant (comme Goldberg [2006] le suggère) de généraliser et diversifier peu à peu les connaissances liées à ces exemplaires. On voit ainsi apparaître des situations intermédiaires où l'enfant fait preuve d'initiative et de création dans les formes et dans le sens, sans pour autant disposer de connaissances similaires à celles de l'adulte (pour nos corpus, il s'agit de la période allant, environ, de 2 à 3 ans). Par exemple, l'enfant va jouer à la lecture, ou à la récitation (d'un poème, d'une chanson, d'une histoire); l'enfant va évoquer des souvenirs, tout à fait réels même s'ils sont mal organisés temporellement, parfois mélange de fiction, désir, et réalité. En dépit des imperfections (au sens de l'adulte) de ses connaissances et de leur mise en forme, l'enfant est déjà capable de faire vivre des éléments déconnectés de l'ici et maintenant, des éléments imaginaires apparaissent déjà dans ses productions. Souvent les situations sont très contextualisées, mais elles s'accompagnent aussi de formes verbales (passé composé en particulier) qui marquent déjà le passé ou la déconnexion. L'enfant a su évoluer depuis ses premières productions. La mise en œuvre de la déconnexion est en partie maîtrisée et, désormais, il la crée à son initiative.

Plus tard (pour nos corpus, vers l'âge de 3 à 4 ans), l'enfant devient capable de production et de maîtrise qui, sans être parfaites, ressemblent beaucoup à celles des adultes. Le fait qu'il puisse organiser ses souvenirs, raconter des histoires, évoquer des situations originales, jouer au jeu de faire semblant, etc. montre qu'il est devenu capable de création et surtout de parler de choses qui n'existent pas, aussi facilement que de parler de l'ici et maintenant. Son langage, à ce moment, comprend des formes qui, pour l'adulte, sont très puissantes pour évoquer la déconnexion : l'imparfait, mais aussi les adverbes de temps, le conditionnel, le futur flexionnel. Le fait de pouvoir désormais utiliser ces formes est fondamental, car c'est cette utilisation qui amène l'interlocuteur à aller chercher une interprétation évoquant la déconnexion. C'est à partir de ce moment que l'enfant est devenu maître de son discours, puisqu'il peut l'utiliser pour créer des choses qui n'existent qu'en langage.

L'enfant est devenu capable d'évoquer l'hypothétique (Morgenstern *et al.* 2014). Il a construit au fur et à mesure de son développement, grâce à l'usage, des concepts qui correspondent à celui de déconnexion. Il n'a peut-être pas encore généralisé totalement le concept de « déconnexion ». Il est possible qu'il ne l'applique encore que dans certaines situations, le jeu, le livre, la fiction, la mise en récit d'expériences personnelles passées. Dans un modèle basé sur l'usage, ces connaissances vont continuer à évoluer et à se généraliser, et à un moment, l'enfant, devenu locuteur

adulte, disposera de catégories très abstraites qui se croisent, comme celles de la déconnexion, de la narration, de l’imaginaire, etc.

12. Conclusion

L’une des propriétés les plus évidentes du développement du langage chez l’enfant est son aspect dynamique. Tous les jours, le langage de l’enfant évolue en fonction des interactions langagières auxquelles il a participé, en fonction du langage qu’il entend en permanence autour de lui, et de ses propres monologues intérieurs en construction. Chez les jeunes enfants, cette évolution est extrêmement rapide et très visible. En une ou deux années, l’enfant passe de formes très limitées et parfois difficiles à identifier à une maîtrise tout à fait correcte des formes les plus courantes de sa langue (Clark 2002). L’usage de formes plus rares et plus complexes suivra dans la foulée. Tous les jours, l’enfant acquiert de nouveaux mots (Bloom 2000). Ce processus, lexical et grammatical, est presque imperceptible dans l’instant mais tout à fait perceptible dans la durée, lorsque l’on teste les capacités de l’enfant de mois en mois, ou d’année en année (Pariisse & Le Normand 2006). Les grammaires de constructions sont un modèle dont le fondement – la gestion d’exemplaires de constructions qui se généralisent et s’organisent avec l’usage – est parfaitement cohérent avec la notion de développement et de système dynamique. Toutefois, si le modèle des grammaires de constructions a été largement utilisé pour montrer comment se construisent les formes de langage, la question de la manière dont pourrait se construire le sens associé à ces formes est restée jusqu’à présent peu abordée.

Notre proposition est que la construction du sens procède exactement de la même manière que celle des formes, à l’intérieur du modèle des grammaires de constructions. En effet, lorsque l’enfant manipule des notions comme celle de la narration ou de la fiction, ou celle de la temporalité, il manipule des concepts abstraits qu’il lui a fallu acquérir au cours du développement de son langage et de sa cognition. De plus, ces notions sont souvent légèrement différentes selon la langue (Gumperz & Levinson 1996) mais aussi selon la culture (Olson 1996). Les grammaires de constructions, en liant de manière très intime forme et sens, du niveau le plus spécifique au plus général, permettent de modéliser l’acquisition des formes et des sens. Formes et sens sont le résultat de mémorisations de situation d’écoute ou de production au sein d’interactions, qui se généralisent et se reconstruisent au fur et à mesure de l’usage. Ce modèle permet aussi d’expliquer le développement de l’interaction entre forme et sens, qui s’appuient mutuellement l’un sur l’autre à tout moment de ce développement.

On voit ainsi dans les données que nous présentons ci-dessus comment non seulement les formes, mais les sens que l'on peut leur associer, évoluent pour passer d'objets très simples à des structures plus générales, puis à des objets complexes et abstraits. Notre proposition permet à la fois d'expliquer en quoi les grammaires de constructions sont un modèle très important pour comprendre le développement du langage, mais aussi comment s'intéresser à l'acquisition et à la dynamique du langage nous offre une meilleure compréhension du pouvoir explicatif des grammaires de constructions. Nous espérons ainsi faire avancer les travaux sur le sens produit en langage, et aussi rapprocher langage et cognition comme l'ont toujours fait les modèles de linguistique cognitive dans lesquels s'inscrivent les grammaires de constructions.

Références bibliographiques

- ADAM J.-M. (1992), « Si hypothétique et l'imparfait. Une approche linguistique de la fictionalité », *Études littéraires*, vol. 25, n^{os} 1-2, p. 147-166.
- ANTINUCCI F., MILLER R. (1976), « How Children Talk About What Happened », *Journal of Child Language*, vol. 3, n^o 2, p. 167-189.
- BASSANO D., VAN GEERT P. (2007), « Modeling Continuity and Discontinuity in Utterance Length. A Quantitative Approach to Changes, Transitions and Intra-Individual Variability in Early Grammatical Development », *Developmental Science*, vol. 10, n^o 5, p. 588-612.
- BATES E., MACWHINNEY B. (1987), « Competition Variation and Language Learning », in *Mechanisms of Language Acquisition*, B. MacWhinney (dir.), Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.
- BLOOM P. (2000), *How Children Learn the Meaning of Words*, Cambridge, MIT Press.
- BOWERMAN M., LEVINSON S. C. (dir.) (2001), *Language Acquisition and Conceptual Development*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BRONCKART J. P., SINCLAIR H. (1973), « Time Tense and Aspect », *Cognition*, vol. 2, n^o 1, p. 107-130, en ligne : [https://doi.org/10.1016/0010-0277\(72\)90032-7](https://doi.org/10.1016/0010-0277(72)90032-7).
- BRUNER J. (1987), « Life as Narrative », *Social Research*, 54 (1), p. 11-32.
- CLARK E. V. (2002), *First Language Acquisition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CROFT W., CRUSE D. A. (2004), *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CULIOLI A. (1991), *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*, Paris, Ophrys, t. I.
- DAMOURETTE J., PICHON É. (1970), *Des mots à la pensée*, Paris, D'Artrey, t. 5.

- DANON-BOILEAU L., BRIGAUDIOT M. (2009), *La naissance du langage dans les deux premières années*, Paris, PUF.
- FRANÇOIS F., HUDELLOT C., SABEAU-JOUANNET E. (1984), *Conduites linguistiques chez le jeune enfant*, Paris, PUF (Le linguiste).
- GOLDBERG A. E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. (2006), *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- GUMPERZ J. J., LEVINSON S. C. (1996), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HALLIDAY M. A. K. (1975), *Learning How to Mean*, Londres, E. Arnold.
- HOPPER P. J. (1988), « Emergent Grammar and the A Priori Grammar Postulate », *Linguistics in Context*, vol. 29, D. Tannen (dir.), p. 117-134.
- LABOV W. (2001), *Principles of Linguistic Change. Social Factors*, Oxford, Blackwell.
- MACWHINNEY B. (2000), *The CHILDES Project: Tools for Analyzing Talk*, 3^e éd., Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.
- MORGENSTERN A. (2006), *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Paris, Ophrys (Bibliothèque de faits de langues).
- MORGENSTERN A., PARISSÉ C. (2012), « The Paris Corpus », *Journal of French Language Studies*, vol. 22, p. 7-12.
- MORGENSTERN A., PARISSÉ C., PONTONX S. de (2014), « "On dit pas je veux !" Apprentissage explicite et implicite du conditionnel dans les interactions adulte-enfant », *Language, Interaction and Acquisition*, vol. 5, n° 1, p. 19-37, en ligne : 10.1075/lia.5.1.01mor.
- MORGENSTERN A., PARISSÉ C., SEKALI M. (2009), « À la source du futur : premières formes verbales dans les productions spontanées de deux enfants français de 18 mois à 3 ans », *Faits de langues*, n° 33, p. 163-176.
- NELSON K. (2000), « Narrative, Time and the Emergence of the Encultured Self », *Culture & Psychology*, vol. 6, n° 2, p. 183-196.
- OLSON D. R. (1996), *The World on Paper. The Conceptual and Cognitive Implications of Writing and Reading*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PARISSÉ C., LE NORMAND M.-T. (2006), « Une méthode pour évaluer la production du langage spontané chez l'enfant de 2 à 4 ans », *Glossa*, n° 97, p. 10-30.
- PATARD A. (2007), *L'un et le multiple. L'imparfait de l'indicatif en français : valeur en langue et usages en discours*, thèse en sciences du langage, J. Brès (dir.), université Paul-Valéry – Montpellier 3, 448 p.

- PATARD A. (2010), « L'emploi préjudique de l'imparfait entre temporalité et modalité. Éléments d'analyse à partir d'une étude de cas », *Journal of French Language Studies*, vol. 20, n° 2, p. 189-211.
- PIAGET J. (1923), *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- REICHENBACH H. (1947), *Elements of Symbolic Logic*, New York, Macmillan.
- SABEAU-JOUANNET E. (1977), « L'expression de l'organisation spatiale et temporelle, son évolution chez l'enfant de 2 à 5 ans », in *La syntaxe de l'enfant avant 5 ans*, F. François, D. François, E. Sabeau-Jouannet, M. Sourdot (dir.), Paris, Larousse, p. 193-204.
- SCHANK R. C., ABELSON R. P. (1977), *Scripts, Plans, Goals and Understanding*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.
- SMITH C. S. (1980), « The Acquisition of Time Talk: Relation Between Child and Adult Grammar », *Journal of Child Language*, vol. 7, n° 2, p. 263-278.
- TILLMAN K. A., BARNER D. (2015), « Learning the Language of Time: Children's Acquisition of Duration Words », *Cognitive Psychology*, vol. 78, p. 57-77, en ligne : <https://doi.org/10.1016/j.cogpsych.2015.03.001>.
- TOMASELLO M. (2000), « Do Young Children Have Adult Syntactic Competence ? », *Cognition*, vol. 74, n° 3, p. 209-253, en ligne : [https://doi.org/10.1016/S0010-0277\(99\)00069-4](https://doi.org/10.1016/S0010-0277(99)00069-4).
- TOURATIER C. (1996), *Le système verbal français*, Paris, A. Colin.
- TULVING E. (2002), « Episodic Memory: From Mind to Brain », *Annual Review of Psychology*, vol. 53, p. 1-25, en ligne : <https://doi.org/10.1146/annurev.psych.53.100901.135114>.
- VAN DIJK M., VAN GEERT P., KORECKY-KRÖLL K., MAILLOCHON I., LAAHA S., DRESSLER W. U., BASSANO D. (2013), « Dynamic Adaptation in Child-Adult Language Interaction », *Language Learning*, vol. 63, n° 2, p. 243-270.
- VENDLER Z. (1967), *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.
- VENEZIANO E. (2001), « Displacement and Informativeness in Child-Directed Talk », *First Language*, vol. 21, n° 63, p. 323-356.
- WEIST R. M. (1986), « Tense and Aspect », in *Language Acquisition: Studies in First Language Development*, P. Fletcher, M. Garman (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 356-374.
- WEIST R., WYSOCKA H., WITKOWSKA-STADNIK K., BUCZOWSKA E., KONIECZNA E. (1984), « The Defective Tense Hypothesis: on the Emergence of Tense and Aspect in Child Polish », *Journal of Child Language*, vol. 11, n° 2, p. 347-374.

Cognitive linguistics and second language pedagogy

Common goals and mutual benefits

Michel ACHARD

Rice University

1. Introduction

In the United States, the relationship between linguistic models and second language teaching theories has undergone radical changes over the past century. Up until the mid-1980's the methods used in American second language classrooms often attempted to implement the theoretical positions from the fields of Linguistics and Psychology. For instance, the famous drills of the Audio Lingual method (Lado 1964; Omaggio Hadley 1993) were heavily inspired by behaviourism and structuralism. In the same manner, the *teacher talk* and the grammarless instruction from the Natural Approach (Krashen & Terrell 1983) relied on the Generative assumption that the unfolding of internal principles primarily triggers language acquisition. Consequently, most grammatical categories are naturally acquired given the proper input and need not be taught explicitly. This theoretical stance undoubtedly fuelled the Natural Approach's position that comprehensible input provided in an environment of reduced affective stress is sufficient to learn a language (*ibid.*; Achard 2004). From a pedagogical standpoint, these methods were relatively easy to use because they came equipped with a set of classroom procedures and activities that teachers had to follow scrupulously to do their job well. On the other hand, students often felt hemmed in by the repetitive nature of class, since the structure of each lesson was invariably similar. Even the most faithful instructors sometimes bemoaned the reduced creative leeway the methods offered, and in the past 30 years, second language teachers have moved away from the methods designed on the basis of theoretical models of Linguistics and Psychology to adopt their own more pragmatically oriented teaching models within which they enjoy increased flexibility to structure their teaching.

The current trend of communicative teaching places the emphasis on intercultural communicative competence that aims to place language learning at the heart of several social and intellectual movements (Savignon 2005: 645). To that effect, the ACTFL professional organization selected five goal areas that “stress the application of learning

a language beyond the instructional setting”¹. These goal areas often called the five C’s include Communication, Cultures, Connections, Comparisons, and Communities². Student achievement in these areas is measured against several *standards* that define the precise objectives students aim to reach. The basic insight of the model is “to prepare learners to apply the skills and understandings measured by the Standards, to bring a global competence to their future careers and experiences”³. This view of second language education marks a radical departure from the previously considered methods because its main emphasis no longer rests on the acquisition of linguistic forms per se, but on the use of that system to achieve specific intellectual and social goals. For language instructors, this shift brings about several contrasted consequences. On the one hand, they are no longer tied to a specific methodology. They possess complete freedom to develop their own pedagogical materials and activities around the five goal areas, as long as they move students along the road of the relevant standards. On the other hand, communicative teaching is much less vocal about the precise nature of the linguistic system students should learn, and the appropriate manner in which to teach them. This is particularly true for the teaching of grammatical forms (or grammar more generally).

The teaching of grammar has been a recurrent problem in second language pedagogy for a very long time (Doughty & Williams 1988; Hinkel & Fotos 2002; Nassaji & Fotos 2004; Ellis 2002, i.a.). On the one hand, it has been shown to be necessary (Swain & Lapkin 1989), but the scope and methodology of grammatical instruction have remained curiously unchanged despite i) the rise of the new pedagogical models discussed above, and ii) the many changes in the Linguistic models developed in the same time frame. Larsen-Freeman (2015: 263) noted this lack of progress in the area of grammatical instruction when she wrote: “Grammar instruction has been relatively unaltered by research findings. It remains traditional for the most part, with grammar teaching centered on accuracy of form and rule learning, and with mechanical exercises seen as the way to bring about the learning of grammar”.

The reasons for this disconnect between linguistic theory and second language pedagogy are complex and multifold. First, second language practitioners have lost confidence in the input of linguists

-
1. For additional information about ACTFL, see on line: <http://www.actfl.org>.
 2. “World-Readiness Standards for Learning Languages”, on line: <https://www.actfl.org/sites/default/files/publications/standards/World-ReadinessStandardsforLearningLanguages.pdf>.
 3. *Ibid.*

and psychologists following the failures of the methods presented at the beginning of this introduction. Secondly, linguists are difficult to follow because they do not agree on the exact nature of grammatical phenomena or the precise manner in which linguistic forms are acquired. Thirdly, with very few exceptions, linguists have seldom presented their research in ways that make it relevant to second language practitioners. Teachers are thus left with research they cannot use, or a very rigid set of inherited practices that limits their own creativity, and run the risk of boring the students. This state of affairs is therefore at the same time understandable and unfortunate. Given that grammatical instruction does not fit the goals and standards introduced above in any obvious way, teachers have had the same two equally limiting choices for the past thirty years. They can either provide no specific grammatical instruction thereby solely relying on communicative activities to foster the correct use of form, or they can teach grammar in the way that they intuitively feel is the most productive, without any specific guideline from current linguistic research. The only way out of that dilemma consists in rethinking the teaching of grammar not only in its technical delivery but also in the very definition of what grammar is, so that language instructors can seamlessly incorporate it in communicative models. Larsen-Freeman (2015: 273) argues for such change in the following manner:

[...] I have recommended seeing grammar in more dynamic terms ('grammaring') in order to ameliorate the inert knowledge problem. Whereas traditional approaches to teaching assume that grammar is a static, finite system and that practice leads in a linear way to increasing control of such a system, a grammaring approach fosters the ability of students to go beyond the input, for, after all, language learning is not about conformity to uniformity [...]. The grammar system is not closed, but is rather constantly evolving, due to the creativity of its users as they make new meanings, making it impossible to distinguish errors from linguistic innovations without an appeal to socio-political factors, such as who is doing the talking [...].

Furthermore, beyond the mere reconceptualization of the area of investigation, research needs to recognize the specific reality of the classroom and researchers should be careful to present their results in a manner that makes them usable in that setting:

It would also no doubt help to realize these ends were researchers to move beyond process-product research [...], which isolates a single variable, and instead, conduct more ecological research [...] that takes

into account the complex reality of the classroom [...]; that seeks to combine teaching and researching when that is appropriate [...]; that constructs a research agenda informed by teachers' questions; that communicates findings in a straightforward and respectful way to teachers; that fosters a relationship of reciprocity [...]; and that persuades teachers of the relevance of research [...]. (Larsen-Freeman 2015: 274)

This paper argues that Larsen-Freeman's ambitious project can be greatly facilitated by the adoption of the view of language and linguistic organization put forward by the cognitive linguistics (CL) movement. Obviously, the most directly social aspects of Larsen-Freeman's program go well beyond the issues traditionally debated by cognitive linguists, but the social and creative aspect of L2 learning can only be successfully approached with a clear understanding of the specific ways in which natives use their language. The complex and subtle parameters that govern native linguistic selection (one of the most important contributions of the CL movement as will be developed in the following sections), therefore constitutes the starting point from which the target language can be understood as a dynamic social system which learners can confidently participate in to express their own conceptualizations.

There are two main reasons to believe that CL will succeed where many others have failed. First, the model has already shown encouraging pedagogical promise in specific areas of instruction (Tyler 2012 represents the most thorough attempt to date). Secondly, the CL model itself has its own stake in that endeavor. Because one of the main CL tenets is that language learning faculties are part of general cognitive abilities and hence amenable to considerations of frequency, usage and context for instance, they are likely to be sensitive to instruction in these specific areas. The teachability of the CL view of language therefore represents an argument in favor of its own theoretical validity: "Although extensive pedagogical application remains a long-term goal, I regard its effectiveness in language teaching to be an important empirical test for the framework" (Langacker 2008: 66). These two reasons give us hope that the CL principles can provide valuable input to the attempt to reconceptualize grammatical instruction along the lines Larsen-Freeman advocates. The remainder of this paper illustrates the specific ways in which the principles of CL allow L2 teachers to introduce their students to dynamic user-based system of the target language. Section 2 introduces the dynamic aspect of linguistic organization; section 3 shows this dynamic model fosters students' creativity; section 4 argues that the CL principles considerably broaden the scope of grammatical instruction; section 5 recapitulates the results and concludes this paper.

2. Language as a dynamic system

The view of language that the term cognitive linguistics covers is broad, eclectic, and encompasses different large areas of linguistic investigation. It is also not exhaustively incorporated into one well-delineated theory, but rather, distributed over different models that each focus on specific aspects of language representation and usage. Consequently, the remainder of this paper focuses more directly on the tenets of these models the most directly relevant to the concerns of second language teachers. In particular, it makes specific reference to Langacker's Cognitive Grammar (henceforth CG, Langacker 1987, 1991, 2008; Achard 2004, 2008) because it constitutes the broadest attempt to articulate the cognitive linguistics view into one single model.

2.1. A symbolic view of language

CG is often presented as the symbolic alternative because it is mainly concerned with representing the semiological function of language by which each language “makes available to the speaker – for either personal or communicative use – an open-ended set of linguistic **signs** or **expressions**, each of which associates a semantic representation of some kind with a phonological representation” (Langacker 1987: 11). The grammar of a language therefore contains phonological, semantic, and symbolic units, which consist in the symbolic association between a phonological unit (the phonological pole) and a semantic unit (the semantic pole). Importantly, these various kinds of units as well as the relationships that connect them exhaustively represent any linguistic system. The grammar of each language therefore takes the form of a structured inventory of conventionalized linguistic units, and the lexicon, morphology, and syntax form a gradation and are fully describable by means of symbolic units. Importantly for the purposes of this paper, grammatical constructions are symbolically complex (more on this in the next section), and therefore meaningful, even though their meaning is often more abstract than that of lexical items.

This focus on the symbolic value of an overwhelming number of linguistic units, including grammatical morphemes and constructions, has several desirable consequences for second language teachers. The first one is that the symbolic continuum between lexical, morphological, and syntactic expressions suppresses the need for several pedagogical dichotomies in classroom presentation, most notably the one between lexical and grammatical elements (Achard 2004). This allows teachers to treat lexical learning on par with grammatical learning, and thus use the same presentational techniques for the semantic and grammatical

sections of the course, and more specifically to access grammatical constructions *via* their semantic import. Understandably, one of the most important CL contributions to second language teaching to date concerns the semantic presentation of grammatical elements. This is particularly important for formal categories, namely categories whose meaning is expressed by a specific morphological or syntactic form (see for example Tyler, Mueller & Ho 2010b for modality).

In keeping with the symbolic view of language that Cognitive Grammar espouses, the only units of a linguistic system are phonological, semantic and symbolic units that are (parts of) overtly occurring expressions, schematization of permitted structures, and the categorizing relations that exist between the two. To take an example from phonology, overt expressions such as [ld], [dag], [bil], etc. are obviously permissible, along with their [CVC] schematization, and the categorization relationship itself that connects the two: [[CVC]–[ld]]. Grammar functions in the same manner. Grammatical constructions are similar to specific instantiations, but at a level of abstraction which overlooks the differences in individual constructions. For example, *smart woman*, *great movie*, *big dog*, *small problem* instantiate the [AD], N] template that governs their formation and validates the formation of novel expressions (to be developed further in section 3).

In addition to categorization by schema where the instance is fully compatible with the categorizing structure (*dog / poodle*), categorization can also be accomplished by prototype, where the categorizing structure represents a prototypical value and the categorized entity constitutes an extension from that prototype. The extension conflicts with the prototype in some way, but is nonetheless associated to the category based on some similarities with the prototype. For example, the tee shirts that children use as goal posts when they play soccer conflict with the more prototypical rigid structures usually represented by the terms; they are, however, considered as members of the category, on the basis of their similar function.

This treatment of semantic and syntactic categories provides an interesting treatment of polysemy by making specific the very principles that motivate the creation of any given category. This is very important for vocabulary instruction because knowledge of a specific term in a second language often goes well beyond its mere translation. For instance, I have argued elsewhere (Achard 2018) that French *canard* translates to English *duck*, but the lexical categories the terms evoke in their respective languages vary greatly. Both *canard* and *duck* describe the animal and its meat, but *canard's* four other senses, namely i) a discordant musical note; ii) some erroneous piece of information;

iii) a newspaper; and iv) a sugar cube dipped into coffee or liquor sometimes given to children at the end of a meal are exclusive to French. Despite the presence of *duck* in their native system, English speakers therefore need to learn the categorizing principles that motivate the French category *canard*. The most efficient way of teaching this polysemic term involves emphasizing the commonalities between its different senses and pointing out to students that the category is bound together by a set of analogies and family resemblances (Wittgenstein 1953). By discussing the behaviors of ducks, students will notice that their sound motivates the *discordant note* sense, and that the manner in which they dive for food constitutes the source of the *sugar cube dipped in coffee or liquor* sense. The two final senses can be taught in the same manner. The *discordant note* and *erroneous piece of information* are connected by an analogy of dissonance, and *erroneous piece of information* is related to *newspaper* by metonymy.

The motivation of the different senses of polysemous expressions, particularly prepositions (Verspoor & Lowie 2003; Tyler 2012; Tyler & Evans 2004; Tyler, Mueller & Ho 2010a; Buescher & Strauss 2015), as well as the relevance of metaphor and metonymy to the polysemy of linguistic expressions (Boers 2000; Beréndi, Csábi & Kövecses 2008) represent other important contributions of CL to L2 pedagogy.

2.2. A speaker-centered system

In her discussion of the grammaring approach repeated here for convenience, Larsen-Freeman (2015: 273) bemoans the static view of the acquisition of a grammatical system: “Whereas traditional approaches to teaching assume that grammar is a static, finite system and that practice leads in a linear way to increasing control of such a system, a grammaring approach fosters the ability of students to go beyond the input [...]”. CL stand in perfect agreement with this position by placing the learner at the very core of her linguistic production, and allowing the entire system to emerge from specific usage events:

It is not the linguistic system per se that constructs and understand novel expressions, but rather the language user, who marshals for this purpose the full panoply of available resources. In addition to linguistic units, these resources include such factors as memory, planning, problem solving ability, general knowledge, short and long-term goals, as well as full apprehension of the physical, social, cultural, and linguistic context. An actual instance of language use, resulting in all these factors, constitutes what I will call a **usage event** [...] (Langacker 2000: 9)

Consistent with Larsen-Freeman's description, the overwhelming majority of current L2 textbooks present grammatical rules as a static property of the target linguistic system, most frequently expressed by selectional restrictions placed on different lexical items. For example, students in a French class are taught that the subjunctive mood is only appropriate following specific verbs, and that (in the positive form) verb selection determines mood choice. For the selection of definite and partitive articles, the Natural Approach textbook *Deux Mondes* gives students the following advice:

To choose the appropriate article, look at the kind of verb used in the sentence. With verbs describing likes or dislikes, such as **aimer**, **adorer**, **detester**, **préférer**, use the definite article because you are talking about things in a general sense. Nathalie **aime** beaucoup **les** carottes et **les** petits pois, mais elle **déteste les** épinards.

On the other hand, if the verb deals with having, obtaining, or consuming, use **du**, **de la**, **de l'**, or **des**, because you are talking about some amount of a thing. Such verbs include **avoir**, **acheter**, **manger**, **boire**, **prendre**, and many others. Les Français **boivent du** café au petit déjeuner et après le dîner [...]. Nous **mangeons de la** pizza tous les vendredi [*sic*] soirs. (Terrell *et al.* 2001: 245, emphasis in the original)

This advice cannot be dismissed as a mere suggestion to take advantage of a general tendency because the instructor manual recommends that teachers should “Point out that it is the verb of which the given noun is the object that determines the article choice, e.g., *j’aime le café*, but *j’aime boire du café tous les matins*” (*ibid.*).

The view that a linguistic system represents a static body of knowledge governed by its own internal rules expressed by the co-occurrence restrictions that exist between various lexical or grammatical items is deeply entrenched in our pedagogical history. It makes rules easy to state and relatively appealing because they yield a stable system which students can simply attempt to memorize. Of course, this stability is illusory, and students quickly discover that static rules simply do not work when they come across instances that do not respect them (often dismissed as exceptions). In the case of article distribution, learners who followed the advice presented above might be thoroughly confused by the attested examples in (1)-(7) that blatantly violate the expected co-occurrence restrictions (Achard 2008: 443-444):

1. L'invasion des termites. Les petits insectes qui *mangent le bois* infestent progressivement tout le territoire français.
(Agence France Presse)

2. Ou bien il est ce sage prisonnier qui attend l'heure de *boire la ciguë*.
(F. Mauriac, *Journal du temps de l'Occupation*, Paris, Fayard, 1952, p. 353)
3. Et puis, voici trois mois, un paquet est arrivé, du même expéditeur, avec des chocolats et des cigarettes. J'ai *fumé les cigarettes* et mon voisin de cellule a *mangé les chocolats*.
(J.-P. Sartre, *Les mains sales*, Paris, Gallimard, 1948, p. 19)
4. les rats d'argent pendus à la treille qui *mangent les raisins* sans cesser de me regarder
(Colette, *Sept dialogues de bêtes*, Paris, Club français du livre, 1962, p. 148)
5. Les céréales devenant moins chères, les cultivateurs seront tentés de les valoriser, notamment en faisant *manger le blé* par les vaches ou par les poules.
(Agence France Presse)
6. Combien étaient partis, qui s'étaient cassé les reins, faute de ressources suffisantes, et qu'on avait vus revenir au pays, bien contents de *manger la soupe*, et de bêcher les vignes, comme les camarades.
(É. Moselly, *Terres lorraines*, Paris, Plon, 1907, p. 159)
7. Dom Felletin lâchera ses novices ou nous les amènera et s'il ne déjeune point, *il boira* au moins *le café* avec nous.
(J.-K. Huysmans, *L'Oblat*, Paris, Cres, 1934, p. 131)

The examples in (1)-(7) clearly show that the pedagogical methodology predicated on the co-occurrence restrictions between verbs and articles does not adequately capture French usage. In Achard (2008), I argue that a preferable alternative strategy consists in teaching native construal to L2 students, or, in other words, the conventionalized way of matching certain expressions to certain situations, as well as the flexibility of using the available alternatives to express subtle semantic nuances. Specific constructions represent conventionalized ways of evoking specific scenes, and the presence of multiple choices indicates alternative ways of structuring the world in different ways (Langacker 1987). In the case of the French articles, definite articles mark generic and identifiable nouns, while partitives indicate that only a certain quantity of the substance referred to by the nominal is being considered. Competition between the two forms therefore arises when a given entity can be referred to in alternative ways, with different factors in

the context motivating different construals. In this view, *boire le café* and *boire du café* are both obviously perfectly acceptable, but they each indicate the speaker's choice to focus on a specific aspect of the scene conceptualized.

This type of analysis emphasizes the dynamic aspect of the language system because it underlines the speaker's central role in her linguistic production. For L2 learners, this role is both liberating and daunting. They may feel freed from the strict constraints defined by a largely elusive linguistic system, but they may not always be sure that their own choices express native conventionalized selections, which undermines their confidence in their ability to communicate. For instructors, the speaker's central role poses a thorny pedagogical challenge because of the inherent difficulty of providing clear guidelines that teach students how to exercise their own linguistic choices. In addition to making available to learners the whole range of conventionalized options they enjoy in the target language (the native forms), instructors also need to show them the precise parameters that determine native usage for each particular construction.

If linguistic selection were solely a matter of individual speaker choice, it would be almost impossible to teach. This is not, however, completely the case. A great number of selections are socially conventionalized and therefore relatively stable. They represent a privileged entry point into explaining the notion of choice to students because they reflect culturally rich conceptual constructs, often organized in the form of schemas that can easily be identified and presented in class. In the case of article selection, the recalcitrant examples, i.e. the ones where verbs like *manger*, *boire*, *prendre* are followed by definite articles, present entities rendered easily identifiable by some aspect of background knowledge. An obvious area of cooperation between cognitive linguists and L2 instructors concerns the identification and pedagogical exposition of the different facets of that knowledge. A particularly teachable aspect of conventionalized article use concerns the presence of the entities considered relative to several cultural schemas, and therefore their identifiability within those schemas. Achard (2008) provides two examples related to food and beverages. The first one describes the dishes traditional in specific cultures, and thus easily identifiable in their community, as illustrated in (8).

8. Mais en semaine, il faut revenir plus souvent que Georgette ne voudrait à des plats relativement simples, comme *le poulet rôti*, *le pigeon aux petits pois*, *le gigot d'agneau*, *le modeste rostbeef*.

(J. Romains, *Verdun*, Paris, Flammarion, 1938, p. 245)

In the examples (9) and (10) (Achard 2008: 450), the definite article reflects the nominals' identifiability within a cultural schema of these well-known culinary dishes, regardless of the main verb in the sentence:

9. Dînez-vous à la maison? Les Barrès désirent vous voir. Nous *aurons* « le » *poulet rôti*.

(J.-É. Blanche, *Mes modèles*, Paris, Stock, 1928, p. 227)

10. Le sultan – personne en Europe ne connaît le sultan, monsieur le colonel, personne! Vous-même, qui lui avez été présenté un vendredi, après le sélamlick, et qui avez *mangé l'iftar* au palais, un soir de ramazan, vous ne soupçonnez pas l'homme qu'il est...

(C. Farrère, *L'homme qui assassina*, Paris, Flammarion, 1924, p. 351)

The second schema concerns the beverages that French people enjoy in predictable circumstances, and can therefore be used to index conventionalized episodes of French society. For instance, *boire le café* in (7) represents the ritualistic behavior that directly follows lunch (or dinner). The emphasis is not on the liquid people will drink, but on the time during which Dom Felletin will be able to join his guests. The other beverages that are used in a similar manner are illustrated in (11)-(15):

11. *Boire... le champagne*, ça fait drôle quand on n'en a pas l'habitude, c'est léger, et puis c'est lourd.

(L. Aragon, *Les beaux quartiers*, Paris, Denoël et Steele, 1936, p. 117)

12. Dès qu'ils furent devenus les maîtres, on les vit envahir le beau jardin. Ils y venaient *boire l'anisette*, cassaient les tables et les bancs, couvraient d'inscriptions obscènes les murs blancs des kiosques moresques.

(J. Tharaud, *La fête arabe*, Paris, Plon, 1922, p. 238)

13. Il est avec sa tête dans le soleil auquel il n'est plus habitué et il faut qu'il s'y réhabitue; car c'est beau, mais ça fait mal, et c'est bon, mais ça brûle. C'est comme quand on fait *boire la goutte* aux petits enfants...

(C.-F. Ramuz, *Derborence*, Paris, Grasset, 1949, p. 128)

14. Ce lieu harmonieux fut construit pour le plaisir des membres du « syndicat du commerce des haricots et du riz », qui, sans doute, par les nuits de printemps, y viennent *boire le thé* en regardant briller le bord inférieur de la lune.

(P. Claudel, *Connaissance de l'Est*, Paris, Gallimard, 1957, p. 35)

15. « Nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour *prendre le thé* », déclare [...] Carlos Vivoli, régisseur de l'estancia [...] El Maiten [...] « Nous avons une mentalité d'hommes d'affaires »

(Agence France Presse)

The beverages presented in (11)-(15) all metonymically represent specific episodes of French social life. *Boire* (or *prendre*) *le champagne* in (11) refers to celebrating a happy occasion. *Prendre l'apéritif* represents the social gathering that precedes lunch or dinner, as well as the specific kinds of drinks guests traditionally enjoy on that occasion. *L'anisette* in (12) represents the most prototypical of those drinks. *La goutte* in (13) represents the generic term for a post meal alcohol. Finally, *boire le thé* in (14) refers to a late afternoon small meal that consists of a warm drink accompanied by cakes or pastries. The expression can also be used to describe the traditionally civil and courteous atmosphere of such gatherings, as illustrated in (15) where there is no reference to drinks of any sort, but the speaker deliberately opposes the business-like attitude of his group to an overly genteel tea party. Importantly, this construction is restricted to specific beverages. For instance, *?prendre le lait* is not usually appropriate in this construction because milk does not conventionally represent any culturally relevant social episode (this will be developed further in section 3).

The presence of strong cultural justification for the use of the definite article goes a long way toward eliminating the competition with partitive cases such as (2) (repeated here for convenience) and (16) where the use of the alternative (partitive in (2), definite in (16)) would be impossible:

2. Ou bien il est ce sage prisonnier qui attend l'heure de *boire la ciguë*. (*de la ciguë)

16. Il était mort de longtemps. On a su, parce qu'il en avait encore des brins dans sa petite main, qu'il *avait mangé de la ciguë*. (*la ciguë)

(J. Giono, *Regain*, Paris, Grasset, 1930, p. 21)

In (2), *boire la ciguë* is a synonym for officially administered poison, and the quantity ingested is viewed as irrelevant. In (16) by contrast, the emphasis is placed on the danger of the substance itself, and thus on the peril of ingesting any amount⁴.

The recognition of the speaker's central role in the production of a dynamic system has profound pedagogical consequences. It obviously

4. The difference in verb choice is also relevant here since *boire la ciguë* can be considered an idiom.

invalidates any explanation based on the selectional restrictions that might exist between the main verbs and the different article forms. Alternatively, instructors need to present the situations where the individual constructions (VERB+DEF.ART) or (VERB+PART.ART) constitute a strongly motivated choice. In this manner, these constructions, rather than the articles themselves, are shown to describe specific situations. The best way of implementing this position is to place learners in situations where native speakers are likely to exercise a specific choice, so that they can make the same choices natives make, and enjoy the same flexibility of expression. Cognitive linguists and L2 instructors need to work together to ensure the success of this strategy. The identification of the contexts where a specific construction constitutes the most conventional choice is part of that construction's semantic import, and thus falls within the linguist's investigative task. The instructor's role consists in presenting these contexts in the most natural manner possible in the L2 classroom.

3. Beyond the input: freedom to innovate

The previous section argued that learners, just like natives, stand at the center of their linguistic production, and that their linguistic choices are largely conventionalized; this section considers how they can go beyond the input to exercise their creativity in the target language. In order for the issues to be clear, however, we need to briefly consider the nature of grammatical rules in CG.

3.1. Grammatical rules and constructional schemas

It was already mentioned earlier that the lexicon, morphology and syntax are strictly describable by means of symbolic units. Because they represent the symbolic association of some semantic content and phonological form, symbolic units are by definition meaningful regardless of their degree of complexity or abstraction. In particular, grammatical constructions take the form of constructional schemas that generalize over actually occurring expressions in a manner that overlooks their differences. They are thus symbolically complex, cohabit in the grammar with the actually occurring expressions that instantiate them, and only differ from these actually occurring expressions by their greater level of abstraction. Langacker (2000: 8-9) describes the presence in the system of the actually occurring expressions (the instances), and the rules that validate their use as follows (emphasis in the original):

In Cognitive Grammar, a language is described as a **structured inventory of conventional linguistic units**. The units (cognitive “routines”) comprising a speaker’s linguistic knowledge are limited to semantic, phonological, and symbolic structures which are either directly manifested as parts of actual expressions, or else emerge from such structures by the processes of abstraction (schematization) and categorization (this restriction is called the **content requirement**). In describing these units as an inventory, I am indicating the non-generative and non-constructive nature of a linguistic system. Linguistic knowledge is not conceived or modeled as an algorithmic device enumerating a well-defined set of formal objects, but simply as an extensive collection of semantic, phonological, and symbolic resources which can be brought to bear in language processing.

Grammatical constructions can be viewed as templates that generalize over existing expressions and sanction their felicity, but also allow for possible extension to novel expressions. The non-generative and non-constructive nature of the CG model certainly does not mean that speakers cannot go beyond the attested input, but that this possibility of extension represents an act of categorization by the speaker rather than an algorithmic property of the system. For instance, let us imagine that upon tasting a cookie, a speaker wants to express her dislike of its strong apricot taste. Her statement “I don’t like it, it’s too apricoty” (Langacker 1987: 72) is made possible by her extension of an existing schema to a novel nominal. In order to express her opinion, the speaker brings to bear her knowledge of the existing schema extracted over such instances as *salty*, *nutty*, or *spicy*, and extends it to the novel noun *apricoty*. The novel formation *apricoty* is therefore not generated by the linguistic system; the speaker cobbles it together out of two individual elements with unit status. In this view, schemas (rules) and the occurring expressions from which they emerge always cohabit in the grammar where they represent two different facets of linguistic knowledge. Their coexistence allows speakers to access complex but regular expressions with unit status.

The extension of a grammatical construction to a novel expression may be used to express subtle semantic nuances, as in the examples in (17)-(19) (Achard 2008: 450):

17. « Je ne m’ennuie pas, dit-il. Le matin à sept heures et demie on a *le café au lait*. Pas mauvais. On s’habille ; on circule un peu, puis on dit : tout le monde au lit pour la visite du docteur ».

(M. Barrès, *Mes cahiers*, Paris, Plon, 1902-1904, t. III, p. 194)

18. Et le soir, pour causer de ce projet, Raspoutine venait quelquefois
boire le vin chez Youssoupopf.

(*Ibid.*, 1914-1918, t. XI: 360)

19. Un pauvre khani nous fournit du lait de chèvre et un café buvable.
A-t-il beaucoup changé depuis le passage de Chateaubriand ?
« J’avais *mangé l’ours* et le *chien sacré* avec les sauvages ; je parta-
geai depuis le repas des bédouins, mais je n’ai jamais rien rencontré
de comparable à ce premier khani de Laconie. »

(M. Barrès, *Le voyage de Sparte*, Paris, Plon, 1927, p. 180)

The presence of the definite article in the examples in (17)-(19) is surprising because it blatantly violates the social motivations presented earlier. Neither the *café au lait* in (17) nor the wine in (18) corresponds to one of the socially marked beverages discussed in the preceding section. In both instances, however, the author purposefully uses the (VERB+DEF.ART) construction to depict them as such. The desired effect is to present the beverages as indexing the habitual, stable, and expected character of specific aspects of a given situation. In (17), it serves to enhance the feeling of orderliness and regularity the speaker experiences during his time in a hospital. In (18), it emphasizes Raspoutine’s regularly scheduled activities. In (19), the identifiability of the bear and sacred dog cannot be imputed to their repetitive occurrence in the speaker’s diet, but to their social relevance in the communities he previously visited. The conventional status of these unusual dishes enhances the exoticism of his past adventures, and thus enhances the memorable nature of his current experience. In these examples, the authors are well aware of the meaning of the (VERB+DEF.ART) construction, and they extend it to unconventional nominals in order to suit their expressive purposes. Their creative usage therefore minimally departs from established convention.

The examples in (17)-(19) perfectly illustrate Larsen-Freeman’s (2015: 273) contention that it is often “impossible to distinguish errors from linguistic innovations without an appeal to sociopolitical factors, such as who is doing the talking”. They are clearly creative extensions because they have been produced by well-established French authors, but might be analyzed as mistakes had they been written by students. It is quite difficult (and well beyond the scope of this paper) to elaborate a pedagogical strategy to reliably foster such creativity, but the view of language that CL defends hints at how it might be attempted. When students become aware of the nature of grammatical rules, and they understand native speakers’ intentions in departing from them in specific ways, they will be also able to use them in a manner that

exercises their own budding creativity. The adoption of CL principles in the L2 classroom allows instructors to present grammar as a dynamic perpetually evolving system where speakers select from a variety of available alternatives which ones best fit their communicative purpose. CL therefore appears as a promising frame to achieve Larsen-Freeman's goal of re-conceptualizing grammar as a system that "fosters the ability of students to go beyond the input" (Larsen-Freeman 2015: 273).

4. The scope of grammatical instruction

The preceding sections have considered the overall shape of the CL grammar. This section is concerned with the types of structures and constructions that second language students need to learn to express themselves in the target language in a manner that best resembles native speech.

It seems rather obvious to state that in order for learners to be fully functional in their target language, they need to be in complete control of the same resources natives have at their disposal, or to put it in CL terms, the full inventory of the structured inventory of conventional linguistic units that constitutes the target grammar. This constitutes a very broad undertaking because grammar is not merely composed of a relatively small number of abstract grammatical rules. Rather, it "is held responsible for a speaker's knowledge of the full range of linguistic conventions, regardless of whether these conventions can be subsumed under more general statements" (Langacker 1987: 494). Consequently, the grammatical system of a language is "one of massive networks in which structures of varying degree of entrenchment, and representing different levels of abstraction, are linked together in relationships of categorization, composition, and symbolization" (Langacker 2000: 5). The CL view invalidates the image of a grammar as a slot-and-filler model (Sinclair 1996) where lexical items merely fill out the empty slots provided by grammatical rules that generate speech and thus constitute the focus of instruction. To the contrary, it validates the idiom principle that underlines the specific relationship that words have with each other. The idiom principle "is based on the view that the language user has available to her or him a number of semi-preconstructed chunks which constitute single choices used as such or with slight modification" (Gavioli 2005: 43)⁵.

This idiomatic view of language has obvious consequences for L2 teachers and learners because it considerably extends the scope of

5. In this view, sense units can differ from grammatical units (Sinclair 1996).

grammatical instruction. As it currently stands, grammatical instruction is mainly restricted to broad syntactic structures whose acquisition generates speech comprehension and production. These structures are predominantly formal in the sense that they are distinguished by the presence of specific morphological or syntactic forms, and their inventory is surprisingly similar across language families. For example, all textbooks of any of the Romance languages will focus on the forms of the tense, aspect, and modality system, determiners, comparatives, etc. As CL has shown, however, this level of grammatical instruction is not sufficient to provide learners with all the resources that native speakers of their target language have at their disposal because grammar is not solely composed of formal categories, but also includes a myriad of other units that cannot be formally recognized. The task of cognitive linguists is to identify these units, and collaborate with L2 instructors to design pedagogical materials to introduce them efficiently in class. The remainder of this section provides one illustration in the form of the French functional category of impersonal (Achard 2015, 2018), but similar analyses are also necessary for a very large number of other non-formal units such as collocations and semi-idiomatic constructions⁶.

4.1. *The functional category of French impersonals*

Many categories that play an important role in the grammar of any language cannot be identified formally. Functional categories, in particular, are difficult to teach because they group together different kinds of constructions that are grouped together for their functional rather than formal properties. For instance, I have argued in previous work that “French impersonals represent a coherent natural class because they systematically code highly general and predictable events available to anyone in the appropriate circumstances, the occurrence of which cannot be imputed to a specific, well-delineated source” (Achard 2015: 15). Consequently, the class includes:

any structure that describes events at the highest level of generalization and predictability, regardless of their morphological realization. As initial selection criteria, let us suggest that any structure should be considered impersonal provided that (1) it defocuses or backgrounds the agent of the predicate, and (2) its predicate describes a situation at a degree of stability and prediction that makes it available

6. Collocations and idioms have been insightfully described using corpora (Granger *et al.* 2002, i.a.).

to a generalized conceptualizer, or in other words virtually anyone in the appropriate situation. (Achard 2015: 16-17)

According to this definition, in addition to the universally recognized *il* construction illustrated in (20), the category should also include the demonstrative (*ça*) structure in (21), the middle (*se*) in (22), and the indefinite (*on*) in (23):

20. Pour la première fois je sentais qu'il était possible que ma mère vécût sans moi
(M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris, Gallimard, 1962, p. 648)
21. « [...] Dubreuilh t'attend avec impatience. Ne te laisse pas embarquer dans son machin...
– J'y suis déjà plus ou moins embarqué, dit Henri.
– Eh bien ! Dépêche-toi de t'en sortir. »
Henri sourit : « Non. *Ça n'est plus possible* aujourd'hui de rester apolitique. »
(S. de Beauvoir, *Les mandarins*, Paris, Gallimard, 1954, p. 101)
22. Il note que le pain sans levain est cuit sur des plaques de tôle et ressemble à de la galette ou aux crêpes de carnaval, que *le saucisson d'Arles se fait avec de la viande de mulet*.
(M.-J. Durry, *Gérard de Nerval et le mythe*, Paris, Flammarion, 1956, p. 82)
23. *On ne trouve pas toujours facilement, en Espagne, un endroit pour camper*, à cause de l'absence de bois, et de la culture intensive.
(A. T'Serstevens, *L'itinéraire espagnol*, Paris, Arthaud, 1963, p. 16)

French impersonals cannot be taught formally because all its members do not share the same grammatical features. They can only be taught as a general concept (Negueruela & Lantolf 2006; Achard 2018) after each specific kind of impersonal has been identified within its own morphosyntactic category. The first task therefore consists in reliably isolating the members of each participating morphosyntactic class that deserve the impersonal label.

4.2. Identifying constructions

While the four types of impersonals illustrated in (20)-(23) clearly share a defocused agent, they diverge more radically with respect to the

second criterion, namely the availability of the process the predicate codes to a generalized conceptualizer. This is particularly true for the demonstrative, middle, and indefinite impersonals because they are recruited from large morphosyntactic classes, most instances of which are not general enough to be called impersonal.

The comparison between the examples in (23) and (24) emphasizes the specificity of the smaller subset of indefinite impersonals within the broader range of *on* constructions:

24. J'envoyai un mot au jeune Bresson que je retrouvai un soir vers six heures au Stryx ; *on parla de Jacques*, qu'il admirait ; mais le bar était désert et il n'arriva rien.

(S. de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, p. 268)

In (24), the referent of the subject pronoun *on* is clearly identified as the two conversationalists in the bar. These participants are solely responsible for their interaction, and the latter cannot be expected to occur outside the particular time and place of the meeting. The construction is thus obviously too specific to be considered impersonal. In (23) by contrast, *trouver* is not tied to specific circumstances but can be observed every time a traveler attempts to find a camping spot in Spain. It therefore possesses the level of generality required of an impersonal construction. The difference between the middle construction in (25) and its impersonal counterpart in (22) further illustrates the greater level of generality of impersonals within their own morphosyntactic categories:

25. Héro, brusquement : Tu m'as compris ! (Il serrait son verre dans sa main, *le verre se casse*. Ils regardent le verre tous deux dans la main de Héro qui dit doucement.) Excuse-moi, mon vieux. J'aime casser.

(J. Anouilh, *La répétition ou l'amour puni*, Paris, Larousse, 1957, p. 75)

The breaking process in (25) is restricted to a specific time and place and involves a uniquely identifiable set of participants. It is thus too specific to be generally available. Conversely, *se faire* in (22) is part of the recipe for the sausage, and therefore available to anyone attempting to follow it. This general availability confers it the impersonal label.

Given the scalar nature of the impersonal criteria, one of the main difficulties in teaching the category consists in identifying the precise set of candidates within their own morphosyntactic classes. Fortunately, within each category, impersonals cluster together into specific

constructions (Goldberg 1995, 2006; Langacker 1987, 1991, 2005; Achard 2015) that possess some property that distinguish them from their structurally similar neighbors⁷. As a representative example of the need to identify the non-formal structures that native speakers of French have at their disposal, the next section introduces the semantic and pragmatic features that keep middle and indefinite impersonals separate from other middles and indefinites.

4.3. *Middle and indefinite impersonal constructions*

French middle predicates are increasingly more general as the affected entity (the subject of the predicate) becomes more and more responsible for the occurrence of the process the predicate describes. This responsibility neutralizes the impact of individual agents on that process and thus favors the latter's predictability and generality (Achard 2015). Middles reliably exhibit this pragmatic feature within two specific environments that constitute two constructional islands. In the first one illustrated in (22), the process expressed by the predicate is constitutive of the subject in the sense that it represents an integral part of the definition of the entity that the subject codes. Mule meat is part of the recipe for the *saucisson d'Arles*, an ingredient without which the latter does not deserve its name. The way in which the verbal process is included in the subject's semantic definition constitutes the pragmatic feature that groups together a large amount of middles and allows them to acquire impersonal status.

In the second constructional island illustrated in (26), the occurrence of the predicate is also fully predictable because it is required by a set of social norms or conventions. In this configuration, the predicates pertain to the socially acceptable way of performing certain activities, and because social norming applies to everyone, the process that the predicate codes is sufficiently general to be impersonal. The quotation marks around *se dire* and *se faire* in (26) represent the highly conventionalized character of these predicates that describe the strict social codes that govern people's words and actions. Their deontic character is obvious. The example in (26) does not describe what people do and say, but what is socially acceptable to say and do.

7. These constructions are sometimes distinguished by morphosyntactic criteria. For instance, demonstratives only reliably acquire the level of generality required of impersonals within the confines of the copular complement construction (c'+être+ADJECTIVE+COMPLEMENT CLAUSE) illustrated in (21) (Achard 2015).

26. Dans les livres, les gens se font des déclarations d'amour, de haine, ils mettent leur cœur en phrases; dans la vie, jamais on ne prononce de paroles qui pèsent. *Ce qui « se dit »* est aussi réglé que *ce qui « se fait »*.

(S. de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p. 119)

Indefinites become impersonal when the referent of the pronoun *on* is inclusive of all the members of a given community. In order to understand this generalization process, we need to note that in the personal construction in (24), the pronoun's referent is not only identifiable but also exclusively responsible for the occurrence of the process the predicate codes since nobody else participates in the conversation. These two characteristics occur together in (24), but this is not always the case. In particular, many configurations such as the one illustrated in (27) describe situations whose participants bear exclusive responsibility for the event described in the predicate even though they cannot be precisely identified:

27. *on avait cueilli les lavandes cela se sentait à plein nez*

(L. Aragon, *Le roman inachevé*, Paris, Gallimard, 1956, p. 149)

Indefinite constructions take on their impersonal meaning when the pronoun's referent is not only unidentified, but also cannot be held responsible for the occurrence of the process the predicate describes. This ultimately general construal of the pronoun's referent is achieved by two kinds of conceptual configurations that present some conceptualizer's position as representative of a group of unlimited size. The first configuration, where *on's* referent is presented as a homogenous mass inclusive of all humans, describes stable characteristics of a community that everyone experiences in a similar manner. The yearly cycle of seasons in (28) or our failed attempts to eliminate misfortune in (29) are described as conditions homogeneously experienced by everyone and thus generally available.

28. Pendant quelque temps, il s'arrêta de travailler et réfléchit. Il aurait peint sur le motif si la saison s'y était prêtée. Malheureusement, *on allait entrer dans l'hiver*, il était difficile de faire du paysage avant le printemps.

(A. Camus, *Jonas ou l'artiste au travail*, in *L'exil et le royaume*, Paris, Gallimard, 1962, p. 1646)

29. Oui, *on sait ce que ça coûte* la résignation, l'égoïsme: mais il y a longtemps qu'*on le sait*, sans profit. *On n'a jamais réussi à arrêter le malheur, on n'y réussira pas de sitôt*, en tout cas pas de notre vivant.
(S. de Beauvoir, *Les mandarins*, p. 205)

The second impersonal configuration treats individual experience as representative of a typically human and hence maximally general reaction. Voltaire obviously expresses his own opinion of Rousseau's work in (30), but his scathing evaluation reaches its full impact from being presented as the reaction that every human would inescapably experience upon reading the book. Similarly, the scene in (31) is viewed through the narrator's eyes, but it is presented as any observer placed in similar circumstances would invariably view it:

30. La lettre de Voltaire était légère, aimable et malicieuse à son habitude: « j'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie... on n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes *quand on lit votre ouvrage* »
(J. Guéhenno, *Jean-Jacques*, Paris, Grasset, 1950, t. II, p. 112)
31. Pendant qu'elle déballait les tissus brodés, je m'approchai de la fenêtre; *on apercevait, comme d'habitude, Notre-Dame et ses jardins* [...]
(S. de Beauvoir, *Les mandarins*, Paris, Gallimard, 1954, p. 493)

In this configuration, the generalization of experience is achieved by conjuring up a virtual referent for the sole purpose of illustrating the inescapability of the process the predicate describes. The statements in (30) and (31) have universal value because *on*'s referent does not have independent existence in reality, but represents every possible human reading Rousseau's book or experiencing the view of Notre-Dame. They therefore differ from those presented in (28) and (29) in that they do not describe an observed stable characteristic representative of a community but the natural, i.e. predictable, consequence of a given action. In other words, their generality is not achieved by the homogenization of the relevant referents into a mass-like entity, but by making one conceptualizer's experience representative for that of the entire community.

French impersonals represent a large part of French grammar that ranges from high frequency idioms (*ça ne se fait pas, le qu'en dira-t-on*) to the more abstract constructions presented in this section. For learners, complete mastery of the entire category represents a multi-year investment and indicates a high level of personal achievement. For teachers,

it requires an incremental approach to the exposition of the issue that spans over several years and involves linguistic, cultural, and emotional factors. In order to be effective, this effort is best undertaken in collaboration with cognitive linguists whose specialty it is to investigate the motivations of specific constructions. Together, linguists and language instructors can identify the precise constructions to be introduced at different levels of abstraction and design the best possible strategies to present them in the classroom.

5. Conclusion

This paper argued that the view of language put forward by the CL movement represents a promising framework to reconceptualize L2 grammatical instruction along the lines advocated by Larsen-Freeman (2015). The advantages of adopting the CL view are twofold. First, the scope of instruction is greatly increased to include not only the traditional formal categories, but also the large number of non-formal collocations, idioms, and constructions that nonetheless are part of the grammar of the target language. Secondly, by recognizing that the speaker rather than the system itself is responsible for the form of the grammar, the CL position allows learners to enjoy far greater agency and creativity to express their own conceptualizations.

These changes are potentially transformative, but they are difficult to implement. The power of the speakers' central role in selecting the right expression is extremely hard to harness pedagogically because learners must abandon the safety of a rule-based system where the answers are well known (albeit often non-reflective of native usage) for the unreliable confines of their own linguistic decision making. Insightful guidance from their instructors is crucial because their ability to trust themselves can only grow if they are placed in situations where the conventions that surround native selections are reliable enough to build their self-confidence. The task of identifying the relevant linguistic units and the best strategies to introduce them in the classroom needs to be shared between cognitive linguists and L2 instructors. Cognitive linguistics have already shown their relevance to second language pedagogy in a number of areas, but it is now time to take the next step and make a durable contribution to grammatical instruction more generally. Both parties stand to benefit from this collaboration. Instructors gain access to a framework that allows them to teach grammar in a manner congruent with the basic principles of current communicative models. Cognitive linguists gain access to a new field of investigation where their hypotheses about language organization and learning can be tested

and fine-tuned. It is my hope that these mutual benefits will convince linguists and second language instructors to work together to design revolutionary grammatical instruction.

References

- ACHARD M. (2004), “Grammatical Instruction in the Natural Approach: a Cognitive Grammar View”, in *Cognitive Linguistics, Second Language Acquisition, and Foreign Language Teaching*, M. Achard, S. Niemeier (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 167-194.
- ACHARD M. (2008), “Teaching Construal: Cognitive Pedagogical Grammar”, in *Handbook of Cognitive Linguistics and Second Language Acquisition*, P. Robinson, N. Ellis (eds.), London – New York, Routledge, p. 432-456.
- ACHARD M. (2015), *Impersonals and Other Defocusing Constructions in French*, Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins.
- ACHARD M. (2018), “Teaching Usage and Teaching Concepts”, in *What is Applied Cognitive Linguistics? Answers from Current SLA Research*, A. Tyler, L. Huang, H. Jan (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 35-59.
- BERÉNDI M., CSÁBI S., KÖVECSÉS Z. (2008), “Using Conceptual Metaphors and Metonymies in Vocabulary Teaching”, in *Cognitive Linguistic Approaches to Teaching Vocabulary and Phraseology*, F. Boers, S. Lindstromberg (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 65-100.
- BOERS F. (2000), “Metaphor Awareness and Vocabulary Retention”, *Applied Linguistics*, vol. 21, p. 553-571.
- BUESCHER K., STRAUSS S. (2015), “A Cognitive Linguistic Analysis of French Prepositions *à*, *dans*, and *en* and a Sociocultural Theoretical Approach to Teaching Them”, in *Cognitive Linguistics and Sociocultural Theory*, K. Masuda, C. Arnett, A. Labarca (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 155-181.
- DOUGHTY C., WILLIAMS J. (1998), *Focus on Form in Classroom Second Language Acquisition*, Cambridge – New York, Cambridge University Press.
- ELLIS R. (2002), “The Place of Grammar Instruction in the Second / Foreign Curriculum”, in Hinkel & Fotos (eds.), p. 17-34.
- GOLDBERG A. E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. (2006), *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- GRANGER S., HUNG J., PETCH-TYSON S. (eds.) (2002), *Computer Learner Corpora, Second Language Acquisition and Foreign Language Teaching*, Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins.

- HINKEL E., FOTOS S. (2002), *New Perspectives on Grammar Teaching in Second Language Classrooms*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.
- HULSTIJN J. (2005), "Theoretical and Empirical Issues in the Study of Implicit and Explicit Second Language Learning: Introduction", *Studies in Second Language Acquisition*, vol. 27, no. 2, p. 129-140.
- KRASHEN S. (1981), *Second Language Acquisition and Second Language Learning*, Oxford, Pergamon Press.
- KRASHEN S., TERRELL T. (1983), *The Natural Approach. Language Acquisition in the Classroom*, San Francisco, Alemany Press.
- LADO R. (1964), *Language Teaching. A Scientific Approach*, New Delhi, Tata – McGraw Hill.
- LANGACKER R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. (1988), "A Usage-Based Model", in *Topics in Cognitive Linguistics*, B. Rudzka-Ostyn (ed.), Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins, p. 127-161.
- LANGACKER R. (1991), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 2, *Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R. (2000), "A Dynamic Usage-Based Model", in *Usage-Based Models of Language*, M. Barlow, S. Kemmer (eds.), Stanford, CSLI, p. 1-63.
- LANGACKER R. (2005), "Construction Grammars: Cognitive, Radical, and Less So", in *Cognitive Linguistics: Internal Dynamics and Interdisciplinary Interaction*, F. J. Ruiz de Mendoza Ibáñez, M. Sandra Peña Ceval (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 101-159.
- LANGACKER R. (2008), *Cognitive Grammar: a Basic Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- LANGACKER R. (2009), *Investigations in Cognitive Grammar*, Berlin – New York, De Gruyter Mouton.
- LARSEN-FREEMAN D. (2015), "Research into Practice: Grammar Learning and Teaching", *Language Teaching*, vol. 48, p. 263-280.
- NASSAJI H., FOTOS S. (2004), "Current Developments in Research on the Teaching of Grammar", *Annual Review of Applied Linguistics*, vol. 24, p. 126-145.
- NEGUERUELA E., LANTOLF J. P. (2006), "Concept-Based Pedagogy and the Acquisition of L2 Spanish", in *The Art of Teaching Spanish. Second Language Acquisition from Research to Praxis*, R. Salaberry, B. A. Lafford (eds.), Washington, Georgetown University Press, p. 79-102.
- OMAGGIO HADLEY A. (1993), *Teaching Language in Context*, Boston, Heinle and Heinle.

- SAVIGNON S. (2005), “Communicative Language Instruction: Strategies and Goals”, in *Handbook of Research in Second Language Teaching and Learning*, E. Hinkel (ed.), London – New York, Routledge, p. 635-651.
- SINCLAIR J. (1996), “The Search for Units of Meaning”, *Textus*, 9/1, p. 75-106.
- SWAIN M., LAPKIN S. (1989), “Canadian Immersion and Adult Second Language Teaching: What’s the Connection?”, *The Modern Language Journal*, vol. 73, p. 150-159.
- TERRELL T. *et al.* (2001), *Deux Mondes, a Communicative Approach*, 4th ed., New York, McGraw Hill.
- TYLER A. (2012), *Cognitive Linguistics and Second Language Learning. Theoretical Basis and Experimental Evidence*, New York – London, Routledge.
- TYLER A., EVANS V. (2004), “Applying Cognitive Linguistics to Pedagogical Grammar: the Case of *over*”, in *Cognitive Linguistics, Second Language Acquisition, and Foreign Language Learning*, M. Achard, S. Niemeier (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 257-280.
- TYLER A., MUELLER C., HO V. (2010a), “Applying Cognitive Linguistics to Learning the Semantics of English *to*, *for*, and *at*: an Experimental Investigation”, *Vigo International Journal of Applied Linguistics*, no. 8, p. 181-206.
- TYLER A., MUELLER C., HO V. (2010b), “Applying Cognitive Linguistics to Instructed L2 Learning: the English Modals”, *AILA Review*, vol. 23, p. 30-49.
- VERSPoor M., LOWIE W. (2003), “Making Sense of Polysemous Words”, *Language Learning*, vol. 53, p. 547-586.
- WITTGENSTEIN L. (1953), *Philosophical Investigations*, Oxford, Basil Blackwell.

LA DIMENSION STATISTIQUE

Aperçu de quelques méthodes pour l'extraction des constructions en corpus

Vannina GOOSSENS

Université Grenoble Alpes

Dominique LEGALLOIS

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

Iva NOVAKOVA

Université Grenoble Alpes

Cette contribution recense un ensemble de méthodes employées pour extraire automatiquement ou semi-automatiquement en corpus¹ des structures lexico-grammaticales pouvant prétendre au statut de *construction*. Les objectifs des travaux promouvant ces méthodes peuvent être divers : élaboration d'un « constructicon », c'est-à-dire d'un répertoire de constructions, élaboration de ressources pédagogiques, identification de patrons lexico-grammaticaux jouant un rôle textuel ou discursif. Quatre méthodes sont ici présentées : 1) la méthode StringNet de Wible & Tsao (2010) ; 2) la méthode de Forsberg *et al.* (2014) portant sur le suédois ; 3) la méthode N-grammar de Cappelle & Grabar (2016) ; 4) les méthodes relatives à la notion de *motif* qui feront l'objet d'un développement plus important que les trois premières.

1. StringNet (Wible & Tsao 2010)

Wible & Tsao (2010) partent du constat que l'extraction des constructions constitue un vrai défi pour le traitement automatique des langues : 39 % des échecs d'analyse des parseurs sur les données du BNC se sont produits sur les constructions (Baldwin *et al.* 2004), en raison du caractère inextricable de l'idiomaticité et de la régularité. Ainsi, si on considère la distinction de Fillmore, Kay & O'Connor (1988) entre *substantive* et *formal idioms*, les premiers sont relativement figés au niveau lexical (*as a matter of fact, just to be on the safe side*). Les seconds, quant à eux, sont lexicalement variables. Il s'agit de patrons syntaxiques (ou constructions

1. Cet article reprend quelques éléments présentés dans Legallois & Koch 2020.

grammaticales) du type *It is safe to assume / say / predict that*. Ces patrons s'avèrent bien plus réfractaires à la détection et à la représentation par les n-grams « traditionnels » à cause de la variation syntagmatique d'éléments fixes et variables en leur sein. Aussi, StringNet est constitué comme une ressource permettant de générer automatiquement des n-grams qui combinent des items lexicaux et des catégories grammaticales à partir du BNC. Les n-grams sont donc hybrides puisqu'ils sont le résultat de combinaisons de lexèmes, de formes et de classes grammaticales (POS²). Par exemple, *from my point of view* est un n-gram lexical « classique », attesté dans le BNC. Or, la méthode d'extraction de n-grams hybrides du StringNet permet de détecter la variation sur le deuxième élément de la chaîne (substituable), en incluant la classe grammaticale dans cette position : *from [dps] point of view*. On pourrait aussi illustrer la méthode par le 3-gram *paying attention to*. Cette chaîne de mots peut être considérée comme un enfant (*a child*) des n-grams *pay attention to* où *pay* correspond à la fois au lexème *pay* et à ses formes *pay*, *paid*, *paying*. Ainsi sont générés des n-grams hybrides du type : *pay [noun] to* ; *pay attention [prep]*, parmi plusieurs autres. Ces n-grams hybrides sont extraits du BNC selon le critère de fréquence (minimum 5 occurrences dans le corpus), et les mesures d'associations statistiques ne sont pas utilisées dans le processus d'extraction. Ainsi, la ressource décrite ici permet non seulement d'extraire des collocations du type [adj] + [nom] mais aussi des constructions formant des réseaux ou des « familles » de constructions.

2. Méthode semi-automatique pour l'identification de constructions dans le Swedish PAROLE corpus (Forsberg et al. 2014)

L'objectif de cette méthode est d'identifier des constructions candidates pour la base de données Swedish constructicon. Les auteurs procèdent d'abord à l'extraction automatique de constructions récurrentes en utilisant des méthodes statistiques (*log-likelihood*). Ils soumettent ensuite ces constructions, candidates à être intégrées dans la BDD, à l'évaluation manuelle et intuitive de trois linguistes. Ainsi 200 séquences candidates sur 1 200 constructions extraites ont été jugées pertinentes pour constituer des entrées dans la BDD. À long terme, les auteurs envisagent de créer une ressource pour des recherches en linguistique, lexicographie ou en didactique (L2). Les constructions ciblées sont partiellement schématiques, c'est-à-dire qu'elles contiennent au moins

2. POS : *part of speech*.

un élément lexical et un élément formel spécifiques. Par exemple, la *way*-construction anglaise du type *snoozed her way through high school* ou *killed his way from obscurity to infamy* est partiellement schématique dans le sens où *way* est lexicalement spécifique, et les deux éléments grammaticaux (le verbe et le déterminant possessif) sont constants. La méthode permet d'extraire des n-grams hybrides (au sens de Wible & Tsao 2010) plus généraux, car ils incluent des syntagmes. Les n-grams sont étiquetés pour les classes grammaticales. Le MaltParser (Nivre *et al.* 2007) fournit des sorties sous forme d'arbres de dépendance. Par ailleurs, la spécificité de l'association entre les éléments du patron est calculée selon la méthode de la « *mutual information* » (Church & Hanks 1990). Le patron doit être productif, autrement dit il doit produire différentes variations, contrairement aux expressions figées. Les n-grams contiennent quatre éléments selon le patron [prep] [NP] et sont issus du corpus suédois PAROLE, composés de 19 millions de mots (romans, périodiques, textes du web, etc.). Dans un deuxième temps, la tâche d'évaluation des séquences candidates, notées de 0 à 3 par les linguistes, contient des questions du type « Est-ce que la construction candidate est pertinente pour la base de données Swedish construction ? » ; « Est-ce que votre jugement est basé sur le patron plutôt que sur l'exemple ? », etc. Parfois les jugements divergent d'un évaluateur à un autre ; par exemple, le n-gram $f\ddot{o}r_p NP skull_n$:

för barn-en-s skull
for children-DEF-FEN sake
for the children sake

est jugé pertinent avec un score de 3 par un des évaluateurs et de 2 par les deux autres. L'évaluation des candidats par des linguistes permet un retour sur leur intégration ou non dans la BDD (par exemple, certaines constructions sont jugées comme étant trop similaires, ce qui pourrait permettre d'éviter des redondances et des recouvrements inutiles).

3. Une approche constructionnelle en didactique de l'anglais (N-grammar) (Cappelle & Grabar 2016)

Cappelle & Grabar (2016) proposent d'utiliser l'approche des n-grams pour construire une grammaire destinée aux apprenants de l'anglais langue étrangère et langue seconde. Ils déplorent le fait que les constructions, à la différence du lexique, ne soient pas enseignées systématiquement. Le but des auteurs est de créer une N-grammar (grammaire des n-grams) qui s'appuie sur les 100 5-grams hybrides les plus fréquents, extraits du Corpus of Contemporary American English (COCA).

Les auteurs préconisent l'utilisation de vastes corpus non seulement pour identifier les items lexicaux fréquents et les cooccurrences, mais aussi pour extraire des patrons syntaxiques fréquents. Ils considèrent les n-grams lexicaux et grammaticaux comme étant des constructions. Selon eux, ces paires (forme-sens) sont mémorisées par les locuteurs natifs de l'anglais du fait de leur fréquence élevée. Pour cette raison, ces unités fréquentes doivent être acquises par les apprenants de l'anglais. Cette nouvelle grammaire s'appuie donc sur des n-grams hybrides contenant des informations sur les classes grammaticales. Si l'on prend à titre d'exemple le patron syntaxique *the X_{noun} of the Y_{noun}*, le COCA fournit la liste des réalisations lexicales les plus fréquentes (nombre d'occurrences) :

the rest of the world (3 618)
 the side of the road (1 217)
 the rest of the country (1 174)
 the end of the world (764)
 the end of the war (670)
 the rest of the way (597)
 the benefit of the doubt (547)
 the edge of the bed (530)

Ce patron permet aux locuteurs de relier deux entités : par exemple, le nom *road* avec le nom qui précède, *side*. Parmi les instanciations les plus fréquentes de ce modèle, il y a quelques séquences où le deuxième N (Y_{noun}) indique un ensemble (*world, country, war, way, road*), tandis que le premier (X_{noun}) « zoome » sur une dimension ou une position dans l'espace ou le temps (*end, side, edge, center, middle, back, top*). Qui plus est, ce patron se recoupe avec un deuxième patron très productif : [*at / in / to / ... the X_{noun} of the Y_{noun}*] qui ajoute une préposition devant le X_{noun} indiquant une « portion » spatiale ou temporelle : *at the end of the Y, in the middle of the Y, at the top of the Y, by the end of the Y* (« à la fin du Y », « au milieu du Y », « au sommet du Y », « à la fin du Y »).

En plus du critère de productivité du patron (la fréquence des cooccurrences), les auteurs ajoutent le critère de dispersion (Gries 2008) des 5-grams dans les différentes sections du corpus (oral, littéraire, journalistique, scientifique). Sans grande surprise, la construction *the X_{noun} of the Y_{noun}* apparaît le plus souvent dans le corpus scientifique et le moins souvent dans le corpus oral. Enfin, les auteurs proposent des pistes pour des séquences didactiques permettant de consolider l'apprentissage des structures syntaxiques et de leurs instanciations les plus usuelles dans des contextes appropriés (des exercices à trous,

des exercices à choix multiples, des jeux de rôle, etc.). En bref, cette approche qualifiée de « révolutionnaire » par ses auteurs (Cappelle & Grabar 2016: 298) permet de visualiser, grâce à la charte de variations qu'ils proposent (*ibid.*: 286), les extensions syntagmatiques et les variations paradigmatiques entre les éléments structuraux de la grammaire.

4. Les méthodes des motifs

Le terme de *motif* provient du traitement automatique des langues, mais connaît actuellement une extension en linguistique. Il existe plusieurs conceptions du motif, dont certaines peuvent être d'un apport utile pour la problématique de l'extraction des constructions.

4.1. Approche de Jean-Gabriel Ganascia

L'un des premiers travaux sur la question en France est celui de Ganascia (2001) ; il s'agit, pour cet auteur, d'extraire automatiquement des séquences syntaxiquement récurrentes (donc des motifs), à partir d'arbres d'analyses syntaxiques. Appliquée à des textes, la méthode implémentée dans le Littératron (c'est le nom du système) permet d'identifier les particularités stylistiques de ces textes. Une application à la didactique des langues a été envisagée (Audras & Ganascia 2005).

4.2. Approche de Dominique Longrée et Sylvie Mellet

Dans un contexte différent, celui de la textométrie appliquée aux textes latins, Longrée et Mellet proposent de considérer la notion de motif comme une unité textuelle :

On définit le motif comme un sous-ensemble ordonné de (E) formé par l'association récurrente de n éléments de l'ensemble (E) muni de sa structure linéaire. Ainsi, si le texte est formé d'un certain nombre d'occurrences des éléments A, B, C, D, E, un motif pourra être la micro-structure récurrente ACD ou bien encore AA, etc., sans qu'on préjuge ici de la nature des éléments A, B, C, D, E en question : il s'agit de faire du motif le cadre – ou l'enveloppe – accueillant un ensemble de paramètres à définir et susceptibles de caractériser les divers textes d'un corpus, voire les différentes parties d'un texte. (Longrée, Mellet & Luong 2008: 735)

L'objectif est clairement la caractérisation topologique du texte, entendu comme espace ordonné et multidimensionnel. Il s'agit alors de mettre en évidence les unités contribuant à l'organisation de cet

espace. La définition que donnent les auteurs insiste sur la dimension non linéaire du motif et sa variabilité; un exemple en français³:

ici j'aimerais / voudrais / souhaiterais toutefois préciser
 ici, toutefois, j'aimerais préciser
 Ø j'aimerais toutefois préciser
 ici j'aimerais Ø préciser
 ici je souhaite toutefois préciser

La perspective des auteurs tend actuellement vers une validation cognitive des motifs; il s'agit de mettre en rapport les associations entre éléments lexicaux d'un motif que mesure la statistique textuelle et les effets d'amorçage dont rend compte l'analyse psycholinguistique.

4.3. Les motifs à pivot lexical (Olivier Kraif)

La notion de motif est également mobilisée dans les travaux entrepris dans le projet *PhraseoRom*⁴, qui cherche à identifier des patrons à pivots lexicaux spécifiques à six sous-genres romanesques (policier, sentimental, historique, science-fiction, fantasy, littérature générale). Pour ce faire, l'auteur utilise une méthode basée sur des corpus arborés: l'extraction automatique d'arbres lexico-syntaxiques récurrents (ALR) (Kraif 2016). Les ALR regroupent des unités lexicales reliées entre elles par des relations de dépendance syntaxique. Ils sont construits à partir de séries de cooccurrences statistiquement significatives en fonction d'une mesure d'association statistique, en l'occurrence le calcul du rapport de vraisemblance ou *log-likelihood ratio* (LLR), suivant la méthode des Keywords (Bertels & Speelman 2013). Leur extraction est faite automatiquement grâce au *Lexicoscope*⁵ (Kraif 2016) à partir de corpus annotés syntaxiquement. L'extraction des ALR prend comme point de départ les pivots lexicaux des corpus (verbaux et nominaux), sélectionnés grâce à des critères de fréquence et de dispersion (parmi les auteurs composant le corpus), et produit un ensemble de sous-arbres récurrents.

Les critères retenus dans le projet pour l'extraction des ALR spécifiques aux sous-genres romanesques sont:

3. Exemple repris de la présentation de Longrée au séminaire du Laboratoire de linguistique et didactique des langues étrangères et maternelles (Lidilem).
4. Le projet franco-allemand *PhraseoRom* (2016-2020, financé par l'ANR et la DFG) porte sur la phraséologie spécifique du roman contemporain français, anglais et allemand; en ligne: <https://phraseorom.univ-grenoble-alpes.fr>.
5. En ligne: <http://phraseotext.u-grenoble3.fr/lexicoscope/>.

- un seuil de fréquence des pivots nominaux et verbaux en fonction de la taille des sous-corpus (supérieure à 5 ou à 10);
- une taille d'ALR d'au moins 3 éléments, sans limite supérieure;
- un LLR supérieur à 10,83;
- une dispersion variable en fonction des corpus comparés, pouvant aller jusqu'à 50 % des auteurs du corpus.

La Figure 1 donne un exemple d'ALR extrait correspondant à l'expression *il pousse la porte*, spécifique aux romans policiers comparés aux romans de littérature générale français contemporains (Gonon *et al.* 2018).

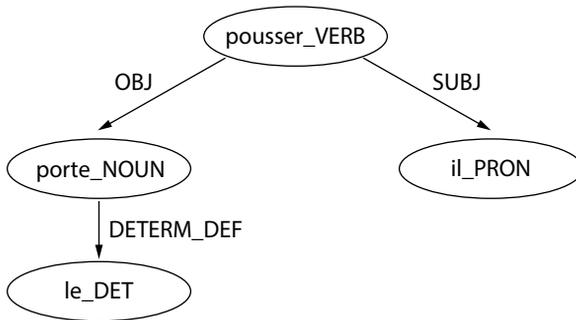


Figure 1. Exemple d'arbre lexico-syntaxique récurrent

Par rapport aux approches purement séquentielles, comme les n-grams, l'extraction d'ALR présente tout d'abord l'avantage de n'associer que des éléments qui sont réunis par une relation syntaxique, ce qui limite considérablement le bruit. D'autre part, les ALR permettent de s'affranchir de la linéarité en exploitant les relations syntaxiques et de limiter la redondance. Ainsi, les exemples (1) et (2) correspondent à un unique ALR dans lequel *cœur* est le sujet de *battre*.

1. *Le cœur* de Kurt *battait* à coups immenses.
(Francis Berthelot, *Solstice de fer. Khanaor – 1*)
2. Effaré, *le cœur* encore *battant*, il se rendit compte que c'était lui qui avait crié.
(Marion Achard, *Tout seuls*)

Ces deux exemples illustrent aussi une autre spécificité des ALR : ils autorisent les « trous » entre les éléments formant un motif, ce qui n'est pas possible avec une approche séquentielle.

Une autre étape est encore possible. En effet, cette méthode étant basée sur le lexique, sont extraits autant d'ALR que de variations paradigmatiques et syntagmatiques spécifiques du motif. Par exemple, au même titre que l'ALR *il ouvre la porte* présenté ci-dessus, les ALR *refermer la porte*, *pousser la porte*, *ouvrir la porte* et *la porte s'ouvre* sont spécifiques au roman policier (comparé aux romans de littérature générale). Un regroupement de ces ALR est donc nécessaire. Un script permettant de regrouper automatiquement les ALR pouvant correspondre à un motif, en se basant sur une mesure de similarité lexicale (Word2Vec), a été développé dans le cadre de *PhraseoRom*.

La méthode des ALR est fondamentalement lexicale et est très proche de la perspective de Longrée et Mellet. Elle est d'une très grande efficacité pour la caractérisation des genres par des unités non discrètes, et le motif ici est une unité (linguistique) d'expression des motifs entendus, cette fois-ci, au sens littéraire du terme ; sur ce point, on peut lire avec profit l'entrée « motif » du *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (rédigée par Todorov 1972) et celle du *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (rédigée par Schaeffer 1995). Mais ces motifs à pivot lexical ne correspondent qu'indirectement à des constructions au sens des grammaires de constructions, puisqu'une unité lexicale est privilégiée dont il s'agit d'identifier, justement, la variation constructionnelle.

4.4. Les motifs à pivot grammatical (Legallois)

On peut parler de motifs à pivot grammatical pour la méthode des motifs proposée d'abord par Quiniou *et al.* (2012)⁶, travail dans lequel les auteurs cherchaient à identifier dans un corpus poétique du XIX^e siècle des patrons lexico-grammaticaux récurrents. Depuis, la méthode a été développée et appliquée sur des corpus différents, notamment pour distinguer des genres textuels : Diwersy & Legallois (2019), Legallois, Charnois & Poibeau (2016), Legallois, Charnois & Larjavaara (2018).

La méthode repose sur une annotation hybride des corpus ; ainsi, le jeu d'étiquettes correspond à des catégories morphosyntaxiques générales pour les noms, adjectifs et pour la plupart des verbes et adverbes, à des lemmes pour les verbes les plus courants (auxiliaires, modaux, etc.), à des formes pour les mots invariables.

6. Travail élaboré dans un premier temps indépendamment des deux autres approches. Il existe à présent une réflexion théorique et technique commune.

3. La lecture a ceci de magique qu'elle permet de remonter le temps.
(Franck Thilliez, *L'anneau de Moebius*)

Ainsi la phrase (3) est-elle annotée « le N avoir ceci de ADJ que SUB il permettre de INF le N ». Ensuite, par extraction de segments répétés dont on peut faire varier la longueur, on obtient un ensemble de patrons. Ces patrons sont donc séquentiels. On calcule enfin par statistiques⁷ la spécificité de chaque patron pour tel ou tel texte, par rapport aux autres textes du corpus – l'idée étant de caractériser ces textes par des unités de dimension autre que lexicale. Afin de donner une idée du type d'unité que l'on peut ainsi saisir, nous prenons le cas d'une comparaison entre deux genres différents : le polar et le sentimental. Le corpus, relativement petit, comprend :

- 12 romans « polars », écrits par Franck Thilliez, Tonino Benacquista, Fred Vargas (2 textes par auteur), soit 479 129 mots ;
- 12 romans de la collection Harlequin, soit 336 902 mots.

On s'intéresse ici uniquement à quelques motifs relatifs au polar. Ces motifs ont pour nous valeur de construction (voir plus bas). Étant donné la taille restreinte du corpus, le nombre d'occurrences de ces motifs est lui-même naturellement modeste. Leur dimension distinctive n'en est pas moins manifeste. On retient ainsi :

a. Le motif [**Inf, inf, inf...**] (8 occurrences)

4. Mettre le feu dans le passé, tout perturber, créer des failles, des incohérences, et, peut-être, permettre l'arrestation de l'assassin, avant qu'il s'en prenne à Sylvie.
(Pol_thilliez_anneau)
5. Foncer à Méry-sur-Oise, faire le tour des établissements scolaires, comprendre quel rôle elle jouait dans cet incroyable micmac.
(Pol_thilliez_anneau)
6. Fuir, faire demi-tour, trouver le réseau et alerter les renforts.
(Pol_thilliez_chambre)

Le motif, présent essentiellement chez Thilliez⁸, est une accumulation d'infinitifs renvoyant à des procès importants dans le récit. Le contenu

7. Par le calcul dit des spécificités (Lafon 1984). D'autres tests sont évidemment possibles.

8. On peut évidemment prendre en compte la dispersion des motifs.

de ces phrases averbales est ancré dans le monologue intérieur du personnage, qui produit dans l'urgence une réflexion pour déterminer une conduite à adopter.

b. Le motif [N, N, N...] (7 occurrences)

7. Catacombes, laboratoires de biologie, nécropoles, hôtels bizarroïdes, et j'en fais ensuite une espèce de grosse soupe, dans mon cerveau.

(Pol_thilliez_anneau)

8. Depuis l'automne, mélancolie, mutisme, brusquerie, insomnies et sautes d'humeur.

(Pol_vargas_seine)

Il s'agit cette fois-ci d'une accumulation de noms (concrets dans le premier cas, abstraits dans l'autre) qui récapitule des expériences dysphoriques passées. Le motif nous donne ici également accès à la conscience du personnage qui est en pleine confusion mentale.

c. Le motif [**pas de N**] (9 occurrences)

9. En pleine nuit, pas de lumières, il n'avait aucune chance d'être vu.

(Pol_thilliez_chambre)

10. A priori, pas de traquenard.

(Pol_benacquista_malavita)

11. Il n'y a personne, ses volets sont baissés, pas de voiture.

(Pol_thilliez_chambre)

La réduction syntaxique construit un effet évident : l'expression est ancrée dans le discours intérieur du personnage en train d'observer une situation et de l'évaluer pour déterminer s'il y a danger.

d. Le motif [**Q alors que P?**] (6 occurrences)

12. Que faisait-il au domaine accompagné de Victor, à boire des canettes, alors que toutes les polices de France le recherchaient ?

(Pol_benacquista_ego)

13. Pouvait-on imaginer qu'il épargnerait des témoins, alors qu'il avait étranglé une fillette innocente ?

(Pol_thilliez_chambre)

Ce motif exprime deux valeurs : l'illogisme d'une situation (« boire des canettes » [Q] « alors que l'on est recherché » [P] où P, normalement,

interdit Q), ou – au contraire – sa prédictibilité (« comment Q ne pourrait pas arriver dans le futur alors que P s'est réalisé par le passé et que P est pourtant moins probable que Q ? » – P « autorise » donc Q). Sous une forme différente, car plus absurde (« tuer des bêtes » est ici moins probable que « tuer des gens »), Vargas exploite ce motif dont la forme ne s'écrit plus *Q alors que P*, mais *P alors pourquoi Q ?*.

14. Je tue pas les bêtes, alors pourquoi je tuerais les gens ?

(Pol_vargas_neptune)

À travers ces quelques exemples, nous montrons ici que la méthode des motifs permet d'identifier des patrons particuliers à un genre textuel dont on peut décrire la ou les fonctions discursives. Nous pensons que ces motifs *sont* des constructions dans la mesure où ils correspondent à des appariements entre formes (formes variables mais identifiables) et significations. Les motifs peuvent être schématiques, semi-spécifiques ou bien encore spécifiques dans le cas des phraséologismes qui n'ont pas été illustrés ici. Si on tient à une différence entre motifs et constructions, il faut alors l'établir non pas tant sur les objets eux-mêmes, mais sur le point de vue sur ces objets : ainsi, les motifs ne sont pas appréhendés au niveau du système grammatical, ou, si on veut, au niveau de la langue, mais au niveau de la textualité ou de la discursivité dans un genre particulier. Il reste que ces motifs participent, comme les constructions généralement étudiées en grammaire de constructions, de la compétence linguistique des « locuteurs » (ici des écrivains et des lecteurs), compétence entendue comme un savoir non pas sur les formes en tant que telles, mais sur leur usage.

Conclusion

Ce parcours relativement bref sur les méthodes d'extraction donne un panorama et des repères que nous espérons utiles. Comme le lecteur peut le constater, chaque méthode possède ses propres avantages et ses propres limites ; elles sont toutes évidemment perfectibles et sont assurément complémentaires. Dans la mesure où elles prétendent à des finalités très différentes, et qu'elles investissent des ressources diverses, dans des langues elles-mêmes diverses, nous n'avons pas voulu procéder à un « test comparatif » ; on retiendra plutôt des préoccupations communes dans des traditions d'analyse qui le plus souvent s'ignorent. Le terrain des constructions est donc un lieu privilégié de rencontres inespérées.

Références bibliographiques

- AUDRAS I., GANASCIA J. G. (2005), « Analyses comparatives de productions écrites d'apprenants de français et de locuteurs francophones, à l'aide d'outils d'extraction automatique du langage », *Alsic*, vol. 8, n° 2, en ligne : <https://journals.openedition.org/alsic/329>.
- BALDWIN T., BENDER E., FLICKINGER D., KIM A., OEPEN S. (2004), « Road-Testing the English Resource Grammar over the British National Corpus », in *Proceedings of the Fourth International Conference on Language Resources and Evaluation*, p. 2047-2050, en ligne : <http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2004/pdf/754.pdf>.
- BERTELS A., SPEELMAN D. (2013), « “Keywords Method” versus “Calcul des spécificités”. A Comparison of Tools and Methods », *International Journal of Corpus Linguistics*, vol. 18, n° 4, p. 536-560.
- CAPPELLE B., GRABAR N. (2016), « Towards an N-grammar of English », in *Applied Construction Grammar*, S. De Knop, G. Gilquin (dir.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 271-302.
- CHURCH K. W., HANKS P. (1990), « Word Association Norms, Mutual Information, and Lexicography », *Computational Linguistics*, vol. 16, n° 1, mars, p. 22-29.
- DIWERSY S., LEGALLOIS D. (2019), « L'apport de la méthode des motifs aux analyses phraséologiques en discours », in *Theorie und Empirie in der Phraseologie. Approches théoriques et empiriques en phraséologie*, M. Kauffer, Y. Keromnes (dir.), Tübingen, Stauffenburg, p. 121-130.
- FILLMORE C., KAY P., O'CONNOR M. (1988), « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions: the Case of *Let Alone* », *Language*, vol. 64, p. 501-538.
- FORSBERG M., JOHANSSON R., BÄCKSTRÖM L., BORIN L., LYNGFELT B., OLOFSSON J., PRENTICE J. (2014), « From Construction Candidates to Constructicon Entries. An Experiment Using Semi-Automatic Methods for Identifying Constructions in Corpora », *Constructions and Frames*, vol. 6, n° 1, p. 114-135.
- GANASCIA J.-G. (2001), « Extraction of Recurrent Patterns from Stratified Ordered Trees », in *12th European Conference of Machine Learning 2001*, Fribourg, Springer-Verlag, p. 167-179.
- GONON L., GOOSSENS V., KRAIF O., NOVAKOVA I., SORBA J. (2018), « Motifs textuels spécifiques au genre policier et à la littérature “blanche” », *SHS Web of Conferences*, n° 46, 6^e Congrès mondial de linguistique française, en ligne : <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184606007>.

- GRIES S. T. (2008), « Dispersions and Adjusted Frequencies in Corpora », *International Journal of Corpus Linguistics*, vol. 13, n° 4, p. 403-437.
- KRAIF O. (2016), « Le Lexicoscope : un outil d'extraction des séquences phraséologiques basé sur des corpus arborés », *Cahiers de lexicologie*, n° 108, p. 91-106.
- LAFON P. (1984), *Dépouillements et statistiques en lexicométrie*, Genève – Paris, Slatkine – Champion.
- LEGALLOIS D. (2012), « La colligation : autre nom de la collocation grammaticale ou autre logique de la relation mutuelle entre syntaxe et sémantique? », *Corpus*, n° 11, p. 31-54.
- LEGALLOIS D., CHARNOIS T., LARJAVAARA M. (dir.) (2018), « The Balance Between Quantitative and Qualitative Literary Stylistics : How the Method of “Motifs” Can Help », in *The Grammar of Genres and Styles : From Discrete to Non-Discrete Units*, Berlin, De Gruyter Mouton, p. 164-193.
- LEGALLOIS D., CHARNOIS T., POIBEAU T. (2016), « Repérer les clichés dans les romans sentimentaux grâce à la méthode des “motifs” », *Lidil*, n° 53, p. 95-117.
- LEGALLOIS D., KOCH S. (2020), « The Notion of Motif Where Disciplines Intersect : Folkloristics, Narrativity, Bioinformatics, Automatic Text Processing and Linguistics », in *Phraseology and Style in Subgenres of the Novel. A Synthesis of Corpus and Literary Perspectives*, Novakova I., Siepmann D. (dir.), Cham, Palgrave Macmillan, p. 17-46.
- LONGRÉE D., MELLET S. (2013), « Le motif : une unité phraséologique englobante ? Étendre le champ de la phraséologie de la langue au discours », *Langages*, n° 189, p. 65-79.
- LONGRÉE D., MELLET S., LUONG X. (2008), « Les motifs : un outil pour la caractérisation topologique des textes », in *Actes des 9^{es} Journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, S. Heiden, B. Pincemin (dir.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 733-744.
- NIVRE J., MEGYESI B., GUSTAFSON-ČAPKOVÁ S., SALOMONSSON F., DAHLQVIST B. (2008), « Cultivating a Swedish Treebank », in *Resourceful Language Technology. Festschrift in Honor of Anna Sâgvall Hein*, J. Nivre, M. Dahllöf, B. Megyesi (dir.), Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis (Studia Linguistica Upsaliensia; 7), p. 111-120.
- QUINIOU S., CELLIER P., CHARNOIS T., LEGALLOIS D. (2012), « What About Sequential Data Mining Techniques to Identify Linguistic Patterns for Stylistics? », *Lecture Notes in Computer Science*, vol. 7181, p. 166-177.

- SCHAEFFER J.-M. (1995), s. v. « motif », in *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, O. Ducrot, J.-M. Schaeffer (dir.), Paris, Seuil.
- TODOROV T. (1972), s. v. « motif », in *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, O. Ducrot, T. Todorov (dir.), Paris, Seuil.
- WIBLE D., TSAO N.-L. (2010), « StringNet as a Computational Ressource for Discovering and Investigating Linguistic Constructions », in *Proceedings of the NAACL HLT Workshop on Extracting and Using Constructions in Computational Linguistics*, Los Angeles, Association for Computational Linguistics, p. 25-31.

It is important to note that partially productive patterns may count as constructions

Guillaume DESAGULIER

Université Paris 8

1. Introduction

Far from being a unified framework, construction grammar is a family of approaches to language that is characterized by a set of shared tenets but also major differences. The main commonalities are the following: (a) constructions are form-meaning pairing (where form spans across morphology, syntax, phonology, etc.); (b) grammar is a structured inventory of such constructions; and (c) this inventory is non-derivational and monostratal.

Differences pertain to the nature and contents of the inventory. Cognitive construction grammar (henceforth CCG) is non-reductionist because it allows for redundancies and exceptions (Goldberg 1995, 2003, 2006 and 2009). In other words, any form-meaning pairing can be claimed to be a construction as long as its overall meaning is not strictly compositional. Conversely, Berkeley construction grammar (henceforth BCG) is reductionist (Fillmore *et al.* 1988; Fillmore 1997; Kay & Fillmore 1999). Only schematic, general, and maximally productive patterns count as constructions.

For example, Kay (2013) considers that the multiple-slot construction *adj as NP* is not a construction but a mere pattern of coining because the pattern cannot be used to understand or freely create new expressions of the same kind. Yet, a corpus study reveals that even though *adj as NP* may not be fully productive at the schematic level, it generates subschemas whose productivity is doubtless (Desagulier 2015).

In this paper, I further argue against an introspective approach to productivity in construction grammar and reassert that even patterns that are not fully productive at the most schematic level often have subregularities that are. I assess the productivity of *it BE ADJ to V_{INF} that* in the British National Corpus (XML Edition). This multiple-slot pattern is exemplified below:

1. *It is important to note that 33% of the sound's total land area will be protected.* (BNC [British National Corpus]-CRC)
2. *It is fair to say that it has the sweep and scope of an encyclical.* (BNC-CRK)

3. Even so, *it was hard to believe that* his birthday in two days' time would be only his twelfth. (BNC-FRF)

Presumably, *it* BE ADJ to V_{INF} *that* is not likely to be granted the construction status in the BCG framework because the list of candidates to the adjectival and verbal slots is limited, like the number of different A-V combinations.

Given the radical claim that productivity sets the dividing line between a pattern of coining and a construction in BCG, productivity measures should be used to confirm introspection. In the wake of quantitative approaches in the fields of morphology (Baayen 1989 and 1993; Baayen & Lieber 1991) and morphosyntax (Zeldes 2012), I adopt the idea that productivity is a factor of both a large number of low-frequency words and a low number of high-frequency words. This is captured by the correlation between the number of hapax legomena of a given grammatical category and the number of neologisms in that category. The productivity of the rule at work is a direct effect of this correlation.

I combine these hapax-based productivity measures with symmetric and asymmetric association measures, namely χ^2 and ΔP (Allan 1980). Thanks to this combination, I show that although the productivity of *it* BE ADJ to V_{INF} *that* is limited at its most schematic level, some partially filled subschemas such as *it* BE *hard, important, easy, difficult, possible, necessary*, etc. to V_{INF} *that* and *it* BE ADJ to *think, say, suggest, know, assume*, etc. are arguably productive.

Section 2 outlines key issues regarding the empirical measure of productivity in a construction grammar framework. Section 3 presents the corpus and the data. Section 4 lists and discusses the methods used to assess constructional productivity. Section 5 reports the results, which are discussed in section 6. In section 7, I conclude by stressing the contribution of partially productive patterns to our understanding of language competence.

2. Key issues and previous works

Much to the surprise of many linguists working in the construction grammar framework (including BCG), Kay (2013: 30) has turned BCG into a generative approach based on a strong distinction between “grammar” and the “meta-grammar”. Grammar consists of “the strictly linguistic information required to produce and interpret any set of expressions of the language *and no more*”. In this respect, patterns such as *let alone, what's X doing Y*, or *all-clefts* qualify as constructions

because they license an infinity of expressions. The meta-grammar contains “patterns [that] are neither necessary nor sufficient to produce or interpret any set of expressions of the language [...]” (*ibid.*: 32-33). According to Kay, *adj as NP*, illustrated below, is not a construction but a mere “pattern of coining” because (a) knowing the pattern is not sufficient to licence and interpret new expressions, and (b) A-NP combinations are idiomatically constrained and speakers cannot freely coin new expressions.

4. “Come off it, mate,” Bragg exclaimed, “it’s a bloody weapon! You could kill a man with it, *as easy as spit*.” (BNC-ANL)
- 5a. He was eighteen and *nervous as a long-tailed cat in a room full of rocking chairs*. (COCA-FIC-ChicagoRev)
- 5b. I’m *nervous as a cat* when I’m away from Mamma. (COCA-FIC-Bk:DeadlyAffairAt)
- 5c. David himself was *as nervous as a bird*. (COCA-FIC-SouthernRev)
- 5d. I’m *nervous as a dog shitting razor blades*. (COCA-FIC-SouthernRev)
- 5e. I’m *as nervous as a mouse*. (G. B. Shaw, *Arms and the Man*, New York, Brentano’s, 1913, acte I)
- 5f. She was *nervous as a mouse in a cat-house* [...]. (COCA-FIC-ArkansasRev)
- 5g. I was *nervous as a mouse in a python cage* [...]. (J. D. Jordan, *Bone Digger*)
- 5h. ? I am *nervous as a flea*.

Admittedly, the semantic relationship between *easy* and *spit* in (4) is far from obvious. Kay suggests that this might block a naive speaker from inferring the adjectival intensification conventionally associated with the pattern (“very easy”). Undoubtedly, some *adj as NP* expressions are idiomatic enough to constrain the range of NPs used as paragons to perform the intensifying function. For example, (5) suggests that NPs denoting animals are common in *nervous as NP*, but the list of candidates cannot be extended freely as the unacceptability of (5h) shows. However, speakers commonly amend a well-entrenched subschema at the level of the NP postmodifier: compare (5a) to (5b), and (5e) to (5f) and (5g).

There are two main problems with deciding upon the constructional status of a pattern based on maximal productivity at the most schematic level. First, arbitrary sets of bigrams may well be very productive according to any of the hapax-based productivity measures, but this does not

mean that they constitute a construction (Baayen 2001: 221). Second, even the most schematic construction will not generate an infinity of instances. For example, the *V someone A* construction is highly schematic (Boas 2003). However, as Bybee (2010) observes, the two slots are not equally productive. Indeed, the range of verbs is quite limited (*make, send, drive*), unlike the range of adjectives, which is relatively open ended (*crazy, nuts, sad, mad, angry, etc.*)¹. This means that intermediate productivity levels must be recognized at the subschematic level.

In Desagulier (2015), I use a combination of hapax-based productivity measures and association measures to show that *adj as NP* is undeniably productive at the subschematic level. These productive subschemas may function as productive intermediate schemas for more specific instantiations of the construction. Among the most productive subschemas, we find the following: *black, white, big, bright, cold as NP** and *A as hell*.

This paper is a follow-up to the abovementioned study. I focus on a different multiple-slot construction: *it BE ADJ to V_{INF} that*. It is exemplified in (6)-(9).

6. *It is also quite untrue to say that* any foreigners obtained land. (BNC-HH3)
7. *It is tempting to assume that* the same rule applies. (BNC-B7H)
8. *it is pleasing to note that* many more are in the pipeline. (BNC-A11)
9. *but it is misleading to suggest that* no incentives to good performance exist except market forces. (BNC-G1C)

On the one hand, *it BE ADJ to V_{INF} that* meets the formal criteria for being a considered a construction. It has an identifiable syntax, namely a *to*-complement clause controlled by a stance adjective, and it performs a specific function, namely stance marking. Simply defined, stance has to do with the expression of a position with respect to the form or the content of an utterance². On the other hand, the pattern is likely to be considered as non productive by Kay (2013) because (a) the list of candidates to the adjective and verb slots is limited, and (b) the number of adjective-verb combinations is not open-ended. The purpose of this

-
1. Of course, selectional restrictions apply depending on the verb. The range of adjectives is wider with *make* than with *drive*.
 2. In fact, stance is far more complex to grasp because “while individual researchers do tend to operationalize *stance* within their own work, definitions and understandings are not necessarily shared as common ground from one scholar to the next” (Englebretson 2007: 2).

paper is therefore to show that, although we have good reasons to believe that the construction is *a priori* unproductive, areas of productivity can be found at the subschematic level.

Stance has been studied as a concept (Martin & White 2005; Englebretson 2007; Hunston 2011), alongside attitude, appraisal, evaluation, modality, viewpoint, intersubjectivity, etc., in which case it has been approached in a qualitative way (Martin & White 2005; Englebretson 2007). It has also been studied as a lexico-grammatical phenomenon (Biber 2006), which lends itself to a quantitative, corpus-based approach (Biber 2006; Hunston 2007 and 2011).

Stance marking can be overt, when stance attribution is explicit, or covert, when stance attribution is implicit. When stance is covert, it is often difficult to decide whether it stems from the speaker / writer. Following Biber *et al.* (1999: 976-978), Gray & Biber (2014: 222) place stance markers “along a cline ranging from explicit to implicit to ambiguous attribution to the speaker / writer”. The most explicit attribution of stance to the speaker / writer is characterized by constructions that contain a pronoun, such as verb / adjective-controlled complement clauses with first person subjects (10), extraposed verb / adjective-controlled complement clauses with *me / us / to me / to us* (11), or *my / our* + N-controlled complement clauses (12).

10. *I guess we're both losers, Mark.* (BNC-AC2)
11. *It seems to us quite unrealistic to say that he would have felt insulted.*
(BNC-GVR)
12. *Our desire to please them will take precedence over our own needs [...].* (BNC-CEF)

The least explicit attribution of stance to the speaker / writer is characterized by N-controlled complement clauses (13) and N + PP constructions (14).

13. *The claim that literary criticism can influence life, if you let it, or even transform it, is not in itself absurd.* (BNC-CKN)
14. *This was due to the low frequency of the susceptibility allele (4310-5) and the resulting low probability that any of the affected patients were homozygous.* (BNC-CNA)

The *it* BE ADJ to V_{INF} *that* construction stands halfway between explicit and covert stance attribution, along with constructions that consist of (semi-)modals (15), adverbials (16), and probability verbs that control complement clauses (17).

15. The lexical items in a taxonomy *may* be thought of as corresponding to classes of things in the extra-linguistic world. (BNC-FAC)
16. *Admittedly* not everyone was impressed. (BNC-EAY)
17. Good Englishness doesn't dress up, indeed it *tends to* hide itself. (BNC-A0U)

According to Gray & Biber (2014), the lexico-grammatical approach hinges on “a set of lexical items that indicate a particular evaluation, attitude / emotion, or degree of epistemic certainty or doubt are taken to mark a speaker / writer’s stance when they occur in particular grammatical contexts [...]” The lexico-grammatical approach has given pride of place to individual lexemes such as pronouns (Myers & Lampropoulou 2012), adverbs (Diani 2008), verbs (Aijmer 2009), or interactional particles (Morita 2015), for example. Other studies have embraced morpho-syntactic or lexico-syntactic structures such as adverbials (Biber & Finegan 1988), the passive voice (Baratta 2009), *that*-clauses (Hyland & Tse 2005; Charles 2007), extraposed *it*-clauses (Hewings & Hewings 2002), or LE constructions in Mandarin (Chang 2009). These works assume that markers convey stance in themselves and/or appear frequently in contexts where stance is relevant.

I propose a shift from a lexico-grammatical to a CCG approach. At first sight, this approach is not fundamentally different from the abovementioned studies. The difference comes from the status that one grants to these stance-marking units. In CCG, “[a]ny linguistic pattern is recognized as a construction as long as some aspect of its form or function is not strictly predictable from its component parts or from other constructions recognized to exist” (Goldberg 2003: 219). Previous works adopting a construction-grammar approach to overt stance marking include Dancygier (2012) and Biq (2004). Stance has also been studied in gesture (Dancygier & Sweetser 2012). I contend that the pattern *it* BE ADJ *to* V_{INF} *that* serves as a prepackaged unit available to speakers in the context of stance marking. Although prepackaged, the construction is not fixed once and for all. It has two loci of variation: the adjective and the verb slots. I hypothesize that, although largely entrenched at the most schematic level, the construction may be productive at subschematic levels.

3. Corpus and data

As Gray & Biber (2014) point out, most studies of stance follow a comparative-register approach. Hewings & Hewings (2002) find that *it*-clauses perform four interpersonal functions: hedging, marking the

writer's attitude, emphasis, and attribution. More specifically, *it*-clauses are used by writers to persuade readers of the validity of their claims. The authors compare the uses of this construction in two corpora. One corpus is a collection of articles in the field of business studies. The other corpus is a collection of dissertations by MBA students who are non-native speakers of English. Hewings & Hewings (2002) find that the student writers tend to be more overtly persuasive than the academic writers.

Gray & Biber (2014) observe that extraposed complement clauses (specifically extraposed adjective + *to* / *that*-clause) are frequent in academic writing because of the lack of explicit attribution of stance to the writer. In (18), we can easily assume that it is the academic who deems it reasonable to expect that a change in people's attitudes and beliefs towards attempted suicide will be impactful. At the same time, because the origin of stance is left implicit by the *it* BE ADJ *to* V_{INF} *that* construction, the writer's belief is presented as shared.

18. *It is reasonable to expect that* public attitudes and beliefs about attempted suicide will affect its incidence. (BNC-B30)

Using a 14.3M-word sample from the corpus investigated in the Longman Spoken and Written English corpus, Gray & Biber (2014) compare the distributions of simple vs. extraposed adjectives followed by *to* / *that*-complement clauses across three registers in American English: academic prose (5.3M word tokens), newspapers (4.9M word tokens), and conversation (4.1M words). There are two main findings: (a) complement clauses controlled by a stance adjective are more common in academic prose than in the other two registers, and (b) extraposed clauses occur three to nine times more frequently in academic English than in news or conversation.

To verify this tendency in a corpus of British English, I extracted all instances of *it* BE ADJ *to* V_{INF} *that* from the British National Corpus (XML Edition), which consists of about 98+ million word tokens across 4,049 corpus files. The query returned 2,136 matches. Each adjective was manually annotated with one of the six semantic classes that Gray & Biber (2014: 248) found in the context of the specific construction:

- ability and willingness: e.g. *able, keen, prepared*
- attitude and emotion: e.g. *surprising, sad, arrogant*
- ease and difficulty: e.g. *difficult, hard, easy*
- epistemic (certainty): e.g. *true, right*
- epistemic (likelihood): e.g. *possible, plausible*
- evaluation: e.g. *fair, important, good*

The semantic classes were cross-tabulated with the eight text genres of the BNC:

- ACPROSE: academic writing
- FICTION: published fiction
- NEWS: news and journalism
- NONAC: published non-fiction
- UNPUB: unpublished writing
- OTHERPUB: other published writing
- CONVRSN: spoken conversation
- OTHERSP: other spoken

The results are listed in a contingency table (Table 1).

Table 1. The distribution of adjective classes by BNC text genres in the construction

	Acprose	Convrnsn	Fiction	News	Nonac	Otherpub	Othersp	Unpub
ability. willingness	1	0	0	0	8	7	1	0
attitude. emotion	29	0	14	12	38	29	1	5
ease. difficulty	112	0	51	20	115	56	0	9
epistemic. certainty	65	1	6	5	49	25	8	5
epistemic. likelihood	57	0	4	3	43	7	0	2
evaluation	533	0	24	48	450	215	13	65

Although modest in size, the contingency table is hard to synthesize with the naked eye. To facilitate exploration, Table 1 was submitted to correspondence analysis, henceforth CA (for an overview, see Desagulier 2017, section 10.4). CA is used to summarize a two-dimensional contingency table. The method gets its name from what it aims to show, namely the correspondence between what the rows and the columns represent (Hirschfeld 1935; Benzécri 1984). Incidentally, CA also shows the correspondence between the rows and the correspondence between the columns. The basic idea is to group the rows and columns that share identical profiles. The standard graphic output of CA is a symmetric biplot in which both row variables and column variables are represented in the same space using their profiles as coordinates. The profile of a row is obtained by dividing each cell by its row total. Likewise, the profile of a column is obtained by dividing

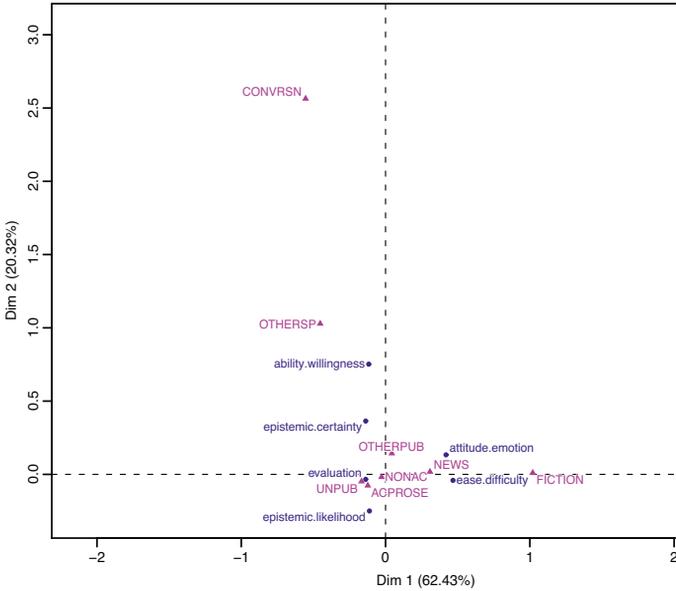


Figure 1. The distribution of adjective classes by BNC text genres (correspondence analysis)

each column frequency by the column total. It is assumed that data points that are close to each other on the map have similar profiles.

CA decomposes the total variance of the contingency table into meaningful dimensions. The CA biplot in Figure 1 displays the first two dimensions, which account for 82.75% of the total variance. Semantic classes are in blue, and text genres in magenta. Our results differ from Gray & Biber (2014)'s findings. Academic prose does not stand out with respect to news and conversation in the BNC. Acprose clusters in the lower left corner of the plot, along with Unpub and Nonac. In this text genre, the construction shows a preference for the expression of evaluation and likelihood. In the News genre, the construction shows a preference for attitude / emotion and ease / difficulty. The spoken text genres (Convrsn and Othersp) stand out as they cluster far from the other text genres in the upper left corner. A quick glance at Table 1 shows that this is because the *it BE ADJ to V_{INF} that* construction occurs only 24 times in spoken text genres. Unlike what Gray & Biber (2014) find in their corpus of American English, it is not particularly characteristic of academic writing in the British National Corpus.

Because the preferences of the *it BE ADJ to V_{INF} that* construction are likely to differ based on the corpus that one explores, my main goal

here is not to determine register with respect to which the construction is the most productive but (a) to assess its overall productivity based on a finite sample (a corpus), and (b) go beyond naive productivity assessments based on intuition only or inappropriate measures.

4. Methods

Perhaps one of the most common measures used for the capture of productivity is type frequency. Baayen (1993) denotes it $V(C, N)$, where V stands for type, i.e. the frequency of a linguistic category C observed in a corpus of N tokens. There are three problems with $V(C, N)$. First, it does not account for skewed distributions in a corpus. Instead, it assumes that types are distributed evenly, which is hardly ever the case. Second, because it measures past / realized productivity (Baayen 2009: 902), it does not indicate whether a linguistic category has reached its peak of productivity or not. Third, it does not discriminate between established uses and innovating uses.

Suppose you want to compare the productivity of two novels by Herman Melville based on type, namely *Moby Dick* (173,333 word tokens, 25,728 word types) and *Bartleby, the Scrivener: a Story of Wall Street* (12,507 word tokens, 3,792 word types). In itself, the comparison is unfair because the former is a huge novel whereas the latter is a short story. According to $V(C, N)$, *Moby Dick* is far more productive than *Bartleby*. To keep track of vocabulary development across a given corpus, one can plot the number of types against the number of tokens at multiple intervals. One obtains a vocabulary growth curve (henceforth VGC) (Baayen 1993). At first, the curve is expected to rise steeply as most tokens define a new type. Then, as more text is scanned, more and more tokens are included in already defined types, and the curve flattens out gradually. The VGC in Figure 2 shows that the type productivity of *Moby Dick* (blue line) exceeds by far the type productivity of *Bartleby* (red line).

For a fair comparison, we should ask how lexically rich *Bartleby* would be if it were the same size in word tokens as *Moby Dick*. In order to answer this question, we have to be able to predict the vocabulary size of a larger corpus based on the vocabulary size of a smaller corpus. This can be done thanks to a simple yet crucial principle underlying productivity measures, as formulated by Baayen (1989), Baayen & Lieber (1991), and Baayen (1993) in morphology: the number of hapax legomena of a given schema correlates with the productivity of this schema. Once productivity is operationalized along these lines, a linguistic category is said to be productive when it is characterized by a Large Number of

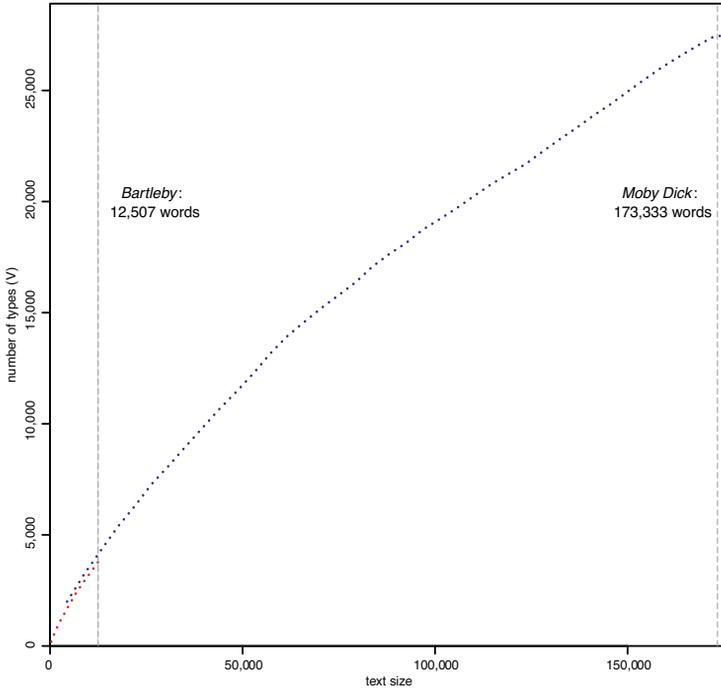


Figure 2. Vocabulary growth in Herman Melville's *Moby Dick* and *Bartleby, the Scrivener* (empirical)

Rare Events (LNRE). LNRE models (Baayen 2001) are designed to extrapolate based on the empirical distribution of a linguistic category and estimate its type count if we were to extend the size of the corpus.

To predict the vocabulary size of a larger corpus based on the vocabulary size of a smaller corpus, four steps are needed. First, one converts the data into a frequency spectrum, i.e. a table of frequencies of frequencies. Second, one fits a LNRE model to the spectrum object, choosing among three models:

- the Zipf-Mandelbrot model
- the finite Zipf-Mandelbrot model
- Generalized Inverse Gauss-Poisson model

Third, once a satisfactory model has been fitted to the frequency spectrum, values for the vocabulary size and the spectrum elements can be estimated within the range of the actual corpus size (interpolation) and beyond (extrapolation). Fourth, the results can be plotted on an enhanced vocabulary growth curve (VGC).

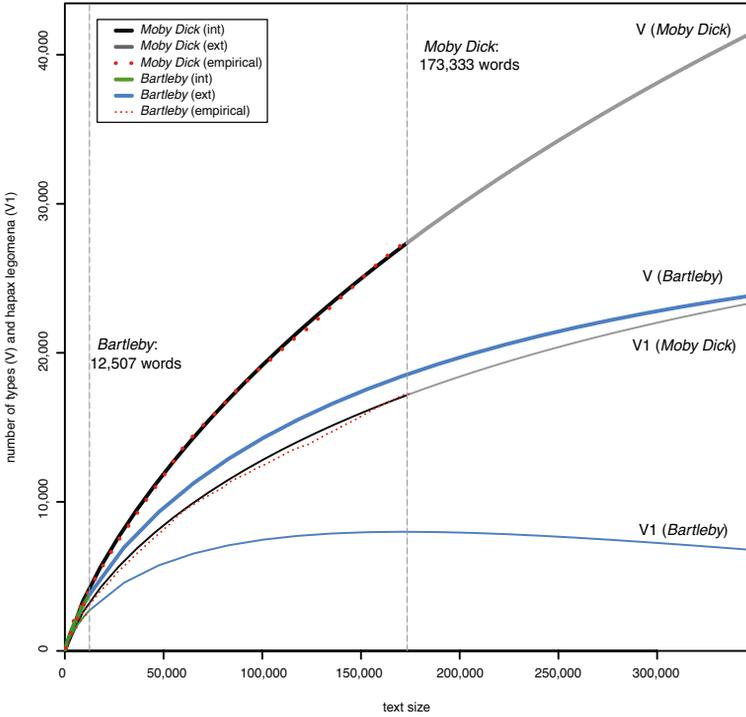


Figure 3. Vocabulary growth in Herman Melville’s *Moby Dick* and *Bartleby, the Scrivener* (empirical, interpolated, and extrapolated)

In Figure 3, the growth curves are extrapolated to twice the actual size in word tokens of *Moby Dick*. This graphic representation allows for a fair comparison in terms of productivity. If *Bartleby* were the same size as *Moby Dick*, it would not be as lexically rich because it would contain much fewer hapax legomena.

In morphology, a family of measures, based on Baayen (1989) and further described in Baayen & Lieber (1991), Baayen (1993, 2001 and 2009, i.a.), taps into the idea that the productivity of a category correlates with the number of neologisms in this category. Expanding productivity is the hapax-conditioned degree of productivity. It is the ratio of the number of hapax legomena with a given affix and the sum of all hapax legomena in the corpus:

$$\mathcal{P}^* = \frac{V(1, C, N)}{V(1, N)}. \tag{i}$$

Potential productivity (\mathcal{P}) is another measure which, unlike \mathcal{P}^* , accounts for whether a productive morphological process is saturated. \mathcal{P} is the ratio of the number of hapax legomena with a given affix and the sum of all tokens that contain the affix:

$$\mathcal{P} = \frac{V(1, C, N)}{N(C)}. \quad (\text{ii})$$

\mathcal{P} takes a value ranging between 0 and 1. The closer \mathcal{P} is to 1, the higher the probability of encountering new types, and the larger the productivity. Interestingly, \mathcal{P} is the slope of the tangent to a VGC at its endpoint. The steeper the tangent, the more productive the linguistic category. Because \mathcal{P} measures the probability of finding yet unseen types to the detriment of observed types, Baayen has devised a productivity measure that evaluates \mathcal{P} in the light of actual use. It is denoted P^* and it is the ratio of type frequency and \mathcal{P} :

$$P^* = \frac{V}{\mathcal{P}}. \quad (\text{iii})$$

Zeldes (2012) and Desagulier (2015) show that, although originally designed for the study of affixes in morphology, these hapax-based productivity measures apply equally well to the study of multiple-slot constructions. In the context of the *it* BE ADJ to V_{INF} *that* construction, productivity can be measured at several levels:

- the concatenation of the adjective and the verb slots (e.g. *interesting-note*);
- the adjective slot (*interesting*) or the verb slot (*note*).

The first option is interesting because of the semantic interdependence between the adjective and the verb. Each fused type can therefore be tested for productivity. If a specific ADJ- V_{INF} concatenation has not been observed yet in the corpus, it is treated as a hapax legomenon. If it has, it leaves the hapax list. The second option is equally interesting because it captures the respective combinatorial possibilities of adjectives and verbs.

Because the *it* BE ADJ to V_{INF} *that* construction has two slots, I will also measure the collocativity between the adjective and the verb by means of two association measures: χ^2 and ΔP (Allan 1980).

In the context of covarying-collexeme analysis (Gries & Stefanowitsch 2004; Stefanowitsch & Gries 2005), a method designed to measure collocation strength, i.e. the association between the two slots of

a construction, χ^2 will serve to determine those ADJ-V_{INF} pairs whose association is highly conventionalized, autonomous, and non-analyzable. I hypothesize that the degree of association between the adjective and the verb can be used tentatively as an inverse measure of productivity: the higher the collocation score, the higher the degree of fixedness, and the lesser the productivity.

Unlike χ^2 , which does not say anything as to whether the lexeme in the first slot attracts the lexeme in the second slot more than vice versa, ΔP is directional. Inspired by the rejection of classical conditioning to the benefit of associative learning (Rescorla 1968; Wagner & Rescorla 1972), Allan (1980) devised ΔP as a one-way-dependency statistic to measure the asymmetric dependency between a cue and an outcome in behavioral experiments. As adapted by (Ellis 2006; Ellis & Ferreira-Junior 2009) and applied later by Gries (2013) and Desagulier (2015) in the study of collocation, ΔP takes a contingency table such as Table 2a as input. In the context of our construction, four configurations are possible depending on whether the adjective / verb is present / absent, as shown in Table 2b.

Table 2. Contingency tables for the computation of ΔP

Table 2a. Contingency table involving a cue (C) and an outcome (O)

	O: present	O: absent
C: present	a	b
C: absent	c	d

Table 2b. Contingency table involving an adjective and a verb

	V: present	V: absent
ADJ: present	a	b
ADJ: absent	c	d

ΔP is calculated as follows:

$$\begin{aligned} \Delta P &= p(O|C) - p(O|\neg C) \\ &= \frac{a}{a+b} - \frac{c}{c+d} \end{aligned} \tag{iv}$$

The closer ΔP is to 1, the more C increases the likelihood of O. By extension, when C increases the likelihood of O, C is a good predictor of O. Conversely, the closer ΔP is to -1, the more C decreases the likelihood of O. If $\Delta P = 0$, there is no covariation between C and O.

For the sake of illustration, let us apply Table 2b to one concrete example of *it* BE ADJ to V_{INF} *that*. Table 3 is the input contingency table showing the joint distribution of *insane* and *imagine*.

Table 3. Contingency table involving the adjective *insane* and the verb *imagine*

	<i>imagine</i> : present	<i>imagine</i> : absent
<i>insane</i> : present	1	0
<i>insane</i> : absent	42	2,093

Two ΔP values must be computed, depending on whether the cue is the adjective and the outcome is the verb, or vice versa:

$$\begin{aligned}
 \Delta P_{(imagine|insane)} &= p(imagine|insane) - p(imagine|\neg insane) \\
 &= \frac{a}{a+b} - \frac{c}{c+d} \\
 &= \frac{1}{1+0} - \frac{42}{42+2093} \\
 &= 0.9803279
 \end{aligned} \tag{v}$$

$$\begin{aligned}
 \Delta P_{(insane|imagine)} &= p(insane|imagine) - p(insane|\neg imagine) \\
 &= \frac{a}{a+c} - \frac{b}{b+d} \\
 &= \frac{1}{1+42} - \frac{0}{0+2093} \\
 &= 0.02325581
 \end{aligned} \tag{vi}$$

Let ΔP_{DIFF} denote the difference $\Delta P_{(imagine|insane)} - |\Delta P_{(insane|imagine)}|$. If ΔP_{DIFF} is positive, then *insane* is a better predictor of *imagine* than vice versa. Conversely, if ΔP_{DIFF} is negative, then *imagine* is a better predictor of *insane* than vice versa. If ΔP_{DIFF} is null, then no word is a good predictor of the other.

$$\begin{aligned}
 \Delta P_{\text{DIFF}} &= \Delta P_{(imagine|insane)} - |\Delta P_{(insane|imagine)}| \\
 &= 0.9803279
 \end{aligned} \tag{vii}$$

The ΔP difference is positive, which implies that *insane* is a better predictor of *imagine*. This is unsurprising because *imagine* co-occurs with other adjectives such as *absurd*, *hard*, *extraordinary*, *implausible*, etc. On the other hand, *insane* co-occurs exclusively with *imagine* in the BNC. I hypothesize that good predictors are more productive than worse predictors. I therefore use ΔP_{DIFF} tentatively to unveil aspects of subschematic productivity that hapax-based measures may leave aside.

5. Results

Type, hapax legomena, and therefore productivity measures depend on how the construction is parsed. Four parsing levels are inspected:

- exact matches
- ADJ- V_{INF}
- ADJ slot
- V_{INF} slot

Each level is exemplified in Table 4.

Table 4. Parsing levels for the productivity assessment of the construction

corpus file	exact matches	ADJ- V_{INF}	ADJ slot	V_{INF} slot
A61.xml	<i>It was sad to think that</i>	sad_think	sad	think
AB4.xml	<i>it is sad to think that</i>	sad_think	sad	think
ASC.xml	<i>it is sad to think that</i>	sad_think	sad	think
C9E.xml	<i>It is sad to see that</i>	sad_see	sad	see
CAJ.xml	<i>It is sad to see that</i>	sad_see	sad	see
CHK.xml	<i>It is sad to see that</i>	sad_see	sad	see
CKX.xml	<i>it is sad to note that</i>	sad_note	sad	note
HHW.xml	<i>it is sad to reflect that</i>	sad_reflect	sad	reflect

Inspection of Table 5 reveals that $V = 839$ for exact matches, which are subject to variation with respect to the tense of *be*. As expected, the \mathcal{P} score for exact matches is the highest in the list. Potential productivity is relatively weak with respect to ADJ- V_{INF} concatenations, i.e. once elements of variation have been removed. The same measure of productivity indicates that the ADJ and V_{INF} slots are far less productive when they are considered individually than when they are combined. This is due to the verbatim recurrence of most verbs in the infinitive and, to a much lower extent, adjectives. Interestingly, global productivity scores are negatively correlated with \mathcal{P} scores. This is because \mathcal{P} focuses exclusively on the probability of encountering new types. Not only does P^* account for the probability of observing new types, but it also includes observed types. The high P^* scores reflect the high influence of V . Table 6 shows which LNRE model provides the best fit for each distribution. Each time, goodness-of-fit is evaluated with a multivariate χ^2 test. The fit is good when the χ^2 value is low and the corresponding p -value large (Baayen 2008: 233). Satisfactory models provide reliable interpolated and extrapolated expected values for the vocabulary size and the spectrum elements. These values are plotted in the form of VGCs in Figure 4.

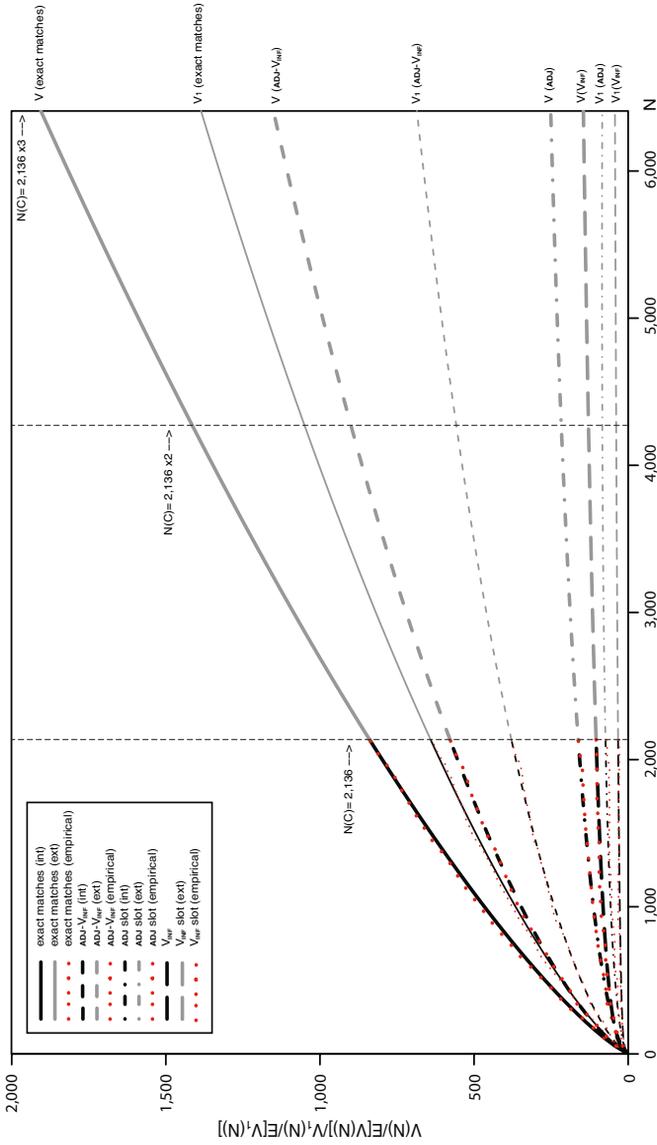


Figure 4. Vocabulary growth curves for exact matches, concatenated slots, the adjective slot, and the verb slot with interpolations (int) and extrapolations (ext) to three times the sample size

Table 5. Productivity measures for exact matches, concatenated slots, the adjective slot, and the verb slot

	$N(C)$	V	VI	\mathcal{P}	P^*
exact matches	2,136	839	639	0.2991573	2804.545
ADJ-V_{INF}	2,136	578	379	0.1774345	3257.541
ADJ slot	2,136	162	71	0.0332397	4873.69
V_{INF}	2,136	104	28	0.01310861	7933.714

Table 6. LNRE models and goodness-of-fit for exact matches, concatenated slots, the adjective slot, and the verb slot

	selected LNRE model	χ^2	df	p
exact matches	finite Zipf-Mandelbrot	2.608132	4	0.6253833
ADJ-V_{INF}	Generalized Inverse Gauss-Poisson	1.405234	5	0.9237399
ADJ slot	finite Zipf-Mandelbrot	7.2188	3	0.06524139
V_{INF}	Generalized Inverse Gauss-Poisson	3.762441	3	0.2882852

Figure 4 confirms what Table 5 has outlined, namely that the curves for exact matches and concatenated slots are steeper than the curves of ADJ and V_{INF} . In fact, if we had three times the number of occurrences in a larger corpus containing data of the same type, productivity indexed on type and hapax legomena would still be expanding, as the steepness of the curves show. The *it BE ADJ to V_{INF} that* construction generates enough hapax legomena to be productive despite the limited number of occurrences (2,136 tokens). All in all, multislot constructions can be productive even when their lexical constituents are not.

Something that the VGCs do not show is whether the lexical choice is mutually constrained between the ADJ slot and the V_{INF} slot. This interdependence can be demonstrated as follows (Zeldes 2012: 130). Let $P(HL_{ADJ})$ and $P(HL_{V_{INF}})$ denote the probabilities of finding hapax legomena in the ADJ slot and the V_{INF} slot respectively. If the probabilities are independent, we should expect $P(HL_{ADJ} \cup HL_{V_{INF}})$, i.e. the probability of hapax legomena for ADJ- V_{INF} , to be one minus the product of the complementaries to \mathcal{P} in each slot. This is summarized in the equation below:

$$P(HL_{ADJ} \cup HL_{V_{INF}}) \approx 1 - (1 - \mathcal{P}_{ADJ}) \cdot (1 - \mathcal{P}_{V_{INF}}) \quad (\text{viii})$$

We observe a 52.94% deviation between $P(HL_{\text{ADJ}} \cup HL_{\text{V}_{\text{INF}}})$ (0.18) and $1 - (1 - \mathcal{P}_{\text{ADJ}}) \cdot (1 - \mathcal{P}_{\text{V}_{\text{INF}}})$ (0.34). The lexical choice is mutually constrained in the two slots of the *it* BE ADJ to V_{INF} *that* construction. This implies that when we see a given slot (ADJ or V_{INF}), we have a reasonably strong expectation about the other slot.

What is left to see is the direction of this expectation. Because of the low productivity of V_{INF} , we might be inclined to say that given an adjective, the verb is easily predictable. However, we should not underestimate the high predictability of the adjective given a verb in some subschemas of the construction because not all adjectives are equally productive. To measure the asymmetric dependency at work in *it* BE ADJ to V_{INF} *that*, $\Delta P_{\text{V}_{\text{INF}}|\text{ADJ}}$ and $\Delta P_{\text{ADJ}|\text{V}_{\text{INF}}}$ were computed for each A- V_{INF} type. To better assess the detail of the asymmetries at work in ADJ- V_{INF} pairs, the pairwise differences of ΔP values were calculated and compared to a well-known symmetric association measure: χ^2 . Table 7 summarizes the results.

Tables 7a and 7b display the ADJ- V_{INF} pairs with the highest and the lowest χ^2 scores respectively. Although we might expect all pairs with extreme χ^2 values (high or low) to be characterized by low asymmetry due to their highly conventional nature and their fixedness, no such negative correlation is observed. Inspection of Tables 7c and 7d confirms the lack of correlation between χ^2 and ΔP . In Table 7c, the verb is a much better predictor of the adjective than vice versa because the latter is found in more ADJ- V_{INF} pairs than the former and is therefore more productive, loosely speaking. Interestingly, the adjective types that are found in the list also happen to be among the most frequent first-slot constituents in the construction. Conversely, ADJ is a much better predictor of V_{INF} than vice versa in Table 7d. Four verb types are found in the list: *argue*, *imagine*, *suggest*, and *suppose*. These productive verbs are among the most frequent second-slot constituents in the construction.

Whether ΔP has any bearing on the productivity assessment of *it* BE ADJ to V_{INF} *that* remains to be shown. To summarize the contributions of all the abovementioned measures, the mean ΔP and χ^2 scores for each adjective and verb found in the construction were collected, together with the corresponding mean \mathcal{P} and \mathcal{P}^* scores. The scores were gathered in a data frame, of which Table 8 is a snapshot.

The data frame was submitted to principal component analysis (henceforth PCA), a method that is very close to CA except that it can handle continuous and nominal data. Like CA, PCA consists in reducing the dimensionality of the input table by decomposing the total variance of the table into a limited number of dimensions, which are called components (for an overview, see Desagulier 2017, section 10.2).

Table 7. A comparison of symmetric and asymmetric association measures

a. Top 10 covarying collexemes				c. Top 10 negative ΔP values			
ADJ	V_{INF}	χ^2	$\Delta P_{V_{INF} ADJ} - \Delta P_{ADJ V_{INF}}$	ADJ	V_{INF}	χ^2	$\Delta P_{V_{INF} ADJ} - \Delta P_{ADJ V_{INF}}$
<i>misleading</i>	<i>claim</i>	141,095.92	0.01	<i>necessary</i>	<i>confirm</i>	76.44	-0.96
<i>misleading</i>	<i>say</i>	19,641.98	0.02	<i>necessary</i>	<i>recollect</i>	5,363.83	-0.96
<i>difficult</i>	<i>believe</i>	16,412.98	0.05	<i>tempting</i>	<i>fantasise</i>	25.14	-0.96
<i>important</i>	<i>remember</i>	10,687.03	-0.38	<i>safe</i>	<i>wager</i>	0.46	-0.95
<i>straightforward</i>	<i>show</i>	10,605.48	0.96	<i>sufficient</i>	<i>mention</i>	29.32	-0.95
<i>heartening</i>	<i>know</i>	8,702.66	0.26	<i>essential</i>	<i>monitor</i>	1.3	-0.95
<i>necessary</i>	<i>recollect</i>	5,363.83	-0.96	<i>possible</i>	<i>arrange</i>	70.33	-0.94
<i>unhistorical</i>	<i>assume</i>	4,086.77	0.93	<i>possible</i>	<i>concede</i>	72.62	-0.94
<i>possible</i>	<i>specify</i>	3,015.85	-0.93	<i>hard</i>	<i>disagree</i>	103.71	-0.94
<i>necessary</i>	<i>prove</i>	2,859.31	-0.18	<i>reasonable</i>	<i>ask</i>	6.7	-0.94

b. Bottom 10 covarying collexemes						d. Bottom 10 negative ΔP values					
ADJ	V_{INF}	χ^2	$\Delta P_{V_{INF} ADJ} - \Delta P_{ADJ V_{INF}}$	ADJ	V_{INF}	χ^2	$\Delta P_{V_{INF} ADJ} - \Delta P_{ADJ V_{INF}}$				
<i>correct</i>	<i>argue</i>	0	0.16	<i>unsound</i>	<i>argue</i>	25.36	0.96				
<i>easy</i>	<i>tell</i>	0	-0.44	<i>dubious</i>	<i>argue</i>	2,019.66	0.96				
<i>hard</i>	<i>accept</i>	0	-0.14	<i>bizarre</i>	<i>suppose</i>	11.1	0.96				
<i>heartening</i>	<i>find</i>	0	0.14	<i>arrogant</i>	<i>suppose</i>	11.77	0.96				
<i>intriguing</i>	<i>hear</i>	0	-0.08	<i>rational</i>	<i>suppose</i>	1,843.39	0.96				
<i>possible</i>	<i>suppose</i>	0	-0.01	<i>insane</i>	<i>imagine</i>	0.88	0.96				
<i>vital</i>	<i>remember</i>	0	0.12	<i>anachronistic</i>	<i>imagine</i>	0.99	0.96				
<i>wrong</i>	<i>assume</i>	0	0.29	<i>ignorant</i>	<i>suggest</i>	0.06	0.96				
<i>wrong</i>	<i>suppose</i>	0	0.03	<i>inadequate</i>	<i>suggest</i>	1.78	0.96				
<i>difficult</i>	<i>convey</i>	0.01	-0.93	<i>shameful</i>	<i>suggest</i>	5.08	0.96				

Table 8. Productivity-related measures (snapshot)

word	category	ΔP_{DIFF}	χ^2	\mathcal{P}^*	\mathcal{P}
<i>able</i>	ADJ	0.45	3.8	0	0.03
<i>absurd</i>	ADJ	0.1	14.94	0	0.04
<i>accept</i>	V _{INF}	0.15	35.05	0	0.25
<i>acceptable</i>	ADJ	0.9	0.33	0	0.01
<i>accurate</i>	ADJ	0.86	0.61	0	0
<i>acknowledge</i>	V _{INF}	-0.22	13.08	0	0.07
<i>add</i>	V _{INF}	-0.1	13.2	0	0.11
<i>adequate</i>	ADJ	0.87	13.11	0	0.01
<i>admit</i>	V _{INF}	0.5	3.8	0	0.07
<i>advisable</i>	ADJ	0.44	7.26	0	0.03
...

The kind of PCA performed below is based on the inspection of correlations between the variables and the principal components. The variables are standardized (centered and scaled).

The 266 observations consist of all the adjective and verb types of *it* BE ADJ *to* V_{INF} *that*. They were examined in the light of four quantitative variables (ΔP_{DIFF} , χ^2 , \mathcal{P}^* and \mathcal{P}) and one illustrative variable (the category of the constituent). Because the variables are in different units, they were centered and standardized. Negative ΔP_{DIFF} scores were switched to absolute values to avoid spreading points on either side of a component while preserving the magnitude of the measure.

Inspection of the graph of variables in the left part of Figure 5 reveals that the first component (i.e. the horizontal axis) accounts for 54.03% of the variance. It is positively correlated with \mathcal{P} ($cor = 0.949$) and \mathcal{P}^* ($cor = 0.928$) and negatively correlated with ΔP_{DIFF} ($cor = -0.628$). This is useful for interpreting the graph to the right. The further right along the horizontal axis, the more productive the constructional constituents from a hapax-based viewpoint.

The second component (i.e. the vertical axis) accounts for 24.94% of the variance. It is positively correlated with χ^2 ($cor = 0.997$). The further up along the vertical axis, the stronger the symmetric association between the constituent (adjective or verb) and its counterpart.

The graph in the right-hand side of Figure 5 displays the constructional constituents in the two-dimensional space spanned by the first two components. So as not to clutter the graph, only the top 25% of words that contribute the most to each component were projected. The other observations appear as dots without a label.

Table 9. The twenty most productive constituents according to hapax-based measures

word	category	coord	contrib	cos ²
<i>say</i>	V _{INF}	7.712	10.35	0.838
<i>assume</i>	V _{INF}	6.875	8.22	0.836
<i>think</i>	V _{INF}	6.077	6.42	0.842
<i>suppose</i>	V _{INF}	5.027	4.4	0.897
<i>possible</i>	ADJ	4.045	2.85	0.781
<i>easy</i>	ADJ	3.783	2.49	0.788
<i>state</i>	V _{INF}	3.723	2.41	0.893
<i>know</i>	V _{INF}	3.669	2.34	0.874
<i>suggest</i>	V _{INF}	3.66	2.33	0.868
<i>find</i>	V _{INF}	3.473	2.1	0.79
<i>ensure</i>	V _{INF}	3.314	1.91	0.898
<i>argue</i>	V _{INF}	3.027	1.59	0.948
<i>note</i>	V _{INF}	2.98	1.54	0.931
<i>recall</i>	V _{INF}	2.887	1.45	0.898
<i>conclude</i>	V _{INF}	2.841	1.4	0.977
<i>difficult</i>	ADJ	2.712	1.28	0.813
<i>hard</i>	ADJ	2.699	1.27	0.805
<i>discover</i>	V _{INF}	2.588	1.17	0.945
<i>essential</i>	ADJ	2.545	1.13	0.827
<i>assert</i>	V _{INF}	2.287	0.91	0.976

The most productive constituents from a hapax-based perspective appear neatly in the right part of the plane representation of individuals in Figure 5. They belong to weakly associated pairs. Table 9 displays the twenty construction constituents that contribute the most to the first component (Dim 1, horizontal axis). They are the twenty most productive words based on hapax-based measures. The words are sorted in descending order according to their position on the axis (coord) and their contribution to the component (*contrib*)³. The last column features the quality of representation of the word to the component (*cos*²)⁴. The most productive constituents are mostly

-
3. The contribution of a construction constituent to a component is a measure of how much the constituent affects the construction of the component.
 4. The quality of representation of a construction constituent on a component is measured *via* the percentage of inertia of the constituent projected on the component.

Perception-Cognition-Utterance verbs (Givón 2001). The five adjectives in the list denote easiness / difficulty (*easy, difficult, hard*), or epistemic or deontic meaning (*possible, essential*). Verbs are more likely than adjectives to occur in nonce subschemas in the *it* BE ADJ to V_{INF} *that* construction.

ΔP_{DIFF} is well represented in the third component only ($cor = 0.778$). The right plot in Figure 6 displays the constructional constituents in the two-dimensional space spanned by the second and third components. So as not to clutter the graph, only the 10 observations that have the highest contribution on the two dimensions of the plot have a label. The third component (Dim 3, vertical axis) accounts for 18.59% of the variance. It is also partially correlated with \mathcal{P} ($cor = 0.301$) and \mathcal{P}^* ($cor = 0.219$).

Table 10 displays the twenty construction constituents that contribute the most to the third component. They correspond to words that are characterized by the highest ΔP_{DIFF} scores. These words cluster in the upper part of the plot, along the vertical axis.

Table 10. The twenty most asymmetric constituents according to ΔP_{DIFF}

word	category	coord	contrib	cos ²
<i>say</i>	V_{INF}	3.323	5.58	0.156
<i>assume</i>	V_{INF}	2.96	4.43	0.155
<i>think</i>	V_{INF}	2.536	3.25	0.147
<i>find</i>	V_{INF}	1.723	1.5	0.195
<i>suppose</i>	V_{INF}	1.607	1.3	0.092
<i>know</i>	V_{INF}	1.332	0.9	0.115
<i>suggest</i>	V_{INF}	1.323	0.88	0.113
<i>state</i>	V_{INF}	1.21	0.74	0.094
<i>recollect</i>	V_{INF}	1.031	0.54	0.161
<i>straightforward</i>	ADJ	1.01	0.52	0.05
<i>ensure</i>	V_{INF}	1.004	0.51	0.082
<i>confirm</i>	V_{INF}	0.979	0.48	0.412
<i>fantasise</i>	V_{INF}	0.977	0.48	0.41
<i>possible</i>	ADJ	0.972	0.48	0.045
<i>wager</i>	V_{INF}	0.972	0.48	0.408
<i>mention</i>	V_{INF}	0.971	0.48	0.409
<i>monitor</i>	V_{INF}	0.961	0.47	0.405
<i>arrange</i>	V_{INF}	0.948	0.45	0.402
<i>concede</i>	V_{INF}	0.948	0.45	0.403
<i>disagree</i>	V_{INF}	0.941	0.45	0.401

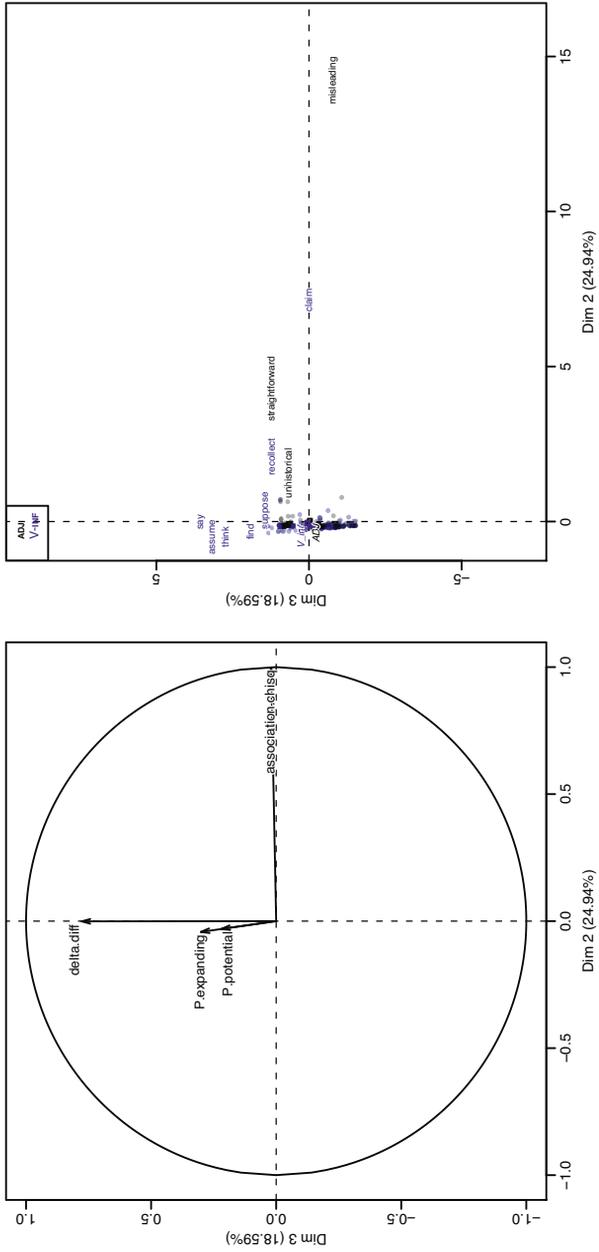


Figure 6. PCA output (dimensions 2 & 3)
 (left: active variables; right: plane representation of individuals)

The subschemas that are the most asymmetric involve verbs mostly. These verbs can be said to induce productivity because they combine with a wide variety of adjectives. Ten constituents in Table 10 are also found in Table 9: *say, assume, think, find, suppose, know, suggest, state, ensure, and possible*. This means that productive constituents combine with a wider variety of adjectives or verbs, and that sometimes these combinations are found only once. Inspection of the third component allows us to conclude that hapax-based measures and ΔP highlight different yet related aspects of productivity.

6. Discussion

The above suggests that sticking to the schematic level is not enough to understand how *it* BE ADJ *to* V_{INF} *that* works. The VGCs in Figure 4 show that the construction is productive at the schematic levels (exact matches and ADJ-V_{INF}). Although the productivity scores are modest (e.g. $\mathcal{P}_{\text{exact matches}} \approx 0.3$ and $\mathcal{P}_{\text{ADJ-V}_{\text{INF}}}$ ≈ 0.18 , see Table 5), the corresponding curves are steep. Their shapes suggest that productivity has not reached its peak and that we would observe more and more new types if we were to inspect more corpus data of the same kind.

In contrast, the flat curves indicate that the hapax-based productivity is far from obvious at the level of the adjective or the verb slots (regardless of the other constituents that they pair with). It means that the pool of adjectival and verbal constituents that speakers tap into to assemble new ADJ-V_{INF} types is relatively limited, which might be due to the small sample size. However limited, the pool of constituents generates a handful of subschemas that are undeniably productive. Each productive subschema is indexed on either (a) an adjective denoting easiness / difficulty (*easy, difficult, hard*) or modal meaning (*possible, essential*), or (b) a Perception-Cognition-Utterance verb (*say, assume, think, suppose, etc.*, see Table 9).

ΔP is not meant to replace more conventional productivity measures. As we have seen, no direct correlation was found between ΔP scores and the scores based on hapax-based measures. Whether a slot is productive cannot be concluded from an inspection of ΔP scores only. However, what ΔP highlights is whether a particular slot is a potential locus of productivity (see Tables 7c and 7d).

Not all ADJ-V_{INF} pairings are attested. Selectional restrictions apply. One such restriction is the semantic affinity between the adjective and the verb. For example, knowing something is hardly ever seen as stupid. Therefore, the token *it is stupid to know that* is most unlikely to occur. Selectional preferences also apply. Given that the construction is used

for stance marking in formal, written contexts (see Figure 1), usage bias may reflect in speakers' preferences for some adjectives and some verbs. I assume that this combination of selectional restrictions and preferences shapes the internal architecture of the *it BE ADJ to V_{INF} that* construction. Pending experimental validation, speakers are sensitive to the internal composition of the construction in the sense that they either use fixed ADJ-V_{INF} combinations or assemble constituents on the spot to fill their communication needs.

7. Conclusion

This paper has addressed the claim that only fully productive patterns should count as constructions (Kay 2013). This claim finds its roots in a generative view of construction grammar. According to this view, grammar is ideal and qualitatively distinct from the vagaries of usage. Productivity is considered irrelevant, unless it is absolute.

Without endorsing the tenets of non-redundant construction grammar, I borrowed them, operationalized productivity in the framework of established measures, and showed that different conclusions could be made. I examined distributional properties of the *it BE ADJ to V_{INF} that* pattern, as attested in the BNC. I employed a combination of metrics to evaluate the productivity of the pattern (association measures and hapax-based measures). The results show that the pattern in question is only partly productive when considered as a whole, but very productive with respect to its adjective and verb slots.

In other words, the claim that even patterns that are not fully productive often have subregularities that are (Desagulier 2015) is confirmed. The *it BE ADJ to V_{INF} that* pattern licenses productive coinages when used with particular adjectives or verbs: *it BE easy, difficult, hard, possible, essential to V_{INF} that* and *it BE ADJ to say, assume, think, find, suppose, know, suggest, state, ensure, etc.*

It may well be that whether a pattern is a construction is a matter of theoretical preferences. If one endorses the tenets of CCG, as I do, the constructional status of *it BE ADJ to V_{INF} that* is unproblematic from the start because productivity is not key in determining whether a pattern is a construction or not. If one endorses a generative view of construction grammar, the *it BE ADJ to V_{INF} that* pattern is simply idiomatic.

However, if one is willing to maintain the distinction between a pattern of coining and a construction, one should at least not relegate patterns of coining to an ancillary status on the grounds that their contribution to our understanding of linguistic competence and performance is null. The data show that speakers are sensitive to the

internal composition of a pattern and may manipulate it to suit their communication needs.

This attitude illustrates that not everything in the grammar of a language is fixed once and for all, and that usage has an impact on its shape. Even if one were to admit that patterns of coining are at the periphery of the mental inventory of constructions (also known as “the constructicon”), some of these patterns do serve as templates for the formation of new types. In this respect, even idioms are generative, to some extent.

References

- AIJMER K. (2009), “Seem and Evidentiality”, *Functions of Language*, vol. 16, no. 1, p. 63-88.
- ALLAN L. G. (1980), “A Note on Measurement of Contingency Between Two Binary Variables in Judgment Tasks”, *Bulletin of the Psychonomic Society*, vol. 15, no. 3, p. 147-149.
- BAAYEN R. H. (1989), *A Corpus-Based Approach to Morphological Productivity, Statistical Analysis and Psycholinguistic Interpretation*, Amsterdam, Centrum Wiskunde en Informatica.
- BAAYEN R. H. (1993), “On Frequency, Transparency and Productivity”, in *Yearbook of Morphology 1992*, G. Booij, J. van Marle (eds.), Dordrecht – London, Kluwer Academic Publishers, p. 181-208.
- BAAYEN R. H. (2001), *Word Frequency Distributions*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
- BAAYEN R. H. (2008), *Analyzing Linguistic Data. A Practical Introduction to Statistics Using R*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BAAYEN R. H. (2009), “Corpus Linguistics in Morphology: Morphological Productivity”, in *Corpus Linguistics. An International Handbook*, A. Lüdeling, M. Kytö (eds.), Berlin, De Gruyter Mouton, p. 899-919.
- BAAYEN R. H., LIEBER R. (1991), “Productivity and English Derivation: a Corpus-Based Study”, *Linguistics*, vol. 29, p. 801-843.
- BARATTA A. M. (2009), “Revealing Stance Through Passive Voice”, *Journal of Pragmatics*, vol. 41, no. 7, p. 1406-1421.
- BENZÉCRI J.-P. (1984), *Analyse des correspondances, exposé élémentaire*, vol. 1, *Pratique de l'analyse des données*, Paris, Dunod.
- BIBER D. (2006), “Stance in Spoken and Written University Registers”, *Journal of English for Academic Purposes*, vol. 5, no. 2, p. 97-116.
- BIBER D., FINEGAN E. (1988), “Adverbial Stance Types in English”, *Discourse Processes*, vol. 11, no. 1, p. 1-34.

- BIBER D., JOHANSSON S., LEECH G., CONRAD S., FINEGAN E., QUIRK R. (1999), *Longman Grammar of Spoken and Written English*, Cambridge, MIT Press, vol. 2.
- BIQ Y.-O. (2004), “Construction, Reanalysis, and Stance: ‘V yi ge N’ and Variations in Mandarin Chinese”, *Journal of Pragmatics*, vol. 36, no. 9, p. 1655-1672.
- BOAS H. (2003), *A Constructional Approach to Resultatives*, Stanford, CSLI Publications.
- BYBEE J. (2010), *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHANG L. H. (2009), “Stance Uses of the Mandarin LE Constructions in Conversational Discourse”, *Journal of Pragmatics*, vol. 41, no. 11, p. 2240-2256.
- CHARLES M. (2007), “Argument or Evidence? Disciplinary Variation in the Use of the Noun *That* Pattern in Stance Construction”, *English for Specific Purposes*, vol. 26, no. 2, p. 203-218.
- DANCYGIER B. (2012), “Negation, Stance Verbs, and Intersubjectivity”, in Dancygier & Sweetser (eds.), p. 69-94.
- DANCYGIER B., SWEETSER E. (eds.) (2012), *Viewpoint in Language. A Multimodal Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DESAGULIER G. (2015), “A Lesson from Associative Learning: Asymmetry and Productivity in Multiple-Slot Constructions”, *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, vol. 12, no. 2, p. 173-219.
- DESAGULIER G. (2017), *Corpus Linguistics and Statistics with R. Introduction to Quantitative Methods in Linguistics*, New York, Springer (Quantitative Methods in the Humanities and Social Sciences).
- DIANI G. (2008), “Emphasizers in Spoken and Written Academic Discourse: the Case of *Really*”, *International Journal of Corpus Linguistics*, vol. 13, no. 3, p. 296-321.
- ELLIS N. (2006), “Language Acquisition as Rational Contingency Learning”, *Applied Linguistics*, vol. 27, no. 1, p. 1-24.
- ELLIS N., FERREIRA-JUNIOR F. (2009), “Constructions and their Acquisition. Islands and the Distinctiveness of their Occupancy”, *Annual Review of Cognitive Linguistics*, no. 7, p. 187-220.
- ENGBRETSON R. (2007), *Stancetaking in Discourse: Subjectivity, Evaluation, Interaction*, Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins.
- FILLMORE C. (1997), “Construction Grammar Lecture Notes”, on line: <http://www.icsi.berkeley.edu/~kay/bcg/lec02.html>.

- FILLMORE C., KAY P., O'CONNOR C. (1988), "Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions. The Case of *Let Alone*", *Language*, vol. 64, no. 3, p. 501-538.
- GIVÓN T. (2001), *Syntax. An Introduction*, Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins, vol. 2.
- GOLDBERG A. E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. (2003), "Constructions: a New Theoretical Approach to Language", *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 7, no. 5, p. 219-224.
- GOLDBERG A. E. (2006), *Constructions at Work: the Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- GOLDBERG A. E. (2009), "The Nature of Generalization in Language", *Cognitive Linguistics*, vol. 20, no. 1, p. 93-127.
- GRAY B., BIBER D. (2014), "Stance Markers", in *Corpus Pragmatics: a Handbook*, K. Aijmer, C. Rühlemann (eds.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 219-248.
- GRIES S. T. (2013), "50-Something Years of Work on Collocations: What Is or Should Be Next...", *International Journal of Corpus Linguistics*, vol. 18, no. 1, p. 137-166.
- GRIES S. T., STEFANOWITSCH A. (2004), "Co-Varying Collexemes in the *into-Causative*", in *Language, Culture, and Mind*, M. Achard, S. Kemmer (eds.), Stanford, Center for the Study of Language and Information, p. 225-236.
- HEWINGS M., HEWINGS A. (2002), "'It is Interesting to Note That...': a Comparative Study of Anticipatory 'It' in Student and Published Writing", *English for Specific Purposes*, vol. 21, no. 4, p. 367-383.
- HIRSCHFELD H. O. (1935), "A Connection Between Correlation and Contingency", *Mathematical Proceedings of the Cambridge Philosophical Society*, vol. 31, no. 4, p. 520-524.
- HUNSTON S. (2007), "Using a Corpus to Investigate Stance Quantitatively and Qualitatively", in Englebretson (ed.), p. 27-48.
- HUNSTON S. (2011), *Corpus Approaches to Evaluation: Phraseology and Evaluative Language*, London, Routledge.
- HYLAND K., TSE P. (2005), "Hooking the Reader: a Corpus Study of Evaluative That in Abstracts", *English for Specific Purposes*, vol. 24, no. 2, p. 123-139.
- KAY P. (2013), "The Limits of (Construction) Grammar", in *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, T. Hoffmann, G. Trousdale (eds.), Oxford, Oxford University Press, p. 32-48.

- KAY P., FILLMORE C. (1999), “Grammatical Constructions and Linguistic Generalizations: the *What’s X Doing Y?* Construction”, *Language*, vol. 75, p. 1-33.
- MARTIN J. R., WHITE P. R. (2005), *The Language of Evaluation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- MORITA E. (2015), “Japanese Interactional Particles as a Resource for Stance Building”, *Journal of Pragmatics*, vol. 83, p. 91-103.
- MYERS G., LAMPROPOULOU S. (2012), “Impersonal You and Stance-Taking in Social Research Interviews”, *Journal of Pragmatics*, vol. 44, no. 10, p. 1206-1218.
- RESCORLA R. A. (1968), “Probability of Shock in the Presence and Absence of CS in Fear Conditioning”, *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, vol. 66, no. 1, p. 1-5.
- STEFANOWITSCH A., GRIES S. T. (2005), “Covarying Collexemes”, *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, vol. 1, no. 1, p. 1-46.
- WAGNER A. R., RESCORLA R. A. (1972), “A Theory of Pavlovian Conditioning: Variations in the Effectiveness of Reinforcement and Nonreinforcement”, in *Classical Conditioning II*, H. B. Abraham, W. F. Prokasy (eds.), New York, Appleton-Century-Crofts, p. 64-99.
- ZELDES A. (2012), *Productivity in Argument Selection: From Morphology to Syntax*, Berlin – New York, De Gruyter Mouton.

Résumés

Dominique LEGALLOIS

Illustrations et réflexions sur une opération cognitive fondamentale : la schématisation en linguistique – du lexique aux constructions

Cette contribution présente et discute la notion de schématisation en linguistique cognitive. Nous montrons que la schématisation est une opération cognitive portant sur toutes les unités de la langue, notamment le lexique et les constructions grammaticales. Des exemples illustrant la pertinence de la notion de schématisation sont pris dans la littérature de la linguistique cognitive, mais aussi dans d'autres paradigmes. En conclusion, nous posons la question de la réalité psychologique de la schématisation : les schématisations identifiées par le linguiste correspondent-elles à la compétence des locuteurs ?

This article presents and discusses the notion of schematicity in cognitive linguistics. We show that schematization is a cognitive operation involving all types of language units, including lexicon and grammatical constructions. Examples illustrating the relevance of the notion of schematization are taken in the cognitive linguistics literature, but also from other paradigms. The question of whether schematizations are psychologically real is finally raised.

Philippe GRÉA

Grammaire cognitive et construction. Le cas de *type* et *mode de N*

L'hypothèse d'un continuum lexique-grammaire est au cœur de la grammaire cognitive et se traduit, dans le cadre théorique de Langacker, par le concept de schéma constructionnel. Nous consacrons une première partie de ce travail à définir ce qu'est un schéma constructionnel, à montrer de quelle manière il se substitue à la notion de règle grammaticale et comment la notion de degré de schématicité permet d'établir l'existence de ce continuum entre lexique et grammaire. Dans une seconde partie, nous illustrons ce dispositif à l'aide de deux constructions à première vue synonymes : <mode de N> et <type de N>. Loin d'être le produit de combinaisons syntaxiques régulières, nous montrons qu'elles correspondent à des schémas constructionnels induisant des effets de coercition, des préférences collocationnelles et des contraintes idiosyncrasiques très différents.

The hypothesis of a continuum between lexicon and grammar is at the core of cognitive grammar. It is translated, within Langacker's theoretical framework, by the concept of constructional schema. How a constructional schema is defined, how it can replace a grammatical rule, and how it implies a continuum is first discussed. The approach is then illustrated with two French constructions that seem

synonymous at first glance: <mode de N> and <type de N>. These correspond to constructional schemas inducing very different coercive effects, collocation preferences and idiosyncratic constraints.

Leïla BEN HAMAD

L'évolution de *pendant* en français : un cas de constructionnalisation

Cette contribution a pour but de décrire l'évolution de *pendant* en français à la lumière de la théorie de la constructionnalisation. À cette fin, nous essayerons, dans une première partie, de mettre le point sur l'approche dite de la constructionnalisation. Nous nous attarderons particulièrement sur les concepts qu'on met en œuvre pour en rendre compte, et qui font l'objet actuellement d'une réflexion en plein essor. Nous tenterons de discerner également les traits caractéristiques du processus de changement linguistique qui entre dans ce domaine d'étude. Nous nous occuperons, dans une seconde partie, de décrire le processus de constructionnalisation qui a fait entrer *pendant* dans la grammaire du français. Nous en retracerons les différentes étapes, en mettant en évidence la nature des contextes dans lesquels se sont produites les premières occurrences du phénomène.

The purpose of this article is to describe the evolution of pendant in French in the framework of constructionalization. The approach used is the constructionalization model. The most important features of the model, including some of the mechanisms involved in the process of constructionalization, are first discussed. In the second section the process of constructionalization of pendant is described. Its different stages are traced, highlighting the nature of the contexts in which the first occurrences of the phenomenon occurred.

Raja GMIR

Connaître : de la désémantisation à la constructionnalisation

La contribution vise à explorer le parcours de désémantisation qui a touché le verbe *connaître* depuis la fin du XIX^e siècle. Il s'agit là de la première phase d'un processus apparenté à une grammaticalisation et débouchant sur un type de construction qui n'entretient plus aucun rapport sémantique avec son emploi cognitif primaire. À partir de la dimension cognitive primaire, le verbe a été affecté par des glissements métaphoriques qui ont produit une succession de stades intermédiaires (cognitif métonymique > expérientiel propre et métonymique > verbe support de prédication nominale dont le sujet est dénué de toute valeur expérientielle). Les structures situées à la fin de ce parcours de désémantisation (phase initiale d'une grammaticalisation) ne se rencontrent que dans le discours journalistique, particulièrement dans des articles de style châtié, ou dans des textes scientifiques ou administratifs. L'étude se fonde sur l'approche constructionnelle, notamment celle de Peter Koch, qui fournit des orientations

fécondes pour analyser les changements linguistiques qui touchent des verbes français de perception et de cognition comme *voir* et *connaître*. Le corpus examiné est varié, croisant les genres concernés et une série de périodes clés, afin de cerner l'évolution des diathèses verbales en diachronie en fonction du genre textuel.

This article explores the semantic bleaching that has affected the French verb connaître ("know") since the end of the 19th century. This first stage of grammaticalization leads to a construction that bears no semantic relationship to the verb's cognitive sense. From its original cognitive sense, connaître has undergone several metaphorical shifts that resulted in a succession of intermediate stages (cognitive metonymic > experiential proper and metonymic > support verb whose subject has no experiential value). The end of this grammaticalization path produced forms that are solely attested in formal journalistic prose and scientific or administrative texts. The study follows the constructionist approach used by Peter Koch to describe the development of the French verbs of perception / cognition voir ("see") and connaître.

Jacques FRANÇOIS

Les grammaires de constructions et l'approche psycho- et neurolinguistique

À partir des années 1980, les fondements de la « linguistique basée sur l'usage » ont été jetés collectivement par des linguistes d'orientation fonctionnelle (J. Bybee, R. Langacker, G. Lakoff, etc.) et des psycholinguistes désillusionnés par des décennies de vaines évaluations de la validité psychologique de la grammaire transformationnelle (E. Bates, B. MacWhinney, M. Bowerman, E. Clark, etc.). Dans ce cadre, les théories de la « grammaire cognitive » et de la « grammaire de constructions incarnée » (A. Goldberg, M. Tomasello, J. Feldman) se sont révélées être des outils précieux pour modéliser l'acquisition d'une langue (première ou seconde), alors que les neuropsychologues exploraient les bases neurologiques de ce processus. Enfin, en considérant les processus d'acquisition et d'évolution du langage comme des systèmes adaptatifs complexes (L. Steels), on se rend compte que l'utilisation, l'acquisition et l'évolution du langage se font selon des principes partagés avec d'autres domaines d'interaction vivante comme l'écologie, la météorologie ou la macroéconomie.

From the 1980's, the foundations of "usage based linguistics" were established together by linguists of functional orientation (J. Bybee, R. Langacker, G. Lakoff, i.a.) and psycholinguists disillusioned by decades of vain assessment of the psychological validity of transformational grammar (E. Bates, B. MacWhinney, M. Bowerman, E. Clark, i.a.). In that framework, theories of "cognitive" and "embodied construction grammar" (A. Goldberg, M. Tomasello, J. Feldman) turned out to be valuable tools for modeling first (and second) language acquisition, whereas neuropsychologists explored the neurological basis of that process. By considering processes of

language acquisition and evolution as complex adaptive systems (L. Steels), one becomes aware that language use, acquisition and evolution proceed along principles shared with other domains of lively interaction like ecology, meteorology or macro-economics.

Christophe PARISSÉ, Aliyah MORGENSTERN, Sophie DE PONTONX

Les grammaires de constructions comme système dynamique.

Le cas de l'acquisition de la déconnexion chez l'enfant

L'une des propriétés les plus évidentes du développement du langage chez l'enfant est son aspect dynamique. Les grammaires de constructions sont un modèle dont le fondement (la gestion d'exemplaires de constructions qui se généralisent et s'organisent avec l'usage) est parfaitement cohérent avec la notion de développement et de système dynamique. De plus, ces grammaires permettent d'aller plus loin et de comprendre comment se développent au cours du temps des notions sémantiques très abstraites ou la capacité de parler de choses qui n'ont d'existence qu'en langage.

Les enfants développent au cours du temps des concepts très abstraits comme la temporalité ou la déconnexion (la capacité à parler d'objets ou de personnes absents, à faire parler des locuteurs qui ne sont pas présents, ou à parler de ce qui n'a pas d'existence réelle, comme dans la fiction). Notre contribution cherche à montrer, à partir de l'analyse de corpus de langage spontané entre des enfants et leurs parents suivis de l'âge de 1 an et demi à 4 ans et demi, comment l'enfant commence par des situations très concrètes, qui, avec le soutien de l'interlocuteur, vont au cours du temps intégrer de plus en plus d'éléments non concrets. Ce développement se déroule de la même manière que celui qui est décrit pour les formes de langage. Les constructions produites et acquises dans des situations particulières, ce que l'on appelle exemplaires dans les grammaires de constructions, vont se répéter au quotidien et se généraliser pour s'appliquer à de plus en plus de situations nouvelles. Elles constituent alors des constructions abstraites intégrant des notions qui dépendent à la fois de la culture de l'enfant et de son expérience langagière.

One of the most obvious properties of children's language development is its dynamic aspect. Construction grammars, which are based on how constructions become generalized and organized in use, are a model that is perfectly compatible with the concepts of development and of dynamic systems. Moreover, those models enable us to understand how the human ability to talk about very abstract semantic notions and about objects that only exist thanks to language, develops.

Children progressively use very abstract concepts such as temporality or displacement (the ability to talk about absent objects or people, to speak for absent people, or to create fiction). The goal of this contribution supported by data analysis of interactions between adults and children video-recorded from one year and a half to four years and a half, is to show how children begin to speak in very

concrete situations, and how with their interlocutor's scaffolding, they integrate more and more non-concrete elements. This process follows the same development as linguistic forms. Constructions produced and acquired in specific situations, which are called exemplars in construction grammars, are repeated in children's daily lives. They will progressively generalize and be used in more and more novel situations. They then become abstract constructions which integrate notions that depend both on children's culture and language experience.

Michel ACHARD

Cognitive linguistics and second language pedagogy. Common goals and mutual benefits

Cette contribution suggère que l'adoption de la vision de la langue et de l'organisation linguistique inhérentes à la linguistique cognitive permettrait d'améliorer considérablement la présentation grammaticale dans les modèles récents d'enseignement communicatif. Elle montre en particulier comment, en s'appuyant sur les mécanismes subtils qui régissent les choix linguistiques des locuteurs natifs, les linguistes cognitifs et les enseignants de langues peuvent travailler ensemble pour présenter la langue d'apprentissage comme un système social dynamique dans lequel les étudiants pourront trouver leur place et s'exprimer en toute confiance.

This paper argues that adopting the view of language and linguistic organization put forward by the cognitive linguistics movement would considerably improve the teaching of grammar in the current models of communicative instruction. It shows that by working together to focus classroom interaction on the complex and subtle phenomena that govern native language selection, cognitive linguists and second language instructors can present the target language as a dynamic social system in which learners can confidently participate to express their own conceptualizations.

Vannina GOOSSENS, Dominique LEGALLOIS, Iva NOVAKOVA

Aperçu de quelques méthodes pour l'extraction des constructions en corpus

Cette contribution recense un ensemble de méthodes employées pour extraire automatiquement ou semi-automatiquement en corpus des structures lexico-grammaticales pouvant prétendre au statut de *construction*. Les objectifs des travaux promouvant ces méthodes peuvent être divers : élaboration d'un « constructicon », c'est-à-dire d'un répertoire de constructions, élaboration de ressources pédagogiques, identification de patrons lexico-grammaticaux jouant un rôle textuel ou discursif. Quatre méthodes sont ici présentées : 1) la méthode StringNet de Wible et Tsao ; 2) la méthode de Forsberg *et al.* portant sur le suédois ; 3) la méthode N-grammar de Cappelle et Grabar ; 4) les méthodes relatives à la notion de *motif*, que ce soit les motifs lexicaux ou les motifs constructionnels.

This article lists a set of methods used to extract from corpora (automatically or semi-automatically) lexico-grammatical structures that have the status of a “construction”. Work using these methods may wish to develop a “constructicon” (i.e. a repertoire of constructions), to develop educational resources, or to identify lexico-grammatical patterns playing a textual or discursive role. Four methods are presented here: 1) the StringNet method of Wible and Tsao; 2) the method of Forsberg et al. on Swedish; 3) the N-grammar method of Cappelle and Grabar; 4) methods relating to the notion of “motif”.

Guillaume DESAGULIER

It is important to note that partially productive patterns may count as constructions

Au sein des grammaires de constructions, il existe un désaccord quant au statut des constructions. Les modèles dits « non redondants » considèrent que seuls les schémas maximale­ment productifs sont des constructions car ils permettent de générer un nombre maximal d’occurrences. Les modèles dits « redondants » posent que même les schémas partiellement productifs sont des constructions, en dépit des sous-régularités et des exceptions qui les caractérisent. Je démontre ici que même les schémas qui ne sont pas totalement productifs au niveau le plus schématique affichent des régularités au niveau sous-schématique. J’évalue la productivité d’une construction à deux places instanciables dans le British National Corpus (édition XML) : *it BE ADJ to V_{INF} that*. Cette évaluation repose sur des mesures de productivité indexées sur la fréquence d’hapax, des courbes de croissance lexicale et des modèles LNRE. Je démontre que la productivité de *it BE ADJ to V_{INF} that* est certes limitée au niveau le plus schématique mais que des sous-schémas partiellement instanciés sont vraisemblablement productifs : *it BE hard, important, easy, difficult, possible, necessary, etc. to V_{INF} that* et *it BE ADJ to think, say, suggest, know, assume, etc.*

*Determining what counts as a construction is a major bone of contention between redundant and non-redundant construction grammar taxinomies. Non-redundant taxonomic construction-grammar models posit that only maximally productive patterns qualify as constructions because they license an infinity of expressions. Redundant models claim that, despite subregularities and exceptions, partially productive patterns also count as constructions. I demonstrate that even patterns that are not fully productive at the most schematic level often have subregularities that are. I assess the productivity of a multiple-slot construction in the British National Corpus (XML edition): *it BE ADJ to V_{INF} that*. The assessment involves hapax-based productivity measures, vocabulary growth curves, and LNRE models. I show that although the productivity of *it BE ADJ to V_{INF} that* is limited at its most schematic level, some partially filled subschemas such as *it BE hard, important, easy, difficult, possible, necessary, etc. to v that* and *it BE ADJ to think, say, suggest, know, assume, etc. are arguably productive.**

Notes sur les auteurs

Michel ACHARD est professeur au département de linguistique de la Rice University (Houston), spécialiste de la grammaire cognitive et de la didactique du français langue étrangère.

Leïla BEN HAMAD est maître-assistante en linguistique française à l'université de Sousse (Tunisie). Membre associé au laboratoire MoDyCo (Modèles, dynamiques, corpus – CNRS UMR 7114, université Paris Nanterre). Spécialiste des états anciens du français et de l'application de la théorie de la « constructionnalisation » dans l'histoire du français.

Guillaume DESAGULIER est maître de conférences HDR en linguistique anglaise à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Membre du laboratoire MoDyCo (Modèles, dynamiques, corpus – CNRS UMR 7114, université Paris Nanterre) et de l'Institut universitaire de France. Spécialiste de lexicométrie et textométrie.

Jacques FRANÇOIS est professeur de linguistique émérite à l'université de Caen Normandie et membre associé du CRISCO (Centre de recherche inter-langues sur la signification en contexte – EA 4255). Ancien président et membre du bureau de la Société de linguistique de Paris. Spécialiste de la syntaxe et sémantique du français et de l'allemand, de psycholinguistique et d'histoire de la linguistique allemande.

Raja GMIR est maître-assistante en linguistique française à l'université de Tunis et membre du laboratoire Intersignes (LR14ES01, faculté des sciences humaines et sociales de Tunis). Elle est spécialiste de la syntaxe des diathèses en français moderne. Dans ses travaux axés sur l'interface syntaxe / sémantique / discours, elle s'intéresse actuellement à la désémantisation, grammaticalisation de certains verbes français et aux changements constructionnels qui les ont affectés, ainsi qu'à l'évolution de leur fonction discursive au fil des siècles.

Vannina GOOSSENS est post-doctorante à l'université Grenoble Alpes et membre du laboratoire Lidilem (Linguistique et didactique des langues étrangères et maternelles). Ses travaux se situent dans les champs de la sémantique et de la linguistique de corpus et portent sur l'étude de la structuration sémantique du lexique et des unités lexicales, de la

polysémie, des séquences polylexicales et de leur rôle dans la structuration du discours et des genres littéraires avec des méthodes statistiques et textométriques.

Philippe GRÉA est maître de conférences HDR en sciences du langage à l'université Paris Nanterre et membre du laboratoire MoDyCo (Modèles, dynamiques, corpus – CNRS UMR 7114). Ses travaux portent sur la sémantique du français (métaphore, espace, relation partie-tout, pluriel, massif / comptable) et s'inscrivent principalement dans le cadre de la sémantique cognitive et de la linguistique de corpus.

Antérieurement maître de conférences à l'université de Caen, Dominique LEGALLOIS est actuellement professeur de sciences du langage à l'université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle. Spécialiste au laboratoire CNRS LATTICE (Laboratoire langues, textes, traitements informatiques, cognition, ENS Sorbonne Nouvelle) de la sémantique lexicale et grammaticale, d'analyse du discours et linguistique du texte, et de l'application des outils informatiques à la recherche en linguistique ou en humanités numériques.

Aliyah MORGENSTERN est professeure angliciste à l'université Sorbonne Nouvelle. Son travail de recherche métissant approches énonciatives, interactionnelles et linguistique cognitive, porte sur le développement du langage chez l'enfant et les interactions multimodales. Ses projets collectifs lui permettent de construire des approches collaboratives à partir de données écologiques accessibles en ligne. Elle cherche à observer comment l'histoire de l'enfant, son expérience, ses émotions, ses jeux, ses relations aux autres et au monde, l'aident à façonner sa parole, afin de retracer l'entrée dans la langue et d'explorer les racines multimodales du langage. Sa recherche diffusée sur supports écrits et multimédias s'adresse aux experts et à toute personne intéressée par le langage et son appropriation.

Iva NOVAKOVA est professeure en syntaxe générale et française à l'université Grenoble Alpes et membre du laboratoire Lidilem (Linguistique et didactique des langues étrangères et maternelles). Ses recherches, menées dans une perspective fonctionnelle et contrastive, se situent à l'interface entre la syntaxe, la sémantique et l'analyse discursive et s'appuient sur de vastes corpus mono- et plurilingues. Elle a publié de nombreux travaux dans le domaine du lexique des émotions, des motifs textuels propres au genre littéraire, des constructions causatives,

des temps-modes-aspects. Elle a codirigé les projets franco-allemands ANR DFG Emolex (2010-2013) sur « Le lexique des émotions dans cinq langues européennes » et *PhraseoRom* (2016-2020) sur la phraséologie spécifique aux romans contemporains français, anglais et allemands.

Christophe PARISSE est chargé de recherche à l'INSERM et membre du laboratoire MoDyCo (Modèles, dynamiques, corpus – CNRS UMR 7114, université Paris Nanterre). Spécialiste de l'acquisition du langage et des corpus oraux, il base son travail sur de grands corpus analysés à la fois finement localement et statistiquement sur de grandes quantités de données. Il défend l'idée d'un langage dynamique, en changement perpétuel chez les locuteurs de tout âge et dans la société. Il base sa réflexion théorique sur les approches interactionnistes et de linguistique cognitive. Il est largement investi dans la défense d'une science ouverte favorisant la distribution et le partage des données de linguistique.

Sophie DE PONTONX travaille au CNRS en tant que linguiste depuis plus de quinze ans. Germaniste de formation, elle s'est d'abord intéressée à la lexicographie et la phraséographie (en France et en Allemagne). Actuellement ingénieure de recherche CNRS au laboratoire MoDyCo (Modèles, dynamiques, corpus – UMR 7114, université Paris Nanterre), elle s'est spécialisée depuis une dizaine d'années en acquisition du langage. Ses recherches portent notamment sur l'acquisition de la temporalité et des temps verbaux, sur la dynamique et le rôle de l'interaction parents / enfants dans l'acquisition du langage en général ainsi que sur le développement des compétences narratives des enfants. Ses travaux s'inscrivent dans une approche cognitive interactionniste du langage et de son acquisition.

Table des matières

Jacques FRANÇOIS, Michel ACHARD, Guillaume DESAGULIER, Dominique LEGALLOIS, Aliyah MORGENSTERN: <i>Introduction</i>	7
--	---

Les grammaires de constructions, théorie et applications

Dominique LEGALLOIS: <i>Illustrations et réflexions sur une opération cognitive fondamentale: la schématisation en linguistique – du lexique aux constructions grammaticales</i>	21
Philippe GRÉA: <i>Grammaire cognitive et construction. Le cas de type et mode de N</i>	47

La dimension diachronique et le processus de constructionnalisation

Leïla BEN HAMAD: <i>L'évolution de pendant en français: un cas de constructionnalisation</i>	67
Raja GMIR: <i>Connaître: de la désémantisation à la constructionnalisation</i>	97

La dimension psychologique développementale

Jacques FRANÇOIS: <i>Les grammaires de constructions et l'approche psycho- et neurolinguistique</i>	123
Christophe PARISSÉ, Aliyah MORGENSTERN, Sophie DE PONTONX: <i>Les grammaires de constructions comme système dynamique. Le cas de l'acquisition de la déconnexion chez l'enfant</i>	153
Michel ACHARD: <i>Cognitive linguistics and second language pedagogy. Common goals and mutual benefits</i>	191

La dimension statistique

Vannina GOOSSENS, Dominique LEGALLOIS, Iva NOVAKOVA: <i>Aperçu de quelques méthodes pour l'extraction des constructions en corpus</i>	219
---	-----

Guillaume DESAGULIER : It is important to note that <i>partially productive patterns may count as constructions</i>	233
<i>Résumés</i>	265
<i>Notes sur les auteurs</i>	271

Ouvrages déjà parus dans la collection Bibliothèque de *Syntaxe & Sémantique*

Traits d'union

Georges KLEIBER et Nicole LE QUERLER : Introduction

Syntaxe

Syntaxe du français

Claude MULLER : Clivées, coréférence et relativation • Naoyo FURUKAWA : *Il l'a vue/attrapée qui s'enfuyait dans la rue* : construction à deux événements amalgamés • Martin RIEGEL : Les constructions attributives à topicalisation de l'objet. Architecture syntaxique et configurations interprétatives • Andrée BORILLO : Les adjectifs et le temps relatif en français • Florence LEFEUVRE : *Comme quoi*

Syntaxe du berbère

Miloud TAÏFI : De la construction à objet interne en berbère (*tamazight*) : contraintes syntaxiques et interprétations sémantiques

Syntaxe de l'anglais

Claude GUIMIER : La conjonction complexe *AS IF* • Albert HAMM : Référence, anaphore et coercition de type

Entre syntaxe et lexique

Jean PEETERS : Les collocations comme révélateurs du fonctionnement linguistique • Salah MEJRI : Séquences figées et blocages syntaxiques

Lexique

Francis TOLLIS : Le contraste générique en *-o/-a* dans les paires de substantifs espagnols sans applicabilité sexuée : la problématique • Pierre FRATH et François ROUSSELOT : Terminologie et intelligence artificielle • Jean-Paul MEYER : Tintin et le prototype ou *Quand les singes auront des ailes*

Didactique des langues

Claude SPRINGER : Grammaticalisation et acquisition des langues étrangères : l'acquisition de la morphologie temporelle, aspectuelle et modale • Emmanuelle HUVER : De la compétence de communication à la compétence langagière en FLE

Histoire de la linguistique

Jean-François P. BONNOT et Louis-Jean BOË : Genèse des premiers congrès internationaux de phonétique (1932-1938) : dérives idéologiques

L'adjectif en français et à travers les langues

Jacques FRANÇOIS : Introduction

L'adjectif à travers les langues

L'adjectif en anglais, en latin et en français du Québec

Martine SCHUWER : La séquence < Adjectif relationnel + nom > en anglais : un mode de composition nominale ? • Chantal KIRCHER-DURAND : Adjectif et substantif en latin : à la lumière des études de morphologie dérivationnelle • Paul LAURENDEAU : L'actantialité de l'adjectif verbal d'origine gérondiver dans deux vernaculaires du français

L'apport de la typologie des langues

Denis CREISSELS : La notion d'adjectif dans une perspective typologique • Anna SÓRÉS : La place de l'adjectif épithète dans les langues. Approche typologique

L'adjectif en français

La classe des adjectifs et la prototypicalité

Jan GOES : Les adjectifs primaires : prototypes sémantiques ou prototypes abstraits ? • Marie-Luce HONESTE : Approche cognitive de la fonction adjectivale • Michèle NOAILLY : Du lien primordial de l'adjectif et du substantif en français, et du peu d'intérêt de la mise en relation de l'adjectif avec le verbe dans cette même langue • Stéphanie GIRAULT : Faillite dans la dichotomie espace-temps ? Le participe épithète ou les propriétés aspectuelles de l'adjectif • Martin RIEGEL : La catégorie grammaticale de l'adjectif en français : entre référence et prédication

Le statut syntaxique de l'adjectif

Anne ABEILLÉ et Danièle GODARD : Les adjectifs invariables comme compléments légers en français • Nathalie GARRIC et Denis MAUREL : L'adjectif et la modification du nom propre • Éliane DELENTE : L'épithète de nature ou « Les terroristes sont-ils dangereux ? » • Mats FORSGREN : La place de l'adjectif épithète : une solution globale est-elle possible ? • Thierry TRUBERT-OUVRARD : Dimensions et particularités fonctionnelles syntaxiques de la position de l'adjectif épithète en français contemporain • Véronique LENEPEVE : Position et interprétation des adjectifs épithètes et des adverbes dérivés • Denise MALRIEU : Adjectif antéposé et genres textuels : étude de grands corpus étiquetés • Franck NEVEU : Support et référenciateur de l'adjectif dans le système appositif – Sur l'interprétation des prédicats détachés • Sarah DE VOGÜÉ : Fugaces figures : la fonction énonciative des adjectifs antéposés • Florence LEFEUVRE : La structure de la forme : (marqueur +) adjectif + *que* + P • Jean-Marcel LÉARD et Sébastien MARENGO : Pour une typologie des compléments adjectivaux : arguments, quasi-arguments et non-arguments • Salah MEJRI : Les séquences figées adjectivales • Mylène BLASCO-DULBECCO et Paul CAPPEAU : Quelques remarques sur l'adjectif à l'oral

La typologie sémantique des adjectifs

Malgorzata NOWAKOWSKA : L'adjectif relationnel est-il modalisable ? • Clara ROMERO : Les adjectifs intensifs • Mathilde SALLES : Adjectifs « modaux » et adjectifs qualificatifs • Jean-Emmanuel TYVAERT : Une sous-catégorisation des adjectifs comme effet d'une différenciation d'ordre référentiel • Dominique LEGALLOIS : Synesthésie adjectivale, sémantique et psychologie de la forme : la transposition au cœur du lexique • Maryvonne ABRAHAM : Représenter en image la sémantique lexicale de l'adjectif du français • Jean-Luc MANGUIN, Jacques FRANÇOIS et Bernard VICTORRI : Polysémie adjectivale et rection nominale : quand *gros* et *gras* sont synonymes

Composition syntaxique et figement lexical

Jacques FRANÇOIS, Salah MEJRI : Introduction

Le figement verbal

Claude GUIMIER, Lassaad OUESLATI : Le degré de figement des constructions « verbe + adjectif invarié » • Salah MEJRI, Jacques FRANÇOIS : Restrictions sémantiques sur l'objet sous-entendu de verbes transitifs (le cas de *boire*) • Béchir OUERHANI : Les critères de définition des verbes supports entre le français et l'arabe • Ezzedine BOUHLEL : Restrictions sur la fonction *sujet* • Catherine CAMUGLI GALLARDO : De l'adjectif dans les séquences figées à verbe transitif du *Lexique Grammaire* italien • Mathilde SALLES : De *avoir les yeux bleus* à *avoir les dents longues*, en passant par *avoir la promesse facile* : un continuum phraséologique exemplaire

Le figement dans les syntagmes nominaux et adverbiaux

Christine DURIEUX : Le figement lexical : une figure qui vaut de l'or • Éliane DELENTE : Le syntagme nominal avec épithète de nature : une séquence figée ? • Dominique LEGALLOIS : Détermination sémantique, contraintes syntagmatiques, *histoire de comprendre* (un peu) le figement linguistique • Véronique LENEPVEU : Structure grammaticale et valeur sémantico-pragmatique des locutions adverbiales de reformulation *tout compte fait*, *tout bien considéré*, *tout bien pesé*...

Figement, défigement et stéréotypes culturels

Mehrez SAADAOU : La variation lexicale : monolexicalité/polylexicalité • Taieb BACCOUCHE : Le concept de figement en linguistique arabe • Jouda ALOUINI : Figement et connotation. Le cas de la représentation de l'autre • Mosbah SAÏD : La stéréotypie dans les séquences figées : entre transparence et opacité • Thouraya BEN AMOR : Figement, défigement et jeux de mots formés sur énoncés proverbiaux • Moufida GHARIANI BACCOUCHE : Séquences figées et stratégies d'apprentissage : Analyse de corpus et perspectives didactiques

Autour de la préposition

Jacques FRANÇOIS, Éric GILBERT, Claude GUIMIER et Maxi KRAUSE : Introduction

Approches catégorielles

David GAATONE : Prépositions « vraies » et prépositions « fausses ». Interface syntaxe/sémantique • Alexandru MARDALE : Les prépositions en emploi fonctionnel. Quelques données du roumain • Mireille PROT : *De/de/di* dans les conjonctions de l'espagnol, de l'italien et du français est-elle toujours une préposition ? • Estelle MOLINE et Marianne DESMETS : *Ni tout à fait la même/Ni tout à fait une autre*. À propos des emplois qualifiants en *comme SN* • Christiane ROCQ-MIGETTE : Des prépositions marginales ? Étude de quelques formes déverbales de l'anglais • Danh Thành DO-HURINVILLE : Étude de quelques mots en emploi de relateurs en vietnamien : ordre, sens et grammaticalisation • Daria TOUSSAINT : La question de la préposition en chinois • Didier BOTTINEAU : Les postpositions en basque : quel rapport à la préposition ? • Isabelle ROY and Peter SVENONIUS : Complex Prepositions • Dominique LEGALLOIS et Catherine SCHNEDECKER : *Par manière de/en manière de* : éléments de description diachronique et synchronique • Franziska HEYNA : Les préfixes dits « de changement d'état » : *a-*, *de-* et *en-* sous l'angle d'une réévaluation des catégories préfixale et prépositionnelle. • Kristel VAN GOETHEM : L'interaction entre la grammaticalisation et la structure du mot : l'emploi lié de la préposition *sur*

Approches sémantiques

Jean-Jacques FRANCKEL : De l'identité des prépositions à l'organisation des variations de sa mise en œuvre • Cécile YOUSFI : *Proposing a definition of, an explanation for, a study into the semantics of prepositions* : comment décrire le sens d'une préposition ? Étude sémantique des prépositions introductrices d'un complément du nom en anglais contemporain • Silvia LURAGHI : A model for representing polysemy: The Italian preposition *da* • Jean-Michel FORTIS : Les adpositions « spatiales » et le problème de la polysémie • Alice VIOLET : Quelle place pour la métaphore spatiale dans les mécanismes d'alternance prépositionnelle ? L'exemple de *in/on the street(s)* en anglais britannique • Lise HAMELIN : Quelques remarques à propos des emplois prépositionnels de *to* • Yukiyo HOMMA : À propos de *courir par la ville* : emploi marginal et identité de la préposition *par* • Benjamin FAGARD et Laure SARDA : Étude diachronique de la préposition *dans* • Céline VAGUER : Que dire de *hors* ? • Henri PORTINE : La préposition *avec* et l'effet de cadrage discursif • Andrée BORILLO : Examen de la préposition *sur* dans l'expression d'une relation logico-temporelle de consécuité • Véronique MONTAGNE : Notes sur la préposition *nonobstant* • Khira SFAR : La préposition *après* : entre catégorisation syntaxique et catégorisation pragmatique • Lidia FRACZAK : *Capacité à ou capacité de ?* Préposition à et « vision ambivalente »

Approches psycholinguistiques

Halima SAHRAOUI : Stratégies compensatoires et emploi des prépositions dans l'aphasie agrammatique • Martine SEKALI et Aliyah MORGENSTERN : La naissance d'une catégorie : étude contrastive de l'émergence des prépositions chez l'enfant en anglais et en français

- Laurence VINCENT-DURROUX : Observations liées à l'emploi des prépositions chez des enfants et adolescents sourds profonds, en anglais et en français

L'espace de *La jalousie* : traduire, transférer, transposer

Catherine FUCHS : Introduction

L'original français : « construire un espace purement mental »

Laure SARDA et Pierre LE GOFFIC : Localisation et perception : l'observateur invisible omniprésent • Laure SARDA : Espace et structures locatives • Michel CHAROLLES : La référence aux parties du corps des personnages • Catherine FUCHS et Pierre LE GOFFIC : Les inversions locatives dans *La Jalousie* • Jean-Louis LEBRAVE : Le « manuscrit de travail » de *La Jalousie*

Transfert de langues, transposition de textes : traduire les inversions locatives

Shirley CARTER-THOMAS et Claude GUIMIER : Convergences et divergences dans la traduction anglaise des inversions locatives de *La Jalousie* • Paola PIETRANDEA : Convergences et divergences dans la traduction italienne des inversions locatives de *La Jalousie* • Jean-Louis LEBRAVE et Almuth GRÉSILLON : L'inversion locative, un impossible défi pour la traduction en allemand ? • Zsuzsanna GÉCSEG et Marie-Josèphe GOUESSE : Traduire les inversions locatives dans une langue sans inversion locative : le cas du hongrois • Catherine FUCHS : Postface à la deuxième partie

Annexe

Les quarante-sept inversions locatives de l'original français et leurs traductions

Représentations du sens linguistique. Modalité intra- et extra-phrastique

Gaétane DOSTIE et Pierre LARRIVÉE : Représentations du sens linguistique : modalité intra- et extra-phrastique

Modalités verbales

Corinne ROSSARI : L'exploitation du potentiel argumentatif des formes modales : analyse qualitative et quantitative • Annalena HÜTSCH et Claudia RICCI : L'imparfait modal en français et en italien et ses réalisations en allemand : étude de cas • Patrick J. DUFFLEY : Les emplois modaux des verbes *need* et *dare* en anglais : conséquences morphosyntaxiques de la mise en cause d'une présupposition pragmatique associée à un certain type de contenu sémantique • Richard HUYGHE : L'agentivité des noms d'événement : diagnostic et construction sémantique

Modalités énonciatives

Dennis WANDEL : Cadratifs à noms abstraits et marqueurs de relativisation : une analyse cooccurrence • Anne LE DRAOULEC et Josette REBEYROLLE : « Sauf que moi à un

moment donné j'vais y foutre le feu à sa bécane de merde ! ». À *un moment donné*: des usages temporels aux (pires extrémités des) usages pragmatiques • Catherine COLLIN: De la conformité à l'écart. *Just(e)* ou l'analyse d'un déterminisme • Florence LEFEUVRE et Dominique LEGALLOIS: Les marqueurs discursifs rédupliques: le cas de *oui oui oui oui*

La didactisation du français vernaculaire

Pierre LARRIVÉE et Florence LEFEUVRE: Présentation • Corinne WEBER et Florence LEFEUVRE: *Mais ça craint un peu là-bas!* Entre linguistique de l'oral et didactique, l'étude de *ça* dans le cadre de l'exploitation du corpus CFPP2000 • Virginie ANDRÉ: Faire de la linguistique de corpus avec des apprenants de français langue étrangère • Badreddine HAMMA: Aborder la diathèse passive en contextes de français langue étrangère par la voie de l'oralité • Marie SKROVEC: Le futur en français parlé, simple ou périphrastique? Pour une adaptation des corpus oraux en didactique du français langue étrangère • Anita THOMAS: Didactisation du français ordinaire: les défis de la variation dans l'enseignement des temps du passé en français langue étrangère

Numéros déjà parus de la revue *Syntaxe & Sémantique*

N° 1, CONNECTEURS ET MARQUEURS DE CONNEXIONS

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER: Avant-propos • Claude GUIMIER: Introduction • Pierre LE GOFFIC: Subordination et connecteurs: quelques propositions à partir de *l'Essai de grammaire de la langue française* de Damourette et Pichon • Catherine BOUGY: Les connecteurs temporels et l'apparition de *lors que* dans la langue française • Claude GUIMIER: Non-congruence et congruence: *alors que* vs *tandis que* • Nicole LE QUERLER: Le connecteur *où* • Éric GILBERT: *For* et la construction des espaces référentiels • Laurence FLUCHA: AS dans les constructions du type X + AS + Sujet + Prédicat • Odile BLANVILLAIN: Quelques remarques sur *why* dans une perspective énonciative • Maxi KRAUSE: Vers une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand: bilan et perspectives

N° 2, SÉMANTIQUE DU LEXIQUE VERBAL

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER: Avant-propos • Françoise CORDIER, Jacques FRANÇOIS et Bernard VICTORRI: Introduction • Jean-François LE NY: La sémantique des verbes et la représentation des situations

La signification verbale en sémantique linguistique

Laurent GOSSELIN: Le statut du temps et de l'aspect dans la structure modale de l'énoncé. Esquisse d'un modèle global • Amr HELMY IBRAHIM: Une classification des verbes en six classes asymétriques hiérarchisées • Denis PAILLARD: À propos des verbes « polysémiques »: identité sémantique et principes de variation • Laure SARDA: L'expression du déplacement dans la construction transitive directe • Fabienne VILLOMETZ: La préposition *à* et les verbes de transfert de disposition • Jacques FRANÇOIS: Désémantisation verbale et grammaticalisation: (*se*) *voir* employé comme outil de redistribution des actants

La signification verbale en psycholinguistique expérimentale

Isabelle BONNOTTE et Michel FAYOL: Gestion de relations sémantiques entre locutions temporelles, types de procès et temps grammaticaux. Étude développementale en production et en compréhension • Françoise CORDIER: Compréhension et production de verbes. Quelques données en psychologie du développement • Monique MARQUANT-THIÉBAUT: Le savoir sur l'action. Un exemple: déplacer quelque chose. Perspective développementale

La signification verbale en sémantique calculatoire

Françoise GAYRAL: Traitement automatique et polysémie des verbes • Maryvonne ABRAHAM: La représentation visualisée et la perception visuelle des schèmes verbaux et de leurs paramètres • Jean-Luc MANGUIN: Construction d'espaces sémantiques

associés aux verbes de déplacement d'objets à partir des données des dictionnaires informatisés des synonymes

N° 3, LES GRAMMAIRES DU FRANÇAIS ET LES «MOTS-OUTILS»

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Nathalie ROSSI-GENSANE et Laurice TULLER : Introduction • Colette DUBUISSON et Joachim REINWEIN : Difficultés d'écriture et de lecture des mots-outils pour des sourds • Émile GENOUVRIER : Statut des présentatifs *voilà/voici, il y a, c'est* dans la parole d'enfants normaux de grande section de maternelle, d'enfants en retard de langage, et d'enfants dysphasiques • Robert BOUCHARD : *Alors, donc, mais...*, « particules énonciatives » et/ou « connecteurs » ? • Claire BLANCHE-BENVENISTE : Auxiliaires et degrés de « verbalité » • Gérard DELÉCHELLE : Les connecteurs de cause en français et en anglais • Pierre CADIOT : Éléments d'une critique de la notion de préposition spatiale • Nathalie ROSSI-GENSANE : Pour une valeur aspectuelle des prépositions

N° 4, VALENCE : PERSPECTIVES ALLEMANDES

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Peter BLUMENTHAL et Peter KOCH : Introduction • Peter BLUMENTHAL : Le centrage du verbe transitif • Daniel JACOB : Pour une nouvelle définition des fonctions des cas • Peter KOCH : *Il ne me faut plus nulle rien*. Changement sémantique, métataxe et réanalyse • Monique KRÖTSCH et Wulf OESTERREICHER : Dynamique des configurations actanciennes : modifications des conditions verbales en français non standard • Jürgen ROLSHOVEN, Eva REMBERGER et Jean-Yves LALANDE : La genèse du passé composé : une interprétation générative d'un changement de valence • Achim STEIN : Valence sémantique et définition lexicographique • Richard WALTEREIT : Le rapport dépendancier entre adjectif et nom : données syntaxiques et structures conceptuelles • Gerd WOTJAK : La réception de la théorie de la valence parmi les romanistes allemands

N° 5, POLYSÉMIE ET POLYLEXICALITÉ

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Salah MEJRI : Présentation • Salah MEJRI : Introduction : Polysémie et polylexicalité • Georges KLEIBER : Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination • Bernard BOSREDON : Le paramètre catégoriel dans les unités polylexicales : de la polysémie à la néologie • Béchir OUERHANI : Verbes supports : polysémie et polylexicalité • Pierre-André BUVET : La construction déterminative *DET N de* • Gérard PETIT : La polysémie des séquences polylexicales • Denis LE PESANT : La polysémie des phrases figées métaphoriques • Chantal GIRARDIN : Polysémie des verbes et traitement argumental dans les dictionnaires du XVII^e siècle : le verbe « cuire » • Taïeb BACCOUCHE et Jouda ALOUINI : Polysémie et terminologie des droits de l'homme • Said MOSBAH : La stéréotypie et la structuration du sens : cas de la polysémie et de la polylexicalité • Saloua TRITAR-BEN AHMED : Polysémie et polylexicalité dans les relatives des énoncés proverbiaux • Houraya Ben Amor : Polylexicalité, polysémie et jeu de mots

N° 6, AUX MARGES DE LA PRÉDICATION

Imtraud BEHR, Jacques FRANÇOIS, Anne LACHERET-DUJOUR et Florence LEFEUVRE : Introduction • Pierre CADIOT : L'anticipation du prédicat dans l'argument externe • Anne LACHERET-DUJOUR et Jacques FRANÇOIS : Circonstance et prédication verbale en français parlé : contraintes sémantico-pragmatiques et filtrage prosodique • Richard RENAULT : Cas locatifs et prédication • Paulo DE CARVALHO : Phrase nominale, « parties du discours » et théorie syntaxique • Konrad EHLICH : Phrase averbale, phrase nominale ? La constellation sémitique • Marie-Josèphe GUESSE : La phrase nominale hongroise : encore des questions • Jacqueline GUILLEMIN-FLESCHER : Les énoncés averbaux : de l'identification à l'évaluation • Imtraud BEHR : Prédications averbales dans un débat télévisé : formes et fonctions • Florence LEFEUVRE : Le prédicat nominal dans des articles de presse

N° 7, LA TERMINOLOGIE LINGUISTIQUE

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Franck NEVEU : Introduction • Pierre SWIGGERS : Terminologie et terminographie linguistiques : problèmes de définition et de calibrage • Pierre LERAT : Quelques réflexions sur le traitement terminographique unilingue de la métalangue grammaticale en français • Didier BOTTINEAU : Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels • Jacques FRANÇOIS et Françoise CORDIER : Psycholinguistique vs psychologie cognitive du langage : une simple variante terminologique ? • Jean-François SABLAYROLLES : Terminologie de la néologie : lacunes, flottements et trop-pleins • Francis GANDON : La « signologie » saussurienne des *Notes item* (1897-1900) : une terminologie hétérodoxe • Samir BAJRIĆ : Quelle(s) langue(s) parlons-nous ? Problèmes de transfert et de traduction de concepts • Claude GUIMIER : La particule a-t-elle un statut en grammaire anglaise ? • Salah MEJRI : La terminologie du figement : approche contrastive (français-arabe) • Saïd MOSBAH : Traduction et métalangue : de la typologie de l'adverbe en français aux typologies des équivalents en arabe • Béchir OUERHANI : La problématique de l'exemple dans la traduction de la métalangue • Hedi JATLAOUT : La métalangue de la stylistique : le cas du Coran

N° 8, ÉLÉMENTS DE RELATION : DE LA PHRASE AU TEXTE

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Claude GUIMIER : Introduction • Éric GILBERT : À propos de *behind* et *after* • Laurence FLUCHA : Les dessous de *under* et *below* • Claude GUIMIER : Sur quelques emplois de la préposition *to* en co-texte nominal • Dominique LEGALLOIS : Le connecteur *histoire (de)* au regard de ses occurrences dans Frantext • Emmanuelle ROUSSEL : *Let alone* est-il un « connecteur argumentatif » ? • Véronique LENEPVEU : *Toutefois* et *néanmoins*, une synonymie partielle • Catherine BOUGY : Les « pseudo-adverbes » concessifs *neporuec*, *neporquant*, *nequedent* et l'adverbe *toute(s) voie(s)* en ancien français • Denis RAMASSE : Prosodie des phrases comportant des adversatives et concessives introduites par le connecteur *alors que* • Maxi KRAUSE : Concessives sans conjonction de subordination (à l'exception de *wenn*) : syntagmes intégrés, connectés ou simplement juxtaposés. Le cas de l'allemand • Franck NEVEU : Détachement et connexité

N° 9, TEXTES, DOCUMENTS NUMÉRIQUES, CORPUS. POUR UNE SCIENCE DES TEXTES INSTRUMENTÉE

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Mathieu VALETTE : Introduction. Pour une science des textes instrumentée • François RASTIER : Sémantique du web vs. Semantic Web ? Le problème de la pertinence • Ioannis KANELLOS et Christian MAUCERI : Une conscience interprétative face à un univers de textes. Arguments en faveur d'une Analyse de Données Interprétative • Damon MAYAFFRE : De l'occurrence à l'isotopie. Les co-occurrences en lexicométrie • Sylvain LOISEAU : Corpus, quantification et typologie textuelle • Bénédicte PINCEMIN, Céline GUILLOT, Serge HEIDEN, Alexei LAVRENTIEV, Christiane MARCHELLO-NIZIA : Usages linguistiques de la textométrie. Analyse qualitative de la consultation de la Base de Français Médiéval via le logiciel Weblex • Monique SLODZIAN : Paradoxes du multilinguisme • Jean-Michel DAUBE : De la lexicologie textuelle multilingue outillée à la lexicographie numérique

N° 10, RHÉNANIA : DIMENSIONS SYNTAXIQUES ET SÉMANTIQUES

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Avant-propos • Jean-Christophe PELLAT et Hélène VASSILIADOU : Présentation • Hans KRONNING : Constructions conditionnelles et attitude épistémique en français, en italien et en espagnol • Jacques BRES : *Sans l'imparfait, les vendanges tardives ne rentreraient pas dans la jupe rhénane...* Sur l'imparfait contrefactuel, pour avancer • Mats FORSGREN : Les connecteurs *de fait, en fait, en effet, effectivement* : observations empiriques effectuées dans des contextes discursifs variés • Claude MULLER : Une cartographie des indéfinis *free choice* du français • Miran KIM-GAUTIER : La concomitance entre la généricité et la pluralité : l'article pluriel français *des* et le suffixe pluriel coréen *teul* • Anne THEISSEN : *La + fois + relative* : une double anticipation • Kerstin JONASSON : Formes lexicales et pronominales dans des chaînes de référence en français et suédois. Étude contrastive • Comptes rendus

N° 11

Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER : Introduction • Delphine BEAUSEROY : Noms abstraits intensifs et modification adjectivale • Tatiana BOTTINEAU : Les valeurs sémantiques du suffixe français *-âtre*, marqueur d'opérations sur le plan notionnel • Paul BOUCHER : L'interrogation partielle en français : l'interface syntaxe / sémantique • Danh Thành DO-HURINVILLE : Étude des temps verbaux dans les articles nécrologiques • Évelyne SAUNIER : *De le temps se passe à le temps passe* : un marqueur syntaxique d'une évolution dans le rapport au temps • Benjamin DELORME : Nouveaux éléments sur la métalangue naturelle : le cas de la phrase averbale existentielle négative en anglais • Marie Laurence KNITTEL : La flexion verbale en turc : formes verbales complexes et accord participial • Jacques FRANÇOIS : Trois monographies récentes sur les parcours de grammaticalisation et la linguistique de l'usage

N° 12

Sous la direction de Jacques FRANÇOIS et Nicole LE QUERLER

Valérie AMARY-COUDREAU : *S'incarner n'est pas jouer*. Description d'un verbe être-incarnation • Abdeljabbar BEN GHARBIA : Les schémas de phrase en arabe et en français • Ezzedine BOUHLEL : Prédicativité, fonction sujet, indéfinitude et négation • Joasha BOUTAULT : *A Tough Nut to Crack: A Semantico-Syntactic Analysis of TOUGH-Constructs in Contemporary English* • Michèle DEBRENNE et Natalia V. UFIMCEVA : L'apport des dictionnaires d'associations lexicales aux études de sémantique • Rafael GARCÍA PÉREZ : La représentation du sens verbal dans un dictionnaire • Anne TRIQUENOT : L'analyse du procès : un exemple d'articulation entre sémantique et syntaxe • Hélène VINCKEL-ROISIN : De la linéarisation marquée de l'énoncé à la cohérence du discours : l'après-dernière position (*Nachfeld*) en allemand contemporain

N° 13

Sous la direction de Pierre LARRIVÉE et Véronique LENEVUE

Nami ARIMITSU : On Semantic Shifts to Intensifiers from the Viewpoints of Negativeness and Completeness • Stéphanie BÉLIGON : Le paradoxe du préfixe *un-* en anglais contemporain • Shrikant JOSHI : Affixal Negation – Direct, Indirect and their Subtypes • Fabien SCHANG : L'opposition : analyse logique d'une notion flottante • Charlotte SCHAPIRA : Distinguo, concedo, nego : la réfutation par distinguo • Matthias TAVERON : Une ontologie multidomaine des événements. Noms d'événements comme noms d'étendues • Notes sur les auteurs

N° 14

Sous la direction de Pierre LARRIVÉE et Véronique LENEVUE

Huy Linh DAO : La particule injonctive *đi* en vietnamien contemporain : polarité positive et concordance modale • Cristina DOS SANTOS FONSECA : Les pronoms cataphoriques sujets dans les subordonnées antéposées. De la phrase au discours • Lise HAMELIN : Dealing with *with* • Sarah MARLAUD : Les langues artificielles sont-elles des langues ? Étude contrastive de l'espéranto et de la caractéristique universelle • Jan PEKELDER : Prédicats atypiques en néerlandais contemporain : le cas du type *overallem* • Notes sur les auteurs

N° 15, LANGUES EN CONTRASTE

Sous la direction de Hans Petter HELLAND

Hans Petter HELLAND : Introduction • Hans Petter HELLAND et Anneliese PITZ : La syntaxe des constructions participiales • Christine Meklenborg SALVESEN : Le complémenteur *que* et la périphérie gauche : analyse diachronique • Terje LOHNDAL : Sentential Subjects in English and Norwegian • Pierre LARRIVÉE : The Syntax of Pragmatics: The Case of Presuppositional Negatives • Peter LAUWERS et Timotheus VERMOTE :

La flexibilité de l'opposition massif / comptable en français et en néerlandais : une étude contrastive • Laura BARANZINI : *Je le ferai tout à l'heure... ou sinon je le fais demain* : quelques remarques sur le Présent *pro futuro* en français et en italien • Kjersti Faldet LISTHAUG : Les prépositions spatiales en français et en norvégien : une étude expérimentale et comparative • Notes sur les auteurs

N° 16, LES CATÉGORIES TAM (TEMPORALITÉ-ASPECTUALITÉ-MODALITÉ) EN FRANÇAIS ET À TRAVERS LES LANGUES

Sous la direction de Thierry RUCHOT

Thierry RUCHOT : Introduction : quelques questions récurrentes pour l'analyse des TAM • Nicolas TOURNADRE et Pierre CADIOT : La défektivité du TAM dans les énoncés de sens figuré • Laurent GOSSELIN : Séries itératives, phases et agglomérats de procès • Philippe GRANGÉ : TAM dans trois langues d'Indonésie : diathèse ou marqueurs préverbaux • Adeline PATARD : Les constructions modales comparatives *faire mieux de, valoir mieux et falloir mieux* • Simon TUCHAIS : La modulation de l'assertion par *to omou* et *to omowareru* en japonais. Approche contrastive japonais / français • Cécile BARBET : Les verbes modaux sont-ils polysémiques ? Données d'*eye tracking* en lecture • Notes sur les auteurs

N° 17, ENTRE LINGUISTIQUE ET PRAGMATIQUE

Sous la direction de Louis DE SAUSSURE

Louis DE SAUSSURE : Introduction : pour une pragmatique de la langue • Louis DE SAUSSURE, Thierry RAEBER et Bertrand STHIOUL : Aspect sporadique et négation • Laura BARANZINI : Imparfait et imperfectivité en italien • Alain RIHS : Le subjonctif comme marqueur procédural • Thierry RAEBER : Intensification et concepts *ad hoc* : le cas des adverbes de complétude • Claudia RICCI, Corinne ROSSARI et Elena SIMINICIUC : La représentation des sens modaux dans trois langues romanes : le français, l'italien et le roumain. Du qualitatif au quantitatif et retour • Nathanaël DRAI et Louis DE SAUSSURE : Quand l'implicite devient explicite : d'un accident expérimental à une étude pilote • Mathilde SALLES : Structure informationnelle et choix référentiel dans les titres de presse • Marianne HOBÆK HAFF et Helge LØDRUP : Où en est le « passif long » en français ? • Notes sur les auteurs

N° 18, TAXINOMIES, APPROXIMATION ET FLOU

Sous la direction de Francine GERHARD-KRAIT et Hélène VASSILIADOU

Francine GERHARD-KRAIT et Hélène VASSILIADOU : Lectures taxinomique, approximative et floue : quelques pistes supplémentaires • Francine GERHARD-KRAIT et Hélène VASSILIADOU : *Clapotis, murmures* et autres manifestations sonores : les méandres de l'approximation catégorielle • Silvia ADLER : Les noms généraux – « *shell nouns* » – participent-ils à une lecture taxinomique de type Hiérarchie-être ? • Wiltrud MIHATSCH : Les noms d'humains généraux aux limites de la grammaticalisation • Marie LAMMERT :

« Une sorte de nom collectif » : lecture catégorielle et lecture approximative • Daniéla CAPIN : Des yeux à l'esprit : le lexique de la représentation en français médiéval. Enquête sur les lectures floues des noms *figure, forme, faiture, semblance* • Elena VLADIMIRSKA : À propos des marqueurs *vraiment* et *pas vraiment* en antéposition nominale • Iris ESHKOL-TARAVELLA et Natalia GRABAR : Taxinomie dans les reformulations du point de vue de la linguistique de corpus • Notes sur les auteurs

N° 19, LA GRAMMATICALISATION DES PÉRIPHRASES EN ALLER ET VENIR DANS LES LANGUES ROMANES

Sous la direction d'Emmanuelle LABEAU et Jacques BRES

Emmanuelle LABEAU et Jacques BRES : Introduction • Joseph DALBERA : La grammaticalisation des formes itives et ventives en latin • Jacques BRES et Emmanuelle LABEAU : Des constructions de *aller* et de *venir* grammaticalisés en auxiliaires • Alida M. SILLETTI : Les périphrases en *aller* et *venir* de l'italien contemporain : grammaticalisation et effets de sens • Mar GARACHANA : From Movement to Grammar : Spanish Verbal Periphrases Derived from Verbs of Movement • Telmo MÓIA : On the Semantics of the Temporal Auxiliary Verb *Ir* ("Go") in Portuguese • Emmanuelle LABEAU et Jacques BRES : Conclusion • Notes sur les auteurs

N° 20, PERCEPTION, PERCEPTIBILITÉ ET OBJET PERÇU. APPROCHES INTER-LANGUES

Sous la direction d'Éric GILBERT

Éric GILBERT : Avant-propos • Åke VIBERG : Phenomenon-Based Perception Verbs in Swedish from a Typological and Contrastive Perspective • Pierre LARRIVÉE et Marine ORTEGA : La désignation de l'olfaction est-elle singulière parmi les perceptions sensorielles ? • Maria HELLERSTEDT et Rea PELTOLA : Le chemin de l'audible : la structuration dynamique de la perception par les verbes *höras* (suédois) et *kuulua* (finnois) « être audible » • Véronique LENEVEU : Valeurs modale et évidentielle de la forme impersonnelle *il est visible que* • Renata ENGHELS : Linguistic Reflections of Object Perception Versus Event Perception. Agreement *Ad Sensum* in the Pronominal Infinitive Construction in Spanish • Jacques FRANÇOIS et Raja GMIR : *Voir* désémantisé : quand A n'a rien à voir avec B • Éric GILBERT : En deçà des apparences : tentative de formalisation de *seem, look* et *appear* • Thierry RUCHOT : Les prédicats de perception orientés à partir du phénomène en russe. De l'apparition à l'apparence : un fondu enchaîné • Notes sur les auteurs

N° 21, SYNONYMIE, POLYSÉMIE ET QUESTIONS DE SÉMANTIQUE LEXICALE

Sous la direction de Chris SMITH et Jeanne VIGNERON-BOSBACH

Mathilde SALLES : *Dos monument, manifestacions monstres / dos monumental, manifestacions gigantesques* : quelques remarques à propos de la synonymie entre substantifs

épithètes de qualification et adjectifs qualificatifs • Chris SMITH : Le projet MultiDES : premières réflexions sur la synonymie et étude de cas de synonymie translangue • Laurette CHARDON : L'espace sémantique du *Dictionnaire électronique des synonymes (DES)* et les méthodes de regroupement de sens : l'exemple de *sec* • Iris ESHKOL-TARAVELLA : La synonymie dans les reformulations à l'oral et à l'écrit spontanés • Xiaoyi GU : Synonymie à travers la traduction : mesurer l'attraction et la répulsion translangagières • Benjamin DELORME : Quelle « synonymie » pour les pseudo-clivées en *what, all + that* et *all + Ø*? • Notes sur les auteurs

Michel ACHARD, Guillaume DESAGULIER,
Jacques FRANÇOIS, Dominique LEGALLOIS,
Aliyah MORGENSTERN
Introduction 7

LES GRAMMAIRES DE CONSTRUCTIONS, THÉORIE ET APPLICATIONS

Dominique LEGALLOIS
*Illustrations et réflexions sur une opération
cognitive fondamentale: la schématisation en
linguistique – du lexique aux constructions gram-
maticales* 21

Philippe GRÉA
*Grammaire cognitive et construction. Le cas de
type et mode de N* 47

LA DIMENSION DIACHRONIQUE ET LE PROCESSUS DE CONSTRUCTIONALISATION

Leïla BEN HAMAD
*L'évolution de pendant en français: un cas de
constructionalisation* 67

Raja GMIR
*Connaître: de la désémantisation à la constructio-
nalisation* 97

LA DIMENSION PSYCHOLOGIQUE DÉVELOPPEMENTALE

Jacques FRANÇOIS
*Les grammaires de constructions et l'approche
psycho- et neurolinguistique* 123

Christophe PARISSÉ, Aliyah MORGENSTERN,
Sophie DE PONTONX
*Les grammaires de constructions comme système
dynamique. Le cas de l'acquisition de la décon-
nexion chez l'enfant* 153

Michel ACHARD
*Cognitive linguistics and second language peda-
gogy. Common goals and mutual benefits* 191

LA DIMENSION STATISTIQUE

Vannina GOOSSENS, Dominique LEGALLOIS,
Iva NOVAKOVA
*Aperçu de quelques méthodes pour l'extraction des
constructions en corpus* 219

Guillaume DESAGULIER
*It is important to note that partially productive
patterns may count as constructions* 233

Résumés 265

Notes sur les auteurs 271

ISBN : 978-2-38185-001-6



20 €